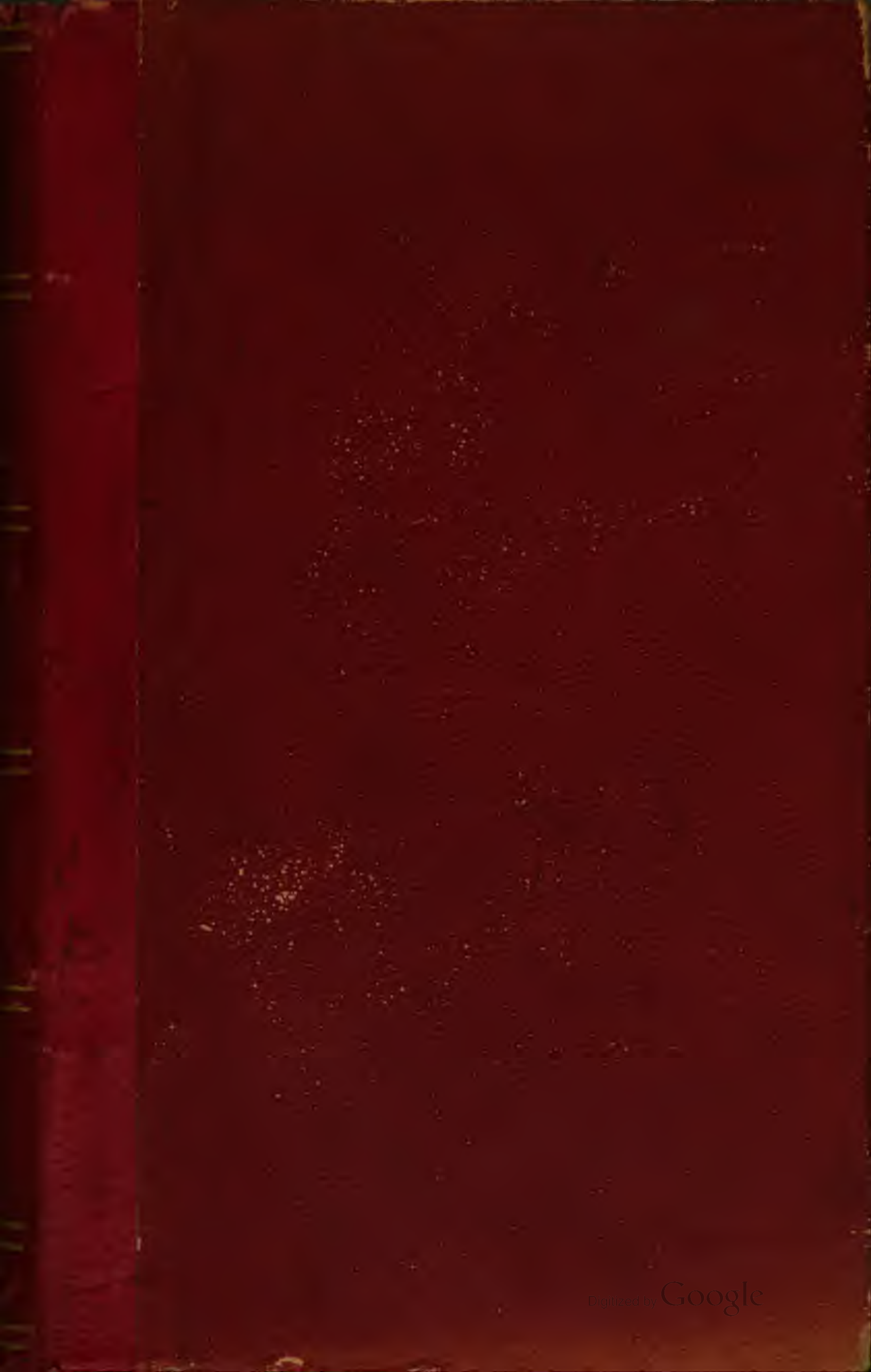
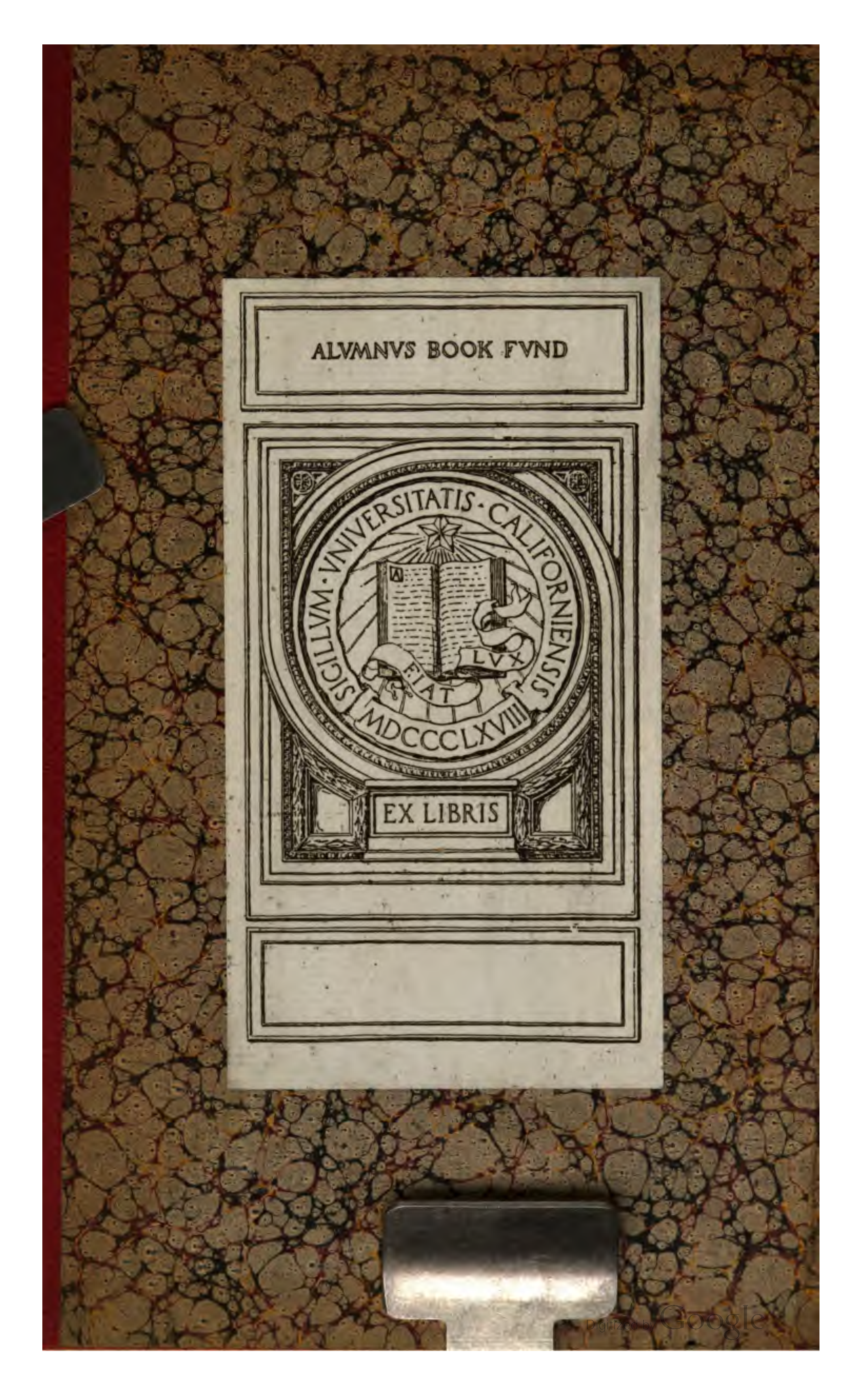

PRAD
HN
31




ALVMNVS BOOK FVND
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



LE

MONDE NOUVEAU

OU

LE MONDE DE JÉSUS-CHRIST

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ.

LE MONDE NOUVEAU

OU

LE MONDE DE JÉSUS-CHRIST

PAR

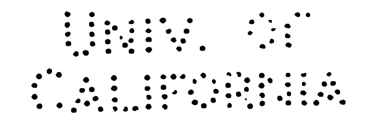
M. PIERRE PRADIÉ

« Que votre *règne arrive*,
« que votre volonté soit faite
« sur la TERRE comme au ciel. »



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES
(NOUVELLE MAISON)
RÉGIS RUFFET ET Cie, SUCCESSEURS
PARIS — 38, RUE SAINT-SULPICE | BRUXELLES — PARVIS SAINTE-GUDULE, 4
LYON (ANCIENNE MAISON), RUE MERCIÈRE, 49.

M DCCC LXIII



INTRODUCTION

I

« Le vieux monde est à bout, » a dit Napoléon Ier. Il a brisé et adoré toutes les idoles, épuisé tous les systèmes dans l'art, la science, la philosophie, la politique, la religion. Il en est réduit, avec M. Renan, à chercher des nuances.

En fait de conception il est donc descendu aussi bas que possible. En fait de corruption il a dépassé le possible. Il a honoré l'adultère, environné la courtisane d'une auréole, réhabilité la Sorcière et découronné la Vierge, pour faire de la Beauté sensuelle le type de la Femme (1). Le chantre de la *Pucelle* a été dépassé.

Au point de vue matériel, au point de vue du luxe, du confort, de la locomotion, l'homme touche aux sommets du progrès, mais ce progrès le

(1) Voyez le livre de la *Sorcière* de M. Michelet.

conduit à la décadence et à la mort. Les mœurs et les caractères s'affaissent, la classe ouvrière suit le torrent et s'affaisse à son tour. Le mal gagne la masse, il s'attaque aux sources de la vie, aux sources de la génération. Il faut vivre à l'aise! Malthus en a insinué les moyens.

Le prolétaire profane le jour du Seigneur, mais l'industrie, pour venger Dieu, saisit le prolétaire et en fait une machine. N'ayant pas su défendre le jour de son repos, le prolétaire est devenu l'esclave, la chose de l'industrie. Avec sa dignité, il a perdu sa liberté. Le prolétaire n'est plus un homme.

L'homme a donc cueilli tous les fruits de l'arbre de la science du bien et du mal. Son œuvre est donc consommée, et son rôle serait fini si les passions n'étaient indestructibles.

Mais la question n'est pas de savoir si le mal prendra fin sur la terre. La question est de savoir s'il n'est pas arrivé à un degré où une réaction est inévitable. Le mal se couronne de fleurs. Le mal ne croit pas au mal. Il a de lui une opinion excellente. Le mal croit être un bien. Il se fait grand seigneur, il se donne des airs de sainteté.

Une autre question est de savoir si le vieil homme ayant parcouru toutes les phases de son développe-

ment, et ayant régné presque toujours avec empire sur les quatre cinquièmes du genre humain, l'homme nouveau, l'homme régénéré, l'homme de Jésus-Christ n'aura pas son tour, et si, ayant toujours été méprisé et réduit à l'impuissance, à l'ilotisme, il ne lui sera pas donné de prendre une attitude plus fière, plus dégagée. Il s'agit même de savoir s'il n'est pas dans les convenances que Dieu lui donne ici-bas un triomphe quelconque ne fût-il que d'un jour.

L'homme nouveau s'est développé intégralement dans les Saints. Mais les Saints ont fui le monde par dégoût. Ce monde n'était donc pas leur monde. Ce n'était pas le monde de Jésus-Christ.

Le vieil homme a pu s'étaler pendant six mille ans à son aise ; l'homme nouveau, l'homme de Jésus-Christ ne pourra-t-il s'épanouir un seul jour ? Le Diable a été tout-puissant pendant six millénaires, le Christ sera-t-il impuissant même durant un millénaire ?

II

Nous comprenons l'état de développement, d'épanouissement et de triomphe du vieil homme

pendant six mille ans. Le vieil homme, le vieil Adam a voulu savourer le calice de la vie, épuiser sa liberté, voir le fond de son néant. Il l'a vu. Nous comprenons cela.

Nous comprenons encore l'homme nouveau à l'état de germe d'abord, fermentant souterrainement dans le fumier du monde, comme le grain de sénevé (la comparaison est du Sauveur), et puis germant en plein air à tous les vents de la terre et du ciel.

Mais nous ne comprenons pas le grain devenu tige s'arrêtant tout à coup, et aboutissant à un avortement, au lieu de *pousser des rameaux capables d'abriter les oiseaux du ciel sous leur ombre* (1).

Le vieil homme est né, a grandi et s'est épanoui pendant six mille ans, étalant les pompes de la civilisation aux siècles de Sémiramis, de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV. Et en ce moment, il ajoute à l'éclat de ces siècles les splendeurs de la science et de l'industrie. Et l'homme nouveau seul s'étiolerait, avant d'avoir atteint le terme de sa croissance, et il serait brutalement écarté de la scène avant d'avoir manifesté sa supériorité avec

(1) Saint Marc, IV, 32.

un éclat proportionné à la grandeur de son type? Non, cela n'est pas possible. Cela ne répondrait pas à la magnificence de Dieu, à la beauté et à la plénitude de son œuvre, à la séve puissante du grain jeté en terre par le Christ, à la fécondité inépuisable du Saint-Esprit dans l'effusion de ses dons, à la vitalité énergique de l'Église, aux aspirations ardentes des Saints. Donc après les six millénaires de l'épanouissement et du triomphe du vieil homme, le septième millénaire de l'épanouissement intégral et du triomphe de l'Église, ou le grand sabbat du Seigneur (1)!

Le triomphe du vieil homme pendant six mille ans, la mystification du vieil homme pendant mille ans. L'humiliation du nouvel homme durant les six millénaires de la semaine cosmique, et son exaltation durant le septième millénaire du sabbat cosmique, et, après cela, le ciel éternel comme couronnement, et l'œuvre de Dieu nous apparaît dans sa majesté, sa puissance, sa beauté et sa plénitude.

Tout alors s'explique, et si la terre est un lieu

(1) Comme pour les périodes de la Création, Dieu seul connaît exactement la durée et la forme des Millénaires de la destinée humaine.

d'épreuves, de formation et de rude labeur, même pendant le millénaire du sabbat, dans l'intérêt de la purification et de l'achèvement des types, il nous est au moins donné de célébrer une fois ici-bas la gloire et le triomphe du Seigneur.

III

Rien de nouveau d'ailleurs dans le monde du nouvel homme, dans le monde de l'épanouissement et du triomphe. Le Christ peut triompher de ses ennemis, l'Église peut s'épanouir avec magnificence, et faire résonner la terre de ses Alleluia, et la religion, toujours identique à elle-même, n'éprouver aucun changement, aucune modification. La croix continue à être le labarum d'un monde livré aux opiniâtres labeurs des périodes démocratiques de l'avenir. L'Église essentiellement immuable conserve dans leur intégrité ses dogmes, sa discipline, son autorité, sa hiérarchie, ses sacrements, ses pratiques, mais l'empire de ses lois invariables s'étend à l'univers entier, et la majesté du Saint-Père ne se trouve pas amoindrie parce qu'il dirige avec sa houlette l'humanité d'un pôle à l'autre.

C'est le même grain de sénevé développé et épanoui avec ses éléments primitifs, déposés par le Verbe fait chair au sein de l'homme et fécondés par le Saint-Esprit à la Pentecôte. Toujours le même Dieu et le même médiateur. Mais le même Dieu et le même médiateur mis en demeure de faire éclater leur puissance vis-à-vis d'un monde insolent, qui méconnaît leur grandeur et insulte à leur majesté, qui les brave avec audace, et qui, nouveau Titan, après avoir dérobé le feu du ciel, leur porte le défi de faire mieux et plus grandement.

Ainsi nous croyons à la dissolution de la société si l'Église ne triomphe.

Nous croyons les hommes et les gouvernements incapables de retirer la société des abîmes.

Nous les croyons intéressés, ne serait-ce que par calcul, à chercher au plus tôt dans la religion un remède à cette situation épouvantable.

Nous croyons en même temps Dieu capable de sauver le genre humain, et assez miséricordieux pour le vouloir.

Nous croyons l'Église dépositaire de la toute-puissance et de la miséricorde de Dieu.

Nous croyons enfin le clergé tout aussi intéressé que les laïques à arrêter la dissolution générale,

s'il ne veut être entraîné dans la ruine commune.

Nous croyons inefficaces les efforts employés à sauver le monde puisqu'ils n'ont pu et ne peuvent le sauver de la dissolution. Et cependant nous croyons à l'efficacité des moyens donnés par Dieu. s'ils recevaient une application plus énergique, plus résolue, tranchons le mot, plus nettement chrétienne. Ce livre vient démontrer ces diverses propositions, également éloignées des théories efféminées des Millénaires et du découragement désespérant de ceux qui, voyant l'incapacité et l'impuissance des hommes, se représentent l'Église tout aussi impuissante et incapable d'arrêter les progrès de la dissolution.

Les peuples sont *obligés* de se convertir, s'ils ne veulent mourir, ou pourrir. Se convertir, mourir, ou pourrir, il n'y a pas d'autre alternative.

Le monde moderne, sous le deuxième Napoléon, comme le monde antique sous le deuxième des Césars, est arrivé au dernier degré de maturité pour la mort. Comme ce monde antique, il est forcé de se jeter entre les bras du Christ, s'il veut recommencer à vivre dignement et grandement.

La dissolution du monde moderne, comme la dissolution du monde antique, appelle la formation d'un monde nouveau.

La philosophie ou la sagesse de l'Europe moderne, comme la philosophie ou la sagesse de la Grèce et de Rome, a parcouru toutes ses phases et dit son dernier mot, le néant. Ce mot appelle la sagesse ou la philosophie du Christ, la philosophie de l'Être, du Verbe et de l'Amour.

Le grand mystificateur, le vieux Serpent, se trouve pris une seconde fois dans ses filets. Il sera mystifié : non que la nature *humaine* ait acquis une plus grande puissance pour la vie qu'au temps des premiers Césars, mais parce qu'elle a une égale horreur de la mort. L'intérêt de l'humanité qui la *force* à se convertir nous répond d'elle. Et Dieu, pour mieux mystifier le grand mystificateur, accordera même à l'humanité la grâce de se convertir de bonne grâce, et d'aimer par goût ce qu'elle est obligée de subir par nécessité, et c'est le chef-d'œuvre de la miséricorde!

La situation des catholiques tire sa force de leur faiblesse déplorable! Ils ne sont rien, ils sont donc obligés d'être tout! Car s'ils ne deviennent tout, le monde est perdu sans ressource.

Le peuple comprendra cela d'instinct. Donc, bon courage!

LE
MONDE NOUVEAU
OU LE
MONDE DE JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE PREMIER

LE MONDE CHRISTIANO-PAÏEN.

I

Un des moyens de sauver le monde autrement énergique que les moyens employés jusqu'ici, c'est de renverser de leur piédestal les idoles ou les types souillés que le Monde adore, pour mettre à la place les Saints ou les types purs qu'il dédaigne. Les chrétiens ont renversé les idoles du monde païen, ils n'ont pas encore renversé les idoles du monde christiano-païen.

Après le monde païen du vieil homme, nous avons eu le monde christiano-païen du nouvel homme et du vieil homme combinés, ou la corruption du meilleur; une horreur! *corruptio optimi pessima.* Après le siècle de Périclès et le siècle d'Auguste, ou le monde païen

dans sa *fleur*, nous avons eu les siècles céleste-olympiens de Léon X et de Louis XIV, ou le monde christiano-païen dans sa *beauté* et sa *pureté* idéales!

Les siècles de Léon X et de Louis XIV ont réalisé le type parfait du monde christiano-païen que Dieu vomit depuis 1789, pour faire place au monde chrétien de la pureté pure et de la beauté belle.

Laissons de côté le siècle de Léon X. Le silence est une forme de jugement qui n'exclut pas le respect. Parlons du siècle de Louis XIV, du plus magnifique des siècles, selon Chateaubriand, un connaisseur consommé en beautés de ce genre.

Le siècle de Louis XIV offre tous les types, et les types achevés, du monde christiano-païen à l'apogée de sa gloire et dans l'éclat de sa pompe.

Catholiques du monde de justice et de vérité, nous n'excluons aucune des véritables grandeurs de ce siècle pas plus que du siècle de Léon X, et, si nous faisions de l'histoire, nous célébrerions toutes les gloires, et les gloires incomparables, d'un monde qui a suscité des hommes d'autant plus purs qu'il les a plus cruellement éprouvés. Nous célébrerions même les gloires de Louis XIV et de sa pléiade de grands esprits et de grands capitaines. Ce n'est pas nous qui déprécierons les grandeurs de la France. Mais, avec M. Véran, admirateur comme nous de ces grandeurs, nous pensons « que le glorieux despotisme de Richelieu et de « Louis XIV rejeta la France en dehors de ses tradi- « tions nationales, » et la précipita dans les abîmes de

« l'Ancien régime, résumé dans l'ordre politique de « tous les abus, de tous les vices et de toutes les er« reurs (1). »

On doit donc s'incliner avec respect devant les hommes illustres du grand siècle dans ce qu'ils ont fait de pur et de beau, et on doit réprouver les attaques systématiques de quelques historiens récents contre ces hommes. Mais le beau côté de ces personnages est très-connu de nos frères, tandis que beaucoup, grâce à une éducation déplorablement incomplète, ignorent les hontes et les ignominies d'un monde contre lequel ils devraient réagir avec une sainte colère. Cette éducation défectueuse en empêche beaucoup de voir clair dans l'histoire, et d'orienter sagement leur conduite dans l'avenir. Ils ne songent guère à réagir contre un monde honteux qui, leur ayant été présenté sous des dehors séduisants, les corrompt à leur insu, et avec lequel ils sont plutôt portés à faire des accommodements.

Un des buts de ce livre n'est pas de cacher, comme leproposait M. Gaume dans son *Ver rongeur*, mais au contraire de faire connaître ce monde et de le démasquer, afin que ne se laissant pas aller aux entraînements séducteurs des souvenirs classiques, les catholiques du monde sans tache reportent plus haut leur pensée, vers le monde très-pur de Celui qui a voulu naître au sein de la Pureté même. De la lumière et la parole haute! pas de boisseaux, pas de sourdines!

Qu'on fasse connaître les chefs-d'œuvre, afin de

(1) Voyez la *Revue indépendante* du 15 mars 1863.

flétrir les faiblesses de leurs héros, et les génies qui ont eu la bassesse de raconter ces faiblesses sans les flétrir. Suppléons aux bassesses de l'histoire et de l'art.

Les catholiques du monde sans tache doivent avoir horreur des mélanges de pureté et d'impureté, horreur du siècle de Léon X et du siècle de Louis XIV tout en rendant hommage à leurs gloires. Ils doivent donc connaître ces siècles. Un des moyens énergiques de sauver le genre humain, c'est d'inspirer l'horreur de ces siècles à toutes les âmes vraiment chrétiennes, ayant encore conservé, au milieu du naufrage de leur mauvaise éducation, quelque chose de la pudeur de la Vierge. Le devoir des écrivains, sérieusement pénétrés du type du Christ et de la Vierge, est de convier ces âmes à une sainte croisade, au nom du Crucifié et de la Vierge immaculée, contre les souvenirs classiques qui nous faussent l'esprit et le cœur. Car ils présentent sans cesse à nos admirations des types horriblement mêlés de vrai et de faux, d'autant plus dangereux qu'ils s'offrent à nous avec le masque du christianisme, afin de mieux nous tromper. *Corruptio optimi pessima.*

Les catholiques doivent séparer le bon grain de l'ivraie. Ils doivent être comme un écho anticipé du jugement dernier manifestant au grand jour le secret mobile des hommes ; nous montrant Louis XIV, un des types les mieux doués de facultés hautes et de patriotisme ardent, ayant le sentiment profond de l'ordre, de la règle et du commandement, mais dénaturant et dégradant ce type magnifique par ses faiblesses et son

orgueil : accablant les peuples voisins subjugués et dévastés sous l'insolence de son patriotisme et de sa vaste ambition ; jamais plus petit que dans sa gloire et au milieu de ses victoires; jamais plus grand que dans sa défaite, et s'élevant alors au sublime, en menaçant de s'immoler, lui et son peuple, plutôt que de sacrifier la moindre parcelle de la dignité de la France; admirable enfin dans la seconde partie de sa vie ou dans son humiliation, généreusement acceptée comme une expiation éclatante de la partie trop éclatante de son règne!

Nous voudrions dire cela. Mais notre but n'est pas de faire aimer et admirer, ce que d'autres, hélas! ont su faire aimer et admirer assez pour que nous soyons dispensé de reproduire ici leurs éloges même fondés. Nous renvoyons aux historiographes ceux qui voudraient voir l'endroit de la médaille. L'objet de ce livre est d'en montrer le revers, pour rétablir l'équilibre entièrement rompu par des éloges menteurs comme tout ce qui est incomplet. Or le mensonge est essentiellement dangereux. En voici la raison :

L'enfant, une fois dans le monde, est frappé des lumières de l'histoire. Les souillures des femmes et des hommes offerts par ses maîtres à son admiration, lui apparaissent dans leur nudité bien que lui ayant été cachées. Et alors, placé entre l'autorité de l'enseignement de ses maîtres, qui lui ont appris à aimer et à admirer ces types de corruption mêlée de gloire, et la vérité vraie qui proteste contre ce faux enseignement, l'enfant devenu homme cherche à concilier avec lui-même le person-

nage aimé et admiré, afin de concilier avec la vérité le respect de ses maîtres. Et il sort de cette conciliation un horrible replâtrage, un vrai pot-pourri, qui influe sur sa conduite et sa manière de voir jusqu'à la tombe.

N'est-ce pas l'histoire de chacun de nous? Et y en a-t-il beaucoup parmi nous, qui, ayant reçu cet enseignement, ne fussent honorés de ressembler à quelques-uns de ces héros mêlés, sur cette parole abominable de certains maîtres, qu'un héros ne peut être intéressant, un vrai héros, s'il n'a pas de honteuses faiblesses?

Le vrai héros est celui qui, ayant de grandes passions, trouve en soi, avec le concours de Dieu, le moyen de les surmonter bravement, en substituant à ces passions la passion des choses divines. Alors le drame commence avec un intérêt véritable, le vrai drame, la divine épopée du monde nouveau, du monde de Jésus-Christ, qui sera aux épopées d'Homère et de Virgile et à leurs héros remplis de faiblesses, ce que le nouvel homme est au vieil homme, ce que le Christ est au diable. Nous entrerons alors dans le vrai domaine de l'art, dans la vraie sphère de l'héroïsme, dans les passions vraies qui ravissent jusqu'à l'extase, quand les passions fausses démasquées devraient nous faire mourir d'ennui et de dégoût, si nous étions élevés chrétiennement.

Mais en attendant que la grande éducation chrétienne puisse se produire sur un plan et une échelle en rapport avec la hauteur et l'importance de ses types, flétrissons l'enseignement de ceux qui nous ont appris à aimer et à admirer sans restriction le *grand* siècle. Ce

siècle où les payens (Phèdre, Iphigénie) étaient chrétiens, et où les chrétiens (Louis XIV et sa cour olympienne) étaient à moitié païens, un siècle de types faux, un vrai siècle de masques, un siècle de Salammbôs (1).

Le caractère distinctif du monde christiano-païen, est d'avoir fait de ses types un mélange de paganisme et de christianisme, mais le caractère distinctif du siècle de Louis XIV est d'avoir fait l'apothéose de ces types. Tous les mondes de corruption aboutissent à l'apothéose avant de finir dans la boue. Le monde païen aboutit à l'apothéose du divin Auguste avant de finir dans la boue des Héliogabale. Le monde christiano-païen devait aboutir à l'apothéose de Louis XIV, le soleil! avant de finir dans la boue de Louis XV. Un des amusements favoris du grand roi était de représenter des scènes olympiennes avec sa cour. Et la réalité des aventures, dans l'ombre des alcôves, accompagnait presque toujours la fiction.

Racine, Condé, mesdames de Sévigné, de La Vallière, de Montespan, de Maintenon, sont les dieux et les

(1) Nous nous servirons souvent dans ce livre d'expressions fortes pour exprimer notre indignation, contrairement à l'opinion de certains rhéteurs qui n'approuvent que les expressions adoucies. L'École romantique a raison d'approuver les expressions fortes, quand, dans un mouvement franc et vigoureux, il s'agit d'exprimer vivement une idée ou un sentiment. Mais il n'en est pas de même dans les cas ordinaires, où les rhéteurs ont raison d'exiger des expressions adoucies. Il faut réprouver toute opinion systématique, et s'en tenir systématiquement à l'état vrai de l'âme, et des sentiments et des situations qu'elle veut exprimer. Le Vrai est le système de Dieu. Les Rhéteurs froids et faux seront chassés du monde nouveau comme les vendeurs d'opium.

déesses de l'Olympe chrétien dont Louis XIV est le Jupiter converti : superbes de beauté et de perfection la plupart, dans une partie de leur vie, de leurs actes et de leurs écrits, c'est-à-dire, quand ils étaient chrétiens, et c'est toujours par le christianisme qu'on finissait alors; déplorablement faux et médiocres quand ils étaient païens : sorte de balance entre le monde chrétien qui les attirait vers les cieux, et le monde de la Renaissance païenne qui les poussait aux abîmes, où le régent et Louis XV ont décidément entraîné la France :

Racine auteur de Phèdre et d'Athalie, « qui était, « dit madame de Sévigné, pour les choses saintes « comme pour les profanes ; »

Condé discutant des thèses de théologie le lendemain d'une victoire et offrant publiquement ses hommages à Ninon de l'Enclos ;

Madame de Sévigné entretenant des relations scabreuses avec le plus grand libertin de son temps, Bussy Rabutin, et avec les personnages les plus austères en apparence de la mystique chrétienne, Nicole et Pascal ;

Madame de Maintenon, épouse de Scarron et de Louis XIV, amie de Ninon, sa compagne de lit, institutrice des bâtards du grand roi et confidente de ses amours, une sainte effacée, assez conciliante et accommodante pour elle-même et son royal disciple, d'une piété sévère pour les autres et souvent admirable de zèle et de dévouement pour l'Église ;

Louis XIV, le modèle accompli de tout ce monde-là,

avec le décorum de tous les vices et de toutes les vertus, un Louis XV supportable, aussi débauché que le Jupiter de l'Olympe, mais en ayant la majesté avec infiniment plus de grandeur : un Charlemagne s'il eût voulu se vaincre lui-même et réaliser l'intégrité de son type ; à peine digne de figurer à la suite des *héros*, Alexandre, César, etc.; tout aussi faible qu'eux, et qu'on doit mettre à sa place par respect pour l'autorité, avilie par lui, et qu'il faut relever, dans la vénération et l'affection des hommes, en la dégageant de ces avilissements compromettants.

A côté de ces types de corruption, dé demi-corruption ou d'effacement, les types purs, les types divins, toujours les mêmes dans tous les temps, protestent par leurs exemples ou leur éloignement de la cour : les Beauvilliers, les Fénelon et la Madeleine repentante, Louise de la Miséricorde, victime du grand roi, s'ensevelissant au fond d'un cloître, comme pour apprendre à ces payens à estimer leur monde à sa valeur.

Tous les types sont là. Là toutes les admirations peuvent se satisfaire à l'aise. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les vertus, hautes, basses et moyennes.

Le dix-septième siècle a donc été le prototype du monde christiano-païen dans sa *beauté* et sa *pureté* idéales.

II

Le dix-huitième siècle, c'est le dix-septième siècle s'enfonçant dans la boue. C'est le monde christiano-

païen se dépouillant au nom de l'humanité, au nom de l'Homme, de l'élément divin. Le dix-huitième siècle est le siècle de l'Homme (1), de l'amour de l'homme. Il a poussé l'amour de la fraternité jusqu'à la mort, effroyable caricature du Christ mourant pour ses frères. Le dix-huitième siècle a aimé l'humanité comme Voltaire, en s'attaquant aux sources de la vie, comme le Serpent l'a aimée en excitant les convoitises d'Ève, comme Circé aimait les hommes en en faisant des pourceaux après en avoir joui. Voilà comment le dix-huitième siècle a aimé l'humanité. Il l'a aimée jusqu'à la tuer.

Le dix-huitième siècle a surtout aimé les femmes!

Si le dix-septième siècle a été le monde christiano-païen dans sa fleur, le dix-huitième siècle a été le monde christiano-païen jetant le masque et affichant son impiété. C'est le monde christiano-païen dévergondé, arrivé à sa dernière période, à la période de la décomposition, avec ses corruptions, ses hontes et ses abus; avec ses exactions, ses malversations, ses pots-de-vin des gens de cour; avec les gaspillages, les dilapidations et les vols de la noblesse et des traitants, et leur orgueil et leurs exactions insupportables; avec la collation scandaleuse des bénéfices et des prélatures par les laïques; avec le désordre des finances, les banqueroutes, les famines périodiques, corollaires du désordre des mœurs et des idées; avec ses abbés titrés et leurs soixante mille livres de rente de prébendes, menant

(1) Voyez l'Apocalypse. Il s'agit ici de l'homme séparé de Dieu.

joyeuse vie, et se faisant servir leur première messe par leurs maîtresses déguisées (1).

Aussi Rome a toujours manifesté son dégoût pour les abus et les excès de l'ancien régime.

« L'ancien régime avec ses abus, son arbitraire, sa « tyrannie, dit la *Correspondance de Rome*, ne fut ja- « mais le régime du Saint-Siége, qui a désapprouvé « ses excès, sa dilapidation des deniers publics, sa « vente des charges, ses concessions, ses marchés, ses « emprisonnements sans procédure, ses fusillades, ses « villes brûlées et rasées (2). »

Or le dix-huitième siècle est l'ancien régime ou le monde christiano-païen arrivé au dernier période de la corruption, un vrai cloaque où sont venus affluer tous les abus dans l'ordre matériel, toutes les iniquités dans l'ordre de la justice, et tous les vices dans l'ordre des mœurs.

L'État y était fait à l'image de ce désordre et de cette confusion effroyables. Viabilité publique nulle, instruction populaire nulle. Système des impôts au rebours, les nobles en étant affranchis et les pauvres supportant toutes les charges.

Les conditions austères de la société chrétienne avaient été dénaturées et faussées complétement. La royauté avait corrompu la noblesse qui s'était laissé corrompre, et elle avait presque insurgé le clergé contre Rome en le gagnant à ses faveurs et en en faisant un instrument de despotisme.

(1) Nous pourrions citer les noms, et quels noms !
(2) Voyez aussi *le Monde* du 9 janvier 1863.

Une partie du clergé, la noblesse et la Royauté qui alors étaient tout, semblaient donc s'être donné le mot pour tout corrompre. Et, comme si le mal n'avait pas été assez profond, le désordre et l'impiété des hautes classes avaient gagné les membres même du gouvernement, et le parlement et les légistes insurgés contre Rome se prêtaient à toutes ces dépravations.

Le peuple était réduit à une condition affreuse. Indépendamment des charges, des impôts, des redevances et des corvées par centaines, que seul il supportait, car là était l'iniquité, il supportait aussi l'impôt du sang. Si les nobles en effet *commandaient* les armées et se faisaient tuer *avec gloire*, le peuple *servait* sous les nobles et se faisait tuer *sans profit et sans gloire*, plus dévoué que la noblesse par conséquent, quand le dévouement est la seule raison d'être de la noblesse.

Pour tout dire en un mot, le dix-huitième siècle était le règne du bon plaisir du roi (Louis XV), et quel roi! quand ce n'était pas le bon plaisir des ministres athées et des maîtresses philosophes.

Et ces guerres injustes, ces dévastations de provinces, ces égorgements de femmes, d'enfants et de vieillards, et ces partages de peuples comme de vils troupeaux échappés à la boucherie (la Pologne), qu'était-ce que d'illustres brigandages!

III

Le monde christiano-païen, après dix-huit siècles à l'état de chaos mais couronnés de l'auréole de quelques

nobles personnages et d'un grand nombre de Saints, s'est donc effondré, au souffle de la Révolution, dans les bas-fonds du siècle de Louis XV. Il est donc désormais fini et fini sans retour. Car que reviendrait-il faire? Et que pourrait-il nous apprendre de nouveau dans son genre ? Il a épuisé sa veine. Il a donné tout ce qu'il pouvait donner, il a parcouru toutes les phases de la civilisation, du monde barbare de l'invasion au monde féodal, du monde féodal au monde de l'ancien régime, d'Attila à Charlemagne, de Charlemagne à Louis XIV, de Louis XIV à Louis XV.

Il commence barbare avec l'invasion, il se constitue à demi barbare avec Charlemagne, il atteint son apogée de gloire et de civilisation avec Léon X et Louis XIV, il se décompose et se dissout avec Louis XV.

Le monde christiano-païen a donc parcouru toutes les phases de l'existence, de l'enfance à la décrépitude, du germe à la décomposition fétide, figurée par la mort fétide de Louis XV, le type de ses hontes, si Léon X et Louis XIV sont les types de ses gloires.

Mais à côté de ce monde qui naît, se développe et meurt dans la dépravation, nous voyons un monde qui germe, s'élève, grandit sans cesse et ne périra pas; un monde de pureté et de beauté sans tache, le monde des Saints, le monde de sainte Agnès, de saint Martin, de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Léon, de saint Grégoire le Grand, de Charlemagne, de saint Anselme, de saint Bernard, de saint Grégoire VII, de Jeanne d'Arc, de saint Louis, de sainte Thérèse, de saint Vin-

cent de Paul. Un monde où se résument toutes les gloires vraiment *pures* du monde qui s'effondre, les perles dans le fumier de l'histoire, la vraie grandeur à côté de la fausse grandeur, les vrais grands hommes et les vraies grandes femmes à côté des faux grands hommes et des fausses grandes femmes, sainte Catherine de Sienne, saint François d'Assise à côté des Borgia et des Henri VIII.

Quels types à côté de quels types! Et quelle gloire pour la religion qui a pu survivre à ces types de honte et d'infamie et produire ces types d'idéale beauté! Or ces types d'idéale beauté sont là qui se perpétuent sans cesse, toujours identiques à eux-mêmes, en vertu d'un principe de vie toujours identique à lui-même, toujours vivace, et toujours jeune; aussi jeune aujourd'hui et aussi vivace qu'aux premiers jours du christianisme, quand tout le reste s'affaisse.

Ce principe divin, après avoir survécu au déluge barbare, au monde féodal, au monde corrupteur de la renaissance, au monde corrompu du dernier siècle, travaille en ce moment à survivre à la Révolution, au monde de la Révolution, et à produire un type social contre-partie du monde christiano-païen.

Or la chose n'est pas une utopie, elle est déjà à moitié faite. Le monde christiano-païen en effet est déjà mort et le monde de la Révolution va à la mort avec une rapidité encore plus effrayante, pour faire place sans doute au monde de Jésus-Christ, à moins de faire place au néant.

« Il y a longtemps, disait M. Keller à la séance du

« corps législatif du 11 février 1863, il y a longtemps « que l'ancien régime et la Révolution ont cherché leur « force en dehors de la justice qui seule est de droit « divin, mais leurs tentatives ont abouti à la même im- « puissance. Partout l'ancien régime se meurt, et si « elle n'est pas morte la Révolution a vieilli. »

M. Keller n'est pas assez hardi dans l'expression de sa pensée. L'ancien régime est mort, bien mort, mort pour toujours, et la Révolution va à la mort avec la rapidité de la locomotive lancée à toute vapeur en face d'un abîme, entraînant prêtres et bourgeois à sa suite.

Ce livre est un cri de détresse, et, afin de se faire entendre, ce cri montre aux hommes le ciel sur la terre en perspective, mais le ciel gagné à la sueur du front.

Ce cri sera-t-il entendu?

CHAPITRE II

LA RÉVOLUTION.

I

Il est donc vrai, en dehors du christianisme et de ses merveilleuses productions en tout genre, l'ancien monde était un affreux mélange de bien et de mal, où la conscience humaine ne pouvait que s'égarer. Rien n'y était sincère, ni le paganisme de ceux qui, abusant de leur position, de leurs priviléges et de leur autorité, couvraient leur vie honteuse du simulacre de la religion, et se faisaient pardonner leurs crimes en dotant des églises ou des monastères ; ni le christianisme de ceux qui, prenant leur large part du banquet des priviléges, s'étudiaient à concilier leur piété avec le faste de l'opulence et des grandeurs. Replâtrage déplorable et du plus mauvais aloi, contre lequel l'Église romaine n'a jamais cessé de protester par la bouche de ses plus saints pontifes.

C'était un odieux mensonge, une criminelle hypocrisie. Le christianisme ne réprouve ni la grandeur et la richesse, ni les plaisirs légitimes et honnêtes, mais il réprouve sévèrement la grandeur, les richesses et les

plaisirs à son profit exclusif, c'est-à-dire, le sensualisme et l'égoïsme, et s'ils se couvrent du manteau de la religion, Dieu les maudit.

Dieu a donc permis la Révolution pour balayer un monde d'iniquités et venger son Église *de la corruption du meilleur*. La tête de la société avait fait quelque chose de pire que de passer à l'ennemi, elle s'était souillée elle-même; et les vertus éclatantes de quelques personnes de haut rang, ne servaient qu'à faire ressortir avec plus de force, par le contraste, l'abîme de dégradation où la royauté et la noblesse étaient tombées.

Il est temps de venger Dieu des calomnies de l'histoire ! C'est calomnier Dieu que de lui attribuer un rôle niaisement atroce. Or, quoi de plus niaisement atroce que d'avoir permis, dans notre Révolution, le triomphe sanglant de méchants qui n'auraient été que méchants, égorgeant froidement, aux acclamations d'un peuple élevé dans le christianisme, tous les représentants d'un passé qui n'aurait été que bon, saint, irréprochable à tous égards ! Quel Dieu que ce monstre que vous offrez à nos adorations !

Et, comme on est mille fois plus dans la vérité et le respect, en disant : La Révolution est le déchaînement de l'enfer contre l'enfer, c'est l'enfer du sang qui dévore l'enfer de la pourriture, et qui lave cette pourriture avec le sang des Saints, pour préparer et rendre possible l'avénement du monde de Jésus-Christ.

Et voilà pourquoi, exceptionnellement, car Dieu est bon même dans ses rigueurs, il y a eu à toutes les pé-

riodes de l'histoire des victimes innocentes, et parmi ces victimes, les victimes innocentes qui ont expiré sous les coups de la Révolution : les nobles enfants du sanctuaire et Louis XVI, Élisabeth, Louis XVII. Et cette pauvre Marie-Antoinette pouvant à peine cacher ses hontes au moment de marcher à l'échafaud (1), encore sous le coup des infâmes calomnies dont on souillait la mère, comme si Dieu eût voulu lui faire boire jusqu'à la lie le calice de toutes les turpitudes de l'ancienne monarchie! Châtiment épouvantable de crimes dont ces victimes étaient innocentes, afin qu'à côté ou à la suite des coupables il se trouvât des hosties pour implorer leur pardon.

Saint Louis, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI! Quels noms et quelle destinée, et que de leçons dans ces noms et dans cette destinée! Saint Louis, le saint, mourant dans une croisade contre *le faux prophète*. Louis XVI, le roi de bonté, le roi du monde nouveau, du monde de Jésus-Christ, tué par la Révolution. Louis XIV et Louis XV, figures typiques du monde christiano-payen dans sa pompe et dans sa pourriture, mourant dans leur lit, pleins de jours mais dans la boue. Un sang jeune, noblement versé, mais qui féconde, un sang vieux qui se décompose. Deux corps de saints, deux corps putrides, exhalant l'infection et faisant fuir les hommes, excepté les Saintes, les filles du roi! Toutes les harmonies du monde christiano-païen semblent

(1) Voyez *Marie-Antoinette à la Conciergerie*, par M. Campardon.

s'être concentrées dans ces quatre figures glorieuses et lamentables : la sainteté (Saint Louis), le repentir (Louis XIV), le châtiment épouvantable (Louis XV), l'expiation (Louis XVI). La sainteté à l'origine, le crime au milieu, l'expiation à la fin ! Mais toujours le caractère terrible et sombre du monde christiano-païen où *le faux prophète et la bête* dominent (ch. XIII et XIX de l'Apocalypse), et où les Saints sont réduits à l'impuissance et à la mort. Les croisades avec leur sainteté et leurs souillures, vouées à une sorte de stérilité et de confusion du nom chrétien, en attendant les grandes croisades triomphantes du monde nouveau, que nous entrevoyons dans les lointains d'un avenir prochain. Toujours l'âge de sang, l'âge de fer, l'âge *du sceptre et du glaive à deux tranchants de l'Agneau apocalyptique.*

Ceci est la loi de l'histoire écrite aux clartés de l'Apocalypse, et la raison divine du mystère épouvantable *de ce glaive à deux tranchants et de ce sceptre de fer que l'Agneau, le Fidèle et le Véritable, promène sur la tête des rois et des tribuns, des riches et des esclaves, au chapitre* XIX *des Visions apocalyptiques.*

II

Comprend-on maintenant la Révolution ? La Révolution est le branle-bas général sonné par le Fidèle et le Véritable, *monté sur son cheval blanc, armé de son terrible glaive*, et venant lui-même cette fois et cette seule fois, chose énorme ! mettre à la raison *rois et tribuns*,

riches et pauvres, hommes libres et esclaves! (*Ibid.*)

La Révolution, c'est le second mal qui passe, le mal du sang (Apoc., ch. IX). Le premier mal, c'est le mal de l'eau (le déluge). Dieu a lavé les premiers crimes des hommes avec l'eau lustrale du déluge (le baptême). Dieu a lavé et il lave encore les seconds crimes des hommes, les crimes du monde payen et du monde christiano-payen, avec le sang des coupables. *Quiconque se servira du glaive, périra par le glaive.* Mais il lave aussi ces crimes avec le sang de l'innocent, avec le sang du Christ, des martyrs, de Saint Louis, de Louis XVI. Dans le monde nouveau, Dieu lavera les péchés des hommes avec l'Esprit, avec l'amour, *car il y a trois choses qui rendent témoignage à Dieu dans le ciel, le Père, le Verbe, et l'Esprit, et trois choses qui rendent témoignage à Dieu sur la terre, l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois ne font qu'un* (saint Jean, épître 1re, ch. V).

La Révolution est le témoignage du sang. Elle clôt le monde de Satan. Elle lave le monde avec le sang. Elle frappe à droite, à gauche, rois et tribuns (Louis XVI, Robespierre), riches et pauvres (aristocrates et socialistes), esclaves et hommes libres (nègres et Yankees).

Le glaive de la mort se promène sur tous, et, comme si ce n'était pas assez d'un tranchant, il en a deux, tous devant être atteints; pas un coupable, grand ou petit, ne devant échapper au châtiment, et pas une goutte de sang innocent ne devant manquer au calice de l'immortelle expiation.

Telle est la loi de l'histoire, la loi de la révolution aux clartés de l'Apocalypse, le seul livre lumineux qui reste encore aux hommes, au milieu des effroyables ténèbres que les historiens de ces cinquante dernières années ont accumulées sur l'histoire, sur la révolution (1).

L'humanité a pris son bain d'eau en l'an 1656 du monde, depuis elle est dans son bain de sang plongée jusqu'au cou.

Assez comme cela, la révolution est finie, le monde nouveau commence, le monde retourné, le monde du triomphe des Saints et de la mystification des impies. La révolution a terminé son œuvre de démolition.

Qu'il descende donc de son cheval blanc (Apoc. ch. XIX) le roi de la Création, qu'il dépose son épée à deux tranchants, qu'il cesse de fouler le pressoir de la fureur de Dieu. Assez de sang comme cela; tous les oiseaux du ciel en sont rassasiés (*Ibid.*); ce sang nous fait horreur, et si ces effroyables égorgements qui ont fait jusqu'ici de la terre comme une immense boucherie ne venaient enfin à cesser, vraiment les Saints finiraient par ne plus rien comprendre, et par être scan-

(1) Les historiens du dix-neuvième siècle, en supprimant sottement le surnaturel, ont supprimé le soleil de l'histoire; mais ils ont accumulé des montagnes de faits. Ces faits, sans être la science, serviront de matériaux inappréciables aux historiens du monde nouveau. Que les historiens du monde qui s'effondre continuent donc à fouiller et à étaler les souillures de ce monde. Cela nous servira pour le foudroyer et les foudroyer, en faisant éclater la pureté des Saints, inaccessibles à ces souillures, et la pureté du monde nouveau.

dalisés de tant d'expiations jointes à des résultats si peu appréciables humainement.

Après l'hécatombe la fête. Oui, la fête du souper du Seigneur! *Exurge*, *Domine*, *exurge*.

Utopie! utopie! oui utopie, mais utopie du Seigneur dans le Lévitique (ch. xxvi), dans Isaïe (ch. xxxv et xi), dans l'Apocalypse (ch. xx), etc., etc.

Mais le gendarme et le soldat! Qu'on se rassure. L'utopie signifie simplement : Après la tempête le calme; après les guerres apocalyptiques et la crise sanglante du remaniement prochain de l'Europe et du monde, les périodes de repos; après les guerres de conquête ou de brigandage du passé les guerres de la civilisation, de l'avenir; après les guerres de dévastation et d'égorgement de femmes et d'enfants, des guerres moins inhumaines : la guerre de Chine et de Cochinchine, la guerre des croisades triomphales du monde nouveau. Du sang, il en faut et beaucoup, mais cette fois versé par nos mains, par les mains des Saints, le sang immonde arrosant la terre des idolâtres, des fétiches, le sang des Turcs de Syrie violant les femmes et égorgeant les enfants.

Mais après six mille ans de carnage, l'ère de paix du chapitre xx de l'Apocalypse, et ensuite le soldat et le gendarme à force. On en aura! hélas! pas assez contre les égorgeurs Gog et Magog du verset 7, même chapitre.

L'utopie est donc ailleurs que dans ce livre. Ce que nous espérons a déjà prévalu en principe et tend à pas-

ser dans les faits. L'utopie est dans ceux qui rêvent le retour du monde christiano-païen, le retour du passé, ou la consolidation, chose impossible, du monde de la révolution, du monde de la préparation qui passe et s'enfonce tous les jours dans le néant du passé.

III

L'œuvre de la Révolution n'est pas seulement une œuvre de démolition et de déblaiement. Elle est aussi et surtout une œuvre de transformation sociale. C'est la trompette de l'archange du second mal (Apoc., ch. IX) appelant l'homme à une nouvelle destinée. Satan l'a compris avec son instinct d'archange. Il a donc soufflé dans le cœur de ses enfants, les révolutionnaires, des désirs insatiables, des pensées audacieuses de renouvellement, et, comme il est l'esprit de mensonge et de tromperie, il les a leurrés et il les leurre d'espérances impossibles à satisfaire, le Christ seul, et non l'homme et encore moins Satan, ayant la puissance de régénérer le monde.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Les révolutionnaires ont entrevu aux éclairs de l'enfer, le but sublime où le Christ conduit l'humanité des avant-derniers temps. Ils ont entrevu les gloires et les pompes du souper de l'Agneau (Apoc., ch. XIX), les joies et le triomphe réservés aux Saints du Seigneur. Les révolutionnaires ont eu des *lueurs*, s'ils n'ont pas eu des *lumières*. Mais les révolutionnaires ne sauraient prendre les catholiques au

dépourvu. Les catholiques ont plus que des lueurs, ils ont des lumières, et ils commencent à comprendre l'abominable contrefaçon que le diable a faite de leurs saintes espérances. Ils lui préparent donc la plus humiliante mystification de l'histoire. Ils sont en mesure pour cela, c'est notre ferme conviction. Les catholiques doivent sentir instinctivement que leur tour de régner est venu. Au surplus, ils auraient beau faire, ils ne sauraient échapper à la bienheureuse nécessité de vaincre ou de périr, à moins de pourrir encore pendant quelques centaines d'années par de sages accommodements avec le monde de la révolution. Il ne demande pas mieux qu'on le fasse durer.

La révolution de 1789 est donc destinée à produire, mais dans un ordre tout à fait au rebours des espérances de l'impie, des conséquences sociales et religieuses autrement considérables que ne l'ont pensé même les révolutionnaires les plus avancés de la Convention et les socialistes les plus exagérés, que la révolution de 1848 a fait comme sortir de terre devant une société ébahie de stupeur.

Le parti démocratique et social, seul populaire en Europe, — l'attitude superbe de Garibaldi et l'arrogance de Mazzini en font foi, — a placé les hommes religieux, et le clergé à leur tête, dans l'obligation rigoureuse de finir misérablement ou de faire produire au christianisme toutes les conséquences politiques et sociales que la miséricorde de Dieu a cachées dans ses profondeurs, pour en faire sortir le salut

du monde dans cette heure critique de l'histoire.

Satan s'est posé en libérateur des peuples, et il a porté à l'Église un défi. Il accuse l'Église d'impuissance et d'incapacité, et il produit sur la scène du monde des hommes ayant une auréole populaire, et qui se posent hardiment comme les sauveurs de la multitude.

Jamais pareil défi n'avait été porté à l'Église, et sous cette forme apocalyptique. Il faut donc ou que l'Église avoue son impuissance et son incapacité, ou qu'elle ferme la bouche aux audacieux qui viennent la supplanter, autrement qu'à coups de canon, comme le font les rois.

Mais ne nous pressons pas. Nous verrons dans les chapitres suivants la réponse de l'Église à cet audacieux défi. Nous nous bornons à prévenir d'avance que la réponse sera écrasante. L'Église porte implicitement en elle toutes les solutions et la solution de la question démocratique et sociale comme les autres.

CHAPITRE III

LE MONDE ACTUEL OU LE MONDE DE TRANSITION.

I

La société actuelle est en voie de transition. Elle passe d'un monde à un autre, du monde christiano-païen au monde purement chrétien. Mais elle est encore dans le tourbillon de la révolution, en plein travail d'enfantement. Aussi l'homme gémit, il pleure. Il sent qu'on le dépouille, cela le fait crier. Il ne comprend rien au tourbillon qui l'emporte. Il ne sait où il va. Tout est en suspens, rien de stable, l'homme ne sait où se prendre. Il cherche, il tâtonne. D'étranges aspirations l'agitent; devant les grandioses perspectives de l'avenir tout lui déplaît. Il éprouve un profond dégoût des hontes qui l'entourent. Il sent que rien n'est assis, que tout cherche à s'asseoir, que l'humanité est en marche vers une destinée inconnue. Jamais pareil phénomène dans l'histoire.

Autrefois l'homme était content de sa position, il savait à quoi s'en tenir. Il n'était pas en l'air, dans un mouve-

ment perpétuel. Il pouvait se fixer. Aujourd'hui tout est changeant, aussi tout lui échappe au moment où il croit tout tenir. S'il s'attache à une forme de gouvernement, cette forme s'évanouit et une autre lui succède mais non moins fugitive.

Il n'est pas deux hommes politiques qui, ne s'étant pas vus depuis quinze ans, et s'accostant dans la rue, ne s'abordent en disant : Que de choses depuis notre dernière entrevue! En effet, il suffit de quelques années, d'un intervalle de quatre ans, 1848 à 1852, par exemple, pour voir passer sous ses yeux : royauté, gouvernement parlementaire, république, dictature, empire. Et ces épisodes étranges se reproduisent partout en même temps, à Paris, à Berlin, à Vienne, à Rome! La face de la terre se renouvelle, et souvent en quelques heures.

Il serait curieux de savoir ce que penserait de nous un marquis ou une marquise de l'ancien monde, du monde d'il y a soixante-quinze ans, de l'autre monde, oui, de l'autre monde. Relations civiles, politiques et sociales, rangs, dignités, conditions économiques, système de locomotion, agriculture, industrie, fortunes, caractères, mœurs, habitudes, plaisirs, tempéraments, tout est changé, rien ne ressemble à l'autre monde, au monde d'il y a soixante-quinze ans! Une chose, une seule, n'a pas changé, la religion catholique, apostolique et romaine!

Nous assistons à l'écroulement d'un monde. Cet écroulement est même opéré aux trois quarts, et nous

travaillons à tâtons, au hasard, la tête prise, à la reconstruction de l'édifice, sans songer à cette colonne immuable de l'Église, qui seule reste debout, et seule peut le soutenir.

II

Le travail de reconstruction sociale est fait aux trois quarts dans l'ordre économique. Des travaux gigantesques ont été accomplis. La Terre embellie et fécondée est sillonnée de part en part. Toutes les barrières s'écroulent. L'homme est mis en communication instantanée d'un pôle à l'autre. Les peuples se visitent et se pénètrent en tous sens d'Occident en Orient.

L'humanité est emportée par un mouvement divin vers les régions d'où elle est partie à l'origine. Les grandes croisades, les croisades triomphales, les croisades à coup sûr du monde nouveau, se préparent dans l'ombre, dans le secret de la conscience des peuples, suppléant à la conscience et à l'impuissance des rois et les entraînant, comme au moyen âge, au jour marqué dans les desseins de Dieu. Encore une fois l'Orient servira à pacifier l'Occident. Encore une fois l'Orient apportera la solution de toutes les questions de l'Occident, en servant de dédommagement et d'appoint aux rois dépossédés par l'affranchissement des peuples. L'Orient dira le mot de l'énigme. L'Orient est la patrie de Dieu, la patrie de la divine Famille. L'Orient a des profondeurs mystiques où l'on

se perd. Le monde a commencé en Orient, le monde finira en Orient (1).

Des choses immenses remuent au fond des entrailles de l'humanité, vagues, insaisissables. L'humanité sortie de l'Égypte, du monde christiano-païen, erre dans le désert avant d'entrer dans la terre promise. Situation affreuse où l'homme se perd dans le vague, se demandant où il va. Ayant en face de soi l'inconnu, on avance, on plonge dans l'espace, et toujours des horizons sans fin! On se console en parant sa tente d'un jour, étendus sur de moelleux coussins, et on se remet en marche le lendemain. On s'attache avec des ardeurs fiévreuses au présent, ne pouvant pénétrer l'énigme de l'avenir.

Et pourtant l'énigme est bien simple! Nous sortons de l'Égypte, nous nous acheminons à travers le désert, vers la véritable terre promise, dont l'autre, la terre promise aux enfants de Jacob, n'était que la figure. Mais nous murmurons dans le désert, nous regrettons les oignons des bords du Nil. Nous offrons notre encens au veau d'or (*le lingot d'or*). Nous murmurons contre Dieu, nous le blasphémons, nous le nions, nous lui préférons les vieux dieux de l'Egypte.

Écoutons Pie IX : « Une épouvantable diffusion des « plus affreuses doctrines s'accomplit et marche avec « une infernale activité. Elle se produit par les mau- « vais livres, les mauvais journaux, les mauvais exem-

(1) Voir l'*Occident en Orient* de M. de Juvigny. Dentu, 1860.

« ples, par la parole, par d'odieuses et lâches aposta-
« sies. Le scandale est partout, avec un luxe effréné,
« un besoin immense de plaisirs, de jouissances gros-
« sières et coupables qui gagne tout, même les classes
« humbles et pauvres... Mais nous avons pour nous
« les paroles du Maître qui assure à l'Église un triom-
« phe admirable... Après la lutte la victoire (1) ! »

Le monde où nous vivons est un affreux mélange de bons et de mauvais éléments. On dirait le chaos. Tout y est, tout y fermente; c'est le germe de vie au sein des détritus du vieux monde et des matières en décomposition, entassées par la révolution pour étouffer ce germe divin.

Mais M. Viguié (2) va nous dire ce qui sortira de là :
« Toutes les idées qui doivent faire la société chré-
« tienne règnent souveraines dans les esprits. La Révo-
« lution, instrument aveugle de la Sagesse, a brisé
« toutes les institutions qui n'avaient point de place
« dans le monde chrétien. Et le terrain est prêt pour
« élever la cité nouvelle.

« La société païenne, c'était la domination de l'homme
« sur l'homme.

(1) Paroles du Saint-Père aux prédicateurs du carême de 1863. Le Pape inspiré ne se décourage pas. Il voit la profondeur du mal, mais il croit à la terre promise, aujourd'hui comme en 1854 dans sa bulle dogmatique de l'Immaculée Conception, où il annonçait avec une grande assurance le règne du Pasteur universel.

(2) Les citations que nous donnerons de cet auteur sont extraites de son *Humanité au dix-neuvième siècle*, ouvrage entièrement épuisé et devenu très-rare.

« La société chrétienne, c'est le respect et l'amour « de l'homme ; c'est la liberté et l'égalité par la frater- « nité.

« Liberté, égalité ! c'est la loi de la justice, recon- « nue, et les mots d'esclaves et de serfs, de castes et de « priviléges injustes et injurieux, effacés de la langue « des hommes.

« Tous les hommes obéissent à une même loi.

« Dans la vieille société, le travail était haï et mé- « prisé. La vieille société plaçait la dignité et le bon- « heur dans une vie de faste, de mollesse, d'inutilité. « Un homme superbe, entouré d'hommes avilis et « dégradés, pour le coucher, l'habiller, le prome- « ner, le faire manger, c'était là l'homme libre, « l'homme noble, l'homme honoré. La vieille Société « méconnaissait la destinée de l'homme et le but de « la vie.

« Le travail est la loi et la gloire de l'Être intelli- « gent : le travail est la loi et la gloire de l'homme.

« Les animaux de la terre ne savent ni semer, ni « moissonner : et le Travailleur Céleste les nourrit. Les « herbes des champs ne savent ni travailler, ni filer : « et Dieu les vêtit.

« Mais l'homme, fait à l'image de Dieu, l'homme, « comme Dieu, être intelligent et voulant, Dieu l'a as- « socié à sa création. »

L'homme doit donc travailler. Le travail est la première loi du monde nouveau, du monde de saint Joseph, le charpentier.

Un autre caractère du monde nouveau, c'est son unité et son universalité. Il faut donc que les frères oubliés et perdus dans les profondeurs de l'Afrique centrale, sur les plateaux sans fond de l'Asie, dans l'immense archipel océanique soient retrouvés. Il faut que tous les champs du globe soient explorés pour relier entre eux tous les lieux où habitent les hommes.

L'homme va donc entreprendre le prodigieux voyage qui doit enfanter l'unité.

« Vainement l'océan fait gronder ses larges abîmes. « L'Océan voit ses plaines béantes parcourues, explo- « rées par le voyageur sans peur; et tous les mondes « perdus dans l'immensité de ses déserts sont révélés à « la lumière. »

Évidemment Dieu veut prendre possession de son domaine.

Aussi les hérauts de la bonne nouvelle parcourent tous les chemins du globe, et ce n'est pas sans dessein que Dieu, de nos jours, a donné aux missions catholiques cette vie ardente comme l'amour, ce mouvement vaste comme l'espace. La prise de possession de la planète entière par l'homme, au nom de Dieu, n'est donc pas une utopie. Elle est un fait à peu près accompli. L'utopie est dans ceux qui, témoins de ce fait, méconnaissent les caractères de préparation de l'époque merveilleuse, où nous est donné cet étrange spectacle du Roi de la création prenant possession de son domaine d'un pôle à l'autre.

Un autre caractère du monde nouveau, c'est l'instruc-

tion et surtout la bonne éducation mise à la portée de tous.

Ce qui fait l'homme c'est l'intelligence. C'est par la vie de l'intelligence, par l'instruction que l'homme vit de la vie de l'homme et occupe le rang que Dieu lui a a donné dans la création. L'homme vivant dans les ténèbres ne peut mêler sa pensée, son amour, sa vie, à la pensée, à l'amour et à la vie de celui qui vit au milieu des lumières; ne parlant pas la même langue, ils n'habitent pas le même monde.

Or le monde commence à comprendre que Jésus-Christ étant venu évangéliser les pauvres, il importe de les instruire, de les former à la vie de l'intelligence, de façonner leurs cœurs à l'amour.

Mais laissons encore parler M. Viguié :

« Jésus-Christ est venu retirer les malheureuses mul-
« titudes des ténèbres de la vie obscure de la matière, et
« les fait participer à la lumière de l'esprit. Le monde
« chrétien ce sera le monde de l'intelligence : ce sera
« l'instruction ouvrant toutes les portes de son sanc-
« tuaire divin, et tous les hommes appelés à la vie de
« l'intelligence, à la vie de l'homme. L'Église de Jésus-
« Christ a travaillé pendant dix-huit siècles à préparer
« l'œuvre chrétienne, à élever les pauvres à la vie de
« l'Esprit. Or, après dix-huit siècles de travail et de
« préparation, les jours de l'intelligence sont venus. »
Les jours de l'instruction et de l'éducation pour tous.

Un autre caractère du monde nouveau, c'est un développement extraordinaire de la science faisant surgir

du génie de l'homme une foule d'inventions et de découvertes.

L'Esprit de Dieu a donc illuminé l'Esprit de l'homme. Il lui a livré les secrets de la science (1). Nous voici au temps où, suivant Isaïe, « la science de Dieu, immense « comme la mer, doit inonder la terre (2) » et où, suivant Daniel, « la science doit être multipliée (3). »

L'imprimerie est donc venue se mettre au service de l'homme. L'invention des machines qui travaillent pour l'homme est venue délivrer l'homme de l'asser-

(1) Voyez notre *Philosophe devant le Cosmos*, où nous prouvons que les catholiques peuvent entreprendre, quand ils le voudront sérieusement, la construction de la Science, en ramenant à l'unité toutes les sciences horriblement morcelées et mutilées par les savants. Nous indiquons dans ce livre les trois lois universelles ou cosmiques, pivot central autour duquel on peut ramener toutes les sciences à l'unité, de manière à constituer la Science du monde nouveau, ou le triomphe du catholicisme dans la science.

Cette Science, dont nous avons fait depuis vingt ans notre spécialité, commence à prendre possession des intelligences. Elle a eu l'insigne honneur, comme nous le verrons plus loin, de faire le sujet de la quatrième conférence du P. Félix, à Notre-Dame, pendant le carême de 1863. Ce père a exposé avec autorité, dans cette conférence, tout ce que nous avons dit (dans nos *Essais sur l'Être divin*, publié il y a vingt ans, et dans notre *Philosophe*, publié il y a cinq ans), sur la loi cosmique de la substance, des lois et des forces, ou la loi de la Trinité. Cette loi, avec la loi du perfectionnement par l'épreuve, ou loi du Christ, et la loi de l'association hiérarchique des êtres au sein de Dieu, ou loi de l'Église, constituent la divine trilogie ou le plan typique suivant lequel Dieu a créé l'univers. Mais un plus grand honneur avait été réservé à ces idées, aujourd'hui consacrées par l'enseignement de la chaire catholique. Pie IX a appelé les bénédictions de Dieu sur les travaux de l'auteur, dans une lettre qu'il lui a fait adresser par Mgr Fioramenti, le 20 novembre 1858.

(2) Trad. de M. de Genoude, ch. XI, 9.

(3) Ch. XII, 4.

vissement à la matière, et elles lui donnent la liberté pour la vie de l'intelligence.

L'imprimerie et les miracles de la mécanique, que chaque jour de notre siècle voit éclore, révèlent dans les conseils divins un ordre nouveau, *tout différent de l'ordre ancien*, une humanité nouvelle, *toute différente de l'humanité ancienne* : l'humanité des prodiges de la matière, l'humanité de la matière triomphante venant rendre à Dieu ses hommages ; mais aussi l'humanité de l'intelligence, l'humanité du christianisme, sortant de l'humiliation des siècles anciens et entrant dans la gloire des siècles nouveaux !

III

Le père Ramière, dans son livre *des Espérances*, porte aussi loin et même plus loin ses espérances. Mais s'il ne signale pas les souffrances et les grands labeurs, généreusement supportés par tous, dans le monde nouveau, dans le monde du travail et de l'âge viril de l'humanité, en vue du perfectionnement des justes et de l'amélioration du sort des malheureux ; pas plus que nous il ne se fait illusion sur le présent, sur ce monde transitoire qui passe, et sur ces épouvantables instincts de notre époque avec lesquels il n'est aucun accommodement possible, qu'il faut foudroyer au plus vite, afin de précipiter au plus tôt dans l'abîme celui qui vit de ces instincts et les fomente, *l'antique serpent, le vieux dragon* (Apoc., ch. xx).

Le père Ramière voit la mort des intelligences sortir

de cette même machine merveilleuse, destinée à enfanter le monde nouveau à la vie de l'intelligence, l'imprimerie, organisant sur une vaste échelle l'empoisonnement de l'esprit et du cœur de l'homme. « Cette « puissance supérieure au sceptre et à l'épée, cette ar- « tillerie qui porte plus loin que les canons rayés, et « détruit irrésistiblement les remparts les plus invin- « cibles (1), » qui empoisonne plus infailliblement notre espèce que l'opium de l'Angleterre n'empoisonne les quatre cents millions d'Indiens et de Chinois ses tributaires. La Vérité est captive, incapable de s'élever à la grande publicité. La presse de la Vérité est inférieure à la presse de l'Erreur, et son enseignement est incomplet par le malheur des temps et des circonstances. Les intelligences perdent leur lucidité à mesure que les ténèbres de l'erreur s'épaississent. Le doute a pris la place de la foi, et, chose affreuse et la plus affreuse de toutes, les chrétiens transigent avec ce siècle maudit, et s'accommodent volontiers de ses faiblesses, sinon de ses hontes et de ses turpitudes!

Mais si la mort est dans les intelligences, elle est aussi dans les cœurs. Le sensualisme brise l'essor des âmes, et l'égoïsme étouffe le dévouement et les fortes vertus. Les caractères s'affaissent, et c'est le symptôme le plus certain de la décadence.

L'industrie enfante des merveilles, mais elle sème la mort de l'âme autour d'elle sur une échelle à faire fris-

(1) P. 669 et suiv., librairie de Regis Ruffet. Paris, 1862.

sonner. Elle corrompt la femme, elle corrompt le peuple, si l'imprimerie corrompt surtout les hautes classes. L'attaque victorieuse de l'ennemi s'étend donc sur toute la ligne. Cela ne s'était jamais vu sur d'aussi vastes proportions. Aussi, si le mal triomphe, tout étant gâté et corrompu, même la femme, même le peuple, par qui et par quelle classe ce monde transitoire où nous sommes pourra-t-il se retirer de la mort, puisque ce monde transitoire n'a pas même la suprême ressource des barbares, qui sont venus tirer de la mort le monde antique s'effondrant dans la corruption?

Ce monde de transition qui n'a rien de définitif, rien de fixe, rien de stable, puisque sa destinée est de passer, peut donc aboutir à la mort comme il peut aboutir à la vie, puisque tout fermente en lui, dans une effroyable confusion, les éléments de la vie et les éléments de la mort.

IV

Aussi ne nous étonnons pas si le monde a été soumis, depuis 1789, aux terribles flagellations du chapitre XIX de l'Apocalypse, où nous voyons apparaître le Fidèle et le Véritable ou le Verbe en personne, monté sur un cheval blanc (la couleur des Saints), et venant avec *son sceptre de fer et son épée à deux tranchants,* séparer le vieux monde du monde nouveau, abattre *rois et tribuns*, *riches et pauvres*, *esclaves et hommes libres* également coupables.

Or ces terribles flagellations ne sont pas finies; le faux prophète (Mahomet, l'empire turc), et le vieux Dragon (le diable) n'ont pas encore été précipités dans l'abîme.

Mais, après ces grandes exécutions qui doivent être le signal de l'avénement du Monde Nouveau, saint Jean nous montre, au chapitre xx, l'Agneau mystique, le grand Monarque, le Christ, inaugurant lui-même le règne des rois nouveaux à qui la puissance de juger sera donnée, et le règne des saints et des martyrs du Seigneur, jouissant du sein de la gloire, du triomphe de l'Eglise sur la terre.

Et saint Jean n'est pas le seul à nous faire part de ces promesses, on les retrouve dans les prophéties de Daniel (1), de Balaam (2), d'Isaïe (3), de la Genèse (4), de David (5), de saint Paul (6), de Jérémie (7), d'Ézéchiel (8), d'Osée (9), de Michée (10), de Zacharie (11), de Sophonie (12), de Joël (13), de saint Luc (14), du cantique des cantiques, véritable épithalame du sou-

(1) Ch. II, VIII.
(2) Nombres, ch. XXIV.
(3) Ch. II, XXXV, XI, LIX, XLV, XXXII, XXVI, LX, IV.
(4) Ch. III, XVIII, XXII, XXVI.
(5) Ch. II, LXXI, LXXXV, XLIV, XXVIII.
(6) Rom. XI, Éph. IV.
(7) Ch. III, XXXI.
(8) Ch. XVI, XXIII, XXXVII.
(9) Ch. VI, II.
(10) Ch. IV.
(11) Ch. IX, X.
(12) Ch. II.
(13) Ch. II.
(14) Ch. III, V.

per des noces de l'Agneau, annoncé dans l'Apocalypse, chapitre XIX.

Les Saints et les pieux personnages ont eu de tout temps les mêmes pressentiments, saint Vincent Ferrier (1), sainte Hildegarde (2), Marguerite-Marie Alacoque (3), Pie IX, dans la bulle dogmatique de l'Immaculée Conception; et, dans les temps de la primitive Eglise, saint Barnabé (4) faisant, dans son commentaire de la Genèse, des six jours de la création la figure des six premiers millénaires du monde, qui devront être suivis du septième millénaire ou de la grande période sabbatique.

On retrouve les mêmes figures dans les six jours de Daniel au fond de la fosse aux lions, et sa délivrance au septième (5).

M. l'abbé Gabriel rattache à la même interprétation la croyance d'Élie et des rabbins, de l'historien Josèphe, des écrivains chaldéens, d'Origène, d'Hippolyte, d'Eustache, de Lactance, de saint Jérôme, de saint Hilaire, de saint Gaudens, de Cassiodore, d'Isidore, de Tertullien, etc., etc.

Sans doute les versions chronologiques de la Bible diffèrent entre elles, mais l'opinion la plus répandue

(1) *Traité de la vie spirituelle.*

(2) *Patrologie* de Migne, t. XCVII, p. 1019, 1038.

(3) *Sa Vie*, Lyon, 1842, p. 282. *Ses Écrits*, Avignon, 1830, p. 238, 283, 246.

(4) Voir Cotelier, t. I, p. 65, *ép. Barnab.*, n° 15.

(5) Daniel, ch. XIV.

semble placer vers notre époque la fin des six premières périodes ou six premiers millénaires.

Papias, disciple de saint Jean et ami de saint Polycarpe, qui avait recueilli les traditions verbales sur les discours et les actes de Jésus-Christ et des disciples, s'est rendu célèbre pour avoir popularisé la croyance à l'avénement du règne de Jésus-Christ. Il en est de même de saint Irénée (1).

Saint Justin déclare que de son temps « cette doc-« trine était celle de tous les orthodoxes (2). »

Ces auteurs varient sur la nature et le caractère du monde de Jésus-Christ, mais ils s'accordent pour le signaler.

N'oublions pas les Juifs qui attendent, depuis quatre mille ans, le grand monarque et son empire universel.

On retrouve enfin des traces de cette tradition défigurée, dans l'Inde, en Perse, chez les Boudhistes, les Égyptiens, les Grecs, les Etrusques, etc. (3). Et elle est si fort enracinée dans la nature humaine que l'*Utopie* de Thomas Morus, la *Cité du Soleil* de Campanella, la *République* de Platon, et de nos jours les pressentiments universels des hommes politiques, depuis 1789, semblent venir lui rendre hommage. Ces vagues, mais indestructibles aspirations vers un monde meilleur doi-

(1) Il déclare avoir reçu cette doctrine des évêques et des prêtres, qui la tenaient de saint Jean lui-même, et il ajoute que Papias l'avait consignée dans ses écrits. *Adv. hæres.*, l. v, c. xxxiii.

(2) Dial., c. xxxii, xxxiii, xxxix.

(3) Voyez le *Christ et le monde*, de M. l'abbé Gabriel, de la p. 388 à 395, et le P. Ramière, *Espérances de l'Église*, p. 499 à 658.

vent être rangées parmi les principales causes de la révolution.

Évidemment l'humanité attend, avant la fin du monde, un état préférable aux états du passé. Cette aspiration générale a bien aussi sa valeur, du moment surtout où elle s'accorde avec les données des Livres saints.

Elle est si forte et si universelle chez les chrétiens, que celui qui se lèverait, pour affirmer que cette aspiration est absolument contraire aux Livres saints, exciterait une réprobation générale. On peut ne pas la partager et interpréter différemment les saintes Ecritures, mais on ne saurait condamner, d'une manière absolue, cette généreuse croyance sans s'exposer soi-même à être condamné.

CHAPITRE IV

LE MONDE NOUVEAU.

I

Ainsi le monde christiano-païen, antérieur à 1789, est mort comme le monde païen antérieur à Jésus-Christ. Depuis 1789 nous sommes entrés dans le monde de la Révolution ou de l'évolution, dans un monde transitoire qui passe et va s'effondrer à son tour dans les abîmes de l'histoire.

Les signes de décomposition de ce monde d'évolution sont palpables. Art, philosophie, politique, diplomatie, tout est impuissant, tout est fini.

L'humanité descend dans le tombeau, cela est visible. Une réaction est donc nécessaire. Une étoile heureusement brille toujours au firmament, l'étoile de l'Église, obscurcie par les vapeurs de l'Abîme, mais dont l'éclat va toujours en augmentant d'intensité.

Ainsi, à mesure que le monde de la Bête s'enfonce dans la boue, le monde de Jésus-Christ s'élève dans la lumière. C'est le progrès à côté de la décadence, la vie à côté de la mort.

Un monde de corruption qui se dissout ; un monde de pureté qui se forme ;

Un monde allant, de progrès en progrès matériels, à la mort éternelle ; un monde allant, de progrès en progrès spirituels, à la vie éternelle ;

Un monde à l'état de fumier ; un germe divin au sein de ce fumier ;

Ou la fin du monde, ou le triomphe.

C'est le triomphe !

Le triomphe du monde de Jésus-Christ, la fin du monde de la Sorcière (Michelet) et de la Bête (Taine, Feuerbach, Stirner, etc.).

Il y a eu plusieurs fins de monde, la fin du monde du déluge, en 1656 ; la fin du monde païen, en 4004 ; la fin du monde christiano-païen, en 1789. Mais cette dernière fin de monde a présenté un moment tous les caractères apocalyptiques de la fin du monde générale ou cosmique. L'apostasie était à peu près universelle au dix-huitième siècle. Ceux qui devaient donner l'exemple, rois et grands seigneurs, avaient apostasié ou s'étaient prostitués à la Bête. L'Antechrist (Voltaire) trônait à la cour de Frédéric le *Grand*, de la *grande* Catherine de Russie, de Joseph II, de la Pompadour (la Sorcière). Une partie du clergé s'était corrompu. La Bête avait pénétré dans plus d'une abbaye.

L'idolâtrie, l'hérésie et l'infidélité régnaient dans les neuf dixièmes du globe, et le sensualisme et l'impiété dans le dixième restant.

Dieu alors aurait foudroyé le monde que, au point de vue de l'esthétique de la justice, toute conscience droite aurait souscrit à cet arrêt de la Colère.

La Miséricorde a préféré agir. La Miséricorde s'est surpassée, elle a permis à la Révolution de se produire. Elle a plongé l'humanité dans le bain de sang de la Révolution, et dans ce bain elle a lavé les souillures que le clergé, les corporations religieuses, et les catholiques de la conciliation et de l'accommodement avaient contractées au contact du monde christiano-païen, du monde de l'accouplement du pur et de l'impur.

En un sens, la Révolution est un des grands bienfaits de Dieu à la terre. La Révolution est un bienfait supérieur au bienfait du déluge des eaux en l'an 1656, et du déluge des Barbares aux premiers siècles du christianisme.

La Révolution est le sphinx de l'humanité.

La solution de toutes les énigmes restera suspendue jusqu'au moment où la Révolution sera comprise. La Révolution est le bain de sang du monde christiano-païen, et le creuset où Jésus-Christ prépare le monde auquel il veut donner son nom. Voilà pourquoi elle a été acclamée par les peuples, du détroit de Gibraltar à la Vistule; pourquoi les peuples ont allumé des feux de joie sur toutes les montagnes à son avénement, et pourquoi ils se sont ouvert les veines pour coopérer à son triomphe durant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Voilà pourquoi Robespierre, Garibaldi, Mazzini ont reçu la puissance de démolir jusqu'à la dernière pierre le vieux monde christiano-païen, comme Attila, Genséric et Alaric avaient reçu la puissance de démolir jusqu'à sa dernière pierre le vieux monde païen.

On a beau faire, l'humanité est sous le coup d'un arrêt de mort du Seigneur. Il faut que l'arrêt s'exécute.

Heureusement il est aux trois quarts exécuté. Nous n'aurons pas à souffrir les souffrances de nos pères. Ils ont acquitté la dette du sang aux trois quarts. Comme victimes ou bourreaux, ils ont payé de leur vie le droit pour les enfants d'espérer un sort meilleur, après les redoutables mais courtes épreuves qui précéderont l'établissement définitif du monde nouveau.

II

Des tribulations apocalyptiques devaient donc éprouver l'Église et l'humanité, comme préparation aux joies apocalyptiques qui nous étaient réservées. Le labeur devait être proportionné à la récompense, et l'ardeur de la lutte à la grandeur et à l'éclat du triomphe.

L'homme est un Révolté. Il fallait donc que durant de longs siècles le Christ régnât avec son sceptre de fer et son glaive à deux tranchants, afin que l'homme fût dompté.

L'homme est orgueilleux, il fallait donc que l'orgueil humain atteignît ses dernières limites, afin que l'impuissance de l'homme arrivé au sommet du savoir se manifestât avec pompe.

Il fallait que toutes les aspirations des hommes vers le bonheur, la puissance et la gloire se produisissent avec force et sous toutes les formes possibles, afin qu'il fût bien prouvé que l'homme est impuissant à les satis-

faire. Il fallait que l'humanité se fût tournée et retournée en tous sens, afin qu'il apparût clairement que l'immortel malade est atteint d'un mal qui défie la médecine des hommes.

Dans l'ordre du savoir il fallait que la méthode de la science *humaine* fût découverte par Bacon, afin qu'il fût démontré que la science *humaine*, arrivée à son apogée, ne peut nous donner autre chose que des combinaisons de corps, des mesures de temps et d'espaces, et rien de ce qui est essentiel.

Il fallait que la méthode de la philosophie *humaine* nous fût donnée par Descartes, afin qu'il fût bien établi que cette philosophie aboutit au néant (1).

Il fallait que l'art *humain* atteignît tous les sommets, que la Grèce, la Renaissance et le Romantisme fussent représentés par des génies de la taille d'Homère, de Corneille et de Gœthe; afin que l'esprit humain, à son apogée, dût confesser sa honte de ne pouvoir distraire les hommes qu'en mêlant au spectacle de leurs vertus celui de leur orgueil, de leurs voluptés, de leur cruauté, de leurs bassesses.

Il fallait que la politique *humaine* nous offrît l'émouvant spectacle de toutes les formes de gouvernement tour à tour essayées et tour à tour impuissantes, afin qu'à la vue de tant d'écroulements il fût bien établi

(1) Nous faisons ici allusion à la philosophie *séparée,* à la philosophie *de l'orgueil.* Nous prouverons plus loin que l'homme pourrait, à la rigueur, avec sa petite raison, faire une petite philosophie très-valable, si son orgueil et ses passions n'y mettaient obstacle.

qu'on avait fait fausse route. Il fallait que tous les partis politiques parussent sur la scène du monde deux fois (1), avec des acteurs de la force de Mirabeau et de Napoléon, afin qu'ayant fait deux fois leur expérience, avec un talent immense et des résultats négatifs, le peuple portât plus haut ses espérances.

Il fallait surtout que le clergé et la Papauté, épouvantés à la vue de ce pandémonium de la science, de la philosophie, de l'art et de la politique *humaines*, éprouvassent un incommensurable dégoût, afin que l'Idéal du Christ, consistant à se soustraire aux liens du monde, leur inspirât un incommensurable désir de s'affranchir.

Le moment est venu de dire les conditions principales de ce grandiose affranchissement qui fera éclater le triomphe attendu par Pie IX *avec une confiance entière et absolue* (2).

La science, la philosophie, l'esthétique et la politique *humaines* ont donné ce qu'elles pouvaient donner ; essayons de la science, de la philosophie, de l'esthétique et de la politique *divines* (3).

Les passions *humaines* ont dit leur dernier mot dans

(1) Les légitimistes avant 1789 et en 1815; les parlementaires en 1789 et en 1830; les républicains en 1793 et en 1848; les bonapartistes en 1804 et en 1851. Ceux-ci en sont à leur seconde expérience.

(2) Paroles de la bulle de l'Immaculée Conception.

(3) Nous verrons, dans un chapitre spécial, que la science, la philosophie, l'esthétique et la politique *divines* ne sont pas exclusives de la science, de la philosophie, de l'esthétique et de la politique *humaines*, et qu'elles en sont distinctes, bien que devant leur être unies.

l'histoire, et ce mot est une horreur, voyons un peu ce que les passions *divines* sont capables d'enfanter de grand et de parfait.

On a tort de croire que le Christ n'est que le roi de l'Église. Le Christ est l'époux de l'Église et le roi du monde. Il règne à Pékin, à Calcutta, au Congo avec son *sceptre de fer*, comme à Rome avec sa houlette. Le catholicisme est plus grand qu'on ne pense !

Voilà l'histoire, non pas l'histoire *humaine*, mais l'histoire *divine* qui est encore à faire. Oui, l'histoire des passions est à faire sur le plan de l'éthique *divine*, puisque l'éthique *humaine* nous a donné en spectacle, sans en soupçonner la raison, les scandales des siècles sur lesquels pèse la colère du Christ, faisant fouler sous le pied de ses archanges et foulant lui-même *le pressoir de la fureur de Dieu* (1).

L'homme et Satan ont donné la mesure de leur puissance, à Dieu de donner la sienne ; la prétention n'a rien d'exagéré. Il faut que l'homme, ayant essayé sous toutes les formes et en détail ce qu'il est et ce qu'il peut faire sans Dieu, essaye avant la fin ce qu'il est et ce qu'il peut faire avec Dieu.

Convions l'homme à des passions divines.

III

Il y a eu un monde païen ou idolâtre. Au milieu de ce monde la cité de Dieu nous apparaît, à Jérusalem,

(1) Apoc. ch. XIX, 15.

comme un germe à peine perceptible. Ce germe a levé à l'avénement de Jésus-Christ, et il a produit une cité capable de se mesurer avec le paganisme et l'hérésie et de les vaincre; capable d'enfanter le moyen âge et l'ancien régime des Saints, et le monde moderne des aspirations chrétiennes, à côté du moyen âge et de l'ancien régime de Satan, et des aspirations sataniques du monde moderne. Le moment approche, le voilà, où le germe devenu arbre devra s'épanouir et s'élever en Dieu pour affranchir le moyen âge et l'ancien régime des Saints, du moyen âge et de l'ancien régime de Satan, et donner une ample satisfaction aux splendides aspirations chrétiennes du monde moderne, en étouffant les aspirations sataniques de ce monde maudit.

Voici la loi de l'histoire :

L'humanité part du monde païen, traverse le monde christiano-païen, et aboutit au monde de Jésus-Christ. Dieu au commencement, au centre et à la fin; au commencement la création, au milieu la rédemption, à la fin la gloire. L'humanité déchue, l'humanité rachetée, l'humanité glorifiée.

Pie IX est l'emblème du monde nouveau, du monde de Jésus-Christ, du monde qui se fait.

Pie IX de 1847 est l'expression exacte des aspirations chrétiennes du monde nouveau, contre ce que l'ancien monde avait de païen. Et Pie IX de 1861 (1) est l'ex-

(1) Voyez l'allocution du 18 mars 1861, où Pie IX condamne le monde moderne, le monde du vieux libéralisme, le monde de la Révolution.

pression exacte de ce qu'il y avait dans l'ancien monde de chrétien, contre ce qu'il y a de païen dans le monde de la Révolution.

Pie IX est venu séparer le bon grain de l'ivraie ; mais en condamnant le monde ancien en 1847, et le monde de la révolution en 1861, il a affirmé le monde nouveau, qui n'est ni le monde ancien ni le monde de la Révolution. Pie IX, en proclamant le dogme de l'Immaculée Conception, a versé l'eau lustrale sur le monde nouveau et il l'a baptisé du nom de monde de Marie, ou, ce qui revient au même, du nom de Jésus-Christ. L'inspiration de Pie IX en 1847 a été une inspiration du Saint-Esprit. Et il n'est pas jusqu'au malheureux essai du régime constitutionnel dans les états de l'Église qui n'ait été providentiel. Cet essai a prouvé la parfaite incompatibilité du gouvernement représentatif et de la souveraineté temporelle du pape (1). L'avenir, et un avenir prochain, fera éclater les conséquences grandioses de cet échec. Toutes les expériences ayant été faites à Rome comme ailleurs, il ne reste plus qu'à expérimenter les idées du monde nouveau exposées dans ce livre. Or il se trouve que, fidèle à son inspiration de 1847 combinée à son inspiration de 1861, le Saint-Père annonce son intention d'entrer dans le courant du monde nouveau, qui est tout à la fois la ruine de l'ancien monde christiano-païen condamné

(1) On peut consulter, à l'appui de cette opinion, M. de Montalembert, *Des intérêts catholiques au dix-neuvième siècle*, et son discours du 20 octobre 1849.

par Pie IX en 1847, et du monde de la Révolution condamné par Pie IX en 1861.

Le monde nouveau est le salut de la Papauté. Le monde nouveau apporte la solution. Le monde nouveau c'est le triomphe de l'Église, ni plus ni moins.

Ce qui fait la force de Garibaldi et de Mazzini, c'est qu'ils sont des hommes de désir et d'espérance. Dépassons-les, soyons à un degré supérieur des hommes de désir et d'espérance, et Mazzini et Garibaldi disparaissent de la scène avec l'ancien monde, et le monde nouveau qui se fait, s'achève et triomphe.

Pie IX est le point de jonction du monde qui s'en va et du monde qui se fait. Il a porté les deux croix de ces mondes. Pie IX n'appartient pas au vulgaire des papes. Il est de la caste des hommes providentiels.

Pie IX, comme les autres princes, comme Napoléon, a été dans les détails de la politique dominé par la grandeur des événements, mais au point de vue de l'inspiration générale son type est pur de la pureté de la Vierge dont il a proclamé l'idéale beauté, de la pureté des Saints dont il a inauguré le Règne en les canonisant (chap. xx de l'Apocalypse).

Son inspiration constamment divine a donc toujours été à la hauteur de la situation apocalyptique où il s'est trouvé placé.

Pie IX de 1847 = Pie IX de 1861. Voilà notre formule algébrique, voilà notre drapeau ; et, sans nous occuper des actes diversement appréciables de la politique *humaine*, pour nous en tenir à la double inspi-

ration *divine* de Pie IX de 1847 et de Pie IX de 1861, nous disons :

Pie IX de 1847 a condamné le monde ancien, Pie IX de 1861 a condamné le monde de la Révolution. Nous sommes donc ou au commencement d'un monde nouveau, ou à la fin du monde. Il n'y a pas de milieu. Il n'y a pas de tiers parti, pas d'accommodements possibles en présence d'actes aussi tranchés.

Mais entendons-nous. Pie IX a condamné l'ancien monde, c'est-à-dire ses abus. Pie IX, le pape de l'Immaculée Conception, ou de la Pureté Idéale, ne pouvait condamner ce que ce monde avait de bien. Mais il a compris ce qu'il avait de mêlé et d'impur, et il l'a condamné, comme il a condamné le monde de la Révolution. Il est aujourd'hui incontestable qu'aucun de ces mondes n'exprime le type idéal d'une société vraiment chrétienne. Le rôle mystique de Pie IX a été de flétrir deux types de société mêlés de pur et d'impur, de vrai et de faux, afin d'ouvrir à l'humanité la voie vers le monde sans tache ou le monde nouveau.

Cependant ne nous faisons pas illusion. Ce monde est sans tache comme concept, mais au fond le péché originel y fera toujours la guerre au nouvel homme, afin que le monde du nouvel homme ait toutes les perfections, même celles de la lutte et des grands labeurs. La lutte, les grands labeurs, et l'écrasement triomphal de tous les reptiles toujours écrasés mais toujours vivaces, seront même le caractère de ce monde, puisqu'il sera tout à la fois profondément

chrétien et profondément démocratique, c'est-à-dire extraordinairement difficile à contenter, à raison de ses aspirations vers le Bien absolu en tout.

IV

Le monde nouveau sera donc le monde des grandes passions, des grands drames, de la divine épopée, et il dominera de toute la hauteur de Dieu la science, l'esthétique, l'histoire et la politique *humaines* du passé, en produisant, sous une forme épique, à une hauteur inaccessible à la portée de l'homme déchu, la science, l'esthétique, l'histoire et la politique *divines* de l'homme régénéré, de l'homme divin, de l'homme de Jésus-Christ, incarnation de toutes ces grandes et sublimes choses.

Oui, le Christ, *au nom de qui tout doit se faire et tout genou fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers*, oui, le Christ est la science, l'esthétique, l'histoire et la politique divines incarnées, vivantes ou épiques, c'est-à-dire la Parole ou le Verbe qui est venu nous manifester ces grandes et sublimes choses.

On peut juger par ces quelques mots de la hauteur à laquelle on doit se placer pour dominer l'humanité. Or, il ne fallait rien moins que soixante siècles pour que l'humanité pût s'élever à cette hauteur divine.

Ce qu'il faut en effet, à l'homme des temps nouveaux, ce n'est pas une science, une esthétique, une éthique et une politique ayant quelque rapport avec la

science, l'esthétique, l'éthique et la politique des vrais ou faux grands hommes de l'histoire, des Homère, des Virgile, des Voltaire, des Gœthe, des Mirabeau ou de Napoléon Ier. Comment, avec de pareilles ressources dont le génie fait ressortir l'inanité, aujourd'hui constatée par soixante siècles d'impuissance humaine, espérer régénérer le monde, et introduire ce monde dans la sphère sublime où ses aspirations extraordinaires le portent? Au Christ seul de régénérer le monde!

Il n'est pas un vrai ou faux grand homme, des temps anciens ou modernes, qui puisse quelque chose pour l'homme. Mais l'impuissance de Jésus n'a pas encore été constatée que nous sachions.

On peut donc dire aux catholiques sans les blesser : Si nous sommes impuissants, c'est un peu notre faute, si nous ne dominons pas nos ennemis, c'est que nous ne voulons pas les dominer. Car ayant le Christ avec nous, le Tout-Puissant, il dépend de nous de sortir de notre impuissance. Il dépend de nous de nous affranchir des obstacles qui arrêtent notre élan, et nous empêchent de nous placer au cœur même de cette science, de cette esthétique, de cette politique supérieures et vraiment divines, dont l'éclat et la majesté porteraient avec elles la conviction dans les âmes.

L'homme des temps nouveaux n'a pas le temps de nous suivre dans nos raisonnements, faisons éclater la lumière, la sainteté et la charité, et il se rendra à nous, comme se rendaient aux apôtres sans autre raisonnement les multitudes des temps apostoliques.

Faisons éclater Dieu ! Élançons-nous sur les hauteurs ! *sursum !* élevons-nous, élevons-nous encore par la pensée et par les actes.

Notre apologétique est admirable, ajoutons-y l'apologétique de la splendeur philosophique, scientifique, esthétique et politique, ou l'apologétique franchissant l'enceinte des écoles pour s'élancer dans le domaine des connaissances aimées et pratiquées dans la société.

Dépassons notre apologétique, tout en la conservant soigneusement comme le monument du génie des siècles, dépassons-nous nous-mêmes, en restant nous-mêmes. Soyons ce que nous sommes et ce que nous avons toujours été, inébranlables comme un roc sur les principes, intraitables dans la garde du dépôt sacré, mais dépassons-nous nous-mêmes, en faisant produire à ces principes et à ce dépôt d'une fécondité inépuisable la science, l'esthétique et la politique divines des temps nouveaux.

V

Ce progrès superbe n'est pas une utopie. L'utopie consiste à ne pas vouloir tirer de principes infiniment féconds la série indéfinie des conséquences qu'ils renferment.

Nous avons dit un mot, dans la note relative au père Félix, de la possibilité de constituer la Science que nos adversaires ne peuvent que morceler et mutiler. On

peut en dire de même de l'esthétique et de la politique. Là aussi il appartient aux catholiques, et aux catholiques seuls, d'apporter l'unité.

La dualité des passions de l'esprit et de la chair, de l'âme et de la bête, de l'ange et du démon, ou le manichéisme, constitue l'essence même de l'art et de la politique des anti-catholiques. Aux catholiques de substituer à ce manichéisme absurde et dégoûtant des *grands* hommes de l'histoire, la féconde dualité de l'homme et de Dieu étroitement unis et associés. Or, cette dualité de Dieu et de l'homme unis et associés n'est pas le manichéisme, elle est l'unité même. Mais comme il y a deux termes dans cette unité, et le vieil homme pour repoussoir, les grandes et belles passions, au lieu de se trouver exclues du domaine de l'art et de la politique catholiques, viennent féconder l'un et l'autre. Ou plutôt alors les vraies passions commencent, les passions divines, et on a la divine épopée et la politique divine, ou le grand drame palpitant d'intérêt et de vie. Mais nous reviendrons sur ce sujet.

Il nous suffit de constater ici qu'il dépend des catholiques de sortir de leur ilotisme, et d'entrer, bannière haute, dans la société de leurs contemporains en pénétrant au vif des questions qui les agitent. Les catholiques ont l'air de n'être pas sur la terre, ils semblent vivre dans la lune, seuls avec eux-mêmes, dans une société à part, et ils se font une étrange illusion de croire exercer une action appréciable sur les hommes de leur temps. Il faut donc qu'ils dilatent leur apolo-

gétique et qu'ils la portent enfin sur le terrain pratique des questions qui remuent le monde, sur le terrain pratique de la science, de l'esthétique, de la politique et de l'histoire, grandement comprises et grandement interprétées. Hors de l'utopie ! tel doit être leur mot d'ordre.

Des horizons sans fin s'offrent à nos regards. Nous voilà en face de l'Idéal divin. Or, il est infini et il nous ouvre les portiques de la science, de l'esthétique et de la politique, sanctuaires explorés à peine (1) ! entrons-y, entrons-y. Ou, ce qui revient au même, élançons-nous de l'École, riches de nos connaissances acquises, pour planer sur les hauteurs du monde, sur les hauteurs de la pensée où l'humanité haletante courrait risque, sans nous, de s'égarer dans les régions des nuages et de la foudre.

Devant cette science, cette esthétique et cette politique supérieures s'évanouiront, comme les ténèbres au lever du soleil, la science, l'esthétique et la politique mondaines.

Ne dédaignons pas les hauteurs, si nous aspirons au triomphe. Les grands triomphes de l'Église sur le monde ne s'obtiennent que par des manifestations d'un

(1) Saint Augustin, et, au moyen âge, Albert le Grand, saint Thomas, saint Bonaventure, ont exploré ces divins sanctuaires. Mais le cosmos leur était inconnu. C'est au monde nouveau de faire éclater la gloire du Seigneur dans la magnificence du cosmos. Le moment est venu où tout doit rendre gloire au Seigneur. Notre planète avant de clore ses destinées doit à Dieu cet hommage. Le ciel et la terre, avant de *s'enfuir*, doivent confesser le Seigneur, puisqu'après *on les chercherait vainement*. (Apoc., ch. XX.)

éclat extraordinaire jointes à une immense humilité : l'humilité des Saints qui meurent inconnus dans le sein du Seigneur, et l'éclat des Tertullien, des Origène et des Augustin.

Les œuvres, les œuvres surtout, la charité des grands pour les petits et des petits pour les grands, mais la science aussi, pas de crétinisme en aucun genre. N'ajoutons pas foi à ceux qui nous disent : la charité et le petit train train de la piété placide suffisent ! Ceux-là en ont menti. L'Église les condamne, car toujours l'Église a demandé à Dieu de lui susciter des docteurs, de vrais grands hommes. Elle ne rougit pas plus de saint Bernard ou de saint Thomas, que de Benoît Labre et de la bergère sainte Germaine de Pibrac.

O misère! les grands hommes du christianisme sont morts, mais les prières innombrables des bonnes femmes, et des bons hommes du peuple qui se font depuis quelques années sur une échelle immense, vont faire surgir de terre une légion de grands hommes, de grands Saints. L'Église en a besoin ; il en faut. Ils viendront.

En tout cas, dût-on être lapidé, on doit dire hardiment : le triomphe est assuré, si on veut s'en donner la peine et faire le nécessaire. Mais on se tromperait dans cette généreuse affirmation avec Pie IX, le Pape inspiré, chose impossible, qu'on devrait travailler à ce triomphe comme s'il devait arriver ne dût-il jamais arriver, et fussions-nous toujours, toujours, jusqu'à la dernière heure du monde, condamnés à

mordre la poussière sous les pieds de nos ennemis.

Mais cette attitude nous fait horreur, si d'autres l'aiment. Nous éprouvons une suprême répugnance à sentir sur nous le pied de qui vaut moins que nous. Il nous plaît de nous redresser de toute notre hauteur.

La majesté de la pose, après tout, est la seule qui convienne aux catholiques du monde nouveau, du monde de Jésus-Christ, vainqueur et triomphateur par la Croix.

CHAPITRE V

LA POLITIQUE ET LA DIPLOMATIE.

I

L'impuissance de la politique de l'ancien monde christiano-païen et du monde transitoire de la Révolution ou de l'évolution, est aujourd'hui suffisamment constatée par l'impuissance des divers partis représentant ces deux politiques à divers titres.

Cette impuissance, constatée par des chutes en partie double pour chaque parti, est d'une notoriété si éclatante qu'elle nous dispense d'entrer dans de longs développements.

Beaucoup d'expédients ont été tentés et beaucoup de combinaisons imaginées, en vue de consolider des établissements éphémères qu'un tour de roue de la Révolution a tour à tour précipités dans l'abîme.

Le talent n'a pas fait défaut à ces tentatives de replâtrage. Napoléon I[er] est certes un homme de génie. Mirabeau n'en était pas dépourvu non plus. Et ceux qui les ont suivis, sans cependant être à leur taille, ont incontestablement donné des preuves de capacité, et déployé des ressources assez ingénieuses pour faire

tenir quelques jours debout les établissements de leur choix.

Mais ils ont traité la Société sans la comprendre. Cela ne doit pas les humilier. Ils ont cela de commun avec les *grands* hommes des temps anciens et modernes. Au lieu de dominer les passions de l'homme déchu, de la Bête, du vieux Serpent, ils ont été les esclaves de ces passions, ils ont joué avec ces passions comme des enfants, et ils ont été brisés par ces passions. Au lieu de s'élever au-dessus de leur siècle, ils l'ont servi, et ils ont fait consister la grandeur à dominer leur siècle, non en le combattant mais en le caressant. Or l'heure de l'apurement des comptes annoncée par l'Apocalypse (ch. xx) approche, l'heure du triomphe des Saints et des *vrais* grands hommes. Les faux grands hommes vont être jugés et jetés aux gémonies de l'histoire.

Il ne saurait en être autrement. Le triomphe de l'Église va nous donner les vrais caractères de la grandeur qui consiste à combattre le vieil homme, le vieux monde, à le ruiner, à être sans pitié pour les faiblesses du passé et du présent, et surtout pour les faiblesses de son siècle. Or, c'est le contre-pied de la grandeur selon le monde, de la grandeur du monde antique, de la grandeur du monde moderne. Il n'y a jamais eu, il n'y a pas, il n'y aura jamais de vrai grand homme, en dehors de l'Église ou de l'âme de l'Église (1). Telle

(1) Socrate, sans être dans l'Église, a pu être un grand homme s'il a été dans l'âme de l'Église, dans l'esprit de l'Église.

est la toise avec laquelle on devra mesurer les grands hommes. Enfin ! cela promet une critique ! une critique armée de la toise du chapitre XI de l'Apocalypse : « Lève-toi, mesure le temple de Dieu, l'autel et ceux « qui adorent. Mais laisse le parvis qui est hors du « temple, ne le mesure pas ! » Il n'en vaut pas la peine !

Les chefs d'empire, les princes quels qu'ils soient, qui comprennent, ou qui comprendront ces choses, seront les vrais grands hommes de l'histoire, infiniment plus grands qu'Alexandre et César, deux faux grands hommes. Et ils recevront à titre de serviteurs des Saints, de serviteurs de Dieu, la puissance de juger des temps nouveaux. (Apoc., ch. XX.)

Ils recevront la puissance ! quel mot !

II

Les princes n'ont donc pas la puissance ? hélas ! non, ou, s'ils l'ont, ils ne savent pas en user. Ils n'ont pas la puissance ! Ils sont donc impuissants ? Oui. Voyez en effet la conduite des gouvernements déchus, notre intention n'étant pas de porter un jugement sur ceux qui dirigent la société en ce moment (1).

Ils ont tous été impuissants, tous incapables de

(1) Voulant conserver à notre travail le caractère grave qui convient à un sujet religieux de cette importance, nous comptons éviter avec soin les questions brûlantes de la politique, et faire taire en nous toute préoccupation de parti, qui pourrait nuire au but infiniment élevé que nous nous proposons d'atteindre.

résoudre aucune question. La question de l'autorité et de la liberté, la question démocratique et sociale, la question de la république et de la royauté, la question internationale, et la plus importante de toutes sans comparaison puisqu'elle les renferme toutes, la question de l'Église, se sont tour à tour présentées à chacun de ces gouvernements, implorant une solution prompte et péremptoire, et ces gouvernements n'ont trouvé que des expédients, des palliatifs, des lois de septembre, des lois de police ou de sûreté, des lois de proscription, et, comme couronnement, la centralisation et le canon.

Mais ces expédients, ces palliatifs, et l'emploi du canon comme raison dernière, prouvent justement l'impuissance de tous les gouvernements déchus, et leur folle entreprise de vouloir faire tenir avec des étais un édifice ruiné quand il fallait le reprendre en sous-œuvre.

Aucun de ces gouvernements n'a compris qu'il s'agissait d'une reconstruction nouvelle, et de la plus grande reconstruction des temps anciens et modernes; de la reconstruction intégrale de la société sur le plan du christianisme, en exaltant l'homme nouveau et en détruisant le vieil homme, autant que le vieil homme puisse être détruit dans un monde où doit régner jusqu'à la fin le péché d'origine, comprimé, réduit, jamais défait.

Aucun de ces gouvernements n'a compris qu'il s'agissait là d'un remède héroïque, et aucun n'a su l'administrer. Aucun n'a eu la pensée de nettoyer les

étables d'Augias dans l'Europe, dans le monde, en commençant chez soi. On s'est plus ou moins bien trouvé de ce monde de corruption, et on a essayé de s'y faire une place en faisant avec lui des accommodements. Tous les gouvernements déchus ont été plus ou moins des gouvernements de tiers parti. Ils ont pris à cœur de ne résoudre aucune question, mécontentant ainsi tout le monde et Dieu. Ils ont mécontenté le peuple, mécontenté l'Église, mécontenté l'aristocratie, mécontenté la démocratie. Ils n'ont su étouffer aucune aspiration criminelle, satisfaire aucune aspiration légitime.

Ils n'ont été ni philosophes, ni chrétiens, ni blancs, ni rouges, ni froids, ni chauds. Mais ils ont été tièdes, aussi Dieu les a vomis. La société a été mise en l'air par la Révolution, ils l'ont trouvée en l'air et ils l'ont laissée en l'air. Ils ont su aligner des chiffres et des soldats. Mais dans l'ordre religieux et moral, ils n'ont rien fait du tout. Dans l'ordre matériel ils ont fait des merveilles avec des milliards et des milliards, mais ils ont laissé le peuple mourir de faim comme par le passé. Ils ont eu pour la question démocratique et sociale de superbes dédains. Aussi ils n'ont pu prendre racine dans l'âme du peuple, qui, dévoré de désirs et n'étant jamais satisfait, a successivement renversé ces gouvernements dans l'espoir d'en trouver de meilleurs.

Ces gouvernements ont disparu, mais nous ont-ils au moins laissé des institutions capables d'abriter une grande nation pendant seulement un demi-siècle? ne

nous ont-ils pas plutôt laissés comme l'oiseau sur la branche? Aussi leurs six cent mille baïonnettes et leurs milliards du budget ne leur ont servi de rien, parce qu'ils n'avaient pas la moindre force morale. Dans les questions intérieures ils n'ont donc rien compris au mouvement apocalyptique en voie de formation du monde nouveau, du monde de Jésus-Christ.

III

Nous venons de voir l'impuissance de la politique, mais l'impuissance de la diplomatie éclate en signes encore plus visibles, s'il est possible.

Grâce à son travail souterrain qui n'a su rien empêcher et rien prévoir, toutes les nationalités sont en l'air, comme déracinées; tous les États fermentent sourdement comme la lave des volcans avant l'éruption; toutes les questions nationales et internationales ont été soulevées, et aucune résolue; tout le système social, en Europe, en Amérique, dans le Levant, dans l'extrême Orient, semble être à la veille d'un remaniement universel.

N'est-ce pas une chose énorme que l'impuissance de la diplomatie devant cet étrange et déchirant spectacle de la Pologne prenant son suaire pour le drapeau de sa résurrection, toujours comprimée ou en révolte, toujours en sang ou en deuil (1)?

(1) Mais voici quelque chose de prodigieux, l'impuissance de la politique confessée officiellement par M. Billault, organe d'un gouver-

N'est-ce pas encore un symptôme d'impuissance que le spectacle non moins étrange et émouvant de la Russie, travaillée sourdement par ses sociétés secrètes, ses journaux, ses pamphlets invisibles, ses conciliabules d'incendiaires, ses paysans qui veulent arriver à la propriété par le dépouillement immédiat de leurs Seigneurs ?

Autant de symptômes d'impuissance aussi que cette Grèce, frappant à toutes les portes et pouvant à peine trouver un roi ; que cet empire du sultan qui s'écroule sous le choc ou le démembrement à moitié effectué des races roumaines, serbes, monténégriénes, albanaises : incapables elles-mêmes de trouver leur assiette et un jour de repos.

Autant de symptômes d'impuissance enfin que cette Angleterre, pourtant si riche et si fière, s'obstinant, en haine des Russes, à soutenir l'Empire Turc quand il faudrait le laisser crouler ; tenant ainsi cette question en suspens jusqu'au moment où, pour la résoudre, il

nement qui commande à une nation de 40 millions d'hommes et à une armée de 600,000 baïonnettes :

« Depuis 1815, bien des expériences ont été faites, et toutes ont « échoué ! Les concessions d'Alexandre Ier ont conduit à la révolu- « tion de 1831 ! Le régime sévère de Nicolas n'a fait que rendre l'a- « gitation plus profonde et la crise plus sombre ! Le caractère bien- « veillant d'Alexandre II a produit l'insurrection actuelle ! Les « remèdes de 1815 ne sont pas un remède à la situation ! Si on ne « donne pas la liberté à la Pologne, elle est dans l'oppression ; si on « la lui donne, elle en usera pour reconquérir ce qui lui manque « encore !... »

Mais où est le remède ?

Il est dans le Triomphe ou dans l'avénement du Monde Nouveau.

faudra sacrifier encore trois milliards et cent cinquante mille braves (1).

Et, à côté de ces symptômes d'impuissance, nous voyons des symptômes de rénovation universelle se manifestant de toutes parts avec non moins d'éclat : dans cette Bulgarie qui fait retour à l'unité; dans cette Égypte qui nous ouvre la grande route de l'Orient; dans cette agitation populaire, bourgeoise et aristocratique de l'Allemagne tout entière en travail d'une organisation nouvelle; dans ces efforts intelligents de l'Autriche, cherchant à se reconstituer en reconsti-

(1) Il est regrettable que la France, craignant sans doute les résistances de l'Angleterre, et gênée d'ailleurs par l'alliance des gouvernements antérieurs avec l'Empire Turc, n'ait pu résoudre définitivement la question d'Orient, dans sa dernière guerre avec la Russie.

La France et l'Angleterre auraient alors été assez fortes pour aider les chrétiens à s'affranchir de ceux qui sont venus envahir l'Europe et l'ont arrosée du sang de nos frères. Aujourd'hui, la question étant résolue, on n'aurait pas à faire de nouveaux et peut-être de plus grands sacrifices pour la résoudre, quand elle s'imposera impérieusement à l'Europe chrétienne, au jour de l'avénement du Monde Nouveau dont la chute de l'empire turc (le faux Prophète) doit être un des signes. (Ch. XIX de l'Apocalypse.)

Le traité de Paris a fait entrer l'*islamisme* dans le concert *chrétien*. C'étaient les peuples chrétiens d'Orient qu'il fallait faire entrer dans ce concert en repoussant l'Islam. Mais l'Angleterre n'aurait pas compris cette politique. Les desseins de Dieu sont profonds. Le moment n'était pas venu. On dirait que Dieu a permis à la politique d'indécision de l'Europe de soulever toutes les questions et de les suspendre en l'air, afin qu'elles soient toutes résolues à la fois sous le souffle de Dieu, puisque les gouvernements, malgré le génie de leurs hommes d'État, sont impuissants. Irlande, Pologne, Italie, Orient, espérez ! le Seigneur prendra votre cause en main quand le calice de votre expiation sera plein. Et sans doute le temps approche, s'il n'est déjà venu.

tuant ses autonomies de races ; dans le réveil des idées d'union des trois royaumes scandinaves ; dans l'agitation religieuse de l'Angleterre et de l'Irlande ; dans le mouvement de rénovation radicale de l'Italie ; dans les aspirations singulières vers la civilisation du nouveau roi de Madagascar, de l'empire Persan, de la Chine, de la Cochinchine, du grand Soudan, quand le continent américain lui-même est en feu de l'isthme de Panama aux mers polaires !

Partout, de l'orient à l'occident, du nord au midi, du Nouveau ou une immense et universelle aspiration vers le NOUVEAU, sans bien connaître au juste ce que ce Nouveau doit être.

Et, en attendant que ce Nouveau vienne se poser et s'affirmer nettement à la conscience du genre humain, avec son caractère propre, avec sa physionomie et ses garanties de force, de durée et de vie, tout demeure comme suspendu en l'air.

Et, au milieu de cet en-l'air universel, signe évident de la nécessité d'un universel rangement, nous voyons la plus grande force matérielle et politique du siècle, la France, devenir sous ses divers gouvernements l'instrument le plus actif de la Providence irritée, qui partout déracine pour partout recréer. Nous la voyons, obéissant à l'impulsion de cette Providence, soulever toutes les questions, et puis les suspendre, attendant le mot d'ordre d'en haut; ne pouvant en résoudre aucune que ce mot d'ordre ne soit donné; brisant toutes les anciennes alliances, l'alliance des peuples du Nord,

celle des peuples de l'Occident, et mettant toutes les cours dans l'impossibilité d'en renouer aucune.

Et, comme si Dieu lui avait imposé la terrible mission de surveiller la Révolution, chargée de tout démolir pour que tout puisse se reconstruire sur un plan mieux conçu, voilà que le branle ayant été mis à l'Italie, où tout est en ébullition, où toutes les questions soulevées attendent aussi leur solution, la France est obligée d'étayer de son mieux l'édifice ébranlé, jusqu'au moment sans doute où la voix mystérieuse du Monde Nouveau viendra souffler à son oreille le grand secret des solutions.

Et comme si ce n'était pas assez des embarras et de l'ébranlement général de l'Europe chrétienne, la France, protectrice des faibles et gardienne de l'ordre universel, est obligée de porter ses armes partout où se produit une commotion, pour tout remettre debout de ce qui s'écroule, ou pour tout faire écrouler de ce qui fait obstacle à la civilisation, en Syrie, en Chine, en Cochinchine.

Et elle soutient ainsi la vieille Europe, le vieux monde.

Pauvre Europe ! pauvre vieux monde !

Donc le vieil édifice s'en va, et le nouveau est à placer sur son assiette, comme je ne sais quelle ville de l'Amérique du Nord, envahie par les eaux et que ses habitants soulevèrent de terre pour la mettre de niveau.

Et ce besoin d'étais partout démontre aussi à sa ma-

nière l'incurable caducité de cette société, qui s'écroule pour faire place à une société mieux constituée.

Mais malheur à nous et malheur à l'Europe, si nous étions surpris par une crise, au milieu de cet en-l'air général, où, chose triste et la plus triste de toutes, le transitoire même dans lequel l'Europe a bien ou mal vécu depuis si longtemps, ne semble désormais avoir aucune chance de durée même relative, et n'est assuré d'aucun lendemain.

L'impuissance de la vieille politique et de la vieille diplomatie est donc un fait établi. La solution ne saurait donc venir de là. Elle ne peut venir que du triomphe de l'Église.

Que le triomphe éclate, et toutes les solutions se feront d'elles-mêmes. Partout le pouvoir retrouvera son assiette, les peuples leur liberté, les nations leur autonomie; et le Turc, repliant ses tentes rouvrira à la civilisation les portes de l'Orient. Alors, le Monde Nouveau embrassant l'univers entier, la prophétie d'Ézéchiel se trouvera accomplie : « Je susciterai le pasteur « unique... le vrai David (Jésus-Christ)..... et je serai « leur Dieu, et le vrai David, mon serviteur, sera au « milieu de mes brebis comme leur prince. Je ferai « avec elles une alliance de paix..... lorsque j'aurai brisé « leurs chaînes et rompu leur joug et que je les aurai « arrachées des mains de ceux qui les dominent avec « empire (1). »

(1) Ch. XXXIV.

CHAPITRE VI

L'AUTORITÉ.

I

Dieu seul est souverain. Les peuples et les rois ne sont pas souverains. Dieu seul a droit de commander aux hommes. De quel droit le peuple, de quel droit le roi pourraient-ils m'imposer leur volonté, s'ils ne la tenaient de Dieu comme interprètes de la souveraine justice?

La fin du gouvernement sur la terre c'est le bien, ou ce qui convient, *quod decet*. « Or le bien qui est la « fin de *toutes* les créatures est nécessairement en de- « hors de l'univers (1). » Que ce mot de saint Thomas est profond! Le bien est en Dieu, le bien est Dieu. C'est là que les peuples dans les républiques et les rois dans les monarchies doivent aller le chercher. Là est la source de leurs inspirations, là est la loi, dans les profondeurs de l'Être, du Verbe et de l'Esprit. Là est par conséquent la souveraineté, Dieu ou le bien ayant seul le droit de commander aux hommes.

(1) 1a q. CIII, 2.

L'autorité sur la terre est l'exercice de la souveraineté qui est au ciel. L'homme ou les hommes investis de l'autorité remplissent une fonction de Dieu. Simples fonctionnaires du Seigneur, ils consultent sa volonté et ils la font exécuter. L'autorité est la cause seconde à l'aide de laquelle la cause première se manifeste aux hommes. « Toutes choses sont gouvernées par Dieu « considéré comme source du gouvernement, mais « dans l'exécution de ses ordres les créatures sont « gouvernées les unes par les autres (1). » L'autorité est le canal de la souveraineté. Elle n'est pas la souveraineté.

L'homme est libre. Les hommes en naissant sont égaux. L'homme serait détruit dans son essence, si d'autres hommes avaient des droits sur lui. Ces droits, ils ne peuvent les tenir que de Dieu.

L'autorité ayant une origine sacrée, l'obéissance est un devoir, mieux que cela un amour. L'obéissance est une monstruosité si elle n'est pas un amour. C'est une chose monstrueuse qu'un homme libre obéisse à un autre homme, si cet homme ne lui commande au nom de Dieu. Mais alors ce n'est pas assez d'obéir, il faut aimer la chose commandée et celui qui commande.

« Rentrez dans la paix et ne choisissez pas, une seule « chose est nécessaire, c'est l'obéissance.

« — Je vous obéirai, mon père, dit Rose.

« — Écoutez donc, ma fille, dit Plancoët, vous êtes

(1) Saint Thomas, 1ª q. CIII, 6.

« peut-être tourmentée de l'esprit ! *Ce n'est point à moi* « qu'il faut obéir, car je suis mortel et pécheur. Et le « vieillard levant son chapeau ajouta : Que Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ vous garde (1). »

L'obéissance qui s'impose brutalement sans autre motif sinon qu'il faut obéir pour obéir, fait de l'homme une brute. Une pareille tyrannie est un crime. Présentée au contraire à la conscience humaine comme un devoir religieux, un objet d'amour, une source de perfectionnement dans le sacrifice, elle fait de l'homme un Dieu, en l'unissant à Dieu d'où l'ordre émane.

II

Mais si l'individu doit s'immoler à l'autorité pour vivre de la vie divine, l'autorité doit s'immoler à l'individu en s'imposant à lui le moins possible. Tout repose sur le sacrifice dans le christianisme. Le caractère fondamental de l'autorité dans l'état chrétien c'est le sacrifice. L'autorité ne doit se faire sentir que dans la mesure de ce qui est strictement et rigoureusement nécessaire. L'autorité chrétienne doit s'effacer constamment devant les initiatives individuelles et sociales, devant l'individu et les associations libres. Elle doit tous les jours immoler sa propre initiative au profit de celle des autres. Elle ne doit pas contrarier, entraver, mais protéger et favoriser toutes les autonomies libres qui

(1) M. Jean Lander, dans *Rose de Bretagne*, un des rares romans religieux bien écrits et pouvant se lire avec charme.

se produisent dans l'État avec un but utile. L'autorité chrétienne est l'antipode du césarisme, ou de l'autocratie. « Le droit de l'individu, dit M. Coquille, n'est pas « de gouverner ses semblables, mais de se gouverner « soi-même (1). »

Le caractère de l'autorité chrétienne est de *servir* les hommes et non de les *asservir*. Elle ne doit faire sentir le commandement qu'à la révolte, et les rigueurs de la justice qu'aux coupables. Elle protége avec la sollicitude d'une mère tous les intérêts, toutes les affections, toutes les pensées inoffensives. Elle encourage les libertés à se produire. Elle les multiplie sans fin pour restreindre son domaine au strict nécessaire. « Les « justes commandent non par l'amour du pouvoir, mais « par le désir d'être utiles (2). » Quelle belle chose que l'autorité du Seigneur! « Les princes des nations « les dominent, (C'est le césarisme). Il n'en sera pas « ainsi parmi vous. Le plus grand et le premier d'entre « vous sera votre serviteur, comme le fils de l'homme « qui n'a pas voulu être servi, mais servir et donner sa « vie pour la rédemption de la multitude (3). »

L'homme investi de l'autorité est le Christ de la société, il n'en est pas le satan, dont la pensée est d'asservir, non de servir : *non serviam*.

(1) *Monde* du 11 janvier 1863.
(2) Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XIX, 14.
(3) Saint Matthieu, ch. XX, 25 à 28.

III

La souveraineté du peuple et l'autocratie césarienne sont les deux formes du satanisme antique. Concentrées sur la tête d'un seul homme, ces deux formes constitueraient le règne même de Satan, sous l'aspect le plus redoutable. Les égorgements de Tibère et de Néron s'opéraient au nom de la souveraineté du peuple, c'est-à-dire au nom de *celui qui a été homicide dès le commencement*.

Dans le monde païen, l'autorité a eu ce caractère épouvantable. Les peuples dans les républiques, les rois dans les monarchies, y ont été souverains. Les Césars y ont été doublement souverains, souverains comme ayant la puissance tribunitienne, comme représentant le peuple, souverains comme empereurs. Aussi c'étaient des dieux. Il fallait leur dresser des autels et les adorer comme Nabuchodonosor, figure apocalyptique de la Bête.

Le monde christiano-païen a produit, dans la foule des rois et des empereurs, une douzaine de rois et d'empereurs qui ont exercé l'autorité suivant l'esprit de l'Évangile. Saint Louis est leur type à tous, et Louis XVI, le roi de bonté, est la figure des rois et des empereurs du monde nouveau. Mais généralement les autres princes, et surtout les républiques, ont fait un mélange affreux de l'autorité selon Jésus-Christ et de l'autorité selon la Bête. Ce sont eux qui ont

mis en honneur ces affreuses maximes des légistes : Si veut le roi, si veut la loi; ce que roi veut, Dieu veut; la terre est inféodée aux races royales. Ou bien : le peuple est souverain, s'il veut se faire du mal à lui-même il est bien le maître (Rousseau).

Pour mettre un frein à un pareil débordement d'autorité, le Christ a dû s'armer du *glaive à deux tranchants*, et gouverner avec son *sceptre de fer* durant le monde antique, le monde christiano-païen et le monde de la Révolution.

La tyrannie est le fruit du péché. Elle est le fruit du péché dans le tyran. Elle est en lui le plus odieux des crimes, le crime de l'orgueil s'imposant à la multitude; et pour la multitude la tyrannie est le châtiment du péché. Toujours le *sceptre de fer*, *le glaive à deux tranchants*. Dieu châtie les peuples par les tyrans et les tyrans par les peuples. L'abîme appelle l'abîme : *Abyssus abyssum vocat*. On s'engouffre dans la révolution pour échapper à la tyrannie, et dans la tyrannie pour échapper à la révolution. Triste destinée de l'homme sur la terre!

Le Christ a planté sa croix entre ces deux abîmes. La croix est le remède à la croix. La croix est le signal des écueils. Il faut se clouer à la croix si l'on ne veut tomber dans l'un ou l'autre abîme. Les rois doivent s'immoler aux peuples, les peuples doivent s'immoler aux rois. Toujours le sacrifice. La croix est le palladium du monde de Jésus-Christ, du monde nouveau, du monde du nouvel homme, parce que seule elle peut détruire

le vieil homme, le vieux serpent, le tyran et le révolté qui ne valent pas mieux l'un que l'autre. La récompense de la croix généreusement acceptée c'est le salut, c'est la plus grande paix et le plus grand bonheur possible sur la terre.

Si donc le monde antique et le monde christiano-païen n'ont pu trouver la solution de l'énigme en apparence insoluble de l'autorité, le christianisme possède la solution de cette énigme, comme il possède toutes les autres solutions. Son triomphe, après la période épique de la lutte, est donc dans l'ordre des choses. Le monde nouveau viendra parce qu'il doit venir, parce qu'il est nécessaire, ou plutôt il est à moitié venu.

L'autorité, en théorie du moins, n'est pas ce qu'elle était, un instrument de servitude. La véritable notion de l'autorité est désormais conquise en théorie, et c'est énorme. L'utopie du monde nouveau est donc encore ici à peu près réalisée. Elle est entièrement réalisée dans les idées, et en partie réalisée dans les faits. Le tyran des temps antiques serait aujourd'hui une monstruosité impossible.

CHAPITRE VII

LA LIBERTÉ.

I

La liberté du monde païen, c'est la domination d'un petit nombre de citoyens sur les neuf dixièmes de la population ou les esclaves. C'était la liberté de la Grèce et de Rome.

La liberté du monde christiano-païen, c'est l'asservissement de la masse, serfs, vilains, apprentis, à un petit nombre de privilégiés, seigneurs féodaux, maîtres.

La liberté du monde de la Révolution ou de l'évolution, c'est la liberté pour tous en théorie, la liberté du bien et du mal, du vrai et du faux, placés sur le pied de l'égalité. Mais, en fait, la liberté du monde de la Révolution, c'est l'erreur s'étalant avec effronterie et la Vérité réduite à se taire.

La liberté du monde nouveau, c'est la vérité émancipée, la vérité secouant ses chaînes et prenant triomphalement possession de l'empire.

La liberté du monde nouveau c'est l'âme humaine prenant son essor hors du vieil homme, hors du péché, rejetant la livrée de l'esclave pour prendre la robe du

fils de la maison. « Quiconque commet le péché est es-« clave du péché (1). »

La liberté du monde nouveau est une réaction énergique contre l'erreur et le mensonge, c'est l'erreur et le mensonge foudroyés par la parole libre des enfants de Dieu, usant avec audace de leurs droits d'hommes libres.

II

Depuis six mille ans l'Église de Dieu, les Saints sont réduits à une sorte de servitude. La liberté du genre humain commencera le jour où ils seront complétement affranchis, le jour où le zèle pourra se produire sans aucune entrave dans toute la plénitude de ses droits et de sa puissance. Convions les hommes à la liberté, à la grande liberté, à la liberté pleine, à la liberté des enfants de Dieu.

La Révolution a affranchi les hommes du vieux monde, mais elle les a fait passer sous sa domination. Affranchissons les hommes de la Révolution, et alors ils seront complétement libres, libres du vieux monde, libres de la Révolution, de vrais fils de famille, de vrais enfants de Dieu.

La plénitude de la liberté réside dans la plénitude de la possession de soi-même. Or on ne se possède soi-même qu'en possédant Dieu complétement. La possession de Dieu, c'est la possession de la vérité, de la justice, et la

(1) Saint Jean, ch. VIII.

possession de la vérité et de la justice établit l'homme dans la liberté et dans le droit de la manifester sans entraves.

Le Christ est donc encore ici la solution de la question si épineuse de la liberté. Quiconque possède le Christ, quiconque est uni à l'Église, a un droit absolu à la liberté. Faire entrer l'homme, faire entrer l'humanité dans le Christ et l'Église, c'est leur donner la liberté intégrale, la liberté dans sa plénitude, la liberté illimitée.

C'est donc un très-grand crime, un crime de lèse-liberté divine au premier chef, que de créer au zèle des entraves, à l'Église des entraves. Dieu réserve un châtiment terrible, le châtiment des déicides, à ceux qui viennent l'entraver. Créer des obstacles au zèle, entraver l'action de l'Église, c'est tuer Dieu autant qu'il dépend de l'homme de le tuer.

Opprimer la conscience des catholiques, c'est opprimer Dieu, c'est le tuer, toujours le crime de déicide. Rien ne saurait être comparé à ce crime.

Il n'y a pas de liberté sur la terre qui puisse être mise en ligne de comparaison avec la liberté des catholiques, avec la liberté de l'Église. Car c'est la liberté de Dieu. Porter atteinte à cette liberté, c'est un abominable sacrilége.

Comment ose-t-on comparer cette liberté, la liberté de Dieu, aux autres libertés? Comment ose-t-on la mettre sur la même ligne?

De quel droit l'homme ose-t-il se comparer à Dieu?

Il y a de la liberté de l'homme à la liberté de Dieu la distance du fini à l'infini. La liberté de l'homme est essentiellement finie ou limitée, la liberté de Dieu est essentiellement infinie ou illimitée. Voilà les principes. Voilà ce qui explique toutes les luttes du Sacerdoce et de l'Empire.

La liberté des catholiques, la liberté de l'Église est bien réellement la liberté de Dieu. L'Église est le canal et l'âme des catholiques, le théâtre des manifestations divines, de la liberté divine.

Dieu agit par et dans l'Église, par et dans l'âme du catholique. La coopération du catholique et de l'Église à l'action de Dieu, c'est la liberté humaine coopérant à la liberté divine, c'est la liberté humaine au service de la liberté divine.

Porter atteinte à la liberté du zèle et de l'Église, c'est donc réellement porter atteinte à la liberté de Dieu, c'est donc un sacrilége, un déicide.

III

Voilà le droit dans sa majesté souveraine, le droit à la liberté illimitée. Le reste est une affaire de police. M. de Montalembert l'a dit : « Dans l'état actuel du « monde la liberté est un bien, un bien relatif, non « *absolu.* »

Mais il s'agit ici, et M. de Montalembert l'a sans doute ainsi compris, de la liberté de l'ordre inférieur, de la liberté de l'homme, car la liberté de Dieu, la liberté

du catholique et de l'Église est un bien *absolu*, un bien sacré, un droit divin, un droit à la souveraine majesté, un droit à l'empire.

Mais l'autre liberté, la liberté de l'homme, la liberté de l'ordre inférieur, c'est encore M. de Montalembert qui le dit, « peut et doit varier dans son application et son étendue, selon les temps et les lieux, les hommes et les choses (1). »

Nous croyons bien interpréter cette parole de M. de Montalembert en ajoutant, que ce droit de la Société à restreindre la liberté de l'homme ne peut jamais aller jusqu'à supprimer toute contradiction, toute discussion, toute manifestation.

Il est des contradictions, des discussions et des manifestations nécessaires. Le zèle a besoin d'être contenu, stimulé ou redressé par la contradiction, la discussion et des contre-manifestations décentes, respectueuses et renfermées dans les limites des convenances.

Supprimer tout contradicteur, même décent, c'est supprimer le combat; supprimer le combat, c'est supprimer la victoire.

« Si tollis hostem, tollis pugnam;
« Si tollis pugnam, tollis et coronam (2). »

Saint Colomban ajoute : « Supprimer toute liberté, c'est supprimer toute dignité. »

« Si tollis libertatem, tollis dignitatem. »

(1) *Des intérêts catholiques au dix-neuvième siècle.*
(2) *Ad frat.*, cap. IV.

Et saint Thomas : « Le gouvernement humain ayant « sa source dans le gouvernement divin, doit s'efforcer « de l'imiter. Or, Dieu est tout-puissant et souverai-« nement bon, et néanmoins il laisse certains maux « qu'il pourrait empêcher. Il les permet soit pour ne « pas ravir à l'homme des biens plus considérables, « soit pour prévenir des maux plus graves (1). »

« Si Dieu voulait rendre tout abus impossible, dit « encore monseigneur de Ketteler, il serait forcé d'en-« lever à l'homme le principe même de sa dignité et « de sa grandeur, sa liberté (2). »

Nous ajoutons : Supprimer toute contradiction, toute discussion, toute contre-manifestation renfermées dans des bornes décentes, c'est arrêter l'éclosion des germes divins, l'épanouissement du dogme, la floraison de la vérité, la fructification de la religion, c'est empêcher le travail de formation des Saints. Supprimer toute contre-manifestation, toute discussion, toute contradiction, c'est faire courir à la vertu, à la piété, à la sainteté même le danger de se corrompre. C'est exposer l'Église à la dissolution en exposant ses ministres au danger de la vie placide, contrairement au plan de Dieu qui la protége et la conserve en la livrant aux attaques des hommes. C'est appeler l'apostasie des derniers jours ou l'abomination et la désolation dans le Saint des saints, c'est appeler la fin du monde.

Supprimer toute discussion, toute contradiction,

(1) 2ª, 2ª q. x, art. xi.
(2) *Liberté, autorité, Église*, Paris, 1862, p. 130.

toute contre-manifestation, c'est rendre impossible le monde nouveau, le monde de la croix, le monde de l'âge viril, l'âge des glorieux labeurs de l'humanité.

IV

Nous venons de définir la liberté du monde nouveau, la grande liberté, que le monde païen, le monde christiano-païen et le monde de la Révolution n'ont pu nous donner. Cette question, comme toutes les autres, appelle donc le monde nouveau.

En dehors du monde nouveau, anarchie ou despotisme. On serait mal venu de le nier. L'expérience, et une expérience de six mille ans, est là qui atteste les vaines tentatives faites, dans tous les temps et sous toutes les formes possibles de gouvernement, pour établir la liberté sur la terre.

Mais le christianisme en faisant de l'autorité un *service* et de l'obéissance un *amour*, en plaçant le sacrifice à la base de l'autorité et de la liberté, et en inspirant des sentiments de fraternité aux peuples et aux souverains, rend possible et même facile ce qui, avec le vieil homme, est impossible et impraticable.

Le nouvel homme ou le nouveau monde donne donc encore ici la clef de la solution. Le monde nouveau, le monde de Jésus-Christ est par conséquent dans l'ordre de toutes les aspirations humaines. Il faudra donc qu'il vienne bon gré, mal gré, si ces aspirations veulent être satisfaites.

Tout nous ramène à la même conclusion : le monde de Jésus-Christ est nécessaire, le monde de Jésus-Christ se fera, ou plutôt il est en voie de se faire, et, dans la question de la liberté comme dans les autres, il est à moitié fait, puisque déjà la lutte, signe avant-coureur du triomphe, est vivement engagée sur ce terrain.

Le monde nouveau est déjà fait en théorie sur cette question capitale, du moment où il est prouvé, par l'expérience des siècles, que le vieil homme est impuissant à réaliser la liberté en pratique. La notion de la liberté est à peu près comprise. Il ne reste qu'à la mettre en application. Cela se fera; c'est l'affaire du monde de la croix, ou du monde de la réalisation par le sacrifice de toutes les utopies impossibles.

CHAPITRE VIII

LA NOBLESSE.

I

La Noblesse, comme corps social, et l'Aristocratie, comme corps politique, sont deux choses parfaitement distinctes. Il peut y avoir une Noblesse dans une Démocratie et ne pas y avoir une Aristocratie proprement dite, une Aristocratie politique, une Aristocratie formant un corps politique. C'est le cas de la France, elle a une Noblesse, elle n'a pas une Aristocratie. La Noblesse n'est pas incompatible avec les principes d'égalité et les mœurs démocratiques de la France, mais l'Aristocratie en serait la négation et la ruine.

Mais parlons de la Noblesse, nous parlerons dans le chapitre suivant de l'Aristocratie.

La Noblesse a un grand rôle social à remplir, et ce rôle deviendra plus tard un rôle politique sans faire de la Noblesse une Aristocratie proprement dite.

On a beau faire, le rôle social de la noblesse, même dans les pays où son rôle politique est nul, tend toujours à se transformer en rôle politique. C'est la ten-

dance de la Noblesse. On ne saurait aller contre la nature des choses.

Mais il y a rôle politique et rôle politique. Le rôle politique de la Noblesse des temps nouveaux n'est pas un rôle aristo-cratique (de ἀρίστων κράτος gouvernement des grands).

Le gouvernement des temps nouveaux appartient au peuple chrétien en corps, à l'opinion chrétienne, qui n'exclut aucune classe sociale, aucune corporation, aucune association, et suppose toutes les hiérarchies utiles et légitimes. Le gouvernement des temps nouveaux n'exclut donc pas la Noblesse comme Noblesse politique, ayant son rôle et son influence politiques, mais elle l'exclut comme Noblesse aristocratique ayant des prétentions à une prépondérance politique quelconque avec un caractère privilégié.

La noblesse des temps Nouveaux, comme tous les autres corps, toutes les autrės associations, çomme la Bourgeoisie et le Peuple, doit venir se mettre en ligne, sur le pied d'égalité, dans la grande armée chrétienne. Elle doit prendre le pas de cette armée, sans autre prétention que de la servir en y jouant son rôle de dévouement, d'esprit de sacrifice, de grands exemples, de haut savoir-vivre.

Ceci revient à dire que la Noblesse des temps nouveaux peut être une Noblesse à titres ou sans titres ; les titres n'étant ni absolument nécessaires, ni absolument opposés au rôle d'abnégation qu'elle a à remplir.

II

La Noblesse des temps nouveaux prend son vol si haut que les titres ne sont pour elle que l'accessoire, mais elle les laisse à ceux qui ne peuvent s'en passer, ou qui ont besoin de titres pour ajouter à leur illustration. Les titres sont l'appoint, la petite monnaie de la Noblesse des temps nouveaux. M. le vicomte de Lamartine signe : Lamartine. Nous préférerions peut-être qu'il signât de son nom. Il n'y a pas à rougir d'être vicomte. Mais il y a dans ce fier procédé un enseignement. Il signifie que la véritable Noblesse peut se passer de titres, avec du talent, du génie, de la vertu et de la gloire, et que la Noblesse du mérite est infiniment au-dessus de la Noblesse des titres et constitue réellement la Noblesse véritable.

Mais les titres ne sont pas à dédaigner, c'est une étiquette d'honneur, de vertu et de gloire sur certaines dynasties de famille qui les oblige à conserver, sous peine de déchéance, cet héritage. Noblesse oblige; mais la Noblesse des temps nouveaux, la Noblesse du mérite, a cela d'excellent qu'elle force les titres à être modestes, et c'est là un des grands bienfaits de cette Noblesse et ce qui nous porte à l'exalter.

Des titres méprisants et dédaigneux, devant la Noblesse du mérite et de la vertu ou la véritable Noblesse, c'est la mort des titres et leur ensevelissement dans le ridicule. Il faut donc qu'il y ait une grande Noblesse,

une Noblesse supérieure, dans les démocraties, une Noblesse de la valeur personnelle. Et il la faut afin de sauver du ridicule ou de la mort la Noblesse des titres, en lui inspirant des sentiments d'humilité, de haut savoir-vivre, de dévouement, de charité, seuls moyens de relever les titres à la hauteur de la grande Noblesse, de la Noblesse personnelle ou de mérite. Noble vengeance qui, relveant les Luynes et les Montmorency, les replace au niveau des grandes illustrations sans titres !

Il peut même y avoir, contre le talent et la gloire, une émulation de la vertu et de l'humilité, capable d'élever la Noblesse des titres au-dessus de la Noblesse du talent et de la gloire.

Nous connaissons de ces nobles titrés dont la vertu modeste éclipse, à notre sens, les gloires de la politique, de l'art, de la science et de la guerre. C'est la charité en personne, la gravité des mœurs antiques, la religion simple et dévouée, un foyer de bons exemples, je ne sais quel parfum de sainteté qui se répand au loin et embaume les multitudes.

Or, c'est la vraie Noblesse, la Noblesse démocratique des temps nouveaux. Gloire à la Noblesse titrée des anciens temps d'avoir fondé parmi nous la véritable Noblesse, la Noblesse démocratique, qui rend meilleuret convertit au contact de toutes les vertus ! Gloire à cette Noblesse de s'être mise à la portée du peuple, en pénétrant dans la chaumière et le grenier, en s'asseyant au chevet du malade, en consolant la veuve et prenant

en pitié l'orphelin, en présidant les sociétés de Saint-Vincent de Paul, en attendant qu'elle puisse présider, comme en Angleterre, les corporations ouvrières reconstituées sous une forme appropriée aux temps nouveaux !

La Noblesse titrée, la Noblesse modeste, a donc un rôle magnifique à remplir dans le Monde Nouveau, à côté de la grande Noblesse, de la Noblesse éclatante, de la Noblesse de la gloire.

Et ce qu'il y a de consolant pour elle c'est que, pouvant surpasser en vertu cette dernière Noblesse, elle peut aussi la surpasser en gloire. Le chemin de la Gloire dans les démocraties n'est pas fermé à la Noblesse des titres. Les titres peuvent faire partie de la grande Noblesse, de la Noblesse sans titres..

De Tocqueville, de Montalembert, de Lamartinefont bonne figure à côté des grandes illustrations de la Roture. Leur titre de comte ou de vicomte ne les a pas empêchés de monter. Il a même servi à leur succès à leur entrée dans le monde.

Ce sont de puissantes ailes que les titres, ce qui relève d'autant la Noblesse de la Roture, obligée de tout devoir à elle-même, à ses efforts personnels, à son énergie, à un déploiement de caractère dont on devrait lui tenir compte.

Il est inexprimable l'effort de la Roture pour s'élever à son niveau. Ceux-là seuls le savent qui ont brisé les obstacles.

M. de Montalembert n'aurait pas été pair par droit

de naissance, chose facile, qu'avec son titre et son nom il aurait pu être pair à trente ans, et, avec son talent, arriver ainsi de plein pied à la gloire. M. Veuillot, fils d'un honnête tonnelier, avec un talent non moins réel, n'eût pu arriver à la pairie qu'en arrivant à la gloire, à cinquante ans environ, et encore !

La gloire du roturier n'est rien à côté du travail qui l'a conduit à la gloire. On ne tient compte au roturier que de l'éclat de ses facultés. On devrait se mettre à genoux devant son caractère, son énergie, sa persévérance, sa vertu, choses inconnues du vulgaire, véritable substance de la gloire aux yeux de Dieu.

Aux États-Unis on admire l'homme qui s'est élevé par le travail, et on en fait un président de république : M. Lincoln, par exemple, successivement gardeur de troupeaux, scieur, batelier, journalier, maître d'école, capitaine, avocat, et enfin président de République. En Amérique, on se fait gloire d'être un parvenu, un *self-made man*, un homme qui s'est fait seul et par lui-même.

La Noblesse de la Roture est donc une Noblesse hors ligne, une Noblesse de beaucoup supérieure à la Noblesse de titres, et souvent à la Noblesse même de la gloire. Car elle est la Noblesse cachée, vue de Dieu et de Dieu seul ; la Noblesse dans le sanctuaire de l'âme, se développant hors des yeux des profanes, parmi les échecs, les déboires, les mépris, les insultes ; se relevant de ses chutes pour reprendre un essor plus vigoureux ; ne se rebutant jamais, toujours égale à elle-

même ; ferme, résolue dans ses desseins grands ou petits, et, l'occasion du triomphe s'offrant, la saisissant avec une décision et une ampleur capables de ravir les multitudes. C'est le moment de la gloire.

Mais le vulgaire ne voit que ce moment, le moment du triomphe facile, le moment qui ne coûte rien ou presque rien à la Noblesse de la Roture arrivée à son but, le moment de la gloire.

La Noblesse des titres n'éprouve que de petites contrariétés pour arriver à la célébrité, et ces petites contrariétés sont largement compensées par ce courant des salons et ce prestige des noms, qui frappent les multitudes et leur signalent le nouvel acteur qui apparaît sur la scène du monde. Le noble titré est plutôt porté qu'entravé dans son ascension vers la gloire.

Il peut avoir un grand caractère, et il a souvent un grand caractère, mais il n'a que de rares occasions de l'exercer. En tous cas il n'a pas à l'exercer à tous les instants comme le noble de la Roture.

Ainsi respect au noble de la Roture !

III

L'Église est une pépinière de nobles de la Roture, de nobles sans titre, ayant mitre d'évêque, chapeau de cardinal et tiare, couronne à trois étages. La couronne à trois étages, la tiare, venant se poser sur la tête d'un plébéien, aussi bien et beaucoup mieux que sur celle d'un Médicis ou d'un Borgia, c'est la consécration de

vant Dieu de la Noblesse de la Roture, de la Noblesse du Monde Nouveau, qui n'exclut pas, tant elle est généreuse, la Noblesse des titres, et la provoque même au combat de la vertu et de la gloire, au combat de l'émulation.

Toujours la religion, venant nous apporter les grandes solutions! la solution de la question de la Noblesse comme toutes les autres solutions!

Oui, la religion consacre la Noblesse des temps nouveaux et nous donne l'exemple d'une hiérarchie composée de nobles de la Roture et de nobles titrés, sans acception de titres et de noms, la hiérarchie de l'égalité devant Dieu.

La Noblesse chrétienne part du principe d'égalité et s'élève d'échelon en échelon à la couronne à trois étages. La Noblesse chrétienne ne méprise pas plus la Roture que les titres, les titres que la Roture. Elle fait passer sous son niveau, sous le niveau de Dieu, riches et pauvres, petits et grands, peuples et rois. C'est la Noblesse démocratique par excellence, le prototype de la Noblesse, qui porte sur nos autels un Benoît Labre, un mendiant, et un saint François Borgia, duc de Candie.

La Noblesse démocratique, la Noblesse de l'Église, composée de nobles à titres et de nobles sans titres, placés sur le pied d'égalité en principe, mais élevés à leur rang hiérarchique par le mérite, est la contre-partie de la Noblesse du monde christiano-païen dont le dix-huitième siècle nous a donné d'abominables échantillons.

Et c'est encore un signe de la fin du monde christiano-païen. Car qui oserait restaurer ou ressusciter la Noblesse à titres de l'ancien monde, cette Noblesse où la naissance tenait lieu de vertu et de mérite ; ayant des prétentions à tout et à peu près incapable de tout ; donnant l'exemple de la dépravation et de l'impiété quand elle aurait dû être un modèle d'édification, et, avec tous ces signes de servitude, s'arrogeant le monopole de la liberté, du pouvoir, de la domination et des jouissances ?

Possédant tout et ne voulant participer qu'aux charges de la gloire et de la vanité, cette Noblesse a été méprisante et injurieuse à l'excès, avec de faux grands airs, et un savoir-vivre ridicule d'emphase. Elle a déshonoré le nom de Noble, et il faut que ce nom renferme quelque chose de bien grand et de bien essentiel, pour que les nobles du dix-huitième siècle ne lui aient pas porté le coup de grâce. .

Ce nom lui a survécu, c'est que ce nom immortel a sa raison d'être, il est le signe de la hiérarchie, loi cosmique.

IV

La Noblesse du vieux monde est finie, il faut donc qu'une nouvelle Noblesse s'élève, composée du reste de la vieille Noblesse et de la Noblesse de la gloire des temps nouveaux. Cette Noblesse, il la faut. Elle sera la plus belle des choses, le plus bel ornement du Monde

Nouveau, sa fleur et sa couronne, au lieu d'en être la sangsue, la lèpre ou la honte.

Elle représentera le mieux en tout. Elle représentera l'art, et elle sera l'art du Monde Nouveau, ou le Monde Nouveau sous sa forme esthétique, Dieu se manifestant dans la société (1). Elle sera l'idéal social. Au lieu de *commander* au peuple, elle le *servira*. Au lieu de s'*imposer* au pouvoir, elle le *secondera*. Soumise à l'élection du peuple ou au choix du chef de l'État dans les emplois hauts et bas, elle brillera par son abnégation personnelle et son respect pour le mérite.

Elle s'inclinera devant la Roture couronnée de l'auréole de gloire, au lieu de la mépriser. Elle prendra rang avec simplicité, au-dessus ou au-dessous de la Roture, suivant les cas, ou plutôt elle fera partie de la Roture de gloire.

Ayant le glorieux privilége de représenter la vertu en tout, elle sera une pépinière de Saints. Ce mot dit tout, car il élève la Noblesse du monde de Jésus-Christ sur les autels, au-dessus des rois et des Papes.

La Noblesse de la Sainteté, la Noblesse du monde de Jésus-Christ plane au-dessus de la terre. Elle comble l'abîme entre la liberté et l'autorité, la démocratie et la monarchie. Elle résout ces antinomies redoutables, ou plutôt elle les fusionne. Elle fusionne l'égalité et la hiérarchie dans la fraternité. Elle résout par l'amour le problème démocratique et social.

(1) Nous verrons au chapitre de l'art, que l'art c'est Dieu se manifestant dans ses œuvres et faisant éclater sa beauté au dehors.

De la monarchie elle fait une république de frères.

Qu'elle vienne donc, cette Noblesse des temps nouveaux dont nous connaissons déjà de si beaux types, à titres ou sans titres. Qu'elle vienne, et le monde est sauvé.

Elle régnera par la sympathie. Elle exercera un attrait irrésistible, parce qu'elle sera belle de la beauté de Dieu, de la beauté sans tache, elle sera l'éclat et la splendeur du Monde Nouveau. Et les peuples se laisseront prendre à cet éclat et à cette splendeur. Elle réchauffera la terre par la charité, elle aplanira les voies anciennes, elle ouvrira des voies nouvelles. Elle modérera, elle calmera les dissensions civiles et de famille, d'homme à homme, de citoyen à citoyen, de gouvernant à gouverné. Elle aura le grand rôle, le rôle de l'oisiveté occupée nuit et jour à faire le bien des autres, le rôle de serviteur des serviteurs de Dieu, le rôle des grands labeurs, des drames dénoués, des souffrances généreusement acceptées pour le bonheur des peuples et les joies du triomphe, le rôle de médiateur, le rôle social du Christ.

L'utopie, à peine soupçonnée dans le passé, du noble à titres et sans titres, chargé de toutes les grandes fonctions du monde démocratique de l'avenir, est à moitié réalisée, comme toutes les autres utopies. La conversion de l'ancienne et de la nouvelle Noblesse à son type divin, est à peu près terminée. Le noble à titres et sans titres de la conférence de Saint-Vincent de Paul, est le noble retourné de l'ancien régime qui fai-

sait rouer dans la rue à coups de bâton, par ses laquais, le roturier dont la figure lui déplaisait.

Le souffle de Jésus-Christ a donc passé sur la Noblesse. Elle a compris son type d'idéale Beauté, et elle se fait, si elle n'est pas entièrement faite. Elle se fait dans la lutte, et quand la lutte sera engagée sur toute la ligne, dans la période épique que nous avons à traverser, la Noblesse entièrement préparée alors dans les combats du Seigneur, jouera les grands rôles, les rôles épiques de la divine épopée. La Noblesse jettera sur cette période glorieuse cet éclat extraordinaire qui en fera la beauté.

Or, nous touchons à cette période puisque, les catholiques éprouvant le besoin de s'unir, d'accroître leurs connaissances et leurs moyens d'action, les préparations sont déjà avancées et la Noblesse du Monde Nouveau déjà à moitié formée.

Et les préparations terminées et la Noblesse formée, la lutte déjà entamée s'engagera dans des conditions de supériorité incontestable, avec la certitude du triomphe.

Le Monde Nouveau s'achèvera ensuite rapidement, car les choses peuvent aller vite une fois dans la voie.

CHAPITRE IX

L'ARISTOCRATIE.

I

Le rôle politique de la Noblesse du Monde Nouveau sera à la hauteur de son rôle social. Et cependant cette Noblesse ne sera pas une Aristocratie, un corps politique, un corps privilégié, ayant des intérêts distincts et des passions distinctes, un corps faisant cause à part, séparé du peuple et des autres classes de la société. Un rôle si étranglé, si misérable ne saurait lui convenir. Elle est appelée à une plus haute destinée. Sa destinée est de représenter la nation tout entière, d'être son expression, son Opinion, sa Parole, son Verbe.

Au lieu de se distinguer de la nation, elle devra donc en sortir comme la fleur du bourgeon. Au lieu d'être une caste de familles, la nation sera sa famille. La nation sera sa dynastie; inséparable de la nation, elle en sortira et elle y rentrera sans cesse. C'est là qu'elle prendra pied comme Antée pour surmonter les difficultés politiques et sociales, dénouer les drames de l'histoire et provoquer les croisades de la civilisation et de la justice.

Car le Monde Nouveau ne sera pas plus dépourvu de drame que le monde antique, que le monde de la Révolution. Les hommes du Monde Nouveau n'auront pas la science infuse. On sera dans ce monde, comme dans le monde du passé, divisé d'intérêts, d'opinions et de sentiments. Il y aura des hommes politiques qui s'élèveront au pouvoir, et d'autres qui tomberont du pouvoir. Les calamités publiques y préoccuperont vivement les intelligences, et on aura pour y remédier des manières de voir différentes qui feront la beauté et l'intrigue des situations.

L'occupation des oisifs, des nobles, y sera donc énorme. Leurs passions y seront sans cesse surexcitées. Il y aura à déjouer les piéges des méchants, les calculs de l'ambitieux. On ne s'ennuiera pas dans ce monde.

Mais pour remplir utilement ces fonctions, la Noblesse doit sortir du peuple et y rentrer sans cesse. Elle doit être l'émanation de toutes les autonomies sociales, elle doit se recruter parmi toutes les illustrations en tout genre, même parmi les illustrations ouvrières, arrivées à l'indépendance de fortune et de situation par leur mérite.

Toutes les corporations, toutes les associations civiles, industrielles, commerciales, ouvrières, religieuses ont de grandes illustrations. Ces illustrations pourront naturellement faire partie de la Noblesse, comme les illustrations de la marine, de l'armée, des communes, de la magistrature, de l'administration, des sciences et des arts, parce que toutes ces illustrations sont bien

réellement l'émanation du peuple tout entier, son expression, sa floraison, son élite. Voilà la Noblesse, si l'on y ajoute les anciens titres bien portés.

Mais cette Noblesse à titres et sans titres, n'est pas une Aristocratie, un corps politique à part. Le rôle des Aristocraties est fini, le rôle de la Noblesse est à peine commencé.

Les Aristocraties représentent le passé, et dans le passé les priviléges ou l'égoïsme. La Noblesse représentera l'avenir, et dans l'avenir la charité, le dévouement aux classes malheureuses, le baume aux plaies sociales, ou le contraire du privilége et des monopoles.

M. de Saismaisons proposait, sous la restauration, d'élever aux frais de l'État les enfants pauvres de l'Aristocratie, de fonder des majorats et de réserver au profit de la Noblesse certaines charges et certains emplois; les priviléges étant, suivant lui, de l'essence de l'Aristocratie. La Noblesse des temps nouveaux dotera, au contraire, des établissements religieux où les enfants du peuple seront élevés simplement, tandis que les enfants de talent, élevés dans des écoles plus savantes, viendront faire concurrence à la noblesse dans la compétition des charges et des emplois.

Les Aristocraties représentaient dans le passé l'oisiveté onéreuse, improductive et souvent scandaleuse. La Noblesse représentera en grand, dans l'avenir, ce qu'elle représente déjà en petit, l'oisiveté des sociétés de saint François Régis, de Saint-Vincent de Paul, l'oisiveté des grands seigneurs enrichissant le pays de bienfaits.

Or, pour remplir ce rôle auguste, il n'est pas nécessaire d'avoir des titres et encore moins des majorats, il suffit d'être arrivé à une certaine indépendance de fortune et de position et à l'illustration du nom ; chose facile dans les Démocraties et dans les sociétés industrielles des temps nouveaux.

Or ce rôle auguste dans les Démocraties entraîne nécessairement et inévitablement la considération et la popularité de la Noblesse, ou son triomphe politique. Émanation du peuple et sa floraison, la Noblesse alors devient la reine de l'opinion, et elle est appelée naturellement et sans effort à siéger dans les assemblées provinciales et départementales, et les deux chambres du parlement. Sa prépondérance politique devient la récompense de sa vertu; tant est profonde et vraie cette parole du Maître : « Cherchez le royaume de Dieu, le « reste vous sera donné par surcroît. »

II

Le rôle des Aristocraties est fini, et c'est justice. Elles représentaient la Force d'une société à l'état de guerre, de discorde, d'exploitation du petit par le grand, signe d'un monde de malédiction. Leur instrument de domination était la terre ou la propriété, le château fort, repaires inexpugnables de leur puissance défensive ou envahissante.

Le rôle du château fort sur les rochers et de la propriété, comme signe de force, est aujourd'hui fini. Ces

colonnes grossières de pierre et de terre ne sauraient supporter la société des temps nouveaux. Il faut aux sociétés des temps nouveaux les fortes colonnes du christianisme, les colonnes qui ont esprit et vie, il leur faut les fortes épaules de Jésus-Christ.

Tous les hommes politiques sont d'accord, et les rois aussi, sur la misérable faiblesse des Aristocraties et le peu de confiance que doit inspirer leur appui, dans les conditions où nous sommes. Ils vont même au delà, ils les trouvent compromettantes. Et ils ont raison. Un gouvernement qui songerait, directement ou indirectement, à rétablir une Aristocratie, comme corps politique, ne durerait pas vingt-quatre heures.

Le règne de l'Aristocratie est fini « pour avoir « échangé, dit M. Coquille, la réalité du pouvoir contre « les honneurs et les décorations (1). » Le rôle de l'aristocratie est fini pour avoir donné sa force à un régime honteux et abhorré, à en juger par les sentiments qui ont survécu à sa ruine dans l'âme de ceux qui l'ont subi et détruit.

« Je vois, dit M. de Tocqueville, dans tout le cours « de cette Révolution si oppressive et si cruelle, la « haine de l'ancien régime surpasser toujours dans le « cœur des Français toutes les autres haines, et s'y enra- « ciner tellement qu'elle survit à son objet même, et de « passion momentanée devient une sorte d'instinct per- « manent. Je remarque que durant les plus périlleuses

(1) *Monde* du 25 janvier 1863.

« vicissitudes des soixante dernières années, la crainte « du retour de l'ancien régime a toujours étouffé dans « ces esprits mobiles et inquiets toutes les autres crain- « tes. Cela me suffit ; pour moi l'épreuve est faite (1). »

Pour M. Guizot (2), l'épreuve est faite aussi, et la cause de l'Aristocratie irrévocablement perdue dans l'affection du peuple.

Napoléon I[er] est encore plus énergique dans l'expression de ses sentiments de répulsion. « Où voulez-vous « que je trouve une Aristocratie ?.... Les anciennes « fortunes sont renversées ; plusieurs des nouvelles « sont honteuses. Cinq ou six noms historiques ne « suffisent pas..... l'Aristocratie d'Angleterre est tout « autre chose. Elle est au-dessus du peuple, *mais elle* « *n'a pas été contre le peuple*. Ce sont les nobles qui ont « donné la liberté à l'Angleterre. La grande charte « vient d'eux. Ils ont grandi avec la constitution *et font* « *un avec elle* (3). »

Dans son diplôme du 20 octobre 1860, l'empereur d'Autriche, qui n'est pas suspect, a proclamé l'égalité et aboli les priviléges, ce qui revient implicitement à la suppression de l'Aristocratie comme corps politique.

(1) *Œuvres et Correspondances inédites*, t. I, p. 207.
(2) Voir son *Histoire de la civilisation*.
(3) Paroles de Napoléon I[er] au comité de constitution de 1815.

III

Mais l'Aristocratie était un élément de force et de conservation sociale et un instrument de liberté, d'indépendance; l'Aristocratie était par conséquent une digue contre l'anarchie et le despotisme?

Dans les sociétés morcelées, mises en poussière par les principes d'égalité des temps nouveaux, quelle force, quel élément remplacera l'Aristocratie?

Nous répondons hardiment : Ce qui remplacera l'Aristocratie ce sera la Noblesse, à titres ou sans titres, arrivée au loisir par le travail, et consacrant ses loisirs aux grands labeurs de la démocratie : la Noblesse du peuple juif faisant consister la vie noble dans les travaux de l'agriculture, et ne connaissant aucune de ces distinctions de castes et de ces institutions barbares, qui font peser toutes les charges sur les faibles et attribuent tous les avantages et les priviléges aux puissants.

Ce qui remplacera l'Aristocratie, c'est l'Église toujours debout, « l'Église à qui appartient le rôle glo-
« rieux de protéger les faibles et de lutter contre les
« forts, à l'exemple sublime de ce saint évêque qui,
« en présence d'un empereur couvert de sang, lui
« barra le passage avec son bâton épiscopal et lui ferma
« l'accès du temple de Dieu (1). »

Ce qui remplacera surtout l'Aristocratie, ce sont les

(1) Paroles de M. Jules Favre, séance du 5 février 1863.

associations, les corporations, les communes, et généralement toutes les personnes morales constituées en autonomies dans l'État. « Je sais bien, dit M. de Tocque-
« ville, qu'on ne saurait fonder de nouveau dans le
« monde une Aristocratie ; mais je pense que les simples
« citoyens, en s'associant, peuvent constituer des êtres
« très-opulents, très-influents et très-forts. On obtien-
« drait de cette manière plusieurs des avantages poli-
« tiques de l'Aristocratie, sans ses injustices et ses
« dangers. Une association politique, industrielle, com-
« merciale, ou même scientifique et littéraire, est un
« citoyen éclairé et puissant qu'on ne saurait plier à
« volonté ni opprimer dans l'ombre, et qui, en dé-
« fendant ses droits particuliers, sauve la liberté
« commune. »

L'esprit de conservation des corporations, surtout des corporations ouvrières, cette colonne de l'ordre nouveau, comme nous le prouverons, est de beaucoup supérieur à l'esprit de conservation de la Noblesse, qui représentera dans l'ordre nouveau l'esprit de mouvement et de progrès.

Il suffit d'éclairer le peuple pour lui inspirer des sentiments d'ordre et de conservation. Le peuple organisé en corporations sera l'élément le plus hostile à toute innovation. Le monde extérieur, la politique, le mouvement des affaires le toucheront peu, pourvu qu'il travaille et qu'il vive. Il verra tout dans sa corporation, et pourvu qu'elle prospère, le reste lui importera médiocrement.

La Noblesse au contraire s'intéresse aux innovations politiques, sociales, artistiques, religieuses. Elle cherche le mieux en tout. Elle a les loisirs de l'innovation. Elle représentera le mouvement du Monde Nouveau, toujours à la recherche de nouvelles formules de bonheur, de paix et de tranquillité, poursuivies au prix même d'agitations momentanées.

Le noble et le bourgeois ne perdent aux révolutions qu'une partie de leurs moyens d'existence. Rien d'agité comme les bourgeoisies et les aristocraties dans l'histoire. Elles ont toujours déchaîné le peuple et fait toutes les révolutions. Le peuple au contraire perd tout aux révolutions. Le propriétaire vit de sa propriété, le prolétaire de son travail qui est sa seule propriété. Il chôme, il meurt de faim dans les révolutions ; le bourgeois et le noble attendent la fin de la crise. Les corporations d'ouvriers et de paysans organisées en confréries, comme nous l'expliquerons bientôt, peuvent donc, avec un système d'instruction et d'éducation approprié, constituer l'élément le plus conservateur de l'État, avec la la petite propriété ou le paysan non associé.

IV

La petite propriété ou le paysan non associé, constitue en effet un élément de conservation et de routine infiniment puissant. Le paysan c'est le Dieu borne de l'ordre social. Avec le morcellement de la propriété le socialisme est impossible. Le salut est dans le morcellement. Ce morcellement supplée et au delà à la force

des anciennes Aristocraties. Le paysan libre sur sa motte de terre est un roi. Il est tout aussi fier qu'un roi, aussi intraitable et aussi inaccessible au souffle des révolutions. Demandez au paysan s'il aime les révolutions qui le ruinent !

La grande propriété, c'est la mort du paysan, c'est le paysan retombant à l'état de servage ou de domesticité. De propriétaire indépendant dans sa dignité d'homme libre, il devient serviteur à gages du grand propriétaire, ou du fermier du grand propriétaire.

La grande propriété, c'est l'accaparement des terres par les commerçants et les industriels enrichis.

La grande propriété, c'est le paysan dépouillé au profit de l'Aristocratie de la finance, exploitant ses terres du palais de la Bourse.

La grande propriété, c'est l'accaparement des terres par les Péreire, les Rothschild (1), les juifs. La grande propriété, c'est cet affreux accaparement, cause de toutes les révolutions, avec leurs pillages, leurs spoliations, leurs désamortissements forcés ; cet accaparement dont le morcellement des héritages est le remède, hélas ! peut-être impuissant, devant la tendance cupide des hommes à toujours s'arrondir.

La division ou le morcellement des héritages, remède à l'accaparement sur une échelle immense des so-

(1) On a étalé, lors de la visite de l'Empereur à M. de Rothschild, les fermes et les domaines que ce dernier a ajoutés à sa terre princière de Ferrières. Voilà bien une dynastie de famille. Il n'y a pas de raison que, continuant ainsi à s'enrichir, elle et les autres financiers n'accaparent le sol entier en quelques années.

ciétés industrielles, commerciales et financières des temps nouveaux, est le salut du pays.

Or le paysan pauvre mais libre sur sa motte de terre, est un type de beaucoup supérieur au type de domestique, de serviteur à gages. Au point de vue des mœurs il y a tout à perdre à convertir le paysan en domestique. L'accaparement des terres au profit de quelques-uns, riches banquiers ou industriels, serait donc une véritable calamité nationale.

V

Mais il est un danger signalé par M. Coquille (1): « Le législateur français a proclamé le mouvement « perpétuel des terres. Il a placé son idéal dans l'in- « cessante mutation des propriétaires et des propriétés. « Il a résumé notre législation en deux mots : liqui- « dation incessante des héritages. »

Le remède à ce mal réside dans le morcellement des grandes propriétés au profit de la consolidation des petites. Le remède consiste dans le démembrement des grandes terres de la finance, au profit des fils de paysan, qui, trop nombreux pour vivre sur la motte de leur père, cèdent leur part au chef de la famille, et vont s'établir sur les grandes terres de la finance mises en vente à parcelles.

La pensée fondamentale de la constitution de la

(1) *Monde* du 10 janvier 1863.

propriété juive, se résumait dans cette double tendance du divin Législateur, de morceler la terre, mais une fois morcelée, de conserver indéfiniment les héritages dans les mêmes familles.

Diviser les fermes, multiplier les ateliers rustiques, seul moyen de peupler les campagnes d'un peuple laborieux, telle avait été la pensée de Moïse. Le Jubilé des Juifs, qui faisait tout rentrer dans les mains des copartageants primitifs, était un moyen énergique d'empêcher l'accaparement des biens par quelques-uns ou la grande propriété.

Or, comme les membres de la famille allaient toujours en augmentant, on peut se faire une idée de la participation infiniment modeste de chacun à la propriété de la famille, obligée de se constituer en une sorte d'association patriarcale de paysans, type et figure de la constitution démocratique du Monde Nouveau.

La vie noble pour les Juifs étant la vie agricole, le véritable noble chez ce peuple était donc le paysan, de tous les éléments sociaux le plus conservateur sans comparaison. Aussi « ce petit peuple, dit M. Vibert, « a vécu quinze cents ans, luttant contre tout l'Orient, « et il n'a succombé matériellement que sous le peuple « le plus puissant de la terre, quand d'un autre côté il « triomphait moralement de son vainqueur et plaçait « son Dieu sur les millions d'autels brisés de ses divi« nités en fuite. Il a laissé des lois qui, par leur sagesse « et leur grandeur, défient toutes les autres législa« tions, lois tellement parfaites que, du jour de leur

« promulgation, elles n'ont jamais, durant les quinze « cents ans d'existence de cette nation, nécessité de « perfectionnement, et nous sont parvenues intactes et « comme un monument de la sagesse divine (1). »

Chez les Germains comme chez les Juifs, le sol était divisé pour être immobilisé dans les familles, autant que le permettait le caractère mobile de ces peuples. La féodalité reposait sur les mêmes principes, mais avec cette différence que, chez les Germains et dans le régime féodal, le droit du plus fort ou la conquête tendait sans cesse à substituer l'accaparement ou l'usurpation à la Coutume. Chez les Hébreux au contraire la famille et son patrimoine étaient placés sous la protection de Dieu, le Jubilé étant institué pour empêcher l'accaparement du sol.

Ainsi le morcellement ou la division présidait chez les Juifs à l'origine de la propriété, et le système des Jubilés tendait à lui donner un caractère sacré en l'immobilisant dans les familles. C'était un admirable effort pour concilier le principe fécond et profondément moral du morcellement, avec le principe non moins fécond et non moins moral de la conservation des héritages dans les mêmes familles. « La famille « germaine et la famille féodale, dit M. Coquille, se « rapprochent de la famille hébraïque. Mille analogies « nous font voir que la tribu germaine ressemblait à la « tribu hébraïque, sauf qu'elle n'était pas stable sur

(1) Les *Girondins*, poëme en douze chants, préface, p. 28, 2e édit., 1864, boulevard Montparnasse, 130.

« un territoire fixe. Quand la tribu s'installait, elle di-
« visait le territoire en autant de lots que de familles.
« Cette division mathématique du sol fut opérée par Jo-
« sué prenant possession de la terre promise. Il affecta
« un territoire à chaque tribu et un lot perpétuel à
« chaque famille. C'est à la loi mosaïque que la féodalité
« a emprunté le principe du maintien des biens dans
« les familles et la faculté de rachat, quand des circon-
« stances malheureuses avaient amené l'aliénation. »

Ce double principe du morcellement des terres et de leur conservation dans les mêmes familles, devra exercer son action dans le Monde Nouveau, mais sous une forme différente. La division des héritages dans notre système de législation a pour effet de morceler le sol. Mais ce n'est pas un mal, parce que le morcellement arrivé à un certain degré s'arrête, l'exploitation devenant impossible sur une échelle où une famille même de paysans ne pourrait pas vivre. Le morcellement ne va donc guère jusqu'à la destruction du foyer principal, s'il atteint une partie des terres du patrimoine. Le chef de la famille peut donc généralement conserver le château dans les familles riches, et la maison d'exploitation dans les familles pauvres. Et le développement considérable du capital mobilier dans les sociétés industrielles modernes vient ajouter une force nouvelle au principe de conservation, en mettant à la disposition du chef de la famille, le moyen de laisser la terre à l'aîné, qui désintéresse ses frères et sœurs avec des valeurs mobilières, actions, obligations ou numé-

raire. Et dans le cas où ces valeurs seraient insuffisantes, l'aîné, avec sa quotité disponible, peut faire un riche mariage et, avec la dot de sa femme, doter ses frères et sœurs pour éviter un partage.

Une foule de causes tendent donc à remédier au mal d'un morcellement excessif et d'un accaparement exagéré. On ne saurait comparer les sociétés industrielles des temps nouveaux, où l'accroissement indéfini du capital mobilier modifie du tout au tout l'économie de la propriété, aux sociétés purement agricoles et patriarcales des temps primitifs. C'est un ordre d'idées entièrement différent. La seule chose à laquelle il faut s'attacher c'est à la conservation des principes et à l'atténuation des causes qui pourraient les fausser. Avec le triomphe de la religion ce double but pourra être aisément atteint, ce sera une affaire de mœurs, puisqu'il y a dans nos lois et dans notre état économique deux tendances également fécondes, l'une vers le morcellement s'arrêtant à certaines limites, l'autre vers la conservation de la maison d'exploitation dans la famille. On n'a pas alors, il est vrai, la grande famille séculaire ou la tribu, composée d'un chef et de serfs ; mais on a la famille de paysans qui se dédouble indéfiniment pour constituer indéfiniment de nouvelles familles, venant remplacer celles qui s'éteignent. Et cela est préférable dans une société industrielle où il importe de fixer au sol le plus grand nombre possible de familles ou de paysans, afin que l'industrie ne fasse pas affluer dans les villes toute la population des campagnes.

VI

Un autre remède à la mobilisation de la propriété, essayé avec succès, à Paris, par M. Decourdemanche, c'est le principe de l'association, appliqué notamment à la constitution des familles en associations commerciales, à durée illimitée.

Dans ces familles la propriété appartenant à l'association se transmet d'une génération à une autre. Les liquidations, avec leurs énormes frais, y deviennent fort rares, si la religion préside à ces sortes d'associations ; car alors, plusieurs membres de la famille se vouant au célibat, comme dans quelques contrées religieuses de la France, l'héritage commun tend à s'accroître plutôt qu'à se morceler.

Nous avons signalé, au chapitre XI de notre *Démocratie*, l'existence au moyen âge de véritables communautés patriarcales de paysans. M. Dupin nous a donné le tableau sympathique, qu'on peut lire dans notre *Démocratie*, de quelques débris de ces communautés rurales dans le Morvan. « C'étaient, dit M. Coquille, des « communautés de famille. Aïeul, père, mère, enfants « vivaient dans la même maison, sous la direction du « chef de famille. La communauté se perpétuait, c'était « là son caractère essentiel, fondée sur les affections de « famille et ennoblie par la religion si favorable aux « faibles et si conservatrice du bien acquis (1). »

(1) *Monde* du 12 mars 1863.

Mais le triomphe de la Religion peut seul rendre possible l'extension de ces sortes d'associations de familles, de paysans et d'artisans, qui ne sauraient être qu'une imperceptible exception dans l'état actuel de nos mœurs et de nos idées. Et même avec le triomphe de la religion ces sortes d'associations ne sauraient se développer sur une échelle considérable, à raison même de la perfection qu'elles supposent dans leurs membres. Elles ne sauraient constituer que des élites de familles ou de communautés, de vraies familles nobles, faisant naturellement partie de la noblesse des temps nouveaux, fort peu nombreuses par conséquent comme tout ce qui est choix ou élite.

La religion est donc encore ici le remède au mal que nous signalons ; ou plutôt elle est le remède à tous les maux. Mais il était bon que tous les maux se fissent sentir, pour que l'humanité impuissante à les guérir se retournât vers Celui qui est le souverain remède à tous les maux.

L'Aristocratie, avec sa grande propriété, a donc fait son temps. Elle a été impuissante et coupable, son retour est impossible, et ce qui doit la remplacer et remplir le rôle qu'elle n'a pas su jouer, n'est déjà plus une utopie. Ce qui doit la remplacer est déjà réalisé ou en voie de réalisation : la Noblesse à titres et sans titres, l'Église, les associations et les corporations civiles, religieuses et industrielles, les communes, le paysan, la propriété morcelée. Il ne manque à cet ensemble qu'une chose, la corporation ouvrière qui se fera, et le souffle

de vie, le souffle du Christ qui donnera vie à cet ensemble, largement suffisant pour tenir lieu dès anciennes Aristocraties et permettre à la société de s'en passer.

Le Christ est donc la solution de la question aristocratique, il est aussi la solution de la question démocratique. Nous allons le prouver.

CHAPITRE X

LA DÉMOCRATIE.

I

Le caractère essentiel et fondamental du Monde Nouveau, ce n'est pas la Démocratie exclusive et égoïste de la Révolution, mais la Démocratie dans l'intérêt du peuple considéré en masse et comprenant grands et petits, riches et pauvres, comme l'entend M. E. Villedieu dans ses *Deux Démocraties* (1).

Le caractère essentiel et fondamental du Monde Nouveau, c'est le fonctionnement de tous en faveur de tous. C'est la bourgeoisie et la noblesse, à titres et sans titres, fonctionnant à leur profit et au profit du peuple. Et c'est aussi le fonctionnement du peuple à son profit et au profit de la bourgeoisie et de la noblesse.

C'est la bourgeoisie et la noblesse, employant leurs loisirs et leur superflu aux institutions utiles de prévoyance, de secours ou de bienfaisance et stimulant le peuple au travail, par leur exemple et la mise en activité ou en exploitation de leurs capitaux.

Mais c'est aussi le peuple travaillant avec ardeur et

(1) Douniol, libraire.

énergie pour amasser des économies; s'organisant en corporations ou en confréries, pour mettre ces économies dans des caisses de prévoyance, de secours ou de retraites; faisant de généreux efforts pour se passer de la bienfaisance de la bourgeoisie et de la noblesse; prêtant main-forte à la bourgeoisie, à la noblesse et au pouvoir dans les séditions, plus nuisibles encore à la classe ouvrière qu'aux autres classes et absolument incompatibles avec la prospérité de ces corporations.

Ainsi le Monde Nouveau c'est le monde de la liberté, de l'égalité et de la fraternité : le monde du Travail honoré et récompensé; le monde du Travail industriel, commercial, artistique, scientifique, religieux aboutissant à la Gloire ou à la Noblesse qui représente la gloire dans le Monde Nouveau.

La Démocratie du Monde Nouveau, c'est donc la Noblesse ou la Gloire pour tous en perspective, le bâton de maréchal dans le sac du soldat, fils du paysan; l'hermine du grand chancelier dans le portefeuille de l'étudiant en droit, fils de l'ouvrier.

La Démocratie du Monde Nouveau, c'est la Noblesse à la portée de tous, la Noblesse conquise au prix de la vertu, et comme récompense des labeurs sociaux utiles ou productifs, entrepris en vue du bien général, en vue de l'échange des services, en vue de la mutualité ou de la réciprocité des bons offices.

La Démocratie du Monde Nouveau, c'est la Noblesse conquise en honorant sa profession, en accomplissant son devoir et en faisant le bien des autres.

Car tout est échange de bons offices dans les sociétés bien constituées, où celui qui fait des souliers rend service à celui qui les lui achète, et celui qui les achète à celui qui les a faits. Le Noble qui emploie généreusement sa fortune à des entreprises utiles fait vivre autant de ses frères du salaire de leur travail.

Tout cela bien compris, c'est de la vertu, et peut même s'élever jusqu'à la sainteté, si le motif est suffisamment relevé par le sentiment religieux et si, dans les offices rendus, il y a des sacrifices réciproques généreusement accomplis en vue de Dieu.

La Noblesse émane donc ici de la sainteté, ou tout au moins de la vertu. Quel monde que ce monde où tout aboutit à la Noblesse par la vertu !

C'est la Démocratie de Jésus-Christ, déjà à moitié réalisée, loin d'être une utopie, et dont le triomphe de l'Église fera un fait accompli.

II

Le monde païen et le monde christiano-païen étaient la négation de cette Démocratie. Ces deux misérables mondes étaient ainsi organisés que le règne du Christ y était impossible en grand, sous une forme nationale, sociale et humanitaire. Aussi voyez les atroces souffrances de l'Église au milieu de ces mondes de malédiction. Presque toujours vaincus en apparence, ses Saints étaient réduits à s'enfoncer dans le désert, ou à s'ensevelir dans les cloîtres pour fuir ces mondes de désola-

tion et ils se déchiraient la poitrine avec des dents de fer afin de conjurer la colère de Dieu.

Tout dans ces mondes tournait à l'abus : le travail à la mendicité, l'oisiveté à la luxure, la propriété à l'égoïsme, la pauvreté à la révolte, la noblesse au privilége et à l'accaparement, la monarchie au despotisme, la démocratie à l'anarchie.

Quels mondes déplorables que ces mondes de la Bête, où l'Église seule et surtout les Saints jouaient un rôle humilié mais glorieux !

Ces mondes sont finis. Dieu les a foudroyés en déchaînant les barbares et la révolution. Qu'ils reposent en paix !

Mais ce n'est pas assez de leur chute. Le triomphe de l'Église et la mystification de la Bête, doivent encore venger les Saints de leur humiliation de soixante siècles; et c'est au peuple ou à la démocratie qu'est dévolu le soin de la vengeance, laquelle sera digne de Dieu, car ce sera la vengeance de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, ou l'exaltation du Christ, comme il aime à être exalté. Le Christ seul, en effet, peut donner à la démocratie sa forme, en l'animant de son Esprit : chose nécessaire ! Quel mot ! L'Esprit de Dieu est nécessaire au monde au point où il est arrivé !

Qui donc chantera les miséricordes de Dieu ? Qui célébrera sa gloire ? Il a combiné tous les mouvements de l'histoire, de manière à faire aboutir tous les crimes, toutes les révoltes et toutes les abominations des hommes à ce résultat étrange, inconcevable de bonté, que

le monde est fini s'il ne se jette entre les bras du Christ!

Quelle mystification pour la Bête!

Quelle gloire pour Dieu!

Quelle mystification pour la Bête! En voulant placer les hommes dans cette incroyable alternative de se dévorer entre eux, riches et pauvres, ou de s'aimer en frères, sa haine s'est tournée en confusion.

Car la démocratie qui est là, s'imposant avec empire, *avec le bruit des grands tonnerres*, ne ressemble en aucune façon à la démocratie des temps antiques, facile à conduire ou à réduire; peu exigeante d'ailleurs, isolée, faible et impuissante; n'ayant qu'une conscience vague d'une partie de ses droits; ressemblant plutôt à une humble servante qu'à une Majesté; séditieuse souvent, mais jamais révolutionnaire.

Mais la démocratie des temps nouveaux a écrit sur son front ces mots aux conséquences apocalyptiques : Liberté, égalité, fraternité, ou la mort. Elle s'est posée en Majesté souveraine, et, afin qu'on ne pût lui disputer ce titre, elle s'est appelée le peuple, riches et pauvres, grands et petits, sans acception de rangs, de classes et de conditions, jetant à la face de Dieu le problème démocratique et social à résoudre.

La réponse de Dieu a été fort simple. Il a répondu par toutes les foudres de l'histoire à cette démocratie superbe : Résous-le toi-même, et si tu ne peux le résoudre, jette-toi dans mes bras, et il sera résolu par ce mouvement même.

III

On a voulu faire de l'égalité et de la fraternité sans christianisme. Quelle utopie ! Mais l'égalité dans l'ordre matériel, politique et social, c'est une diabolique chimère : il n'y a de possible que l'égalité devant la loi, et l'égalité devant Dieu. Or, si l'on scrute les profondeurs du cœur humain, on s'aperçoit bien vite, que même l'égalité devant la loi, sans le Christ, est un vrai trompe-l'œil et une insigne friponnerie.

Le cœur humain est avide de grandeur et d'élévation, et l'homme, une fois riche et puissant, se sert de sa richesse et de sa puissance pour reconstituer l'inégalité sous une forme souvent plus dégoûtante ; rien n'étant plus dégoûtant que de voir la misère obligée d'étaler ses plaies devant l'insolence du luxe, de la fortune et du pouvoir mal acquis.

L'égalité, inséparable quoi qu'on fasse de la hiérarchie des classes et des rangs, est donc sans la fraternité une cruelle plaisanterie. Or, la fraternité n'est pas un droit comme la liberté et l'égalité, mais elle est une vertu. Il faut donc toujours remonter à l'ordre moral, si l'on veut approfondir et mettre à nu les sources véritables et les fondements de toute bonne politique.

Nous ajoutons un mot qui va surprendre bien du monde, la fraternité n'est pas seulement une vertu, elle est aussi une grâce. Elle a sa raison d'être dans l'ordre naturel sans doute, mais l'homme étant essentiellement

vain et orgueilleux s'il est noble et puissant, et envieux s'il est pauvre et déchu, le sentiment de la fraternité est aussi rare en réalité qu'il est honoré et célébré en théorie. La fraternité est donc une vertu suréminente, et elle ne fleurit et ne s'épanouit largement que dans l'ordre surnaturel. La fraternité est une vertu chrétienne, le fruit des sacrements et avant tout du sacrement eucharistique.

Que l'on approfondisse donc un peu les questions économiques, politiques et sociales, et on verra qu'au fond le christianisme seul apporte une solution à toutes. Oui, le christianisme est le dernier mot des solutions, et le Christ est la clef de voûte de l'ordre politique et social, si, comme Verbe, il est la clef de voûte de l'ordre cosmique et universel.

Quelle admirable chose que le christianisme, et comme tout y est pratique et positif, et comme tout y a un caractère envahisseur ! Vous voulez constituer la démocratie en hiérarchie d'associations et de corporations sur la base de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, et vous ne le pouvez sans le Christ. Sans le Christ pas de fraternité, sans fraternité pas d'égalité, pas même de cette égalité de cœur et d'âme, seule possible dans un monde où tout est forcément inégal. Sans le Christ surtout pas de liberté, car la liberté sans le Christ, c'est la licence, c'est le monde moderne, le monde de la Révolution, que Grégoire XVI a flétri dans sa bulle *Mirari*, et Pie IX dans son allocution du 20 mars 1861.

Mais, avec le Christ, la liberté et l'égalité perdent

leur caractère révolutionnaire ou satanique, car l'amour purifie tout, et l'amour du Christ, c'est la fraternité.

La véritable devise du Monde Nouveau doit donc être ainsi modifiée : liberté et égalité dans la fraternité et la hiérarchie, c'est-à-dire dans le Christ, source de tout amour et roi de toutes les hiérarchies terrestres et célestes.

Et la pratique de cette maxime doit consister dans l'organisation libre et spontanée de toutes les forces sociales, de tous les besoins et de tous les intérêts sociaux se groupant eux-mêmes d'après le principe du selfgovernment ou le franc jeu de chacun, sous l'égide et l'inspiration du christianisme.

Quoi ! toujours le christianisme au sommet et au cœur de tout. Oui, le christianisme en tout et partout ou le règne du Christ sur la terre. Voilà notre dernier mot, la solution suprême, la solution pratique, la mise en déroute de tous les songes creux.

IV

La solution de la question démocratique et sociale est le couronnement de l'œuvre divine ici-bas, de l'œuvre de Jésus-Christ, de l'œuvre du Monde Nouveau.

Tous les partis politiques, toutes les sectes socialistes, ont essayé d'étouffer à coups de canon ou de résoudre à coups d'utopie cette question redoutable, et ils ont tous misérablement échoué dans leur tentative. La Démocratie a détruit ceux qui voulaient l'étouffer, elle a

vomi ceux qui voulaient la séduire et la corrompre.

Il ne lui reste plus qu'à se jeter dans les bras de la religion, ou à confesser sa honte et son impuissance.

Il faut donc qu'elle vienne à nous, cela est fatal, cela est nécessaire, cela est dans l'ordre, cela est dans la situation. Elle viendra donc à nous : la voilà qui vient à nous. Elle confesse Jésus-Christ dans les croisades de la Chine et du Tonkin, dans la glorieuse insurrection de la Pologne ; elle voudrait vomir les Turcs, afin d'ouvrir au Christ les portes de l'Orient. Elle n'est donc pas dépourvue de toute bonne volonté.

Elle flétrit les guerres barbares, elle applaudit aux guerres de la civilisation. Elle aime les malheureux, les privilégiés du Seigneur, elle est pleine pour eux des meilleurs sentiments.

Le travail du monde nouveau est donc encore ici à moitié fait. L'utopie encore ici est donc en voie de réalisation. La Démocratie entre dans les faits triomphalement, les rois et les empereurs sont les premiers à lui rendre hommage. Sa pose est celle de la majesté. Les Livres saints s'accordent à annoncer son avénement avant la fin des temps, et sa corruption à la fin des temps sous le nom de Gog et Magog. Holzhauser et les autres mystiques interprètent ainsi les Livres saints et l'Apocalypse, quand ils nous parlent : *des lions et des agneaux, des loups et des brebis* (*rois et peuples*, *grands et petits*) *paissant ensemble ; des montagnes abaissées*, *des orgueilleux humiliés*, *des puissants renversés de leurs trônes*, *des humbles élevés*, *des pauvres remplis de biens*,

des riches renvoyés les mains vides, et de cette avant-dernière Église du monde, de l'Église de *Philadelphie* (Église des *frères* ou de la fraternité) du chapitre III de l'Apocalypse, etc., etc.

Quelle gloire pour la religion d'avoir la première annoncé l'avénement de la Démocratie et sa fin misérable, et de nous avoir donné en même temps la solution de la question démocratique et sociale pour conjurer cette fin et faire prospérer cette forme sociale durant un millénaire! Or nous prouverons dans les chapitres suivants que la religion possède réellement cette solution.

La religion est donc maîtresse de la situation ; aussi il dépend des catholiques, s'ils le comprennent, de clore enfin la révolution et de mettre un terme à l'action sur les masses des révolutionnaires et au prestige des Garibaldi et des Mazzini, qui vivent de la popularité et de la raison d'être de la Démocratie, qui ont reçu la puissance à cause d'elle et qui disparaîtront de la scène politique le jour où, comme l'a dit dernièrement à la tribune M. Olivier, la papauté, c'est-à-dire les catholiques, apporteront la grande solution du siècle, la solution de la question démocratique et sociale.

La religion, en venant clore la révolution démocratique et sociale, produira, par cet événement le plus extraordinaire de l'histoire, la plus radicale des révolutions dans les rapports de Dieu avec les hommes.

V

Tout conspirait depuis l'avénement de Notre-Seigneur à l'accomplissement de cette révolution, *qui va renouveler la face de la terre*. Tout jusqu'ici n'en a été que la préparation.

Pendant XVI siècles, jusqu'à Luther, l'humanité s'est soumise à toutes les macérations. Elle s'est imposé l'épreuve de la douleur, du sang et de l'expiation sous toutes les formes, depuis le martyre du Colisée jusqu'à l'Ascète de la Thébaïde ou au Stylite de la colonne.

Depuis le XVI[e] siècle elle cherche à se constituer dans la liberté, dans la science, dans une meilleure distribution de la richesse et des avantages de la vie ; dans la charité, dans la bienveillance des rapports de citoyen à citoyen, de peuple à peuple ; dans la douceur de la législation pénale ; dans les embrassements de la fraternité et de l'égalité chrétiennes, qui au lieu d'exclure supposent la hiérarchie des classes et des fonctions et le respect de toutes les puissances légitimes.

Le temps approche, ou plutôt il est venu, oui venu, dans l'ordre idéal du moins, où le genre humain pourra jouir, à un degré proportionné à sa piété, du fruit glorieux de tant de sacrifices et de tant de nobles et généreuses aspirations.

Depuis XIX siècles, l'humanité aspire à jouir du

Christ et de la terre par surcroît; mais il faut que cette jouissance de la terre soit pour elle non la satisfaction d'un vil et lâche égoïsme, mais le moyen de mieux comprendre Dieu dans les mystères du cosmos et d'améliorer, au prix des labeurs et des sacrifices, la condition des membres souffrants de Jésus-Christ ou des pauvres. « Je déteste la sombre doctrine de la misère nécessaire, « dit Monseigneur Dupanloup, mais je méprise la molle « utopie du paradis sur la terre (1). »

Oui, la terre doit être possédée par le Christ dans l'intérêt de tous, et surtout dans l'intérêt des malheureux. Car elle est son autel, et si elle est arrosée de son sang et du sang des martyrs, elle est aussi arrosée de la sueur et des larmes des malheureux. Le Christ, à ce triple titre, veut enfin en prendre possession, non pour lui mais pour ceux qu'il aime d'un amour de prédilection; non pour satisfaire le luxe et les passions sensuelles de la richesse, mais pour mieux en distribuer les produits, afin que sous son règne tout soit mieux et plus équitablement ordonné.

« L'oubli du Pauvre ne sera pas éternel, la patience « du Pauvre ne sera pas éternellement déçue. Levez-« vous, Seigneur, levez-vous : que l'*homme* (l'humanité « sans Dieu) ne prévaille pas toujours. » *Quoniam non in finem oblivio erit pauperis; patientia pauperum non peribit in æternum : exurge, Domine, non prævaleat* HOMO (2).

(1) Lettre au *Journal des Débats,* du 22 janvier 1863.
(2) Graduel du dimanche de la Septuagésime.

L'*homme* ne prévaudra pas toujours, le Pauvre aura son tour.

Telle est la signification de ces étonnantes découvertes qui se succèdent sans interruption depuis un demi-siècle, et qui tendent à mettre entièrement la planète à notre disposition et pour ainsi dire sous notre main.

Il n'y a plus de temps, il n'y a plus d'espace, le Christ n'a plus qu'à venir pour prendre, du pôle arctique au pôle antarctique, possession de cette planète arrosée de son sang, du sang des martyrs, des larmes et de la sueur des malheureux. La Révolution lui a préparé les voies sans s'en douter, c'est à lui de dissoudre la Révolution sous l'éclat de sa gloire, comme le soleil dissout les noires vapeurs de l'atmosphère après la tempête. Et alors tous les problèmes qui restent à résoudre se résoudront d'eux-mêmes. La terre sera purifiée, l'égalité et la liberté, fraternisant avec l'autorité et les supériorités légitimes, régneront dans le monde. Les hérésies, les schismes, les sectes philosophiques et révolutionnaires n'auront plus de raison d'être. La politique et l'économie sociale auront enfin trouvé, dans la religion positive, le ciment qui leur fait défaut et le concours décisif dont elles ont l'une et l'autre besoin pour passer à l'état pratique.

Faisant communier ensemble tous les hommes, riches et pauvres, grands et petits, Notre-Seigneur mettra fin à toutes les discordes et résoudra toutes les antinomies en se donnant aux uns et aux autres tout

entier, corps, âme et divinité, dans l'Hostie, dernier mot de la solution (1).

(1) Voyez, sur le caractère éminemment populaire du rôle du catholicisme et de la papauté, Leibnitz, *Pensées*, t. II, p. 410 à 511 ; Coquerel, *Essais sur l'Histoire du christianisme*, p. 75 ; Ancillon, *Tableau des révolutions*, p. 133, 137 ; P. de Joux, *Lettres sur l'Italie*, p. 380 ; Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*, t. I, p. 130 ; Jean de Müller, *Voyage des Papes*, 1782 ; Voigt, Hurter.

CHAPITRE XI

LA DÉCENTRALISATION.

I

Le Monde Nouveau est un monde de Liberté, de Liberté vraie. Le monde païen, le monde christiano-païen, le monde de la Révolution n'ont pu nous donner la Liberté, au Monde Nouveau de nous la donner, et de nous la donner sur une échelle immense.

La liberté générale, la liberté des communes, des départements, des associations civiles, industrielles, religieuses, la liberté des corporations ouvrières, et surtout celle de l'Église ; voilà, avec une sage centralisation de l'action gouvernementale et politique, la liberté du monde nouveau, la grande liberté, la liberté de tous.

Elle est la liberté de tous. Son point de départ, c'est la liberté de l'individu, ou le self-government de chacun se produisant librement et enfantant de lui-même, en vertu de sa propre spontanéité, toutes les personnes morales et toutes les autonomies dont nous venons de parler, à l'exception de l'Église et de ses corporations qui émanent de Dieu et non de l'individu. Et c'est une chose admirable, car alors l'individu se trouvant relié

à Dieu par la chaîne des diverses autonomies, il n'y a plus de solution de continuité entre la terre et le ciel. L'état chrétien se trouve ainsi constitué avec la liberté à la base et Dieu au sommet. A la base l'homme, en haut le divin Flambeau éclairant les voies de l'homme.

La liberté, la grande liberté n'est pas une utopie; depuis longtemps elle a été entrevue par les politiques et les législateurs de toutes les nuances, et elle règne aujourd'hui *théoriquement* en souveraine, même dans la tête de ceux qui, vivant d'une centralisation outrée, ne peuvent s'empêcher de lui rendre hommage, tant la vérité est puissante !

On fait remonter la centralisation aux assemblées de la Révolution. On se trompe. La Révolution a abouti et devait finalement aboutir à une effroyable concentration des pouvoirs. Mais, en théorie, la Révolution aurait voulu faire aller ensemble un pouvoir fort et une grande décentralisation : nouvelle preuve de son impuissance ! Les pouvoirs de la Révolution, au lieu d'être forts, ont été faibles, et comme alors ils ne pouvaient trouver la force en eux-mêmes, ils l'ont cherchée dans la centralisation dont la Révolution ne voulait pas.

Toujours le même phénomène : l'idéal planant au-dessus des hommes, les hommes le saluant de leurs acclamations et ne pouvant le réaliser ! Le monde nouveau sur leurs têtes et dans leurs têtes, voulant faire irruption dans les réalités de la pratique et ne le pouvant, faute par les hommes de vouloir se rattacher à Celui qui seul pourrait faire cesser leur impuissance !

Mais voyons cet émouvant spectacle des hommes rendant hommage à l'Idéal et impuissants à le réaliser.

II

Robespierre, dans la discussion de la constitution Girondine, et Syèyes dans la discussion de la constitution de la Montagne, proclamèrent l'inaliénabilité des droits de l'individu dans l'état et signalèrent, comme destructive de la liberté, la souveraineté illimitée du Peuple. Ces belles maximes, qui aboutirent aux égorgements du comité du salut public, au nom du Peuple souverain, servirent de jalon aux diverses assemblées de la Révolution, à commencer par l'assemblée constituante de 1789. On connaît les tendances de l'ancienne Monarchie à tout centraliser, surtout depuis Louis XIV se personnifiant dans l'État. L'assemblée constituante, réagissant contre ces déplorables tendances d'avant 1789, avait organisé tout un système de municipalités, d'assemblées, de districts et de départements chargés de répartir et percevoir les impositions, maintenir l'ordre et gouverner par des fonctionnaires purement électifs.

La Gironde après la Constituante, et la Montagne après la Gironde, avaient successivement pris à tâche, dans leurs constitutions, de morceler, sur tous les points du territoire, l'exercice de ce qu'elles appelaient la souveraineté nationale, tout en maintenant, au centre, un pouvoir capable de tenir tête aux ennemis du dedans et du dehors.

La Constituante, la Gironde et la Montagne ont donc tour à tour rendu hommage aux principes du monde nouveau : une grande liberté, combinée avec une grande autorité.

Mais voyez leur impuissance! Incapables de constituer l'autorité autrement que sous une forme tyrannique, ils ont préparé les voies à Napoléon qui l'a reconstituée, mais en détruisant la liberté et en démolissant leur système incohérent de pouvoirs locaux et de fonctionnaires électifs. La constitution consulaire de l'an VIII, destructive de l'œuvre de décentralisation de la Constituante, de la Gironde et de la Montagne, a commencé en grand la mise en exécution de toutes les tendances administratives de centralisation de l'ancienne monarchie, que les constitutions de l'empire ont dépassées du premier coup, en faisant de la France une vaste organisation régimentaire.

Et cependant Rœderer en l'an XII et Napoléon lui-même, lors de la conspiration Malet (1) en 1812, et en 1815 aux Cent jours, étaient forcés de rendre hommage aux principes dont les constitutions du consulat et de l'empire étaient la négation et la ruine.

Il faut rendre cette justice à la restauration qu'elle a

(1) Malet avait fait répandre la nouvelle de la mort de Napoléon et s'était emparé par un coup de main du pouvoir. Il avait consigné les ministres et fait mettre à la Conciergerie le préfet et le ministre de la police. Le préfet de Paris préparait déjà l'installation d'un gouvernement provisoire à l'Hôtel-de-Ville. Malet, en mettant le doigt sur le grand ressort de la centralisation, se flattait, non sans raison, *d'avoir toute la France pour lui* s'il avait réussi. Ce sont ses expressions dans son interrogatoire.

tout à la fois rendu hommage à ces principes et cherché à les mettre en pratique. Le grand ministre de la restauration, M. de Villèle, déplorant, après M. Fiévée, l'état de nullité des communes et des départements dans la gestion de leurs affaires, s'écriait : « On a ainsi dé-« truit l'esprit public, achevé de désunir et de démo-« raliser la nation, isolé les Français les uns des autres, « brisé tous les liens entre les citoyens et le gouverne-« ment, enfin préparé le retour inévitable de l'a-« narchie avec un gouvernement faible, et du despo-« tisme avec un gouvernement fort (1). » Quelles paroles ! Voilà un ministre, un vrai homme d'État, le seul homme politique peut-être que nous ayons eu dans nos révolutions, s'il n'avait mêlé à ses fortes conceptions des idées fausses sur le rôle de l'Aristocratie dans le travail de réorganisation de la société du monde nouveau.

Aussi le libéralisme d'alors lui fit une opposition violente, et le réduisit à une aussi complète impuissance que la Gironde, la Montagne, Napoléon et les gouvernements postérieurs à la restauration. Toujours l'Idée planant en souveraine au-dessus de l'impuissance des hommes !

On sait ce qu'a fait, sur cette question de la centralisation, le gouvernementde Louis-Philippe. Rien : voilà son bilan.

Aujourd'hui, tous les partis rendent hommage à l'Idée, c'est-à-dire à leur impuissance, puisque tous

(1) Voyez son discours sur les assemblées départementales et son discours sur les douzièmes provisoires.

ont été deux fois aux affaires sans avoir su ou pu la réaliser. Aujourd'hui les hommes intelligents de l'empire, de la restauration, du gouvernement de juillet (1), de la république rendent hommage à l'Idée : « c'est, dit « le *Monde* du 11 janvier 1863, dans l'individu, la fa- « mille, la commune, la province que sont les racines « des libertés politiques. »

Il n'est pas jusqu'aux prétendants qui n'apportent à l'Idée le tribut de leurs promesses.

M. le comte de Chambord, dans une lettre sur la décentralisation (2), attribue avec raison l'insuccès du régime parlementaire en France, pendant trois quarts de siècle d'efforts impuissants, aux excès d'une centralisation qui fait de notre pays, un pays propre à être administré et non à être représenté : mot profond ! Le prince reconnaît en outre que la Démocratie coule à pleins bords, et que le seul moyen de la contenir, c'est d'en faire sortir une sorte de noblesse qui ne froisse pas ses instincts d'Égalité.

Or la décentralisation, en mettant tous les intérêts en commun, en établissant une sorte de concours d'émulations, dégage naturellement les supériorités et crée « une « hiérarchie mobile qui contient et élève la Démocratie. » ce sont les paroles du prince. Si, à ces considérations vraiment élevées, on ajoute le franc jeu des associations

(1) Voyez les aveux de M. Duvergier de Hauranne, dans son *Histoire parlementaire.*

(2) Voyez dans les journaux légitimistes du mois de février 1863 la lettre de M. le comte de Chambord sur la décentralisation administrative.

10

et des corporations de toute nature, fonctionnant librement pour produire aussi des supériorités ou une Noblesse démocratique, on a l'idée du Monde Nouveau dans sa plénitude. Or, Napoléon III, dans son discours à la réunion des chambres de 1863, est venu à son tour rendre hommage à cette idée à laquelle, on le voit, n'a manqué aucun hommage, et que nous avons longuement exposée et développée en 1860, dans notre *Démocratie* à laquelle nous renvoyons le lecteur pour les détails (1).

III

Il peut donc sortir du fécond principe de la liberté de mouvement de chacun et de tous, toute une organisation, toute une végétation puissante, toute une hiérarchie d'associations, se groupant et se coordonnant suivant leur rang, leurs affinités, leurs fonctions, sous la puissante inspiration du catholicisme.

Car il faut toujours en venir au catholicisme, si l'on veut fonder quelque chose de grand, de fécond et de durable. Seul le catholicisme peut donner l'âme et la vie aux institutions. Et comme ses vues sont désintéressées et tendent toutes à la gloire de Dieu et au bien des hommes, il n'a pas seulement la prétention, il a le droit d'entrer la tête haute partout, d'enfoncer toutes

(1) *La Démocratie française dans ses rapports avec la monarchie et le catholicisme.* Voir aussi, comme hommage à l'Idée, les considérants du décret de M. de Persigny sur la décentralisation des pouvoirs des préfets, relativement à quelques points de détail dans leurs rapports avec les ministres.

les portes, de forcer toutes les consignes. L'individu ne lui suffit pas, il lui faut les corporations, il lui faut l'État.

Ce sont les corporations, c'est l'État que l'Église veut convertir. Mais elle entend si peu se mêler de leurs affaires et si peu entraver leurs fonctions, que son unique but est de les rendre libres, afin que les corporations et l'État puissent faire leurs affaires et remplir leurs fonctions avec une complète indépendance, une fois l'âme affranchie du joug du péché et de la mort.

Ainsi l'Église convie à la jouissance de la liberté pleine, de la liberté illimitée du Vrai et du Bien ou de la liberté de Dieu, non-seulement les individus mais les corporations et l'État, affranchis du joug abrutissant de Satan.

Arrière les révoltés, que le Christ pénètre partout, qu'il soit l'aliment, l'âme et la vie de tout! Que les cantiques du Seigneur, que ses chants de triomphe éclatent dans toutes les réunions d'hommes! L'humanité a besoin d'une vie unique, d'une pulsation unique du Kamtchatka au cap Horn. Or cette vie unique et cette unique pulsation ne peuvent lui venir que du Christ, du Christ à l'état social. La liberté est là, et elle n'est que là, dans notre affranchissement et notre délivrance de l'empire du diable.

Au diable Satan! Que faire de cette figure ignoble en plein dix-neuvième siècle, en plein monde nouveau? La liberté! la liberté! la liberté immense, infinie, la liberté du Bien et du Vrai, la liberté de Dieu! Dieu

n'est libre que de faire le bien, mais là est infinie la sphère de sa liberté. Convions l'homme à cette liberté pleine s'exerçant dans la sphère de l'Infini, dans les champs sans limites de l'Infini.

Ah! nous ne sommes pas surpris si la Révolution, qui abhorre le catholicisme, a horreur de la liberté! La liberté, c'est sa mort, c'est la mort de Satan, car la liberté porte le catholicisme au Pinacle et forcément l'implante au cœur de toutes les institutions. Voilà le secret de toutes les haines de la Révolution contre la liberté, et de toutes les conspirations de la Révolution contre le catholicisme.

Instinctivement elle comprend que la liberté de l'enseignement, c'est le catholicisme dans les écoles, dans les universités, dans les académies, et que la liberté des associations, c'est encore le catholicisme: faisant surgir de terre une foule d'associations religieuses et de bienfaisance; bénissant même les associations émanées d'une autre initiative que la sienne; distribuant aux corporations ouvrières, avec leur bannière, le corps du Christ, c'est-à-dire scellant du sceau divin l'Égalité et la Fraternité au sein de toutes les hiérarchies sociales.

Car comment, sans le Christ, pourrait-on constituer une association digne du Monde Nouveau, du monde d'Amour? Comment surtout constituer une corporation ouvrière sans le Christ?

Tout nous ramène donc à la même conclusion. L'homme a rendu hommage, sous toutes les formes, à l'idée de liberté, à l'idée de décentralisation du Monde

Nouveau. Le triomphe de cette idée, le triomphe du Monde Nouveau, est donc dans l'ordre des choses. Le Monde Nouveau sur cette question, comme sur toutes les autres, sort des domaines de l'utopie. Il est réalisé dans l'Idée ou en théorie, et des travaux considérables ont été faits ou se font pour faire passer cette idée, l'idée d'une sage décentralisation, dans les réalités de la pratique. Les préparations touchent donc ici à leur terme.

Mais l'homme est impuissant sans Dieu, sans le Christ, sans l'Église. L'Église, le Christ et Dieu sortiront donc encore de là. C'est toujours le triomphe après la lutte, ou la Croix venant s'imposer au bout de toutes les questions, comme une des nécessités de l'histoire : « *in hoc signo vinces*. »

CHAPITRE XII

LE RÉGIME PARLEMENTAIRE.

I

La décentralisation n'est pas la négation de toute espèce de centralisation. Les individus, les communes, les associations et les corporations doivent avoir leur autonomie. Mais ces diverses autonomies ayant des intérêts particuliers pour objet, il devient nécessaire qu'au-dessus d'elles, il y ait, dans l'État, de grands pouvoirs chargés de la direction des intérêts généraux de la société.

Les individus, les communes, les associations et les corporations, ont en effet, en dehors de leur sphère d'action, des rapports généraux et des intérêts collectifs naturellement placés sous la protection et la sauvegarde du pouvoir collectif de la société.

L'État ne doit rien faire de ce que les individus et les diverses autonomies peuvent mieux faire que lui dans leur spécialité. Mais ces autonomies de leur côté ne doivent rien faire de ce que l'État peut seul accomplir avec supériorité dans sa fonction relative aux intérêts généraux de la société.

De là la nécessité d'un pouvoir exécutif et d'un parlement, centralisant et représentant les intérêts généraux de l'État et la politique, et reliant dans une autonomie élevée toutes les autonomies individuelles et locales.

L'Église seule est placée en dehors de cette centralisation, parce qu'elle est elle-même une centralisation ou une autonomie supérieure, vivant de sa propre vie, avec ses autonomies individuelles, avec ses associations religieuses, sa hiérarchie sacerdotale et ses conciles ou son parlement.

La société, dans le Monde Nouveau, n'est donc ni une théocratie ni une autocratie, mais le concours de l'Église et de l'État, des parlements et des conciles.

Dans le Monde Nouveau conciles et parlements, État et Église marcheront à l'unisson, au lieu de se faire la guerre. Le grand principe de la fraternité réglera leurs rapports, et, loin de chercher à s'opprimer ou à se nuire, chacun sera aussi jaloux des droits des autres que des siens propres.

Ce concours, impossible dans le monde christiano-païen et dans le monde de la Révolution, est dans l'ordre des choses. Il se fera. Il est à moitié fait dans les idées, et les concordats l'ont en partie réalisé dans les faits. Ce concours n'a donc rien d'utopique. Mais il dépend du triomphe de la religion en qui réside le principe de la fraternité, seul capable de faire concourir ensemble les grands pouvoirs représentant Dieu et l'humanité.

Toujours le triomphe de la religion comme base et point de départ de toutes les solutions sans ce triomphe impossibles.

Tout dans l'État chrétien doit être représenté, Dieu et le peuple, Dieu par l'Église et ses conciles, le peuple par le chef de l'État et le parlement.

Le chef de l'État et le parlement sont les organes du peuple, le Pape et les conciles les organes de Dieu.

Le régime parlementaire en France s'est perdu pour n'avoir pas tenu compte de ces vérités.

Le régime parlementaire en France a été à toutes les époques, de 1789 à 1851, un instrument de révolution au lieu d'être un instrument d'organisation. Il a voulu dresser autel contre autel. Il a déclaré la guerre au pouvoir civil et au pouvoir religieux. Au lieu de concourir il a rivalisé, ou plutôt il a cherché à dominer, au lieu de se borner à représenter.

Il a pris au sérieux le mot des révolutionnaires, que la souveraineté réside dans le peuple et par conséquent dans la représentation du peuple, et il a prétendu à l'empire.

Cette prétention tyrannique, anti-chrétienne, lui a fait deux ennemis : le pouvoir civil et le pouvoir religieux. Le pouvoir civil a d'abord succombé, puis le pouvoir parlementaire. Le pouvoir religieux seul a tenu ferme comme toujours.

Toute autocratie est un crime, l'autocratie parlementaire comme les autres.

II

Un parlement est une représentation, une émanation populaire, un résultat, un résumé de toutes les autonomies sociales, ce n'est pas une souveraineté. Ce n'est pas surtout une institution factice et arbitraire, une institution improvisée et sans racines dans le pays, comme tous les parlements essayés en France depuis 1789.

Un parlement est une belle et grande chose, c'est même la plus belle des choses, le dernier mot de la politique, le signe souverain qu'un peuple est arrivé à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, le couronnement enfin de l'édifice social.

Or, pour être le couronnement ou le faîte de l'édifice social, le parlement doit être comme le résultat supérieur de toute une organisation hiérarchique issue des entrailles de la nation, au lieu de sortir du cerveau des idéologues tout d'une pièce, comme Minerve du cerveau de Jupiter.

Loin de descendre des hauteurs de la spéculation pure, le parlement doit monter, d'échelon en échelon, des profondeurs de la nation, organisée en corporations, en associations libres de toute espèce, et en communes affranchies.

Les communes surtout sont la base et le point d'appui du parlement.

Plus sages que nous les Anglais l'ont compris. Leur

chambre basse est la chambre des *communes*, mot profond.

Si l'Angleterre est libre, suivant M. Fiévée (1), ce n'est ni à cause de la grande charte, ni à cause du bill des droits, c'est parce que, en Angleterre, la liberté est partout, dans le comté, la municipalité, la corporation.

Ce n'est pas que le gouvernement anglais soit un modèle. Sa chambre des communes ne repose pas suffisamment sur les communes. Elle n'en est pas une émanation assez directe; et la chambre des Lords représente trop exclusivement le vieil élément aristocratique que le temps use tous les jours, et pas suffisamment les hautes illustrations que les diverses corporations des trois royaumes ne cessent de produire en tout genre. Ce parlement n'est donc pas à un degré suffisant l'expression du pays, mais il tend sans cesse à le devenir, et tel qu'il est il suffit aux Anglais. Cela fait l'éloge de leur bon sens. Néanmoins malgré ses défauts c'est un gouvernement parlementaire, ou tout au moins l'embryon d'un gouvernement parlementaire. La chambre des communes est, sinon le produit direct, du moins une émanation indirecte des communes. Les députés sont nommés par les bourgs, par les villes, au lieu d'être exclusivement nommés, comme en France, par des circonscriptions arbitraires ou purement idéales d'arrondissements ou de départements. Il y a même en Angleterre les députés de la cité de Londres, de

(1) *Correspondance politique avec Louis XVIII.*

l'Université d'Oxford, etc., etc. La chambre basse a donc son assiette dans de véritables personnalités morales vivantes.

La chambre des lords, de son côté, composée en grande majorité des grandes familles d'Angleterre, ouvre cependant les rangs aux corporations, dont elle admet exceptionnellement les sommités, par exemple : les hauts dignitaires du clergé, les illustrations de la science ou de la littérature (lord Macaulay), et les gloires de la Magistrature (lord Campbell).

Le parlement anglais peut donc, à beaucoup d'égards, se dire le parlement des trois royaumes. Aussi voyez comme tout s'y passe autrement qu'en France, sous le prétendu gouvernement parlementaire de la restauration et de 1830.

Les membres des communes et les lords ne viennent pas, à chaque session, siéger dans le but de discourir sur de belles théories, conçues dans les loisirs de la villégiature, comme faisaient nos députés de la gauche surtout. Les Anglais ne sont philosophes et théoriciens que dans les universités, et encore ils le sont là à leur manière. Mais à la tribune ce sont des hommes d'affaires, à peine des hommes politiques, tant les affaires l'emportent sur la politique. Ils viennent donc parlementer simplement sur l'objet des préoccupations de leurs comtés, de leurs usines, de leurs grands centres industriels et de leurs colonies. Les communes viennent ainsi parlementer avec les lords pour traduire en bills non ce qui est le plus beau en soi, mais ce qui convient le mieux au pays.

Et il n'est pas jusqu'aux formes de ce *parlementage* qui ne décèlent le sens profondément parlementaire de cette nation, tandis que nos formes académiques décèlent notre profonde gaucherie en ce genre. En Angleterre, il n'y a qu'un orateur, c'est le président des communes ou des lords. Les députés parlent ou parlementent de leur place en s'adressant au président, à l'orateur. En France, les députés et les pairs ne parlaient qu'à la tribune, comme les Grecs et les Romains du haut de la tribune aux harangues. Il y avait, dans notre fait, un peu du Grec ou du Romain ; il y avait du professeur (M. Guizot), ou du tribun (M. Ledru-Rollin.)

Non que nous voulions déprécier l'éloquence française au profit de l'éloquence anglaise. Nous voulons dire simplement que l'éloquence française avait quelque chose de plus oratoire, de plus humain, en général, de plus philosophique, de plus plastique, de plus académique : supérieure à ces divers titres, tant qu'on voudra, à l'éloquence anglaise. Mais l'éloquence anglaise était plus parlementaire. Nous n'avons donc eu en France de parlement ni au fond ni dans la forme.

Nous avons eu une tentative de parlement, un effort parlementaire prodigieux, si l'on veut, et qui mérite une mention de l'histoire, ayant eu surtout des orateurs capables d'honorer tout autre parlement. Mais enfin il nous est impossible d'appeler cet essai manqué un véritable parlement.

Le parlement, le véritable parlement du Monde Nouveau, c'est la délégation des communes réunies en

chambre basse et faisant entendre leurs vœux par l'organe de leurs députés.

Le parlement c'est aussi la délégation de toutes les associations civiles et religieuses, de toutes les corporations ouvrières, de toutes les grandes administrations, de tous les corps de l'État, réunis en chambre haute, et faisant entendre leurs vœux par l'organe de leurs représentants choisis parmi leurs plus hautes illustrations (1).

Le parlement est aussi, dans ses deux chambres, le résumé, l'expression ou l'image de la nation entière représentée dans ses éléments conservateurs, venant tout à la fois prêter main-forte au pouvoir et à la liberté. C'est la nation concourant forcément et nécessairement avec le pouvoir au lieu de l'entraver, et se portant garante de toutes les libertés, de toutes les indépendances légitimes.

III

Mais il ne suffit pas d'un parlement dans un pays catholique, il y faut aussi des conciles. Un pays catholique n'est qu'à moitié représenté par un parlement. Il a des intérêts religieux qui appellent aussi leur représen-

(1) Selon nous, la chambre basse devrait représenter les *communes* ou la nation en général; la chambre haute, les diverses corporations et associations. Elle devrait, par conséquent, se composer de toutes les illustrations sociales sorties des diverses corporations et associations : avocats, magistrats, armée, corps de métiers, artistes, savants, universités, académies, associations religieuses et de bienfaisance, Église, etc., etc.

tation. De là la nécessité de conciles diocésains, métropolitains et nationaux. Nous ne parlons pas des conciles œcuméniques.

Nous ne nous occupons ici que de l'organisation de l'État chrétien et de sa représentation dans l'ordre civil et religieux, et non de la représentation de l'Église universelle.

Les églises de chaque nation, indépendamment des intérêts généraux de l'Église dont la direction appartient au pasteur universel, ont des intérêts particuliers à sauvegarder, dans leurs rapports avec l'État et avec les lois, les usages et les mœurs de leurs pays respectifs.

Ces rapports, étrangers au dogme et à la discipline, sont relatifs à la situation temporelle du clergé dans l'État, à ses moyens d'existence, à ses établissements matériels, à ses fondations et corporations.

Il est donc utile et même nécessaire que le clergé ait son parlement, ou ses synodes et ses conciles.

Car tout, dans le Monde Nouveau, doit prendre des proportions inaccoutumées, tout doit y tendre à la grandeur et à la majesté. Nos anciennes assemblées parlementaires ne représentaient que quelques intérêts et quelques intéressés. C'était maigre, c'était misérable. Les parlements du Monde Nouveau doivent représenter tous les intérêts de l'État, les intérêts du peuple, comme les intérêts de Dieu. Or comme la chambre haute et la chambre basse, sénat ou corps législatif, peu importent les noms, ne sauraient représenter l'Église, il devient nécessaire que l'Église, avec le

consentement du pape, ait son parlement ou ses conciles nationaux.

Ainsi, pour résumer ce chapitre, tout doit être représenté dans l'État : communes, illustrations, Église. Les communes auraient leur représentation dans leur chambre basse, les illustrations dans leur chambre haute, l'Église dans ses conciles nationaux. Ces trois assemblées constitueraient alors les états généraux séparés du Monde Nouveau.

Dans le monde ancien, les états généraux se composaient du clergé, de la noblesse, du tiers état, votant plus ou moins ensemble.

Dans le monde nouveau, les états généraux se composeront du corps législatif, du sénat et du concile, votant séparément et sauvegardant les intérêts respectifs du peuple, des diverses associations ou autonomies et de l'Église. Ces trois assemblées seraient la représentation de ces divers intérêts et de ces différents corps.

Cette organisation n'est pas une utopie, nous avons un sénat, et nous avons eu une pairie ; nous avons un corps législatif et nous avons eu une chambre de députés ; nous avons eu aussi des conciles nationaux.

Suivons dans l'histoire la trace de ces diverses formations. On verra par cette étude rétrospective que tout aboutit finalement à cette organisation du Monde Nouveau, déjà à moitié réalisée dans les faits et aux trois quarts dans les idées.

IV

L'histoire de la tenue des états généraux est connue. Voici des détails qui le sont moins.

Nous avons dit que les communes étaient une des bases des parlements. Elles doivent donc jouir d'une certaine liberté.

Au moyen âge, les communes étaient souvent de vraies petites républiques, presque des communautés. Leur autonomie et leur unité, comme corps séparés, étaient extrêmes.

Les membres de la commune ne pouvaient être arrêtés par la justice, quand ils arrivaient au son de la cloche communale et au retour. Ils prêtaient serment de se porter foi, secours, conseil et protection pour leurs propriétés (1), ils étaient obligés d'assister à l'assemblée populaire sous peine d'amende (2). La commune avait droit de fortifier la ville (3), d'établir des impositions (4) ; elle avait la juridiction civile et criminelle. Le roi plaidant contre un particulier était jugé par les jurés de la commune (5). Les membres de la commune élisaient leurs magistrats, le droit électoral appartenait

(1) Charte d'Amiens, *Ordonn. des rois de France*, 1190, t. XI, p. 264.

(2) Charte de Crespy, *Ordonn. des rois de France*, t. XI, p. 306.

(3) Charte de Saint-Quentin, *ib.*, 1195, t. XI, p. 273.

(4) Charte de Laon, *ib.*, p. 185.

(5) Chartes de Crespy et de Saint-Quentin.

en général à l'universalité des habitants. Le suffrage restreint était l'exception (1).

Louis XI confirma la forme de l'élection populaire et se montra favorable aux communes, et il n'accorda presque aucune faveur, aucune marque d'intérêt à la noblesse de son royaume, mais il conféra la noblesse aux magistrats municipaux de plusieurs villes.

Le plus parfait des rois, saint Louis, dangereusement malade sur une terre étrangère, léguait comme un précieux héritage à son fils ces belles paroles : « Garde en « l'état et en la franchise, où les devanciers les ont « gardées, les bonnes villes et les communes de ton « royaume. Et s'il y a aucune chose à amender, « l'amende et l'adresse, et les tiens en faveur et amour. « Car par la force et les richesses des grosses villes « douteront les particuliers et les étrangers de mé- « prendre vers toi, spécialement tes pairs et tes ba- « rons (2). »

Ainsi saint Louis se faisait un bouclier des communes. Et il avait raison, l'affection des communes étant le plus solide boulevard du prince et de l'État.

V

Une autre base des parlements, ce sont les assemblées départementales, puisque les provinces n'existent plus. Louis XI, prince ombrageux, qui redoutait les

(1) Voyez Just Paquet, p. 184.
(2) Joinville, in-fol., p. 155 et 156.

assemblées des états généraux, recourait fréquemment et sans crainte à l'assistance des états particuliers des provinces et aux états des sénéchaussées et des bailliages. Just Paquet, dans ses *Institutions provinciales et communales*, cite quarante-sept assemblées d'états provinciaux sous le règne de Louis XI. Il était réservé aux Richelieu, aux Mazarin, aux Louis XIV d'ébranler, de modifier et de renverser même ces antiques institutions, respectées par Louis XI qui avait su comprendre les avantages qu'on pouvait en tirer.

Au-dessus ou à côté des assemblées provinciales, le moyen âge, où l'on rencontre à l'état grossier tous les rudiments du Monde Nouveau, a eu ses assemblées des *communes*. Oui vraiment, des *communes!* Nous voulons parler de ces grandes assemblées, où les communes de plusieurs sénéchaussées et quelquefois de plusieurs provinces envoyaient des représentants chargés de défendre les intérêts généraux des communes. C'étaient de véritables assemblées populaires d'où la noblesse et le clergé étaient exclus, des chambres de députés en petit, mais représentant vraiment cette fois les *communes*.

En 1358, il se tint à Toulouse une assemblée des communes, composée des sénéchaussées de Toulouse, Carcassonne, Beaucaire, Querci, Rouergue, où le tiers état seul fut représenté. En 1357, pareille assemblée à Albi; en 1364 à Carcassonne; en 1370 à Toulouse; en 1371 à Béziers; en 1372 à Carcassonne; en 1377 et 1378 à Toulouse; en 1383 à Lyon; en 1361 à Béziers et à Carcassonne, etc., etc.

VI

Mais si les assemblées des *communes* du moyen âge étaient l'image de la chambre basse du Monde Nouveau, les états généraux étaient, en un sens, l'image de la chambre haute. Les états généraux représentaient toutes les supériorités sociales du temps, clergé, noblesse, tiers état, de même que la chambre haute devra représenter toutes les supériorités du Monde Nouveau. Mais, en un autre sens, les états généraux, avec leur tiers état, leur noblesse et leur clergé, représentaient tout à la fois la chambre basse, la chambre haute et les conciles, réunis et confondus.

Une des plus anciennes assemblées générales, composée des trois ordres, dont les monuments historiques fassent mention, se réunit à Montpellier au commencement du quatorzième siècle pour adhérer à l'appel au futur concile par Philippe le Bel, dans ses démêlés avec Boniface VIII. Composée des trois ordres, c'est-à-dire de ce qui représentait alors les sommités sociales réunies aux députés des communes, cette assemblée et les suivantes exprimaient assez bien l'idée qu'on doit se faire d'un parlement, mais d'un parlement à l'état de confusion.

VII

Pour retrouver dans le moyen âge tous les éléments du Monde Nouveau à l'état grossier et rudimentaire,

nous aurions encore à parler des corporations et associations (1), mais nous consacrerons plusieurs chapitres à ce vaste sujet.

Nous nous bornerons à invoquer ici, à l'appui de notre thèse sur le rôle imposant que les corporations auront à jouer un jour et sur les véritables caractères de la représentation dans un état chrétien, une auguste autorité, celle de Pie IX; venant rendre hommage à l'organisation sociale du Monde Nouveau, et prenant l'initiative de cette organisation.

Dans le mémoire du gouvernement romain, publié par la *France* du mois de janvier 1863, nous trouvons, parmi les électeurs communaux, les *chefs et représentants des corporations*, avec les propriétaires, les capitalistes, et les hommes appartenant aux *professions libérales*. C'est là l'idée fondamentale du système que nous proposons. Et c'est une chose profondément encourageante que l'initiative émane de Rome, et que Rome annonce son intention de développer, en l'améliorant, l'organisation entreprise avec tant d'intelligence.

Cette étonnante initiative ne nous surprend pas. Pie IX est le pape des grandes initiatives, le pape inspiré. On le dirait porté par un souffle. Il fait des choses extraordinaires avec la simplicité d'un enfant que Dieu conduit par la main.

Pie IX marche visiblement dans les voies du Monde

(1) Les associations et corporations jouaient un grand rôle dans les communes du moyen âge.

Nouveau. Le Monde Nouveau ne peut donc échapper à l'Église. Il sera son orgueil et sa gloire, l'enfant de ses entrailles, le produit de sa Croix ou le résultat de ses luttes, sans cesse renouvelées mais toujours triomphales.

CHAPITRE XIII

LE SOCIALISME.

I

Aux antipodes du christianisme, on trouve le socialisme révolutionnaire ou la société organisée ou plutôt désorganisée révolutionnairement, parodie satanique de la société du Monde Nouveau, de la société organisée chrétiennement. Le socialisme révolutionnaire est le dernier mot de l'homme satanique, de l'homme séparé de Dieu, tombant, comme le fruit séparé de sa tige, de son propre poids dans l'abîme. Le socialisme révolutionnaire est le dernier mal, ou le Gog et le Magog (démagogue) du chapitre xx de l'Apocalypse, le Gog et le Magog donnant à la fin des temps, par son triomphe, le signal de l'écroulement du genre humain.

Le christianisme repose sur cette donnée profondément philosophique et historique, que, l'homme ayant besoin de réforme, la régénération de la société dépend de la régénération de l'individu. Le socialisme révolutionnaire, au contraire, repose sur cette donnée anti-historique et anti-philosophique, que l'homme est sans défauts, sans mauvaises inclinations, souverainement

intelligent, et que la société seule l'abêtit et le déprave. Il faut donc changer la société, et, comme la famille, la propriété et la religion constituent la société, il faut réformer la famille, la propriété et la religion. Rien que cela!

Les socialistes ont beau s'en défendre, toutes leurs doctrines se résument dans ces quelques mots. Ils sapent tous plus ou moins la famille, la propriété et la religion. Aussi nous ne nous arrêterions pas à l'examen de théories aussi peu dignes d'attention, s'il n'y avait en elles quelque chose de profondément vrai et qui fait mirage. Nous voulons parler du commun engouemen des socialistes révolutionnaires pour le principe d'association, principe éminemment chrétien, qui leur donne de faux airs de christianisme. Mais c'est encore une parodie.

Le principe d'association porte avec lui le salut d genre humain.

Il n'est pas, depuis la création du monde, un seul intérêt légitime qui, se sentant isolé, n'ait cherché dans l'association, la force de résister à ses ennemis. La famille, la commune, l'état sont des associations, comme l'Église, et des associations constituées en vue d'une protection commune.

Il est certain, en second lieu, que, pendant toute la durée du monde christiano-païen, les intérêts se sont groupés de manière à faire la part la plus petite possible aux faibles et aux déshérités. En général tous les chefs de hiérarchie, même dans l'Église, et il ne servirait de

rien de le nier, ont alors cherché à se faire de grandes positions personnelles. Il est résulté de cette malheureuse pente de notre nature à tout absorber à son profit, que tous les avantages politiques et sociaux sont devenus le partage des puissants. Les propriétés et les honneurs se sont concentrés sur quelques têtes. Et il s'est formé, entre les divers ordres de puissants, un pacte tacite pour se soutenir mutuellement.

De là, les esclaves, les serfs, les vilains, les gueux d'un côté, et de l'autre les patriciens, les seigneurs féodaux, les nobles et tous leurs établissements politiques et territoriaux, qui, sous le nom de fiefs, de prébendes, de bénéfices légitimes en principe mais bientôt abusifs, avaient fait passer à peu près la terre entière entre les mains ou du moins sous la dépendance directe ou indirecte de la noblesse et du clergé. Cette situation n'était pas tolérable. De là, en 1789, cette explosion de haines populaires qui explique sans les justifier les excès épouvantables de la Révolution, et qui éclata non contre la religion et l'autorité, puisque la religion et l'autorité furent rétablis sous l'Empire aux acclamations de la multitude, mais contre le clergé et la noblesse coupables.

L'autorité est une si inexorable nécessité sociale et la religion un si grand besoin de l'âme humaine, que c'en sera fait des révolutionnaires et des philosophes, le jour où les puissants comprendront que leur mission n'est pas de *dominer*, mais de *rendre des services ;* de jouir exclusivement de tous les avantages de la vie, mais d'y faire participer la multitude dans la mesure du possible.

Ce serait certes par trop commode de se poser en face des misérables, comme les possesseurs exclusifs et à titre inaliénable et sacré de la richesse et des dignités, non en vue de *servir* le peuple, mais de le *commander*, en le réduisant par la force s'il s'avisait de remuer.

Des prétentions aussi monstrueuses ne sont plus de notre temps. Et tant pis pour ceux qui seraient scandalisés de la sévérité de ce langage, cela prouverait qu'ils sont incapables de réduire la révolution faute de la comprendre.

Ainsi les socialistes avaient raison de dire qu'on avait souvent négligé et dédaigné le Peuple, pour ne penser qu'à jouir et à commander, au lieu de le servir et de lui être utile.

L'Église, disons-le à sa gloire, s'était occupée des malheureux, et ses innombrables institutions de bienfaisance en sont l'éloquente attestation. Quelques rois, saint Louis, Henri IV, avec sa poule au pot, Louis XVI, distribuant d'abondantes aumônes et prenant l'initiative des réformes, avaient manifesté de généreuses intentions. Mais ce n'étaient là que des palliatifs impuissants, la propriété étant en grande partie le privilége du clergé et de la noblesse.

Il fallait une révolution, elle était absolument nécessaire. Et comme Dieu conduit les événements, il la permise. Sans cela il serait impossible de justifier l'a providence, si miséricordieuse et si juste, d'avoir toléré les abominables excès de la révolution contre l'ancien ordre de choses s'il avait été entièrement innocent.

II

Aujourd'hui un pas immense a été fait. L'instrument de travail par excellence, la terre, est entre les mains du peuple. Et il ne la lâchera pas. Le peuple aujourd'hui ne meurt plus de faim en masse, comme dans les famines périodiques de l'ancien régime où il était réduit à dévorer l'herbe des rues, au témoignage de madame de Sévigné, qui racontait cela avec le ton aisé d'une personne du grand monde habituée à ce spectacle.

Un autre pas immense a été fait par l'organisation sur une vaste échelle de grands travaux publics, exécutés par les compagnies et le gouvernement, au profit de la classe ouvrière, et par les pratiques du libre échange et des communications rapides.

Grâce à ces trois choses, la division de la propriété, les grands travaux publics et la facilité des échanges et des communications, on peut dire que l'instrument de travail, avec la dignité que cet instrument confère en affranchissant l'homme, a été mis entre les mains des paysans et de l'ouvrier des villes. Aujourd'hui les hommes qui peuvent vivre en travaillant constituent la presque totalité de la classe agricole et de la classe ouvrière, et l'extrême cherté des salaires prouve que les bras manquent plutôt au travail que le travail aux bras.

L'affranchissement du paysan et du prolétaire est donc un fait accompli, et c'est le résultat le plus

grandiose et le plus fécond en conséquences de la Révolution

Que reste-t-il à faire ? A refaire la société du faîte à la base, comme le proposent les socialistes ? A Dieu ne plaise !

Selon nous, la révolution est finie dans l'ordre économique, elle a détruit tous les obstacles, elle a fait table rase de tous les priviléges injustes, elle a affranchi le paysan et l'ouvrier, elle a rendu le travailleur à sa dignité originelle : il peut travailler pour lui, et non pas seulement pour les autres.

Nous sommes donc en pleine réalisation de l'*utopie chrétienne*, de l'utopie nécessaire. Le Monde Nouveau est la conséquence forcée de l'émancipation du prolétaire et du paysan. Cette émancipation met en effet la classe aisée dans la bienheureuse nécessité de se convertir et de donner au peuple l'exemple de la pratique religieuse, sous peine d'être prochainement dévorée par le Minotaure de la révolution. Sa conversion est donc une bonne affaire à tous les points de vue, et elle assure le triomphe de l'Église, sans exiger un de ces déploiements extraordinaires d'énergie et de sainteté malheureusement au-dessus de la faible portée de notre nature dégénérée.

III

Ainsi l'instrument de travail est aujourd'hui entre les mains du paysan et du prolétaire. Et c'est un pas

énorme, mais qui ne suffit pas, car cet instrument est encore à beaucoup d'égards à l'état anarchique, faute d'une sage organisation qui permette au peuple d'en tirer tout le fruit qu'il est en droit d'en attendre.

Il reste aussi à organiser le paysan et l'ouvrier pour qu'ils deviennent, comme les autres associations et corporations, des éléments conservateurs de la société. Et ils le deviendront, l'objet de leur organisation étant de conserver à leur profit, avec l'instrument de travail, le résultat des précieux avantages matériels que la révolution leur a valus.

En d'autres termes, il faut constituer la corporation des paysans et les corporations des divers corps d'états, sous la forme éminemment morale, quoique sensiblement modifiée, de « ces *confréries* dont l'initiative individuelle avait, dit le *Monde* (1), doté le moyen âge. »

Et il faut les constituer non dans une pensée socialiste ou révolutionnaire, non pour changer la condition de la classe ouvrière en bouleversant la société et en courant après des chimères, mais dans le but pratique et éminemment conservateur d'affermir et d'améliorer la situation actuelle du peuple, en prenant pour point de départ l'état économique où il se trouve en ce moment.

Nous disons *corporations* ouvrières et agricoles et non *associations*, non que nous repoussions d'une manière absolue et en principe les associations de paysans

(1) Du 11 janvier 1863.

en vue d'agrandir leur culture, et les associations d'ouvriers en vue d'exploiter en commun une branche d'industrie. Et nous avons même, dans le chapitre XI de notre *Démocratie*, donné des exemples de ces diverses sortes d'associations, dont quelques-unes ont fleuri même au moyen âge et en plein ancien régime.

Mais, après l'expérience faite en 1848 avec le concours des finances de l'État et suivie d'un échec à peu près général, nous croyons que les socialistes s'étaient bercés d'illusions chimériques en pensant que ces sortes d'associations pourraient un jour se généraliser, au point d'envahir la société tout entière et de détruire, à leur profit, le capital oisif et toutes les positions officielles de la richesse et des dignités. Résultat déplorable, selon nous, la hiérarchie des richesses et des dignités étant une des conditions de l'harmonie du monde et une source de beaux types à présenter à la multitude sous toutes les formes.

La solution du problème ne consistait donc pas à se borner à l'application du principe d'*association* à la classe agricole et à la classe ouvrière, application possible seulement sur une petite échelle ; mais elle consistait surtout dans l'application du principe de la *corporation*. Cette application est en effet susceptible de se généraliser successivement et indéfiniment, sous une forme essentiellement différente du socialisme chimérique et révolutionnaire de M. Louis Blanc, de Saint-Simon, de Fourier, et surtout du communisme bestial de Cabet.

IV

M. Proudhon nous a toujours semblé avoir entrevu cette solution, la solution par la *corporation*, qui n'exclut pas, je le répète, le principe de l'*association*, ni même celui de la *communauté* religieuse ouvrière (1). Mais la haine de la propriété, de la religion et de toutes les sommités et hiérarchies civiles, politiques et religieuses, a fait faire fausse route à M. Proudhon. A son avis, il suffisait, pour organiser les classes ouvrières, — depuis il est revenu de cette idée, — de constituer la mutualité des services entre les divers corps d'états, s'échangeant leurs produits au moyen de bons de papier conventionnels, signes représentatifs de ces produits.

M. Proudhon croyait, à l'aide de cette combinaison, rendre caducs ou inutiles le capital, la propriété, les grandes fonctions publiques ou religieuses occupées par les sommités sociales. Il voulait détruire la propriété, la religion, Dieu, ou plutôt les riches, les rois et les

(1) Il existe encore à Paris des débris d'*associations* ouvrières fondées en 1848. Ce sont simplement des sociétés commerciales en participation ou en commandite. Les trappistes nous offrent un modèle de *communauté* religieuse de paysans et d'ouvriers. Et il existe en Angleterre et en Allemagne un grand nombre de *corporations* ouvrières ou de *confréries*, et quelques-unes commencent à s'organiser sur le type dont nous aurons bientôt à entretenir le lecteur, sur le type du Monde Nouveau, du monde du travail encouragé et stimulé par la noblesse et la classe aisée, et se protégeant lui-même par l'échange, la mutualité ou la réciprocité des bons offices.

prêtres, en disant aux ouvriers : Concertez-vous, vous êtes les plus nombreux et les plus forts, et c'est vous qui produisez toutes choses ; il suffira donc de votre concert pour faire disparaître tous les oisifs. Vous serez tout alors, gouvernement, rois, prêtres et Dieu.

La haine des oisifs a fourvoyé M. Proudhon. Sans cette haine, M. Proudhon était dans la voie. Sa pensée fondamentale consistait à faire échec aux autres socialistes, qui sont au fond plus ou moins *communistes* (1). M. Proudhon avait même entrevu la véritable formule du problème ou la *corporation* agricole et ouvrière se constituant librement. Mais il avait eu le tort d'écarter comme improductives et parasites les autres corporations civiles et religieuses utiles, qui représentent, à un autre titre et à un titre tout aussi légitime, des intérêts non moins respectables que les intérêts des patrons et des ouvriers.

Or M. Proudhon, toujours égaré par la même haine, exclut toutes ces corporations, contradictoirement à son principe de la liberté illimitée ou de l'anarchie, ce qui pour lui signifie l'absence de toute entrave gouvernementale.

La préoccupation d'organiser la classe ouvrière contre le capital, lui a donc fait perdre de vue le principe de la corporation, et sa pensée fondamentale si féconde a abouti à un complet avortement. Tant il est

(1) Le communisme ou la communauté est possible en Religion. Il est contraire à l'ordre des choses de vouloir, sans religion, l'imposer à toute l'espèce humaine.

vrai que si l'amour est le principe de toute solution et surtout de la solution de la question démocratique et sociale, la haine porte avec elle son châtiment en faisant avorter ce qu'elle touche.

CHAPITRE XIV

DU PRINCIPE D'ASSOCIATION.

I

L'homme est un être social. Il ne peut vivre en dehors de la société. Et cependant, depuis le commencement du monde, il se débat vainement contre cette inexorable fatalité de la déchéance de ne pouvoir s'associer, se mettre en communauté, en *communion*, alors que pourtant il est fatalement obligé de s'associer, de se mettre en communion, sous peine de mort.

De ce besoin impérieux de se mettre en association, en communion, procèdent toutes les tentatives de société essayées sans succès depuis la création : empires d'Assyrie, d'Égypte, républiques de Grèce, de Rome, sociétés féodales, municipalités italiennes, grands et petits duchés d'Italie, unité italienne, empire allemand, confédération allemande, panslavisme, royaume de Pologne.

A cela il faut ajouter la mise à l'essai, toujours sans succès, de toutes les formes possibles de gouvernement, républiques militaires et fédératives, aristocratiques ou

démocratiques, monarchies constitutionnelles, parlementaires, représentatives, absolues, despotiques, théocratiques.

Car de quoi n'a-t-on pas essayé? Et tout cela a échoué, et tout cela n'a fait que constater une fois de plus l'impuissance de l'homme à se constituer en société sans la *communion*.

L'Église est la démonstration vivante de cette vérité. Seule elle a la *Communion*, et seule elle dure et durera jusqu'au dernier jour du monde, et au delà. La Communion est son mode d'association, sa base, la raison de sa force, de son immutabilité, de sa durée. Car la Communion est la participation à l'immutabilité et à l'immortalité du Christ, divin Époux de l'Église et prince de ce royaume spirituel, qui, n'étant pas de ce monde, peut braver impunément la malice des hommes et toutes les roueries de Satan. Tout le reste a changé, s'est modifié avec les siècles. Cela seul est resté immuable et impérissable.

La Communion est donc le dernier mot des choses, sur la terre et au ciel. La Communion est l'apport de Notre-Seigneur dans toutes les formes de société, ou le principe suréminent de toute association, le principe du Monde Nouveau, sa substance, son mode, sa puissance, sa fécondité, sa durée, sa Beauté pure et sans tache.

La Communion est ce ciment nécessaire qui unit les âmes au sein des sociétés essentiellement divisées des hommes, puisque l'apport des hommes, c'est l'homme

avec son individualité, avec ses intérêts personnels essentiellement distincts et opposés, et ne pouvant se rencontrer, s'accorder, s'agencer que dans l'ordre moral, dans le monde des âmes, dans la société spirituelle du Sauveur, dans ce royaume divin qui n'est pas de ce monde, dans la *communion* enfin.

Commence-t-on à entrevoir la solution, la seule possible? Ah! si l'on ne l'entrevoit pas, nous en dirons tant aux uns et aux autres, à ceux qui la rejettent et à ceux qui, la possédant, n'en comprennent pas la portée, ou dorment quand ils pourraient soulever la terre; nous leur en dirons tant, qu'ils seront bien forcés de comprendre et de faire leur devoir, quand surtout nous leur prouverons que la catastrophe finale est là, suspendue sur leurs têtes à tous, s'ils s'obstinent dans leur mauvais vouloir ou leur apathie.

II

Une chose a manqué, à ceux des hommes de la Révolution qui ont voulu fonder quelque chose, et y ont mis une bonne volonté et un talent incontestables, c'est de ne pas savoir qu'on ne peut rien fonder sans un principe supérieur d'organisation, qui depuis le Christ n'est pas seulement dans l'Évangile, mais dans le catholicisme, ou dans le christianisme pratique, dont le dernier mot est la Communion.

Les théories de ces hommes étaient sans base prati-

que, car ce n'est pas impunément que l'on élimine de la pratique de la liberté et du gouvernement un élément comme le catholicisme, quand, ayant eu les idées agrandies dans une proportion divine, l'humanité, depuis le Christ, a conçu un idéal politique et social, auprès duquel l'Idéal de la Grèce et de Rome est une pitoyable conception.

Il fallait donc un principe d'organisation en rapport avec tant et de si hautes aspirations, et, au lieu de remuer tant de systèmes chimériques, il fallait appliquer le catholicisme, comme principe d'organisation, à tous les éléments de la société nouvelle, afin de leur imprimer la vie du Christ, ou la possibilité de fonctionner, de se développer et de durer.

Le catholicisme, avec son organisation puissante, est le type et la forme de toute forte organisation, et il a seul le secret de marquer de son sceau indéfectible toutes les formes d'associations qui se constituent sous ses auspices. C'est lui qui a fait vivre des milliers d'années et fera vivre des milliers d'années encore, les corporations religieuses, les Bénédictins, par exemple, qui remontent aux premiers siècles de notre ère.

En lui est la vie morale qui fait durer les faits. Une organisation, c'est un fait ayant vie. Au fond, tout se réduit à une question morale. Or la nature morale ou intime du catholicisme, c'est d'unir. Il est l'unité et l'unité universelle, et de toutes les forces morales il possède seul le singulier caractère d'avoir la propriété d'unir ou d'associer. Il est, avec sa communion, l'arché-

type de la loi cosmique de l'association hiérarchique des êtres au sein de Dieu (1).

Cette force d'union et de cohésion du catholicisme n'a rien d'étonnant. Seul il pose Dieu au centre de tout, comme principe, moyen et fin, avec la prétention de tout constituer avec Dieu, et de faire du genre humain tout entier, des Blancs, des Nègres, des Mongols, un seul troupeau d'*agneaux* sous la houlette d'un seul pasteur.

Où est la puissance qui oserait afficher une prétention si haute avec quelque chance de ne pas se faire moquer d'elle? Donc le catholicisme est la force de cohésion ou d'association par excellence; donc il est le principe de l'organisation du monde nouveau, puisque le monde nouveau a, lui aussi, l'extraordinaire prétention de se constituer, d'après le principe évangélique de la solidarité et de la réciprocité de tous les intérêts individuels et de tous les intérêts collectifs.

Toutes les autres formes morales à l'aide desquelles on a constitué les empires jusqu'à ce jour, et, dans les empires, les diverses associations qui y ont plus ou moins longtemps fleuri, ont été au bout d'un certain temps insuffisantes. Ce qu'elles ont fondé est bientôt devenu caduc, même l'empire romain, la plus colossale de toutes les organisations émanées du génie humain. Dieu seul donne l'immortalité aux formes sociales.

Toute association civile, industrielle, politique, peut

(1) Voyez dans notre *Philosophe devant le Cosmos* le développement de cette loi universelle qui, avec la loi de la Trinité et la loi du perfectionnement par l'épreuve, constitue la divine Trilogie, suivan laquelle le cosmos tout entier a été conçu et réalisé par Dieu.

sans doute se constituer en dehors du christianisme, mais elle ne peut se constituer ainsi sans subir la conséquence de la division fatale des indépendances individuelles et des intérêts matériels qui s'excluent ou s'opposent ; et cela est vrai surtout de la corporation ouvrière.

Les diverses formes sociales auront beau faire, et s'agiter, et se modifier, et se réformer, tous ces beaux essais, tous ces beaux progrès échoueront, tant que subsistera le vice radical de leur impuissance, la cause permanente de leurs divisions ou de leur dissolution, le ver rongeur qu'il faut extirper et détruire.

Les hommes poursuivent donc une chimère, depuis la création du monde, en voulant se constituer en dehors de Dieu. Cela ne les empêchera pas d'appeler chimériques, ceux qui leur indiquent le seul moyen pratique de rendre viables leurs établissements éphémères.

L'Église existe depuis bientôt deux mille ans, et nous défions qui que ce soit de nous indiquer le moyen de la détruire. Pourquoi les hommes ne feraient-ils pas participer leurs sociétés et leurs corporations à cette immortalité, en faisant passer l'Église en elles? Ils ne le feront pas, soit; mais alors, nous leur portons le défi de rien faire sortir de solide et de stable, de bien ordonné et d'heureux, de leur chimérique prétention de se constituer en société, sans Dieu.

Personne ne se fait moins illusion que les catholiques; ils voient clairement où est le salut de l'huma-

nité, et ils le disent simplement. Il en sera ensuite ce que les hommes voudront. Dieu ne leur dit-il pas exactement la même chose depuis que le monde existe, sous les formes terribles des leçons de l'histoire et sous la forme si touchante et si persuasive de l'enseignement direct de l'Évangile ? Et cependant ils croupissent dans l'apathie, pour ne pas dire dans la boue et le sang.

Mais nous pensons que la coupe est pleine, des leçons de la Providence. La question aujourd'hui est carrément posée, il faut périr révolutionnairement ou s'organiser chrétiennement : *Gag* et *Magog* ou le Christ, il n'y a pas de milieu. Cela nous donne à penser que les hommes y regarderont à deux fois. Peut-être ils finiront par avouer qu'ils sont allés trop loin, et que les catholiques ne sont pas si dépourvus de sens de leur dire de s'arrêter puisqu'il en est temps encore.

Cette impuissance des nations à se réorganiser, surtout depuis que la révolution a fait table rase du passé, est un puissant stimulant à chercher le remède ailleurs que dans les expédients de l'Ancien Monde et du monde de la Révolution.

On commence à comprendre que l'économie sociale et la politique sont des éléments de désorganisation, si l'on ne les rattache à la morale, et que la morale n'est qu'un mot si l'on ne la rattache à la pratique, et que la pratique est impraticable sans le secours de Dieu. Les idées positives prévalent sur les abstractions des rêveurs, et de là à une religion positive il n'y a pas loin. Or le choix entre les religions positives ne saurait être difficile.

Pour un homme politique tout est dans ces quelques mots. Le triomphe est dans la pratique. La pratique est la solution de toutes les questions, de la question des associations comme de toutes les autres. La pratique est dans l'ordre des choses, dans l'ordre des intérêts temporels ou matériels, comme dans l'ordre des intérêts moraux du genre humain. La Pratique aura donc son triomphe.

Nous allons entrer dans le monde de la pratique, dans le monde de Jésus-Christ se donnant aux hommes dans le Sacrement de fraternité, principe éminent de toute association. L'Hostie, c'est l'amour faisant aimer la croix, labarum du Monde Nouveau, du monde des grands labeurs et des luttes triomphales.

CHAPITRE XV

DES DIVERS MODES D'ASSOCIATIONS ET DE CORPORATIONS OUVRIÈRES.

I

Il existe différents modes d'association. On s'associe corps et biens, c'est l'association intégrale. On associe tout ou partie de ses biens, en conservant son indépendance ; ou bien, on met en commun ses affections, ses idées, en conservant ses biens.

La corporation ouvrière peut revêtir ces diverses formes d'association.

Mais il est trois formes que la corporation ouvrière affecte de préférence : l'Association proprement dite, la Corporation et la Communauté.

1° Dans l'Association proprement dite, l'ouvrier met en commun son travail et ses économies, et prend part à la distribution des bénéfices. L'Association a une gérance et constitue une sorte de famille, où les répartitions se font, non suivant le travail mais suivant les besoins de chacun ; c'était la théorie de M. Louis Blanc ; ou bien suivant les aptitudes ou le travail exé-

cuté ; c'était la théorie de l'École de M. Buchez, ou du journal *l'Atelier.*

2° La corporation est cette forme d'association où les ouvriers d'un même corps d'état s'associent entre eux et avec leurs patrons, non pour mettre en commun leurs salaires et leurs économies et aliéner leur liberté, mais pour se concerter entre eux sur les questions qui les divisent, ou pour protéger leurs intérêts contre la concurrence du dehors.

La Corporation est donc une sorte de confrérie ou centre de réunion, où les ouvriers d'un même corps d'état, sans être liés par un contrat, se réunissent librement pour s'entendre avec leurs patrons sur les questions de salaires ; pour prévenir les suites des crises et des chômages ; organiser des moyens de mutualité ou de prévoyance, des caisses de secours, des caisses d'épargne et des caisses de retraite pour les vieillards et les infirmes.

3° La Communauté ouvrière est cette forme d'association où les ouvriers mettent tout en commun, leur travail, leurs gains, leurs idées, leurs affections, et où en outre ils vivent en commun, à la même table et sous le même toit ; c'est la théorie de Cabet, ou le communisme.

De ces diverses formes d'association, l'association de M. Louis Blanc, ayant pour objet l'exploitation en commun d'une industrie, avec distribution des bénéfices suivant les besoins de chacun, est une utopie, et la communauté de Cabet une monstruosité.

L'association commerciale de M. Buchez, composée d'ouvriers exploitant une industrie avec distribution proportionnelle des bénéfices, et la corporation ouvrière réunie en confrérie, sont seules praticables.

Ceci est vrai dans l'ordre naturel de l'association, mais, dans l'ordre surnaturel ou dans la Religion, tout devient possible par la pratique des conseils évangéliques, même la communauté de Cabet, dessouillée de la promiscuité; mais c'est alors la Trappe, véritable communauté d'ouvriers et de paysans en pleine prospérité matérielle et morale.

II

Un obstacle presque insurmontable à la formation et à la prospérité des associations ouvrières proprement dites, c'est d'abord l'esprit d'indépendance de l'homme, et ensuite la difficulté d'associer ses intérêts matériels, sans froisser ses sentiments de justice distributive et son amour-propre.

La gérance de ces sortes d'associations est en outre fort difficile, et la prospérité de pareils établissements suppose des capitaux et des mises de fonds, que de simples ouvriers ne sauraient avoir dans des proportions capables de tenir tête à la concurrence. Aussi M. Louis Blanc avait-il été réduit à détruire la concurrence, ce qui équivalait à retourner la société du faîte à la base, et aboutissait finalement à la destruction de la liberté, résultat inévitable de toutes les doctrines socialistes.

Il ne saurait y avoir de liberté, comme on l'entend ordinairement, sans concurrence.

La liberté ou l'indépendance, dont la propriété privée est la forme dans l'ordre civil, est le plus grand obstacle à l'établissement des sociétés ouvrières.

L'homme se recherche avant tout lui-même, et il n'arrive à la réciprocité des services que s'il y trouve un intérêt personnel. L'homme échange ses services contre d'autres services, son travail ou ses marchandises contre de l'argent ou d'autres marchandises. Mais une chose sur laquelle il ne transige pas, c'est son indépendance, but essentiel de son activité, ou le plein exercice de sa liberté. Or, le moyen d'arriver à l'indépendance est d'assurer par la propriété son avenir contre la misère. Le besoin d'arriver à la propriété en vue de l'indépendance est donc, pour l'ouvrier, le grand obstacle à la mise en société de lui-même et de ce qu'il possède. L'association proprement dite ne peut donc s'établir que difficilement.

L'entente ne peut s'établir en vue de mettre en société, mais de protéger simplement certains intérêts communs, tels que des intérêts mercantiles pour des marchands, des intérêts de salaires pour des ouvriers. Et encore faut-il que cette entente ne porte aucun préjudice à l'individualisme ou au self-government d'aucun membre de la société, comme homme, ni à aucun de ses intérêts particuliers, comme ouvrier, patron, marchand, avocat, savant.

Mais si l'association proprement dite ne peut s'éta-

blir que très-difficilement, il en est différemment de la corporation dont l'objet est justement, non de mettre en société, mais simplement de protéger les intérêts dont nous venons de parler.

Autre chose est mettre en société ses salaires et son travail, et autre chose se concerter sur la quotité des salaires, sur les conditions de l'apprentissage, sur les heures et les conditions du travail, sur les jours de chômage, et sur tous les autres intérêts de la corporation.

Dans cette hypothèse, l'ouvrier et le patron conservent toujours, avec leur position respective de salarié et de salariant, leur indépendance réciproque, et ils disposent à leur gré et en toute liberté, l'un de ses salaires, l'autre des bénéfices de sa maîtrise. S'ils mettent quelques économies en commun, s'ils organisent, une caisse de secours mutuels, ou de retraite pour la vieillesse, ce n'est que l'accessoire; ce n'est pas une mise de fonds communs.

Ainsi dans la corporation les individualités et les intérêts, divisés en principe et en réalité, restent ce que la nature et les positions acquises les ont faits; les hiérarchies s'établissent suivant l'activité, la capacité ou le capital de chacun; le self-government continue à fonctionner sans entraves d'aucune sorte, sans froissement de l'amour-propre, chacun se trouvant à la place que la nature lui a faite.

L'ouvrier continue à travailler aux pièces ou à la journée comme sous le régime de la concurrence, après

avoir débattu librement son salaire. Le patron conserve de son côté son indépendance, et ouvrier et patron, la tâche remplie et rétribuée, continuent à être vis-à-vis l'un de l'autre, ce qu'ils sont en réalité, des hommes libres et indépendants, dans toute leur dignité originelle.

Indépendamment de ces objets matériels, la corporation peut encore établir une sorte d'association morale, d'homme à homme, de cœur à cœur, entre individus du même corps d'état, ayant une éducation analogue et se réunissant pour la prière et l'instruction.

Mais cette association en confrérie n'a rien d'incompatible avec la liberté et l'indépendance individuelles, avec l'égalité et la dignité de chacun.

Ainsi la corporation ne présente pas les difficultés de l'association, et, dans ces deux ordres d'idées : 1° la poursuite d'intérêts communs ou généraux à sauvegarder, 2° l'union des âmes dans la sphère purement morale; la corporation peut s'établir facilement et aller même jusqu'à la réciprocité des bons offices.

Le self-government est au point de départ de la corporation, mais au sommet elle devient une institution de prévoyance, de secours mutuels, de réglementation de salaires. Elle peut même choisir des arbitres dans son propre sein pour régler amiablement les différends survenus entre associés. Enfin, en s'élevant encore plus haut, la corporation aboutit, dans l'ordre moral, à la confrérie, vaste association de prières, et réunion de tous les cœurs dans la *communion*, sous la

bannière du saint patron, déployée à toutes les fêtes publiques, comme cela se pratique encore en Angleterre et en Allemagne.

III

Car toujours il faut en venir à la religion afin que la corporation puisse fonctionner sans danger et avec fruit, afin qu'il y ait union d'âmes; sentiment profond de solidarité de chacun envers tous, de tous envers chacun; sentiment de fraternité et d'égalité, et respect des hiérarchies et de l'autorité, condition essentielle du fonctionnement de toute association. Il faut surtout que le Christ vienne nourrir de sa substance les associés, afin qu'ils ne fassent qu'une âme.

La *Communion* dans l'Association, la Corporation ou la Communauté ouvrière, est donc le mot de l'énigme posé par le sphinx moderne à la conscience humaine.

On doit commencer à comprendre cette parole à laquelle tout nous ramène, que le catholicisme est la puissance organisatrice par excellence, l'élément qui fusionne ce qui étant divisé peut cependant être uni, tout en laissant subsister les divisions fondées sur la nature des choses. La Corporation n'est pas une Association, encore moins une Communauté, puisque individualités, fonctions et intérêts y sont distincts et séparés, mais elle devient non-seulement une Association, mais une *Communauté*, dans la *Communion*.

La Corporation libre et divisée d'intérêts à la base,

devient en effet au sommet une communauté, puisqu'elle met en commun une partie de son pécule pour être distribué à chacun selon ses besoins, et qu'elle fait en outre communier tous les cœurs dans le Christ.

La communauté ou le communisme serait donc le dernier mot du progrès. Aussi Cabet était, aux yeux du peuple, le plus *avancé* des socialistes. Et le peuple avait raison, la communauté, mais la communauté anti-communiste, c'est-à-dire la Communion, étant le dernier terme du progrès. Et c'est là qu'il faudra en venir, ou périr.

On le voit, tout dépend encore ici du triomphe de la religion. La solution est dans ce triomphe, nécessaire surtout à la solution de la question démocratique et sociale.

Oui, on peut défier hardiment une association quelconque, et surtout une corporation d'ouvriers et de patrons : typographes, maçons, tailleurs, cordonniers, de se constituer sagement avec quelques chances de vivre en paix, en bonne harmonie et fructueusement, dans l'égalité et la fraternité, sans demander à l'Église, comme les corporations des âges de foi, de bénir son berceau ; sans assister à l'office sacré, le jour de la fête du saint patron, sans être en un mot une confrérie. Nous la défions de résoudre dans son propre sein la question si ardue des salaires entre ouvriers et patrons, sans s'être auparavant nourrie du corps du Christ, c'est-à-dire de charité, d'esprit de transaction et de paix.

Voilà pourtant la solution !

Or, les socialistes étaient incapables, absolument incapables, de placer au cœur et au faîte de la corporation ouvrière : Dieu, le Christ, la prière, la communion, la pénitence, la réforme des mœurs et des caractères, la régénération morale de l'homme, en un mot, condition nécessaire de toute association pour fonctionner et durer. De là l'impuissance des socialistes, de là l'épouvante qu'ils répandaient autour d'eux, quand, montrant au peuple un but légitime à poursuivre, et étant incapables de le lui faire atteindre, ils lui disaient que ce n'était pas leur faute mais celle de la société s'ils étaient impuissants. Malheureux qui ne voyaient pas qu'en tenant ce langage, ils plaçaient le peuple dans la nécessité de se détruire lui-même en détruisant la société !

CHAPITRE XVI

DE LA COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE OUVRIÈRE.

I

L'impuissance des socialistes et des communistes vient de l'erreur où ils ont été de vouloir mettre en communauté, 1° ce qui de sa nature aime l'indépendance : les individualités libres ; 2° ce qui de sa nature implique la division : les intérêts matériels.

Une pareille communauté où tout est commun, même ce qui de soi est antipathique à la communauté, ne peut être que le résultat d'une association spirituelle, ou un monastère. Aussi la primitive Église et, après la primitive Église, les corporations religieuses, seules, ont pu réaliser la communauté sous toutes les formes. Mais il ne saurait en être de même des corporations civiles et industrielles ordinaires.

L'homme du cloître abdique son indépendance individuelle et fait vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. L'homme dela Corporation ne fait aucun de ces vœux, et il ne pourrait faire celui de chasteté sans supprimer la famille ou l'espèce humaine tout entière. L'homme de la Corporation entend conserver et

même étendre son indépendance, son pécule, sa famille.

La corporation ouvrière et la communauté religieuse sont donc constituées sur des données pratiques entièrement différentes.

L'une a son regard exclusivement tourné vers Dieu, vers l'éternité ; l'autre vers le monde, vers la propagation de l'espèce. L'une est surtout préoccupée de son existence spirituelle, et l'autre surtout de son existence matérielle.

De là l'impossibilité presque absolue de constituer la corporation civile et industrielle en communauté, pour tout ce qui concerne le self-government de l'individu et ses intérêts matériels. Et c'est en croyant le contraire que les socialistes et les communistes ont poursuivi une chimère.

Mais nous ne poursuivons pas une chimère en voulant introduire dans la Corporation, toujours indépendante dans ses membres et divisée dans ses intérêts, l'esprit de fraternité, qui fait de l'ouvrier l'égal de son patron moralement, comme chrétien, puisqu'il est impossible matériellement et hiérarchiquement de les établir sur le pied d'une égalité qui serait un mensonge.

L'égalité ici procède donc uniquement des sentiments de fraternité, sentiments purement chrétiens qui enseignent aux supériorités à s'abaisser sans se dégrader, et aux infériorités à s'élever sans s'envier.

La Religion va même plus loin. Elle renverse les termes de la hiérarchie ; elle apprend à l'inférieur à

s'élever moralement au-dessus de son supérieur par la vertu. Et, renchérissant encore sur cette idée, le Christ se fait pauvre et s'identifie avec les pauvres ; ce que l'on fait au pauvre c'est à lui, et par cette identification il élève en un sens le pauvre au-dessus du riche. Dans cette hiérarchie des préférences divines, le pauvre et le malheureux seraient donc moralement placés au-dessus du riche et du puissant.

Ces sentiments d'égalité et de fraternité, cette union intime de Dieu et de l'homme rendent tout possible, et ouvrent à la classe ouvrière, hommes et femmes, une perspective indéfinie d'espérances, même dans l'ordre temporel.

II

Nous venons de prouver l'impossibilité pour les socialistes d'élever la corporation ouvrière au rang d'une association proprement dite, et à plus forte raison à la dignité suréminente d'une Communauté, d'une Communion, d'une Religion.

Eh bien, ce que les socialistes ne peuvent faire, ce que l'homme ne peut faire dans l'ordre de la nature, Dieu peut le faire dans l'ordre de la grâce, dans l'ordre surnaturel. Il souffle son esprit sur la Corporation, et elle est transformée en association ; il souffle son esprit sur l'association, et elle est transformée en communauté religieuse.

Il est une foule de communautés religieuses vivant

du travail des mains ou de l'intelligence, les Trappistes, les frères Ignorantins, les Visitandines, les dames de Saint-Joseph, etc. Ce sont les corps de métiers du bon Dieu.

Pourquoi la communauté religieuse ouvrière ne se généraliserait-elle pas, pourquoi n'embrasserait-elle pas tous les corps de métiers du peuple ?

La raison en est fort simple. Nous ne sommes pas en plein Monde Nouveau, en plein monde de Jésus-Christ ; nous sortons à peine du monde christiano-païen de la corruption, et nous sommes encore dans le monde de la Révolution, et, comme nous l'avons dit, nous avons à traverser, avant d'arriver au triomphe, une période de préparation et de luttes grandioses, la période épique ou la divine épopée du christianisme. Le Monde Nouveau viendra après dans sa beauté et sa plénitude.

Jusque-là, et tant que nous serons en plein monde de la Révolution, comment la communauté religieuse pourrait-elle revêtir des formes nouvelles, la forme des divers corps de métiers populaires, quand c'est à peine si les anciennes communautés religieuses peuvent trouver l'hospitalité parmi nous ?

Le triomphe est donc encore ici nécessaire. Mais avec le triomphe tout devient aisé, toutes les voies s'aplanissent. Et la classe ouvrière en masse peut voir surgir dans son sein une élite de corps de métiers, une véritable noblesse de Dieu, se consacrant dans le travail manuel au célibat, à l'obéissance, à la pauvreté pour vivre en Communauté.

Ceci serait l'exception, la très-grande exception, puisque ce serait une élite, une noblesse, l'élite, la noblesse du peuple. La masse de la classe ouvrière conserverait sa liberté et son indépendance dans la *corporation* ou la simple confrérie, mais l'élite embrasserait l'état de perfection dans la communauté.

La *corporation* serait donc la règle générale et la *communauté religieuse* l'exception, dans l'organisation, d'ailleurs parfaitement libre, de la classe ouvrière du Monde Nouveau, du monde de Jésus-Christ, du monde du travail accompli au milieu des cantiques de joie de l'homme régénéré.

Au lieu donc de tourner nos yeux en arrière, sur les vieilles institutions de la politique condamnées par le temps, sur la vieille organisation sociale à demi païenne de nos pères, cherchons dans les institutions du christianisme les formes de l'organisation de l'avenir. Les associations d'ouvriers, en vue de l'exploitation en commun d'un art ou d'une industrie, ont été vainement essayées par le socialisme, qui n'a pu faire vivre ensemble des hommes passionnés, ayant leurs intérêts en commun, quand, ayant femmes et enfants, tout tendait à les diviser. Mais la religion nous offre dans les communautés religieuses des modèles d'associations, où la religion et le célibat rendent possible ce qui de soi est impossible : la fusion de tout intérêt matériel et de toute préoccupation personnelle dans une communauté de prière et de travail. Les membres de la classe ouvrière désireux de perfection trouveraient donc dans

la forme chrétienne de la communauté une issue inespérée. Et le célibat, sous cette forme nouvelle de la *communauté*, se combinant avec les *corporations* ouvrières ou confréries de corps de métiers, ayant femmes et enfants, maintiendrait le juste équilibre de la population. Et, dans le monde de Jésus-Christ, ce juste équilibre, ôtant à la loi de Malthus ce qu'elle a d'effrayant, contribuerait puissamment à nous préserver des crises sociales, en établissant entre la consommation et la production un juste rapport.

III

Et si on craignait que la corporation ouvrière, fondée sur le célibat et la pratique des conseils évangéliques, n'offrît des dangers ou des inconvénients, on pourrait répondre qu'elle n'en offrirait pas plus que toutes les autres communautés religieuses.

Placée sous la direction de l'Église, l'Église en répondrait comme d'elle-même ; et, par son concours au maintien de l'ordre, la communauté religieuse ouvrière pourrait contrebalancer largement les éléments de désordre ou de perturbation que la classe populaire pourrait encore offrir. La communauté religieuse des corps de métiers serait donc un élément précieux de conservation à ajouter aux autres éléments conservateurs de la société. Elle serait une des colonnes de l'ordre social.

Ses membres, ne se distinguant en rien des autres

ouvriers, étant vêtus et nourris comme eux, vivant au milieu d'eux dans les divers chantiers, mêlés à eux dans les lieux d'embauchage, causant tous les jours avec eux familièrement, les ouvriers libres ne pourraient que profiter en se formant à leur exemple. Ils prieraient ensemble, ils célébreraient ensemble le jour du Seigneur et les autres fêtes de l'année.

Et comme la communauté religieuse ouvrière n'aurait pas à sa charge l'entretien de femmes et d'enfants, elle pourrait, vivant en communauté, faire de notables économies et verser de larges secours à la caisse des corporations ouvrières libres, ayant femmes et enfants.

La solidarité de la communauté religieuse et de la corporation libre se trouverait ainsi établie par la mutualité des bons offices, la communauté apportant pour sa part ses prières, ses économies et ses bons exemples à la corporation, qui lui rendrait en retour respect, considération et déférence. Les sages conseils de la Communauté seraient donc suivis par la Corporation, et ce serait une garantie à ajouter aux autres garanties d'ordre, de paix et de conservation publique résultant de l'organisation de la classe ouvrière en communautés religieuses et en corporations libres combinées.

Le but matériel de la Communauté et de la Corporation étant l'économie et la prévoyance, il est à croire que la classe ouvrière, devenue propriétaire d'un capital considérable, ne serait pas longtemps à se rendre compte des conséquences désastreuses de toute perturbation sociale.

Les ouvriers allemands commencent déjà à le comprendre. Les plus intelligents se refusent à suivre les progressistes sur le terrain de la politique. Ils se bornent à demander, avec la faculté d'établir des corporations ouvrières, des lois en faveur des ouvriers, des caisses d'épargne, et la création de fonds communs pour entretenir les ouvriers invalides, etc., etc. Que serait-ce si l'esprit de Jésus-Christ présidait à toutes ces institutions, et si les communautés religieuses d'ouvriers, venant se mêler aux ouvriers des corporations dans les ateliers, les usines, les chantiers, leur apportaient, avec leurs économies, leurs lumières, leurs conseils et l'exemple plus efficace encore d'une vie irréprochable?

Il y a là tout un ordre d'idées et de perspectives sur lesquelles nous n'insistons pas, mais que nous soumettons humblement aux méditations des personnes compétentes, et surtout du Gouvernement et des Évêques. Qu'ils creusent bien cette pensée en la complétant, et ils verront là, nous en sommes profondément convaincu, le moyen de faire de la classe ouvrière la colonne fondamentale de l'ordre social, tandis qu'elle est en ce moment un foyer permanent de révolutions, où va se recruter tout ce qui conspire au renversement de la société.

Nous voyons encore dans cette pensée féconde de la corporation et de la communauté ouvrières, un moyen efficace d'améliorer sensiblement la condition des femmes condamnées à vivre du travail de leurs mains, et

que M. Jules Simon nous a dépeintes si malheureuses. Organisées en *corporations*, avec leurs caisses d'épargne, de secours mutuels et leurs prières en commun, elles trouveraient là des ressources précieuses, que leurs sœurs privilégiées, réunies en *communauté*, viendraient encore accroître par leurs économies et au besoin par leur coopération.

Toutes les solutions se tiennent comme par la main dans la religion adorable du Sauveur, du vrai Sauveur du Peuple, mieux connu, mieux pratiqué. Mais c'est toujours le triomphe, le triomphe après la lutte de la période épique!

Toujours la même conclusion venant s'offrir à nous, comme une des conséquences de la situation, comme une des nécessités inexorables du mouvement où la Révolution nous a engagés!

CHAPITRE XVII

DANGERS DES CORPORATIONS OUVRIÈRES. MOYENS DE LES CONJURER PAR L'ÉDUCATION ET L'INSTRUCTION.

I

Les corporations pourraient devenir une source de dangers et de désordres pour l'État, si elles s'organisaient révolutionnairement sous l'inspiration des théories subversives de M. Louis Blanc, de Saint-Simon, de Fourier ou de Cabet. Mais elles deviennent un puissant élément de conservation sociale si elles s'organisent chrétiennement sous les auspices de l'Église.

Elles deviennent aussi le boulevard de la liberté en donnant au parlement un point de départ solide et un appui inébranlable, dans un peuple instruit et éclairé sur ses droits, ses devoirs et ses intérêts.

Le meilleur moyen en effet de faire des corporations ouvrières un instrument de conservation et de liberté, est de leur donner une forte éducation chrétienne, soutenue par une large instruction professionnelle, économique et sociale, sur les arts, le commerce et l'industrie, de manière à leur faire comprendre que toute agitation populaire se résout finalement en

diminution de salaires ou en misère pour le peuple.

L'enseignement professionnel du peuple est une chose nécessaire. En élevant l'intelligence de l'ouvrier, elle le rapproche du patron. Elle lui donne le moyen de discuter avec lui les conditions du louage d'ouvrage, si à l'enseignement professionnel vient se joindre l'éducation économique des masses.

L'ouvrier ne peut discuter les conditions de salaire avec justice et équité, s'il ne connaît les lois de l'offre et de la demande, et les conséquences désastreuses des perturbations économiques qui résultent d'une surélévation de salaire inopportune et des agitations populaires. L'ouvrier doit savoir que la première condition de l'amélioration des salaires, c'est sa sagesse, sa prudence, sa patience et souvent son esprit de sacrifice momentané. Rien de tout cela n'est au-dessus de la portée de l'intelligence de l'ouvrier, discutant librement son salaire par lui-même, ou par ses délégués dans les grands centres où des réunions trop nombreuses pourraient occasionner des perturbations.

II

Mais ici se présente une question redoutable. La liberté d'association et le droit de réunion, sources de progrès matériel et de perfectionnement moral, deviennent une cause de ruine et de dégradation, si l'homme est mal disposé moralement, car alors son enseignement professionnel et son éducation écono-

mique, d'instruments de conciliation et de bonne entente avec le patron deviennent des instruments de dissolution et de guerre civile.

C'est une chose terrible de penser que la société peut un jour se trouver à la merci d'une masse énorme de prolétaires instruits, capables, mais dégradés moralement. Cela s'est vu de certaines classes de la société : on a vu une noblesse pourrie sous l'ancien régime, et une bourgeoisie impie sous la Révolution ; que deviendrait le monde si on avait un jour une démocratie tout à la fois pourrie et impie ! Ce serait très-certainement la fin du monde, et c'est très-certainement ainsi que le monde finira quand Dieu, irrité au spectacle d'une pareille dissolution, fera descendre la foudre du ciel pour purifier la planète.

La théorie de MM. Darimon, Picard, Hénon, Jules Favre et Olivier demandant au Corps législatif, dans sa séance du 11 février 1863, l'abrogation de la loi des coalitions et le droit de réunion pour les classes ouvrières, offrirait un véritable danger public dans l'état d'anarchie où ces classes se trouvent, dépourvues qu'elles sont de toute instruction professionnelle, de tout enseignement économique et de toute éducation religieuse.

Et ces trois conditions préliminaires de toute bonne organisation se trouveraient encore insuffisantes, si à ces trois garanties d'ordre et de sécurité ne venait s'en ajouter une quatrième. Nous voulons parler de la Corporation élevée à la dignité de *confrérie*.

III

La masse ouvrière ne doit pas être livrée, sans garanties contre elle-même, aux oscillations de l'offre et de la demande, et aux perturbations momentanées résultant de crises inévitables. Elle ne doit pas être abandonnée à toutes les impressions du moment, sans y être préparée par la pratique de la charité et de la fraternité dans les jours de prospérité. La masse ouvrière ne doit pas être exposée comme l'Océan aux coups de vent de la tempête : elle doit être organisée contre les orages. Elle ne doit pas être livrée à tous les hasards de l'imprévu.

Or l'organisation, par corps de métiers, de la classe ouvrière en confréries dirigées par la religion, nous semble être le seul moyen de prévenir tous ces dangers, et le remède le plus efficace à l'état de nivellement, de morcellement et de poussière où le peuple a été réduit par la Démocratie. Jusque-là toute réforme est un abîme couvert de fleurs.

Le Monde Nouveau ou le triomphe est donc encore ici la condition préalable de l'organisation de la classe ouvrière. Que le prolétaire s'humilie donc, qu'il s'agenouille, qu'il donne l'exemple, et que, se relevant régénéré, il revendique fièrement ses droits à la protection de lui-même, à la protection et à la conservation de l'ordre social ; qu'il s'organise en confréries contre l'Impie ; qu'il donne à la société une base impérissable,

en se portant le garant de l'ordre public, puisque l'ordre public peut seul assurer son bien-être.

Qu'il réagisse aussi avec force contre tous ces novateurs qui l'égarent et le réduisent à la misère, en le poussant à l'antagonisme, sous le spécieux prétexte de la liberté des coalitions, ou de la liberté des séditions et des dissensions entre maîtres et ouvriers ; quand il s'agit au contraire d'unir, au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, patrons et ouvriers, dans la même confrérie sous l'œil de Dieu !

Mais une large instruction peut seule apprendre à l'ouvrier que les solutions véritables sont aux antipodes des solutions socialistes; que le meilleur moyen de voir de haut, c'est de regarder au-dessus des socialistes, dans la lumière de l'Évangile; c'est de les dépasser par conséquent, c'est de s'affranchir de leurs ténèbres; c'est de chercher le salut dans la corporation érigée en confrérie, en Communion, au lieu de le chercher dans les coalitions. Se coaliser pour se faire rendre justice, c'est un procédé anglais, un procédé de brute. C'est la violence du Prolétaire s'opposant à la cupidité du Patron, c'est l'état de lutte et de guerre, c'est la société à l'état barbare, c'est le contre-pied du Christianisme, la négation du Monde Nouveau, du monde du peuple émancipé par le travail, l'éducation et l'instruction.

CHAPITRE XVIII

LES CORPORATIONS OUVRIÈRES AVANT ET APRÈS LA RÉVOLUTION.

I

Le droit chrétien est un droit essentiellement différent du droit païen. Le droit Romain est la *raison* écrite. Le droit romain est le *rationalisme* dans la loi. Cest le droit *naturel* à l'exclusion du *surnaturel*, c'est le droit de l'*homme*, de la Bête, dans sa majesté souveraine. Nous parlons du droit romain *corrompu*.

Mais nous connaissons fort heureusement la *nature* de l'homme. Nous savons sa valeur *depuis sa déchéance*. La nature de l'homme *déchu* tend irrésistiblement à l'empire, à la domination, à l'apothéose césarienne, à la divinisation de Néron. Tout cela est naturel l'homme étant dégradé. Si tout cela n'était pas profondément naturel, comment expliquer la tyrannie aboutissant à l'apothéose des empereurs et des rois, partout, chez les Babyloniens, chez les Romains, comme chez les Aztèques du Mexique? Le glorieux empereur des Aztèques (Mexique), Ahuitzotl, offrant au dieu Huitzilopochtli une hécatombe de soixante mille

victimes en une fois, et arrachant, lui et ses prêtres, le cœur de ces victimes pour les présenter aux quatre points cardinaux, obéissait à la nature du vieil homme, à la nature brute. Le Christ s'immolant pour ses frères obéissait à l'ordre de la grâce, à l'ordre de l'homme nouveau, de l'homme surnaturel.

Le droit chrétien ne repose pas sur la nature des rationalistes ou sur la nature déchue ; il repose sur la nature régénérée, sur la nature surnaturalisée, sur le naturel et le surnaturel, intimement unis dans l'ordre des réalités ou de la pratique vraie du christianisme, quoique parfaitement distincts dans leur sphère et même séparés dans l'ordre logique et idéal.

La nature et la grâce combinées sont le fondement du droit chrétien. Aussi l'essence du droit chrétien c'est la liberté. L'homme, à l'état de nature déchue ou à l'état de brute, vise à la domination, l'homme, à l'état de nature régénérée par la grâce, vise à la fraternité, qui est le contraire de la domination et le fondement de la liberté.

Ces deux sources diamétralement opposées du droit païen et du droit chrétien, qui ont marqué de leur sceau le pouvoir antique (Néron et Timour), et le Pouvoir chrétien (saint Louis, Louis XVI), ont aussi marqué de leur sceau la corporation païenne et la corporation chrétienne. « Les corporations païennes, dit « M. Coquille, étaient fondées sur l'esclavage : aussi « les enfants étaient forcés d'embrasser la condition « de leur père..... La personnalité n'existe pas chez les

« païens..... La religion chrétienne, en rendant à « l'homme la personnalité et la conscience, ouvre une « vie nouvelle. » Le self-government prend la place de l'autorité impériale, un souffle nouveau anime les institutions. Les corporations d'artisans reprennent l'empire d'elles-mêmes. La liberté des corporations résulte du droit de s'administrer elles-mêmes. Tout un ordre nouveau jaillit des débris de l'empire. « Tout au moyen « âge était communauté : communautés rurales, com- « munautés d'artisans... mais ce n'est plus le com- « munisme de l'État, c'est la communauté volontaire « émanée du droit naturel d'association et fondée sur « la personnalité. Le jugement par les pairs, cette cou- « tume de l'Europe chrétienne, consacrait publique- « ment la liberté ou la personnalité de l'homme (1). »

Ne recevant la loi que de Dieu, le chrétien développe spontanément le droit sous la dictée de sa conscience, inséparable de la coopération de Dieu en lui ou de la grâce. C'est le droit de l'homme nouveau, ce n'est plus le droit du vieil homme.

« Les coutumes chrétiennes, ajoute M. Coquille, « avaient ennobli le travail, en appelant l'ouvrier aux « plus grands honneurs, à la plus haute considération. « Fils libre et dévoué de l'Église, il participait à la li- « berté des enfants de Dieu. Il était souverain ; dans la « sphère de ses droits et de ses intérêts, il ne relevait « que de lui, ne connaissait d'autre autorité que la

(1) *Monde* du 31 janvier 1863.

« sienne. La corporation, société vivante, que nul « n'avait créée, que nul ne pouvait détruire, se gou- « vernait et s'administrait. Elle avait droit de justice « sur ses membres. L'ouvrier n'était soumis qu'au ju- « gement de ses pairs, ce qui est véritablement la « liberté. Racine, dans sa Correspondance, s'étonne « d'avoir vu siéger à Uzès des ouvriers cardeurs en « robes rouges. La corporation était une société ; elle « avait ses trois ordres, maîtres, compagnons, ap- « prentis ; en quoi elle ne ressemblait pas à nos asso- « ciations d'ouvriers fondées sur l'égalité et dépour- « vues de gouvernement intérieur et de juridiction. »

M. Coquille a raison, les associations fondées sur l'égalité n'ont pas et ne peuvent pas avoir de gouvernement intérieur et de juridiction. Aussi même les socialistes ont été obligés de recourir à la hiérarchie des chefs d'atelier, des caissiers, des gérants. L'égalité sans hiérarchie est une utopie contre nature. L'égalité n'a de valeur que comme point de départ des hiérarchies. C'est le fonds commun ou toutes les supériorités doivent prendre racine.

Livrée à sa conscience chrétienne et à l'abri de suggestions socialistes, la classe ouvrière comprendrait aisément que la corporation, pour être vivante comme la famille et pour former un tout organique, a besoin d'une hiérarchie. Or, le catholicisme étant le principe typique d'organisation et d'association, comme nous l'avons prouvé, peut seul lui apprendre à fonder sa hiérarchie, dans la fraternité, en prenant pour point

de départ l'égalité. L'égalité est le point de départ, la fraternité le moyen, et la hiérarchie le but à atteindre. La corporation alors est constituée sur des bases indestructibles.

Le despotisme a de tout temps été l'ennemi de la véritable corporation, et réciproquement. Les communautés chrétiennes ont sapé à la longue le césarisme romain, leur ennemi acharné. Quand les hommes sont opprimés, ils éprouvent le besoin de se réunir et de se concerter. Le salut de la société actuelle est dans la corporation qui a fait le salut de la société antique.

Les corporations ouvrières et les communes du moyen âge où les corporations ouvrières exerçaient une véritable influence, ont été un mouvement de réaction contre les excès de la féodalité.

Les corporations modernes donneront le signal du mouvement de réaction contre le despotisme révolutionnaire, qui tend à s'établir partout en Europe sous la direction maçonnique. La classe ouvrière doit surtout se méfier de cette direction qui cherche à la pervertir, en l'engageant dans la révolution et en la détournant de la corporation chrétienne ou la confrérie.

On cherche à pervertir l'ouvrier, et à lui faire perdre la trace de la tradition du moyen âge où il a joué un si grand rôle, dans les villes et les communes en lutte contre la féodalité, sous les traits de laquelle le monde païen avait cherché à se reformer en corrompant le moyen âge et ses principes d'origine chrétienne et germanique du self-government.

Mais la maçonnerie, presque partout au pouvoir, aura beau faire, elle ne sera pas plus heureuse que le socialisme ; elle pourra un instant troubler et dérouter la classe ouvrière, mais elle ne parviendra pas à la détourner de sa voie. Malgré la perfidie de ses journaux et les faux mirages des utopistes, l'ouvrier tend instinctivement vers la corporation chrétienne.

Il en ignore les conditions, il tâtonne, il hésite. Les préjugés socialistes offusquent son esprit. Mais comme il y a toujours eu, dans les sociétés chrétiennes, « une « démocratie préconisée par les meilleurs génies, aimée « des plus grandes âmes » (1), une bonne et loyale démocratie, reposant sur les principes de religion, de famille, de fraternité professionnelle, l'ouvrier finira par ouvrir les yeux et par comprendre où sont ses véritables amis.

M. Coquille a fort bien compris cette démocratie, et il lui a souvent rendu hommage : « Cette démocratie des « arts et métiers était le gouvernement du peuple par « le peuple, le gouvernement des classes laborieuses « par elles-mêmes. Depuis, le peuple a été convié au « gouvernement de l'État ; il a perdu son autonomie, « et il n'a plus été que le comparse des intrigants et « des ambitieux. Est-ce que le peuple gouverne, juge, « administre quelque part? Il est gouverné, jugé, ad- « ministré par des gens d'une autre classe, séparés de « lui par l'instruction, par les habitudes, par les inté-

(1) *Rome et les deux Démocraties*, par M. E. Villedieu.

« rêts. Ni l'industrie ni le commerce ne décident chez « nous les affaires de l'industrie et du commerce : elles « sont remises aux mains de la finance, de la philoso- « phie, de la littérature, de l'économie politique (1). »

M. Coquille voudrait donc ouvrir à tous, aux ouvriers, aux commerçants, aux industriels, aux propriétaires, comme aux avocats, la porte de la Corporation, qui a fait par les ordres religieux la grandeur de l'Église. Et il appelle avec raison cette libre entrée dans la corporation sous toutes les formes la vraie liberté, cette liberté si vainement cherchée, pour laquelle on a fait vainement une demi-douzaine de révolutions, qu'aucun parti n'a pu nous donner et que le christianisme seul nous donnera.

II

Nous venons de parler de la corporation du monde païen et de celle du moyen âge. Mais hélas! il est arrivé à la corporation du moyen âge, ce qui est arrivé à la féodalité. Elle s'est corrompue ou on l'a corrompue immédiatement. La corporation de l'ancien régime a fini par ne plus être qu'une horrible caricature de la véritable corporation chrétienne.

Tout à fait à l'origine et dès le moyen âge, on voit la Griffe de la police et de la royauté s'appesantir sur la corporation et la marquer de son sceau indélébile de réglementation.

(1) *Monde* du 12 novembre 1862.

Dès l'an 1258, le prévôt de Paris Étienne Boileau érigea, sous le titre de confréries, les corporations en communautés. Il réglementa ainsi les diverses compagnies de marchands et d'artisans de Paris (1).

Louis XI favorisa les corporations des arts et métiers et il leur fit de nombreuses concessions. Il faisait même des dons aux corporations, vrais dons de Grec (2), car il conçut le projet de les placer sous la main et la dépendance du gouvernement pour faire tourner leurs forces au profit du trône (3). Tous les corps de métiers furent partagés et réunis sous soixante-une bannières des compagnies. Mais les bannières furent placées dans des coffres à trois clefs, et les armes des corporations ne pouvaient leur être remises que par ordre du Roi ! on voulait prévenir les séditions qui avaient forcé Charles VI à supprimer les corps de métiers.

Mais il y aurait un moyen encore plus radical de prévenir ces séditions, ce serait d'interdire le droit d'avoir des armes, et de diviser les corporations, dans les grands centres où elles seraient trop nombreuses, à Paris, par exemple, de manière à prévenir les dangers des rassemblements. Mais les corporations du moyen âge, même avec le droit d'avoir des armes, ne donnèrent aucun embarras au pouvoir depuis l'ordonnance de 1467.

Les corporations de l'ancien régime avaient fini par

(1) Il existe aux Archives du royaume un registre d'un grand nombre de ses statuts. J. 97. *Trésor des chartes.*

(2) Six pipes de vin, par exemple, aux mariniers de Notre-Dame de Montuzel, pour dépenser le jour de la solennité de la Confrérie.

(3) Ordonnance de 1467.

tomber dans un complet asservissement, asservissement de l'apprenti et de l'ouvrier aux maîtres, asservissement du maître à la police de l'État. La maîtrise était devenue un privilége, une sorte de champ clos où personne ne pouvait entrer qu'à des conditions onéreuses, sévèrement réglementées. C'était sans doute un moyen de prévenir la concurrence, mais ce moyen dégénérait en monopole odieux, souvent aussi gênant pour le maître que pour le simple ouvrier.

La loi *réglait* la forme, les droits et les devoirs de la corporation, son apprentissage, son compagnonnage, sa maîtrise. Elle *surveillait* l'exercice des droits de la corporation, les marques de ses marchandises. Elle *spécifiait* ses devoirs et ses contributions, le genre de *dépendance* de ses membres et surtout l'*inspection* qu'ils devaient subir pour leurs ouvrages.

La corporation de l'ancien régime était la contre-partie de la corporation libre et autonome du monde nouveau. La loi était trop sage, trop prévoyante; elle surveillait, spécifiait, inspectait beaucoup trop. C'était vraiment trop de sollicitude. La corporation de l'ancien régime était la corporation corrompue, la corporation sous la griffe du despotisme.

Ce n'était pas la corporation qui se réunit librement, où tous les membres demeurant libres de s'établir comme patrons ou de rester compagnons, s'assemblent et discutent librement leurs intérêts, sans préjudice des mesures de surveillance et de répression de droit commun contre les corporations dont les

réunions dégénéreraient en conciliabules politiques.

La corporation du monde nouveau n'est pas soumise, comme les anciennes corporations, à un examen et à un jugement; à aucune taxe et à aucun cautionnement, chef-d'œuvre, serment à l'autorité; à aucune défense de travailler la nuit; à aucun apprentissage réglé et limité. Elle ne jouit d'aucun privilége, d'aucune exemption. Elle n'a pas de roi des merciers ayant autorité sur les merciers, etc., etc. (1). Les ouvriers de la corporation nouvelle ne conservent en un mot de l'ancienne corporation du moyen âge que la Confrérie (2) ou son caractère religieux. Et ils substituent, à toutes ces entraves de la loi et de la coutume et à tous ces priviléges et charges, de simples réunions ayant pour objet de discuter ensemble et à l'amiable leurs intérêts, recueillir leurs économies dans des caisses d'épargne et de prévoyance, nommer des arbitres chargés de régler sans frais leurs différends.

Mais, comme les ouvriers de la corporation de l'ancien monde, les ouvriers de la corporation du monde nouveau auront leurs jours de repos, de recueillement et de fête. Sans compter leurs solennités particulières et leurs repas de corps, les fêtes de l'Église seront les fêtes des ouvriers. De la vie de brute que leur fait la

(1) De Laurière, *Glossaire du Droit français*, t. II, p. 329.

(2) La Confrérie purement religieuse du moyen âge, se distinguait de la Corporation, qui avait un caractère civil. Cependant il est des statuts où l'on trouve le mélange de la Confrérie et de la Corporation. Drapiers de Paris, *Ordonn. des rois de France*, t. III, p. 581-588.

démagogie ils passeront à la vie intellectuelle et morale. Ils seront alors vraiment affranchis.

III

Nous venons de remonter aux origines de la corporation ouvrière. Les corporations ouvrières, on le voit, ne sont pas une nouveauté. Jusqu'à la Révolution française, elles ont couvert l'Europe, et, si elles ont été abolies en France, elles existent encore, sous une forme ou sous une autre, dans une grande partie de l'Europe. Elles ne sont donc pas une utopie. Leur complète disparition en France est bien plutôt de nature à constituer la classe ouvrière dans une situation plus qu'utopique, dans une situation anormale ou contre nature.

Les corporations ouvrières existent encore en Angleterre. Le prince de Galles a été reçu, à l'occasion de son mariage, membre de l'antique corporation des poissonniers de la Cité de Londres, insigne honneur! et, après la cérémonie de son admission, il a reçu les félicitations de la corporation sur son prochain mariage. Il a pris part ensuite à un splendide déjeuner servi dans la magnifique salle qui a vue sur le pont de Londres. Il existe dans la Cité de Londres un certain nombre de corporations de cette espèce qui, autrefois, formaient des guildes commerciales et imposaient des règlements à chaque branche d'industrie.

Leurs anciens priviléges, sous ce rapport, sont depuis longtemps tombés en désuétude; mais les compagnies

elles-mêmes fleurissent encore et constituent des corporations distinctes et subordonnées à la grande corporation ou municipalité de la Cité. Plusieurs d'entre elles, telle que la compagnie des orfévres, celle des merciers celle des marchands tailleurs, celle des épiciers, ont des revenus énormes, consacrés principalement à des établissements de bienfaisance, d'éducation et d'hospitalité.

Parmi elles, la compagnie des marchands de poisson, qui n'a rien à faire aujourd'hui avec la pêche, est une des plus riches. Tous les principaux hommes d'État whigs ont été membres honoraires de cette corporation, et nombre de grandes harangues et de manifestes ont été prononcés dans ses banquets. Elle a compté des rois dans ses rangs. George III et le Prince-Époux comptèrent parmi ses membres; plusieurs des fils de George III en firent également partie. Enfin, l'héritier présomptif de la Couronne a suivi l'exemple de son père, à l'occasion de son mariage, auquel ont assisté la plupart des corporations, accompagnées de bannières à leurs armes, portant les images de leurs patrons et des écussons à leurs antiques devises.

Mais l'Allemagne surtout se distingue, en ce moment, par la création de corporations ayant le caractère éminemment chrétien du Monde Nouveau. Et, si nous ne nous hâtons, nous serons devancés par elle en fondations de ce genre.

L'association du compagnonnage catholique, fondée

par l'abbé Kolping, ancien ouvrier, est placée sous le patronage de l'Église « Fidèle à son but de moraliser « les ouvriers et de raviver leur vie religieuse, dit « M. Hermann Kuhn, elle embrasse la vie entière de « l'ouvrier, depuis l'apprentissage jusqu'à son établis- « sement, et elle l'aide dans sa vie matérielle et morale. « Elle possède, dans presque toutes les villes où elle « s'est établie, une maison qui sert aux ouvriers d'école « du soir, de lieu de réunion le dimanche et les jours « de fêtes, et d'hôtel pour les associés en voyage.

« Les caisses d'épargne, formées par les cotisations « hebdomadaires des membres, fournissent le capital « des avances, des prêts aux membres qui s'établissent et « continuent à appartenir à l'association par leur affilia- « tion à la Société des maîtres (*Meisterverein*), laquelle « se recrute presque exclusivement parmi les membres « du compagnonnage catholique. Les apprentis forment « de même une association coordonnée au compagnon- « nage, dont les membres protégent et surveillent ces « apprentis de concert avec les maîtres. C'est donc, sous « tous les rapports, la corporation qui renaît au dix-neu- « vième siècle, sur les principes des anciennes corpora- « tions. Le bien qu'elle a déjà fait est immense, et s'étend « encore tous les jours, malgré les entraves législatives. « Sous le rapport social, elle garantit l'ouvrier contre « la toute-puissance du capital, en l'habituant à l'éco- « nomie et à la réunion des forces par l'association. « C'est ainsi que se trouve résolue, mieux que par toute « autre institution, la grande question sociale posée et

« agitée dans les écoles des libres penseurs et des so-
« cialistes (1). »

A Berlin, Hambourg, Münster, Cologne, etc., ce mouvement général des ouvriers vers l'association se manifeste avec plus d'intensité, et a su se préserver de l'immixtion des meneurs révolutionnaires. Une réunion générale de délégués des ouvriers a eu lieu à Weimar. Cette réunion a décidé la fondation d'une association générale des ouvriers (*Handwerkerbund*), pour réunir tous les moyens de créer des corporations basées sur les conditions actuelles de la société.

Les associations économiques d'ouvriers (*Erwerbgenos senschaften*), organisées par M. Schultze-Delitsch, député radical de Berlin, ont eu un véritable succès populaire. Le procédé de M. Schultze consiste à réunir un certain nombre d'ouvriers, qui prennent l'engagement de verser leurs économies dans une caisse commune; ces économies servent à faire des prêts aux affiliés, à acheter en gros les matières premières et des vivres et à les revendre ensuite aux associés. L'artisan trouve ainsi le crédit nécessaire, les matières premières à meilleur marché, et, tout en restant dans son atelier, il a les moyens d'échange du capitaliste.

Les 50 millions de thalers d'affaires que ces associations font annuellement et qui augmentent toujours, démontrent l'immense succès qu'elles ont trouvé en

(1) *Monde* du 13 novembre 1862.

Allemagne, et presque exclusivement dans les petites villes.

La possibilité d'organiser les corporations ouvrières n'est donc pas une question. Mais l'esprit catholique surtout est favorable à leur établissement, et c'est une nouvelle preuve que le catholicisme est le véritable principe de l'association. Le protestantisme en Allemagne a voulu créer aussi son compagnonnage, mais il a démontré une fois de plus qu'il était condamné à une stérilité relative ; il a réuni à peine 5 à 6,000 membres quand le compagnonnage catholique en a réuni 20,000 facilement.

L'ouvrier a donc fort peu à attendre en dehors de l'Église, même au point de vue de ses intérêts matériels, puisque c'est à peine si le protestantisme peut aller jusqu'à la corporation. Que serait-ce si on lui demandait d'aller jusqu'à l'association, ou même jusqu'à la communauté religieuse ? Ici éclaterait son impuissance absolue, l'Église seule pouvant donner à l'ouvrier, avec des vertus surnaturelles, l'idée et le goût du célibat, de la vie et du travail en commun, résultant de la mortification des caractères et de la pensée des récompenses éternelles.

La question démocratique et sociale n'est donc pas une question pour le catholicisme, mais sa solution dépend du triomphe du catholicisme. Avec le catholicisme toutes les difficultés s'aplanissent et la corporation ouvrière fonctionne régulièrement au grand avantage du peuple et de la société. Sans le catholi-

cisme les difficultés surgissent de toutes parts, et les corporations ouvrières, au lieu d'être un élément d'ordre, de conservation et de liberté, peuvent devenir un obstacle à la liberté et une source de désordres et de perturbations.

CHAPITRE XIX

LES CORPORATIONS OUVRIÈRES ET LES CORPORATIONS RELIGIEUSES. LEURS HARMONIES.

I

« La grâce était grande parmi les chrétiens. Il n'y « avait pas de pauvres parmi eux (1). »

Le christianisme finira, comme il a commencé, par un déploiement extraordinaire de charité consistant, non dans un dépouillement absolu du chrétien venant tout apporter aux pieds des Apôtres, comme dans la communauté primitive, mais par un libre concert des membres de la classe ouvrière se protégeant les uns les autres par le travail, l'épargne, la bonne conduite et une sage distribution des forces et des secours. Ce concert intelligent, noble et généreux de la classe ouvrière envers elle-même, allégera singulièrement les charges des familles riches, et leur permettra de reporter leurs dons sur les misères inséparables de la condition humaine, que ce système de réciprocité et de bons services des ouvriers les uns envers les autres, ne serait pas parvenu à prévenir entièrement.

(1) V. Act. des Apôt., c. II, v. 45, 46; c. IV, v. 32-33.

Devant ce déploiement de zèle, de charité, de prévoyance et d'intelligence, où riches et pauvres auront fait tout ce qu'on peut raisonnablement exiger d'eux, Dieu, mis en demeure de remplir ses promesses, ne voudra certes pas être en reste de générosité. Or ses promesses sont positives.

Gardez mes commandements... et je vous donnerai du pain à satiété, et j'établirai la paix en vos contrées... Je vous garderai... je marcherai au milieu de vous... Je serai votre Dieu, vous serez mon peuple (1)... *Je remplirai de biens ceux qui ont faim* (2), etc., etc.

La plupart des promesses bibliques, à la vérité, semblent avoir été faites en vue du peuple juif. Mais elles ont toutes en même temps un caractère général, et il est permis d'espérer que Jésus-Christ, ayant aimé les pauvres d'un amour de prédilection, ne voudra pas être moins généreux pour eux, à l'époque des grands labeurs de la fin qu'à l'époque des grands labeurs de l'Exode.

Le Christ a dit dans l'Évangile : Les convives se font attendre; allez dans les rues, les carrefours, les places publiques, et faites entrer la foule au banquet de l'époux, pauvres, femmes, enfants, sans acception de personne.

Avec quelle solennité Dieu, par l'organe du père de l'enfant prodigue, reproche au fils resté fidèle de ne pas prendre part aux joies et aux réjouissances de l'enfant *perdu et retrouvé !*

(1) Lévit., ch. XXVI.
(2) Saint Luc, c. I, 53.

L'humanité perdue sera retrouvée à la fin des temps et conviée *au souper des noces de l'Agneau* (1).

Mais cette société du souper des noces, où Dieu rivalisera d'amour avec les hommes et où Jésus-Christ leur donnera son cœur, suivant la promesse faite à la bienheureuse Marie Alacoque, « ne pouvait s'étendre partout, « dit M. l'abbé Gabriel (2), avant que l'action prolongée « du christianisme n'eût dissous complétement tous « les éléments de la société païenne... Au jour de l'ac- « complissement de cette œuvre laborieuse, poursuivie « depuis près de deux mille ans, l'empire de Satan, « *prince du monde*, sera anéanti et Jésus-Christ attirera « tout à lui (3). »

Fondés sur les promesses divines, que nous pourrions multiplier à l'infini, et sur les pressentiments des docteurs et des Saints, les catholiques peuvent donc, sans crainte d'être démentis par Dieu, convoquer *au souper des noces de l'Agneau* riches et pauvres revenus à une meilleure vie. Ils peuvent les convoquer à ce banquet de l'enfant prodigue retrouvé, ou à ce repas, à table ouverte, où maîtres et patrons s'asseyeront à la place d'honneur, sous la présidence des plus grands noms, comme le Christ s'asseyait aux banquets dont son glorieux pèlerinage fut si souvent honoré, au rapport de Catherine Emmerich. A ces banquets où, suivant la révélation touchante de cette bienheureuse fille, le

(1) Apoc., ch. xix.
(2) *Le Christ et le Monde*. Paris, 1862, p. 384.
(3) Apoc., ch. xx.

divin Auteur du sermon de la montagne se levait de table, pour voir par lui-même si les convives assis aux dernières places, les femmes, les enfants, les pauvres, étaient servis et leur faisait passer les plats. Pleurez donc, ô riches et pauvres, pleurez d'amour à la vue de ce spectacle qui renferme à lui seul la révélation du monde nouveau, du monde du travail (1) et de la bonne vie, où Jésus-Christ servira à table riches et pauvres (2).

II

L'organisation du peuple en autonomies *se suffisant à elles-mêmes*, — c'est, au dire d'Aristote (3), le caractère

(1) « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que « tu retournes dans la terre. » (Gen., ch. III.) Le monde nouveau sera donc un monde de travail, puisque le travail devra durer jusqu'à ce que l'homme soit rentré dans la terre.

(2) C'est une chose vraiment ravissante et qui doit émaner d'une secrète révélation de Dieu, que l'insistance de la bonne Catherine, à représenter le Seigneur assistant à une foule de repas chez les riches, les pauvres, les publicains, les pécheurs, les païens même, et se levant constamment pour instruire tout le monde et veiller à ce que les derniers assis, petits et pauvres, fussent servis et honorés. Nous n'attachons aux révélations de Catherine Emmerich que l'importance qu'y attachent les personnes sages, comme dom Guéranger, le P. Faber, de Stolberg, Overberg, M. l'abbé Cazalès, Mgr Sailer, Mgr Wittmann, Mgr l'évêque de Limbourg et les autres évêques qui ont approuvé la lecture de ces révélations. « En lisant ces visions, « dont l'ensemble est d'une grande beauté, dit dom Guéranger, et « qui portent fréquemment la trace d'une lumière surhumaine, on « ne peut s'empêcher de reconnaître une action providentielle « s'exerçant, sur la contrée de l'Europe où le rationalisme a fait le « plus de ravages, pour aider à raviver cette foi pieuse qui languis- « sait et que l'enseignement abstrait ne donnera jamais. »

(*Marie d'Agréda.*)

(3) *De Rep.*, l. I, c. II.

des autonomies, — est une chose impraticable, une utopie ! Oui ; mais sa réalisation dépend du bon vouloir des catholiques.

L'organisation du peuple en corporations se suffisant à elles-mêmes est la plus grande des utopies, la plus digne par conséquent de stimuler ou d'enflammer le zèle des Saints, qui ont réalisé des utopies autrement utopiques. Il n'y a pas trop à compter sur les catholiques savants. Ils comprendront cette utopie quand elle sera réalisée. Les Saints la comprendront avant, car c'est à eux de la réaliser, avec le concours et aux acclamations des multitudes.

Il n'y à compter que sur les Saints; l'initiative du mouvement ne peut partir que des Saints. Mais s'il en vient, et il en viendra parce qu'ils sont nécessaires et appelés par la situation, la plus grande utopie des siècles est un fait accompli.

Il suffit à un Saint, ayant, avec une âme populaire, les vrais instincts du peuple, et sachant faire vibrer la corde généreuse du cœur des masses, il suffit à ce Saint d'enlever un seul corps de métier, le corps honorable des typographes, par exemple, pour que le mouvement d'organisation éclate et prenne des proportions colossales.

Les ouvriers typographes doivent à leurs frères de se mettre à la tête du mouvement. Ils sont les mieux dotés sous le rapport des connaissances et leur profession a un prestige populaire.

Mais, s'ils ne veulent ou ne peuvent prendre la tête

du mouvement, qu'un corps de métier de simples femmes, de simples ouvrières, le prenne, et le monde est renouvelé par la Femme.

La promesse de la rédemption du peuple, aux derniers jours, a été faite à la Femme, aux premiers jours. La Femme doit écraser sous son faible talon la tête du Serpent (1). A la Femme donc de prendre, à la voix d'un Saint ou d'une Sainte, la glorieuse initiative du monde nouveau, du monde du peuple affranchi de la misère par le travail et la bonne vie. La femme ouvrière est la plus malheureuse. Le Christ lui donnera son cœur, et la Vierge attachera sur sa bannière, sur la première bannière des corporations ouvrières, la rose mystique de la délivrance. Il suffit d'une sainte femme, ayant vécu de la misère de l'ouvrière et ayant le don de l'intelligence et du cœur, pour commencer le mouvement! Les organisateurs ne manqueront pas ensuite (2).

III

Mais c'est surtout aux corporations religieuses, aux corps de métiers du bon Dieu, hommes et femmes, de produire des Saints et des Saintes, dignes de prendre l'initiative de l'organisation des corporations ouvrières,

(1) Gen., III.

(2) M. Decourdemanche s'occupe déjà avec succès d'organiser pratiquement et légalement en association, non-seulement des familles chrétiennes, comme nous l'avons dit au chapitre IX, mais encore toute espèce de corporations religieuses ou industrielles. C'est sa spécialité.

des corps de métiers du peuple. A eux de présider à cette organisation. Au Christ, dans la personne de ses plus dignes serviteurs, l'honneur de la grande initiative des derniers siècles.

Le Christ est le grand monarque du monde nouveau! à la compagnie du Christ, à la compagnie de *Jésus* d'enfanter des Saints pour le grand œuvre. Le jésuite a l'oreille des riches. Ce n'est pas sans une secrète permission du Seigneur que le patriarche de la compagnie de Jésus, saint Ignace de Loyola, le plus profond politique des temps anciens et modernes, parce qu'il a élevé la politique la plus profonde au niveau de la sainteté la plus haute, a insinué à sa Compagnie de cultiver les supériorités sociales, de se ménager le cœur des grands dans l'intérêt des multitudes.

Aujourd'hui le sceau mystérieux de cette insinuation divine va être brisé, ou plutôt il est brisé. Au jésuite, au plus impopulaire des hommes, de devenir le plus populaire des hommes, en insinuant aux riches et aux puissants qu'ils ne peuvent plus suffire aux exigences de la misère et aux charges épouvantables qu'un siècle industriel va sans cesse accumulant sur leurs têtes. Oui, le riche est incapable de répondre à toutes les demandes, à tous les besoins, à toutes les larmes de la multitude!

Un secret bien simple, écrit à toutes les pages des Livres Saints va nous donner la clef de l'énigme de saint Ignace de Loyola, le sphinx de la sainteté. Ce secret bien simple, le voici. Dieu veut soulager les riches et

les pauvres, en apprenant aux ouvriers à se passer des riches, par le travail et la bonne vie arrosés des bénédictions de Dieu, afin que les riches puissent consacrer, sans succomber, leur superflu aux misères irrémédiables des pauvres.

Les jésuites ont l'oreille des riches, à eux de leur insinuer la bonne nouvelle ! Les voilà mis en demeure !

La compagnie de *Jésus*, dans le monde de *Jésus*, doit avoir le grand rôle, comme ayant été la plus persécutée et la plus méprisée. A elle d'arborer le Labarum du monde de Jésus. A elle *de précipiter et d'enchaîner le vieux Serpent dans l'abîme* (1). Elle aime le peuple, l'insinuation de saint Ignace est le chef-d'œuvre de l'amour populaire, de l'amour de Jésus prenant le droit chemin et le plus pratique pour conquérir à Dieu les multitudes. Aussi saint Ignace aimait les pauvres et les petits enfants d'un amour extraordinaire. Son institut est l'institut des enfants des riches élevés pour le Seigneur, et des catéchismes populaires comme délassement aux grands travaux de l'intelligence.

La compagnie de Jésus a horreur de l'accaparement des richesses et des terres ou des fondations opulentes en sa faveur, tentation effroyable à laquelle d'autres Ordres religieux ont succombé.

La compagnie de Jésus est née pauvre et est restée pauvre. Sa constitution, fondée sur le principe du morcellement ou de la dotation des colléges, quand ses autres maisons vivent d'aumônes, est une constitution

(1) Ch. XX de l'Apocalypse.

éminemment démocratique, puisqu'elle fait consister l'action et la puissance, non dans la richesse, mais dans la Parole ; leçon terrible donnée à ceux qui regardent l'opulence, et surtout l'opulence territoriale *exagérée*, objet d'envie et d'exécration populaires, comme une chose *absolument* nécessaire à l'indépendance du Sacerdoce.

Les frères ignorantins aussi nous semblent propres à produire des Saints pour la grande initiative des temps nouveaux. Le frère ignorantin a l'oreille du peuple, si le jésuite a l'oreille des riches et des puissants. Qu'ils se concertent !

Que les Saints de saint-Ignace donnent la main aux Saints du vénérable de la Salle. La parole des uns tombe dans l'âme du fils de famille, la parole des autres dans celle du fils de l'artisan. A eux de s'entendre pour résoudre la terrible antinomie du riche et du pauvre, du maître et de l'ouvrier, du capital et du travail. Une heure de conférence d'un Jésuite expérimenté avec un Ignorantin expérimenté, et le problème social est résolu ! dans l'idée bien entendu, car il faudra en outre conquérir la liberté de Dieu, avant de pouvoir réaliser le bien des multitudes. Mais quand les multitudes comprendront, la liberté de Dieu ne se fera pas attendre ! et alors les francs-maçons et les saints-simoniens pourront replier leur pavillon !

A la mystique de venir au secours de la pratique ! Et la sœur de Saint-François de Salles ou de Saint-Joseph, institutrices de la fille de l'artisan, et la religieuse du

Sacré-Cœur, institutrice de la fille de la duchesse, n'ont-elles pas aussi à déposer quelques paroles d'intelligence dans ces jeunes cœurs si bien faits pour s'entendre! à la Femme aussi de porter à l'oreille du riche et à celles du pauvre la parole du monde nouveau!

Des harmonies étranges, mystérieuses, qui nous ravissent sans pouvoir bien nous l'expliquer, nous apparaissent en ce moment entre les corps de métiers du Peuple et les corps de métiers du bon Dieu; entre les corporations ouvrières et les corporations religieuses.

Il nous semble que le salut du monde doit sortir de ces deux sources sacrées, de l'âme du peuple en froc, ou sous le voile de la virginité, et de l'âme du peuple en tablier de travail, le marteau et l'équerre en main, symboles maçonniques, dignes d'être portés par des mains religieuses. Reprenons ces insignes sacrés des mains des francs-maçons.

Satan s'est accoutré des insignes du Christ, du fils du charpentier, charpentier lui-même. A saint Joseph et au Christ à remettre ces insignes sacrés du travail et de la bonne vie, entre les mains des corps de métiers du Peuple par l'intermédiaire des corps de métiers du Bon Dieu.

Saint Joseph, le charpentier, le premier en rang dans le compagnonnage (1), harmonie étrange! est le père

(1) L'état de charpentier occupe le premier rang dans la hiérarchie du compagnonnage. Voyez l'ouvrage de M. Agricol Perdiguier sur *le Compagnonnage*. On y trouve des détails singulièrement instructifs et intéressants sur les mœurs intimes des ouvriers compagnons.

du monde nouveau, dont Marie est la mère, et Jésus le grand monarque! Cela veut dire que le monde nouveau sera le monde de l'artisan affranchi par le travail, le sacrifice et l'amour : par le travail (saint Joseph), par le sacrifice (Jésus), par l'amour (la Vierge).

Jésus entre Joseph et Marie.

Le travail, le sacrifice, l'amour.

Le travail du peuple, le sacrifice du riche, l'amour de tous.

Jésus-Christ donnant son cœur à tous et devenant, par ce don du cœur, l'époux de l'humanité et le grand monarque, le monarque pacifique, régnant par le cœur sur tous, entre Joseph et Marie, entre l'Artisan et la Femme, entre le Travail et l'Amour le par sacrifice.

Tout est dans ces quelques mots!

C'est le règne du Père, du Fils et du Saint-Esprit, avec un caractère spécial, le caractère de l'amour, ou du Saint-Esprit qui, étant l'expression de toutes les tendances divines, sera plus spécialement l'expression du monde des derniers temps, ou l'expression des dernières tendances divines à l'égard de l'humanité.

Ce sera l'accomplissement, grâce à l'initiative du Peuple et des Saints, grâce à l'initiative de la Femme, de la prière que l'humanité fait tous les jours à Dieu depuis près de deux mille ans : *que votre* RÈGNE *arrive, que votre volonté soit faite sur la* TERRE *comme au ciel.*

Ce sera le triomphe!

CHAPITRE XX

L'ÉTAT DANS LE MONDE NOUVEAU.

I

La régénération de l'individu par le travail, le sacrifice et l'amour, c'est la régénération de la Corporation, de la Commune, du Parlement, du Pouvoir, de la société tout entière. L'individu régénéré, tout est régénéré.

Jésus-Christ, en venant régénérer l'individu, a donc fait la plus considérable et la plus radicale de toutes les révolutions. Il y a en germe dans le christianisme de quoi dépasser les théories des utopistes les plus hardis.

Avec le christianisme largement compris et appliqué tout est possible, même le paradis sur la terre, le paradis du travail et du sacrifice devenus attrayants par l'amour. Tout est doux et léger à celui qui aime. L'amour, c'est le ciel de celui qui travaille et qui souffre.

Jésus-Christ, venant régénérer l'humanité, ne s'est occupé que d'une chose, la régénération de l'individu. Il a appris à l'individu à opérer sur lui-même par la prière, le retranchement, l'esprit de sacrifice. Mais,

connaissant la faiblesse de l'individu, il lui a donné des moyens surnaturels et un sacerdoce pour rendre cette réforme de lui-même facile. Quelle bonté!

Le sacerdoce est donc l'instrument de régénération de l'individu et de la société, un véritable instrument de rénovation générale, l'élément essentiel de l'état chrétien, sa cheville ouvrière!

L'élimination du prêtre, c'est le retour à la barbarie, au paganisme.

L'État chrétien se compose donc nécessairement de deux hiérarchies, la hiérarchie civile et la hiérarchie sacerdotale.

Ces deux hiérarchies s'appellent et se complètent. Voyons leur jeu et leurs harmonies.

La hiérarchie civile se compose de corporations, d'associations, de communes, de magistrature, de parlement, d'un chef de l'État; la hiérarchie sacerdotale se compose parallèlement d'ordres religieux, d'évêques, de conciles, d'un chef ou pasteur suprême. Mais la hiérarchie sacerdotale appartient à un ordre supérieur, à l'ordre divin. Elle représente Dieu, et la hiérarchie civile l'homme.

C'est donc à la hiérarchie sacerdotale à pénétrer au cœur de la hiérarchie civile, et non à la hiérarchie civile à pénétrer au cœur de la hiérarchie sacerdotale. Aussi nous allons retrouver l'action cachée du prêtre au fond de toutes les corporations, de toutes les autonomies civiles, car leur vie vient de Dieu par le canal du Sacerdoce.

Suivons le phénomène à travers l'homme et les diverses corporations.

II

L'homme est libre dans l'état chrétien, mais c'est la religion qui, en affranchissant l'homme et en le retirant de la servitude des passions, lui ouvre le champ sans limites de la liberté indéfinie au sein de Dieu.

Dans la corporation ouvrière l'ouvrier, libre de cette liberté illimitée que la religion seule procure, s'associe au patron, discute avec lui ses intérêts, parlemente avec lui, s'élève par ce contact et cette discussion au niveau du patron par l'intelligence, par le cœur, par la pratique de la libre parole. Au sein de cet embryon d'État, se forment des orateurs, des penseurs, des artistes en leur genre qui n'ont rien de commun avec les orateurs, les penseurs, les artistes que les autres associations produisent à l'envi. C'est la mâle éloquence de la vie au jour le jour, l'éloquence de la faim qui crie, de la misère qui pleure, c'est l'art du désespoir qui se résout en espérance, c'est la philosophie pratique, la philosophie de Jacques Bonhomme qui vaut bien l'autre. Mais au fond le christianisme inspire tout cela; et les maximes évangéliques, sous leur forme nette, loyale, sincère, sans distinctions et sans ambages, seules, tranchent toutes les questions.

C'est le sermon de la montagne, se reproduisant sans cesse sous mille formes, comme il se reproduisait sans cesse dans la plupart des prédications de Jésus dont il

était le thème favori, s'il faut en croire Catherine Emmerich : *Heureux les pauvres d'esprit! heureux ceux qui souffrent!* etc.

L'ouvrier associé à son patron et discutant avec lui les intérêts communs de la corporation, c'est l'ouvrier au Pouvoir, c'est l'ouvrier dans son parlement véritable, dans sa politique à lui, mais en dehors de la politique qui divise, détruit, brûle et égorge. C'est l'ouvrier apprenant, dans ce maniement du pouvoir ou du gouvernement limité à ce qui le concerne, l'art même du gouvernement; orateur, diplomate tour à tour, et par cette pratique des affaires s'élevant ainsi sans cesse dans l'ordre moral et intellectuel.

Mais il perd tout le fruit de cette libre pratique et il retombe dans l'abrutissement, s'il ne tient ses assises le dimanche, afin que le dimanche soit chômé, s'il ne vit ce jour-là de la vie du Christ ou de la vie morale : de sa vie à lui, se perfectionnant sans cesse et sans effort, par le seul contact de ses frères, assemblés religieusement à l'église et dans la salle de la Corporation, le dimanche. Toujours la religion au fond, c'est-à-dire le Sacerdoce.

Les mêmes phénomènes d'activité pratique se reproduisent, mais toujours mêlés à la religion, dans toutes les autres associations et corporations de l'État, avec un déploiement de vie variée à l'infini. Car le franc jeu de la magistrature, par exemple, ne saurait produire les mêmes formes de vie que le franc jeu de la corporation ouvrière; les mœurs, les habitudes et les

intérêts étant différents. On doit en dire de même de la corporation des hommes de lettres, des artistes, des savants. Mais cette variété d'éloquence, de poésie, de philosophie, de politique, de diplomatie, s'évanouit dans le vide, si la religion ne l'inspire. Les Communes, dans l'État chrétien, ont une autre langue que les deux chambres du Parlement. Mais que deviennent les garanties d'ordre et de conservation, si la religion ne préside encore ici à toutes les délibérations? Nous retrouvons donc toujours, au fond de tout, l'action cachée du Sacerdoce, ou la main invisible de Dieu.

Et cette pénétration incessante de Dieu, c'est la pénétration même de la liberté. C'est le Prêtre qui se glisse partout, dans la conscience de l'individu, dans la famille, l'atelier, la boutique, la commune, le parlement, la cour des chefs de république ou d'empire, pour soustraire l'humanité à la servitude des passions et la lancer à toute vapeur dans les sphères sans limites de la liberté pleine, de la liberté de Dieu. Son action est donc ici purement spirituelle et s'exerce dans le for intérieur, librement acceptée si l'homme veut rester libre, librement repoussée s'il veut rester esclave.

Si l'homme échappe au Prêtre, il tombe dans la servitude, et il en est de même de l'État et de toutes les autonomies qui composent la hiérarchie civile.

Mais si le prêtre dépasse les limites de son domaine spirituel et fait irruption dans le temporel, il tombe à son tour dans la servitude. Une réaction se produit contre lui, l'Homme se redresse en face de lui avec co-

lère, et l'État forge à son adresse des lois liberticides. Le Prêtre devient le paria de la société pour avoir voulu la *dominer* sans mission et sans titre.

Dieu veut descendre au cœur de l'homme et de toutes les autonomies sociales, au cœur du peuple et des magistrats. Mais c'est une union purement spirituelle qu'il veut contracter avec l'humanité. Il vient nous *affranchir* et non nous *opprimer*. L'amour est son arme de guerre.

Le Sacerdoce doit s'armer de cette arme, s'il veut percer l'humanité au cœur.

C'est l'Amour, sous les traits d'un beau Séraphin, au visage enflammé, qui perça le cœur de sainte Thérèse avec un dard d'or dont la pointe était en feu (1).

L'Amour est une flamme qui pénètre partout dans le plus intime de l'âme. Dieu veut, avec cette flamme, faire le monde nouveau en l'embrasant.

III

Représentons-nous maintenant l'État, dans le monde chrétien, universellement embrasé de cette flamme et transpercé au cœur d'outre en outre par le dard en feu du Séraphin.

Les deux hiérarchies, la Hiérarchie civile et la Hiérarchie sacerdotale, pénétrées d'amour, s'embrassent et s'unissent au lieu de se déchirer et de se faire la guerre.

(1) Œuvres de sainte Thérèse; Paris, 1852, t. I, p. 398. Trad. du P. Bouix.

Le peuple est laborieux, économe, de bonne vie et mœurs; Dieu bénit ses travaux et sa bonne conduite; il lui donne de ces lumières naturelles ou plutôt surnaturelles de l'Amour, de ces lumières de flamme, qui montent sans effort du cœur à la tête et la remplissent d'idées saines et droites.

Les passions humaines perdent de leur empire, les dissentiments civils, au lieu d'aboutir à la guerre civile, se résolvent par des transactions. Une rivalité généreuse de sacrifices s'établit entre les termes opposés de chaque antinomie, entre la noblesse et le peuple, l'ouvrier et le patron, le riche et le pauvre, les gouvernants et les gouvernés, et il résulte, de cette émulation à vouloir s'immoler les uns aux autres, que le sacrifice devient léger et pour ainsi dire insignifiant et pour les uns et pour les autres.

Le peuple se suffit à lui-même, l'amour de Dieu met en honneur le célibat. La population s'accroît régulièrement, mais elle est contenue, dans des bornes raisonnables, par le développement des corporations religieuses d'artisans et de paysans, se vouant à la virginité dans des communautés, hors du monde, ou même au sein de familles patriarcales, dans le monde.

La liberté préside à toutes les relations civiles, commerciales, industrielles, politiques, internationales et religieuses, et une liberté illimitée, puisqu'elle s'exerce dans l'ordre, la liberté de Dieu même.

L'Empire et le Sacerdoce, au lieu de se jalouser, de chercher à se dominer, concourent à l'œuvre com-

mune, le Sacerdoce dans le for intérieur, l'Empire dans le for extérieur. L'ordre moral et l'ordre matériel se donnent la main. Dieu donne à l'homme le baiser de paix que les hommes se sont donné.

L'État devient une famille, la sainte famille : la famille de Joseph, Jésus, Marie; du Père, du Fils, du Saint-Esprit.

Les Croisades du monde chrétien contre le monde infidèle s'organisent, pacifiques ou sanglantes, suivant les cas. Le drame des guerres justes et bienfaisantes se joint au drame du travail et de la misère poursuivie dans ses derniers retranchements, au prix des plus rudes labeurs. La divine Épopée de la grande lutte finie se continue sous une autre forme mais toujours triomphale.

Les hommes se passionnent pour bien faire comme autrefois pour mal agir; les passions s'exaltent par l'émulation. L'homme plus rapproché de Dieu reçoit de lui des communications intimes; les Esprits bienheureux se mettent plus directement en relation avec l'humanité. A la divine Épopée de la terre répond la divine Épopée du ciel, ou plutôt ces deux Épopées n'en font qu'une. L'histoire du ciel nous ouvre les secrets de la terre, l'Art s'exalte et produit des chefs-d'œuvre devant lesquels les Cafres et les Esquimaux du monde nouveau, transportés d'enthousiasme, s'écrieront, en parlant de nos grands hommes anciens ou modernes : Les Barbares !

Il est dans l'ordre que la Famille humaine réalise

tout ou partie de ces merveilles, puisque des hommes les conçoivent et montrent clairement les moyens pratiques de les réaliser avec un peu de zèle, la moitié du zèle à peu près dépensé par Voltaire à pervertir les hommes, au dix-huitième siècle, et par les Francs-Maçons à leurrer les multitudes, en plein dix-neuvième.

Ayons un peu d'amour, la science nous sera donnée par surcroît, avec le style de feu et la parole de flamme du Saint-Esprit, et les multitudes ravies suivront le mouvement avec entrain.

CHAPITRE XXI

IMPUISSANCE DE LA POLITIQUE DE PARTI.

I

En voulant donc que la religion pénètre l'homme dans l'intimité de son être, et, par l'homme, toutes les classes de citoyens et toutes les formes politiques et sociales, nous croyons défendre de tous les intérêts humains le plus important, et nous plaindrions sincèrement ceux qui ne se montreraient pas sympathiques à une tentative ayant pour objet de ramener à la pratique de la religion un siècle sceptique et indifférent (1). Que ce siècle présomptueux étudie donc la Religion puisqu'il l'ignore, et qu'il l'étudie d'une manière sérieuse, avec le désir de s'éclairer, et non avec la légèreté de ses Critiques; qu'il l'approfondisse surtout, elle ne l'a pas encore été suffisamment. C'est un abîme de profondeur scientifique, philosophique et politique. Toutes les questions même économiques et sociales

(1) Les souverains réunis au Congrès de Vienne, en 1815, ont exprimé cette pensée dans le traité de la Sainte-Alliance; mais ils n'ont pas su y rester fidèles, et Dieu les a punis en les frappant d'impuissance.

tiennent par leurs racines à cette religion sublime ; nous l'avons montré, dans notre *Démocratie* et nous le montrons dans ce livre, pour la science politique et sociale ; nous l'avons montré ailleurs pour les sciences positives (1) et pour la philosophie (2).

Il n'est pas de mystère ou de dogme qui ne jette sur les problèmes les plus ardus de l'ontologie, de la psychologie, de la physiologie, de l'éthique, comme de la politique et de la science sociale, des lumières éblouissantes. Des esprits superficiels, comme la plupart des esprits de ce siècle, peuvent seuls méconnaître que le monde surnaturel, dont la religion catholique est la haute expression, est réellement, avec ses dogmes et ses mystères, l'Archétype ou le mode suivant lequel le monde naturel a été fait : cela ressort avec une clarté saisissante de l'étude comparée du monde naturel et du monde surnaturel, du monde physique et du monde moral. Et il n'est pas de molécule qui ne rende hommage à la religion en nous présentant, dans sa constitution intime, une représentation en miniature de la Trinité du christianisme.

Tout se tient, tout s'enchaîne. La Religion relie le Cosmos, de l'atome à Dieu, et vouloir l'exclure de la politique, c'est bannir de la société son liant et sa raison d'être, c'est la livrer à une anarchie et à une dissolution irrémédiables.

(1) Voir nos *Essais sur l'Être divin ou Recherches scientifiques des lois universelles*.

(2) Voir *le Philosophe devant le Cosmos*.

II

La première et la principale cause d'impuissance de la politique c'est donc l'oubli de Dieu, procédant de l'ignorance profonde de la religion, condition fondamentale de la solidité et de la durée de tout établissement politique. Mais une chose non moins fâcheuse c'est qu'en présence de cet oubli criminel, les hommes religieux ont manqué quelquefois de décision, d'intelligence et de zèle, atteints et corrompus eux-mêmes au contact ou au souvenir du monde du Passé, frappé à mort par la Révolution et vers lequel se portaient leurs secrets hommages et leur amour. Culte abominable, qui a donné à la Révolution cet aliment ardent qui la fait vivre et prospérer encore !

Le mal le plus dangereux, ce n'est pas la Révolution, ce n'est pas l'impiété, mais ce qui entretient l'impiété et la Révolution, ou la corruption du meilleur : *Corruptio optimi pessima.*

Depuis trois quarts de siècle, la société oscille entre les impies de la Révolution et les corrompus de l'ancien régime ; hésitation infernale entre deux mondes déplorables, le monde païen que la Révolution tend à faire revivre, et le monde christiano-païen que l'ancien régime voudrait ressusciter.

Ce mouvement oscillatoire de gauche à droite, de droite à gauche, est le mouvement d'une société déraillée ou démâtée, qui, voulant se rasseoir, cherche

vainement son centre de gravité où il n'est pas, au lieu de le chercher en Dieu où il se trouve.

La Révolution oscille de l'anarchie au despotisme, et, comme ces deux états extrêmes sont antipathiques à une société chrétienne, elle fait effort pour s'arrêter à un point intermédiaire qui est la conciliation de l'ordre et de la liberté.

De là trois partis représentant ces trois états distincts : 1° le parti révolutionnaire ou la liberté dégénérant en licence; 2° le parti du Passé réagissant contre le mouvement en avant de la Révolution, et cherchant à rétablir le Passé, sous le spécieux prétexte de rétablir l'ordre et le pouvoir; 3° le parti modéré venant s'interposer au moment où la France, fatiguée d'anarchie ou de réaction, voudrait se mettre en équilibre entre les abîmes du passé et les abîmes inconnus où la Révolution la pousse.

Voilà le triple jeu de la Révolution. Ce jeu n'a rien d'arbitraire; il repose sur cette loi invariable que là où la société a été mise en poussière, où toutes les anciennes institutions ont été renversées, et où les passions sont en mouvement pour reconstituer le Pouvoir à leur profit exclusif, l'entente devient impossible; les modérés eux-mêmes se trouvant étouffés, entre les révolutionnaires qui les poussent en avant et les réactionnaires qui voudraient les rejeter en arrière.

De cette impuissance des hommes d'ordre et de conciliation résulte la nécessité de la dictature ou d'un pouvoir fortement centralisé, au moment où, les hom-

mes d'ordre et de conciliation se trouvant débordés, la société est en danger de mourir.

Alors l'organisation de l'armée devient le type de l'organisation de l'État qu'elle a sauvé. Et, à un jour donné, la nation se trouve organisée comme l'armée avec un chef à sa tête.

C'est la quatrième phase de la Révolution.

Il résulte de ce jeu à quatre, qui, toujours impuissant, toujours se renouvelle, la preuve, selon nous évidente, que la France ne veut ni de la révolution ni de l'ancien régime. Elle ne veut pas de la révolution, puisqu'elle préfère se jeter dans le despotisme que de vivre dans l'anarchie ; elle ne veut pas non plus de l'ancien régime, puisqu'elle fait tous ses efforts pour se reconstituer en dehors et contre les hommes du passé, soit en acceptant l'Empire qui est à ses yeux une des phases de la révolution, soit en se confiant aux modérés qui représentent la phase intermédiaire. La France ne veut pas de l'ancien régime, puisqu'elle épuise ainsi toutes les combinaisons plutôt que de revenir aux hommes du passé.

Et ce qui prouve encore davantage qu'elle ne veut pas de l'ancien régime, c'est qu'en revenant aux hommes du passé elle les force, sous peine de les renverser à leur tour, d'accepter les faits principaux de la Révolution. C'est le spectacle auquel il nous a été donné d'assister, de 1815 à 1830, où nous avons vu la Restauration vivre de la vie de la Révolution sous le ministère de M. Decazes, et mourir, sous M. de Polignac, de la mort de l'ancien régime.

Une preuve plus concluante encore de la mort de l'ancien régime, c'est qu'au moment même où nous parlons, il est désavoué par les hommes qui naguère passaient pour le représenter, et qui maintenant, il faut le dire, à leur honneur, semblent être les champions les plus dévoués et en apparence les plus désintéressés du Monde Nouveau.

La conclusion forcée de tout ceci, c'est que l'ancien monde, aujourd'hui sans représentants officiels, est tout aussi impuissant que la Révolution représentée par le parti dictatorial, le parti orléaniste et le parti républicain. D'où nous croyons pouvoir déduire la nécessité d'un ordre nouveau qui ne soit ni l'ancien régime ni la révolution. C'est l'ordre chrétien de réciprocité et de solidarité, c'est l'organisation des divers éléments de la société actuelle en corporations et associations autonomes; c'est, en un mot, le Monde Nouveau, le Monde de Jésus-Christ, animé de la grande âme de Jésus-Christ.

Celui qui comprendra la nécessité et trouvera le moyen d'organiser la société sur cette base, anti-révolutionnaire puisqu'elle est éminemment chrétienne; et anti-réactionnaire puisqu'elle repousse l'ancien monde comme une corruption du christianisme; celui-là est notre homme, l'homme de la France de l'avenir.

Voilà pour les partis politiques. Les socialistes à leur tour ne sont pas moins impuissants, mais pour un autre motif. Ils veulent associer les hommes et les intérêts. Ils veulent associer les caractères qui de leur nature visent à l'indépendance, à l'originalité et à la séparation; et ils

veulent associer les intérêts matériels qui de leur nature visent à la concurrence ; et, pour surmonter cette double difficulté, difficulté morale et difficulté matérielle, ils isolent l'homme de Dieu, et, après l'avoir ainsi annulé, ils demandent à l'homme et à l'homme dépouillé de tout secours surnaturel, d'avoir un caractère toujours égal, toujours accommodant, et des sentiments constamment désintéressés et dévoués. Ils lui demandent en un mot l'esprit de sacrifice, après lui avoir enlevé la Croix, Labarum du Monde Nouveau, du monde de fraternelle immolation. Et, semblables aux millénaires efféminés en quête d'une perfection imaginaire, ils rêvent pour l'humanité, mollement bercée sur des lits de roses, une vie exempte de toutes passions et ornée de toutes les vertus! Franchement, c'est trop exiger.

N'oublions pas que le Chérubin, qui veille avec un glaive de flammes aux portes du paradis perdu, ne nous laissera cueillir de loin quelques fruits de l'arbre de Vie, que si nous savons fouler aux pieds *le Lingot d'or et les lits de roses* (1).

III

Ainsi, depuis 1789, l'humanité est en pleine évolution. Depuis 1789, l'humanité est en marche vers un avenir jusqu'ici inconnu et que nous avons essayé de pressentir dans ce livre.

(1) De Mirville, *Des Esprits*, t. I, p. 414.

La marche est pénible, haletante, désordonnée, pleine d'incidents dramatiques, comme la passion, pleine d'imprévu, comme le navire qui vogue, sans boussole sous un ciel sans étoiles, au milieu d'une mer agitée.

Dans cette marche étrange, échevelée, entrecoupée de haltes brèves et inquiètes, une vraie marche de Macabres, chaque parti s'est fait un rôle tantôt pour accélérer, tantôt pour arrêter, tantôt pour régler le mouvement. C'est l'ordre dans le désordre. Le rôle des socialistes et des républicains attelés au timon, les yeux fixés sur l'avenir ou sur le chemin à parcourir, est de précipiter la marche du char de la Révolution. Le rôle des hommes de l'ancien régime, attelés par derrière, les yeux fixés sur le passé ou sur le chemin déjà parcouru, est de faire aller le char à reculons. Et, entre ces deux partis extrêmes, le rôle du parti de la dictature est d'arrêter le char tout court, quand sa marche trop précipitée touche au bord des abîmes; tandis que le parti de la conciliation et de la modération concentre ses efforts à modérer le mouvement du dangereux véhicule quand, étant dans la plaine, la route prête aux illusions de la sécurité.

Et nous ne parlons pas de la mouche du coche, ou des grands hommes de chaque parti qui s'imaginent conduire le coche. Rôles impuissants! impuissants grands hommes!

Aucun de ces partis, aucun de ces grands hommes n'a su dominer le mouvement qui les emporte tous. Ce mouvement, en effet, est providentiel. Il appartient à Dieu seul de le régler, car seul il a des vues d'ensemble

et des moyens combinés, dominant les détails où les partis se perdent à raison même de leur fidélité à accomplir leur fonction partielle, la seule à la portée des intérêts égoïstes ou essentiellement étroits et exclusifs des partis.

Et ce qui prouve la puissance irrésistible du mouvement providentiel, c'est que tous les partis ont été incapables de dominer la situation, malgré le talent réel, la parfaite bonne foi et les bonnes intentions de la plupart de leurs hommes. Ces hommes ont fait l'impossible pour ne produire finalement que deux catastrophes, éclatant à tour de rôle sur la tête de chacun des partis qu'ils avaient le malheur de représenter.

Nous assistons à une de ces époques palingénésiques et apocalyptiques, où les hommes et même les grands hommes sont impuissants, faute de pouvoir embrasser dans son ensemble le plan divin qui se déroule, sur leurs têtes, à des hauteurs inaccessibles à leur regard.

Renfermés dans l'étroite enceinte de leurs idées, de leurs préjugés et de leurs intérêts, sans se rendre compte de l'ensemble et de la portée incalculable du mouvement, les divers partis n'ont entrevu que le petit bout de la rénovation cosmique qui s'opère sur une échelle universelle, quand ils n'ont pas cherché à l'entraver.

IV

Tout nous ramène donc à la même conclusion :

Les partis politiques ont été impuissants et ont péri,

pour n'avoir pas voulu se conformer à la politique du Monde Nouveau, à la politique chargée d'exprimer le plus fidèlement possible les desseins miséricordieux de la Providence sur l'humanité des avant-derniers jours. Incapables de comprendre et encore moins de s'élever à la hauteur de cette politique tout à la fois populaire et divine, et entraînés par le mouvement de transformation apocalyptique qui doit l'amener à sa suite, ces partis n'ont un moment figuré sur la scène du monde que pour être un objet d'expérimentation. Il fallait que l'expérience de leur impuissance se fît.

Elle s'est faite avec pompe.

Voilà trois quarts de siècle que l'humanité se tourne et se retourne en tout sens, qu'elle change et rechange ses gouvernements, qu'elle produit des hommes d'un talent incontestable, dans toutes les carrières, pour aboutir toujours au même résultat : une catastrophe (1789, 1793, 1815, 1830, 1848, 1851.....).

Vainement le génie humain s'est épuisé en découvertes de tous genres, vainement il a transformé la planète et l'a couverte des plus belles fondations. Tout cela n'a servi qu'à prouver sa faiblesse, puisque rien n'y a fait. C'est que le génie humain est toujours à court par quelque côté, c'est qu'après avoir fait l'impossible et ayant échoué, Dieu veut que les siens aient leur tour. Les vieux partis sont morts, aux catholiques la puissance et l'empire ! Cela est fier à dire, mais c'est la vérité. Leur triomphe est dans l'ordre, dans les nécessités de la situation. On peut l'entraver momentanément, on ne

peut l'empêcher finalement. Après la période épique le triomphe !

V

Le salut n'est que dans le Christ, parce que le Christ seul est capable de triompher des impossibilités accumulées par les siècles. Le salut n'est que dans le peuple prenant spontanément le Christ entre ses bras et criant aux grands de la terre : *Ecce Homo !* forçant ainsi, par son exemple, les sages à être vraiment sages, les politiques à être vraiment politiques, les hommes religieux à être vraiment religieux.

Oui, le jour où le peuple prendra spontanément et de lui-même la Croix dans ses bras vigoureux, ce jour-là les classes élevées, les hommes lettrés, les indifférents, les esprits légers, les petits esprits et même les grands esprits, Saisset, Renan, Taine, Michelet, tomberont à genoux. Le règne de Voltaire, l'antechrist des vieux mondes usés, aura fini, celui du Christ aura commencé. L'humanité sera entrée dans la Voie, la Vérité et la Vie.

Les catholiques sont tout-puissants : ils possèdent le Christ, ils possèdent Dieu. Vous le niez ? Prouvez que vous avez pu ou que vous pouvez quelque chose, et que vous avez, dans vos doctrines, dans vos idées, la solution d'une question quelconque de politique et d'économie sociale, et même de droit international, la solution, par exemple, de la question d'Orient, de la question

romaine, de la question polonaise, de la question allemande, de la question américaine, de la question de l'esclavage, de la question des cotons, de la question des assesseurs de la bourse et du tourniquet, de la question des tables tournantes et des Esprits !

Toutes les questions sont là soulevées dans le monde, et toutes attendent leur solution ! Quelle souriante perspective pour l'avenir ! Ah ! si le peuple ne prend pas la Croix dans ses bras généreux, comment tout cela pourra-t-il se résoudre ?

Fort heureusement l'Église, à toutes les époques critiques de l'histoire, a trouvé constamment, dans le Peuple, ses amis les plus chauds, les plus ardents et, à l'éternel honneur du Peuple, les plus désintéressés. Et, même encore en ce moment, c'est au fond des campagnes, ou toujours dans le peuple, que l'Église a ses meilleurs soutiens.

VI

Le catholicisme peut donc tout pourle salut de l'humanité. Nous avons prouvé que la régénération de l'individu c'est la régénération de la société, et que le christianisme avait la puissance de régénérer l'individu, mieux que cela, de l'unir, dans les hautes sphères de l'âme, en communauté, en communion. Nous vous défions de prouver le contraire, autrement qu'en disant que les passions seront un éternel obstacle à cette régénération. Mais alors votre raisonnement retombe sur vous et

vous écrase, tout en fortifiant notre thèse. Si notre impuissance vient des passions qui nous font échec, c'est donc qu'elle ne vient pas de nous. Aussi vous êtes des insensés et des politiques sans portée et sans profondeur, de dédaigner notre effort au lieu de venir à notre aide.

Les passions nous font obstacle sans doute, aidez-nous à les surmonter. Organisez l'État de manière à décupler notre force. DONNEZ-NOUS LA LIBERTÉ A TOUTE VAPEUR ! ! ! La liberté dans l'ordre, la liberté de Dieu, la liberté à laquelle nous avons droit et que vous ne pouvez nous refuser sans commettre un sacrilége.

Notre utopie n'a donc rien d'utopique comme les vôtres. Et elle a droit, nous n'hésitons pas à le dire, à l'attention sérieuse de tous les hommes d'État vraiment dignes de ce nom, et AU RESPECT DE TOUS !

Les catholiques, en effet, n'auront jamais à rougir de leur utopie : immortels qu'ils sont, ils seront toujours là debout pour attester leur toute-puissance en vertu des principes qui sont en eux, et pour flétrir ceux qui leur font obstacle dans l'œuvre de régénération sociale qu'ils sont en mesure d'opérer, quand on le voudra bien, par les moyens pratiques que Dieu a mis à leur disposition.

Quoi qu'il arrive, les catholiques ne doivent pas se décourager, ils portent avec eux le salut du monde ; et, quand le monde voudra être sauvé, ils auront le droit de lui dire : Nous voici, nous sommes tes sauveurs ! Ils

ont un idéal de gouvernement, un idéal d'état pur et sans tache. Qu'ils s'attachent à cet idéal, qu'ils s'efforcent de le réaliser tous les jours de leur mieux, en commençant par la réforme d'eux-mêmes, ainsi que leur divin Maître le leur a enseigné, et, si jamais ils ne peuvent réaliser entièrement cet idéal, qu'ils soient certains au moins d'une chose, c'est qu'à un moment de l'histoire le gouvernement du monde leur sera donné, afin que soit exaucée leur prière de tous les jours : « Que votre règne arrive. » Il dépend même d'eux de faire, s'ils le veulent sérieusement et s'ils en prennent les moyens pratiques, que ce moment, le plus grand et le plus solennel du genre humain, vienne illuminer, des splendeurs de sa gloire, la fin de ce siècle encore agité des tressaillements de l'espérance, malgré tous ses mécomptes.

CHAPITRE XXII

ROLE DU CLERGÉ DANS LE MONDE NOUVEAU.

I

Tout dans le monde est antinomies ou contradictions. On appelle contradictions, deux termes qui se repoussent. On appelle antinomies deux termes qui s'opposent l'un à l'autre, l'esprit et la matière, par exemple, et qui, loin d'être contradictoires, peuvent s'unir dans l'amour. Les termes de l'antinomie, suivant Hegel, feraient plus que s'unir, ils seraient nécessaires l'un à l'autre. C'est une erreur monstrueuse. C'est le panthéisme. Hegel a confondu l'idée avec la réalité; l'idéal avec le réel.

Deux idées peuvent s'appeler réciproquement dans l'ordre logique, et leur réalisation rester indéfiniment en suspens dans l'ordre pratique. L'idée de l'Infini appelle celle du fini, sans que la réalisation du fini s'ensuive nécessairement. Autre chose le monde idéal, autre chose le monde réel. Les confondre, c'est tomber dans l'idéalisme panthéiste d'Hegel.

La première et la plus haute de toutes les antinomies, c'est celle de l'infini et du fini, de Dieu et des

créatures. Les créatures sont éternelles dans la pensée de Dieu qui les a idéalement conçues de toute éternité, mais elles ont été produites dans le temps, l'homme, par exemple, qui n'aurait pu vivre sur une planète en ignition, ou en plein cataclysme géologique, en supposant que la planète n'ait pas commencé par une fusion plutonique.

Il y a donc, entre Dieu créateur et l'homme créé, un intermédiaire ou un médium qui a servi à produire celui-ci. Ce médium, c'est l'idée de l'homme, ou le plan typique suivant lequel Dieu l'a conçu de toute éternité dans son Verbe. L'idéal de chaque être est donc ce qui l'unit à Dieu, ou, en d'autres termes, ce qui résout dans l'unité l'antinomie de l'Idéal et du Réel. Nous allons voir que ce qui unit encore l'homme à Dieu, c'est l'amour, c'est le Saint-Esprit, autre moyen de solution des antinomies.

En Dieu sont contenues toutes les idées qui y sont vivantes de la vie même de Dieu, puisqu'au fond elles ne sont pas autre chose que le Verbe concevant les possibles.

Toutes les idées sont contenues implicitement dans l'Idée par excellence ou le Verbe, de même que l'idée des trois angles dans le triangle. Car tout se ressemble dans l'univers, tout est représentatif de tout, tout est miniature de Dieu. Dieu, comme un divin instrument de photographie posé en face du Cosmos, voit reproduits dans son Verbe tous les détails même invisibles du Cosmos ; de même que sur la plaque photographi-

que, se trouvent reproduits les plus infimes détails de l'objet photographié, qui, invisibles à l'œil nu, apparaissent sous la lentille du microscope.

L'Idée de Dieu ou le Verbe renferme toutes les idées, parce que le Verbe est l'idée type, l'idée archétype de tous les possibles, et par conséquent des idées réalisées, comme de celles qui jamais ne se réaliseront mais pourraient se réaliser.

L'antinomie de l'idéal et du réel, de Dieu et du monde, est donc facile à résoudre, et, si nous pouvions ici consacrer quelques pages à ce sublime problème, il nous serait aisé d'en donner la solution de manière à ne laisser aucun doute.

Mais si le Verbe ou l'*Idée* résout les antinomies, l'Être ou la *substance* (sub-stare) est ce qui leur sert de support. Tout ce qui est, est *substance*, car rien ne pourrait être sans être quelque chose. Il y a donc, entre nous et Dieu, cet autre rapport que nous sommes l'un et l'autre quelque chose. Mais qui pourra unir ces substances? C'est l'idée, avons-nous dit, nous ajoutons, et c'est aussi l'amour. L'*Amour* est avec l'*Idée* ce qui unit les *Substances*. L'amour unit ce qui s'oppose sans être contradictoire.

Prenez toutes les antinomies possibles. Le Cosmos est matière et esprit. Voilà encore une antinomie. Qui unira les deux termes? L'Idée, ou l'idéal qui les associe hiérarchiquement en couples, en groupes, en genres et en espèces, et l'Amour qui les unit par les forces intimes qui, constituant sa nature propre, régissent

et meuvent les êtres suivant les lois du Verbe.

L'homme est corps et âme, autre antinomie. L'Idée qui a conçu cet être complexe a fixé les rapports des deux termes opposés, et l'Amour, le principe vital, le principe d'attraction qui unit toutes choses, unit l'âme au corps et les fait vivre ensemble, force intime, énergie intime qui est le mystère de l'existence.

Ainsi, le *Père* des êtres, principe de toutes les substances, le *Verbe,* où résident tous les idéaux ou types des choses, et l'*Esprit divin,* foyer d'amour et résultante de toutes les énergies divines; voilà, au fond, ce qui produit, unit et fait vivre toutes les antinomies. Tout, dans le cosmos stellaire ou planétaire, est aussi antinomie. Le mouvement de projection qui emporte les planètes dans l'espace les emporterait en droite ligne, si le Verbe n'avait tracé des orbites à ces corps et si l'Esprit divin n'avait placé, dans l'astre central et les planètes qui lui servent de cortége, cette force cachée d'attraction ou d'amour qui les attire les uns vers les autres, *en raison inverse du carré des distances*, loi du Verbe régulatrice de l'attraction ou de la Force.

Semblable antinomie dans le mariage. Toujours le Verbe de Dieu unissant et reproduisant indéfiniment ses types par l'amour, l'Esprit de Dieu. La science et la foi, le naturel et le surnaturel, encore des antinomies, qui n'ont certes rien d'irréductible avec le Père le Verbe et l'Amour.

Que si nous revenons à l'ordre politique et social, nous trouvons encore là toute une série d'antinomies :

le temporel et le spirituel, l'autorité et la liberté, les riches et les pauvres, les grands et les petits, le capital et le travail. Autant d'antinomies très-facilement réductibles à l'unité, à l'harmonie par l'Idée et l'Amour.

Il n'est pas jusqu'à la Corporation ouvrière telle que nous la concevons qui ne soit une antinomie : maître et ouvriers.

Pour ne parler que de cette dernière antinomie qui rentre dans notre sujet, ce qui la constitue c'est l'*idée* de réunir ensemble maîtres et ouvriers pour s'entendre sur leurs salaires, régler à l'amiable leurs différends, établir entre eux des caisses d'épargne, de prévoyance et de secours mutuels. Voilà l'*idée* de la Corporation envisagée du côté matériel. Du côté religieux, l'*idée* de la Corporation est de s'unir pour prier, assister en corps aux fêtes publiques et religieuses, rompre ensemble le pain dans des banquets fraternels. Ici, c'est l'*amour* qui domine et donne à l'*idée* la puissance d'*être*, qui, en d'autres termes, réalise l'idéal.

Oui, c'est l'Amour qui réalise l'Idéal. C'est l'Esprit divin ou l'Amour qui a produit, dans le sein de la Vierge, le Christ, le grand Idéal de Dieu ou le Prototype de la création. C'est l'Amour, c'est le Saint-Esprit qui, s'emparant de l'Idéal chrétien importé dans le monde par le Christ, l'a fécondé le jour de la Pentecôte, fécondation complète et néanmoins inépuisable, riche de toutes les éclosions du Monde Nouveau.

II

Maintenant voulez-vous savoir ce qu'est le Prêtre? Le Prêtre, c'est le trait d'union de toutes les antinomies sociales. Il intervient partout par l'Idée, par l'Amour pour unir les termes opposés de toutes ces antinomies. Il prend tout ce qui s'oppose, Dieu et l'homme, par exemple, il délie l'homme de ses fautes, et, avec le pain eucharistique, il le rattache à Dieu. Il unit les époux dans l'antinomie du mariage. Par l'éducation, il relie les enfants à leurs parents, à la patrie et à l'Église, et, quand on lui arrache ces enfants, il pousse ce cri terrible qui a fait crouler Louis-Philippe de son trône.

Il rend possible, en réformant les hommes, en introduisant parmi eux les sentiments évangéliques, la coexistence de l'Autorité et de la Liberté, encore une antinomie. Il fait disparaître sous la Fraternité les impossibilités de l'Égalité et les dangers de la Liberté. Il fait vivre ainsi les monarchies comme les républiques. Car tout procède, au fond, de la réforme morale de l'homme par le Prêtre.

Dans les corporations ouvrières, il bénit la bannière et l'image et il dit les messes du saint Patron, le jour de sa fête, il répand dans l'âme du maître et de l'ouvrier des sentiments de confraternité, en les faisant prier et communier ensemble.

Le Prêtre est donc très-réellement le trait d'union

de toutes les antinomies, ou celui qui rend tout possible, aisé et profitable.

Voilà le beau côté de son rôle, le côté qui fait le charme de son existence, le côté de l'amour, de la bienveillance, des bons rapports, de l'administration des sacrements, le côté des bénédictions.

Mais, à côté de ce rôle, il en est un autre redoutable.

A côté des antinomies qui peuvent se résoudre et qui se résolvent réellement dans l'unité par l'Idée et l'Amour, il y a les contradictions qui ne peuvent se résoudre que par la lutte ou la guerre. C'est de ces contradictions que Notre-Seigneur a dit : « Je suis venu « dans le monde, non pour y apporter la paix, mais la « guerre, » et la guerre avec le *glaive à deux tranchants*. Le Dieu d'amour est venu apporter la guerre à la terre, et la guerre avec un glaive à deux tranchants ! pourtant rien de plus vrai que ces paroles. J'ajoute, rien de plus profondément philosophique. Car ce sont là de ces paroles divines qui, avec la divine Parole de la distinction du spirituel et du temporel, devraient faire tomber à genoux les hommes les plus hostiles à la divinité de Celui qui, seul au monde, est venu, avec ces paroles, résoudre toutes les antinomies, en déclarant la guerre à toutes les contradictions.

Cela signifie que, si les antinomies se résolvent par l'Idée et par l'Esprit ou l'Amour, c'est-à-dire par le Prêtre qui représente le Christ ou le Verbe fait chair et qui a reçu l'onction du Saint-Esprit, il n'est donné à personne, pas même à Dieu, de résoudre les contradic-

tions, et à plus forte raison au Prêtre. La mission de Dieu ou du Prêtre est au contraire de leur faire la guerre, et une guerre à outrance, une guerre à mort.

La première et la plus redoutable de ces contradictions, c'est celle de l'Église et du Monde. L'*antinomie* de l'Empereur et du Pape peut se résoudre, en rendant à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. La *contradiction* de l'Église et du monde est irréductible. Sur ce terrain point de transaction, point de compromis possible; la victoire ou la mort. C'est la lutte du Christ contre Satan, la lutte des deux cités de saint Augustin, la lutte du vrai contre l'erreur, du bien contre le mal, du nouvel homme contre le vieil homme, du monde nouveau contre le vieux monde.

Le monde, le vieux monde, jusqu'ici est resté aux trois quarts le maître. Il s'est glissé partout, il a cherché à tout corrompre, même le corps sacerdotal. Au fond l'Église est demeurée intacte; et il lui est resté assez de vie pour prendre sa revanche, dans ce duel à mort qui doit se terminer par la victoire ou l'avénement définitif du monde nouveau.

La contradiction de l'esprit et de la chair, de la chair luttant contre l'esprit, ne diffère pas de la contradiction de l'Église et du monde. Car c'est la contradiction de l'homme en lui-même et contre lui-même, qui produit la contradiction du monde contre l'Église. Le Monde, en effet, c'est l'homme transporté sur le grand théâtre des affaires humaines avec ses vices et ses passions.

Toute l'économie du Cosmos, toute production, toute

végétation reposent sur cette double loi des antinomies et des contradictions. Cette loi constitue le drame émouvant de l'histoire, la beauté suprême de l'art, toute la science de la philosophie et de la politique. Cette loi embrasse tout à la fois la métaphysique et la morale; elle nous donne la clef de la loi universelle du perfectionnement par l'épreuve (1), et elle nous fait connaître le bien et le mal, dernier terme de la Science : *Vous connaîtrez le bien et le mal* (2). Enfin cette double loi fait la beauté, la force et la vie morale de l'homme, en le mettant sans cesse aux prises, avec les antinomies pour les résoudre, et les contradictions pour les détruire. Mais c'est surtout le rôle du Prêtre de résoudre ces antinomies et de détruire ces contradictions. En d'autres termes, c'est le rôle du Prêtre d'apporter au Monde Nouveau les solutions qu'il attend, et de détruire les erreurs qui s'opposent à son avénement.

On ne se plaindra pas du rôle que nous donnons au Prêtre; c'est le rôle de Dieu même, à ce moment décisif et solennel de l'histoire, où le christianisme doit recevoir son application cosmique, par la solution de tous les problèmes philosophiques, politiques, sociaux, et la mise en déroute de toutes les erreurs qui s'opposent à son triomphe.

(1) Voyez sur cette loi le chap. IX du *Philosophe devant le Cosmos*, et *le Christ et le Monde*, de M. l'abbé Gabriel, 2e part.

(2) Genèse, ch. III.

III

Voilà donc le Prêtre mis en face de la chair et du monde pour détruire leur empire. Cela veut dire que le Prêtre doit soigneusement se tenir à l'écart du monde et de ses affaires, puisque sa mission est de combattre et de détruire le monde. L'immixtion du Prêtre dans le monde, c'est la corruption du meilleur, *corruptio optimi pessima*.

Le Prêtre dans le sanctuaire, au tribunal de la pénitence, en chaire et à l'autel, le pain eucharistique à la main et toujours prêt à foudroyer le crime qui ose lever la tête, est plus fort que le monde et l'enfer.

Il participe à la toute-puissance de Dieu, il gouverne la famille, qu'il unit même avant qu'elle engendre, il la gouverne par l'éducation des enfants, il gouverne indirectement l'État en faisant des citoyens religieux. Son influence préside à toutes les organisations politiques et sociales et s'étend à toutes les corporations, qui toutes ont besoin des bénédictions du Prêtre. Il est le roi des hommes, le roi pasteur, le roi qui règne avec une houlette par l'amour, et reprend, corrige, en maître autorisé, même les rois.

Le Prêtre est le *sel conservateur de la terre*. Encore un de ces mots qui n'ont pu sortir que d'une bouche divine. Mais avec quoi saler si le Prêtre se corrompt, si, s'ingérant dans le monde, il vient à perdre son influence, sa toute-puissance, sa Royauté suprême? Quelle

philosophie divine, quelle profondeur divine dans cette institution du sacerdoce chrétien !

Que le Prêtre sorte de son rôle, il est faible, méprisé, ballotté en sens contraires, sans action sur ses semblables ; car il doit servir d'exemple aux autres, et exprimer l'Idéal de l'homme en sa personne. Or cet Idéal, c'est le Christ. Il doit donc faire comme le Christ, *servir* comme le Christ pour *régner* sur les âmes et les ramener à lui ; souffrir comme le Christ, être détaché comme le Christ, pour devenir le trait d'union entre les riches et les pauvres, les heureux et les malheureux. Enfin le sermon de la Montagne doit être, à l'exemple de Notre-Seigneur, le texte de la plupart de ses prédications, et il doit y conformer sa conduite, afin que ses paroles ne se trouvent pas en contradiction avec ses actes et ne perdent pas ainsi une grande partie de leur efficacité.

En un mot, que le prêtre *cherche le royaume de Dieu et sa justice, et le reste lui sera donné par surcroît*, même l'empire de la terre.

Placé entre le ciel et la terre, au centre de toutes les antinomies et en face de toutes les contradictions, le Prêtre, de son regard scrutateur, plonge au fond de tous les abîmes : abîmes de la misère et de la dégradation de l'homme, abîmes de la grandeur et de la sainteté de Dieu ; abîmes du châtiment, abîmes de la miséricorde ; abîmes du vieux monde, du monde de la Bête et de ses hontes ; abîmes du Monde Nouveau, du Monde de Jésus-Christ et de ses gloires.

Placé au point de jonction de ces divers abîmes, juge et médiateur, lion et agneau, baume et sceptre de fer, huile d'onction et glaive à deux tranchants, sa mission est de s'armer de la foudre, pour foudroyer le vieux monde, le monde de corruption, et préparer les voies au monde de Justice et de Vérité.

Le Prêtre n'est pas ici en présence d'une antinomie à résoudre ou à concilier, il est en face d'une abominable contradiction; son rôle est de la faire disparaître, en foudroyant le vieux monde et en bénissant le Monde Nouveau.

CHAPITRE XXIII

ROLE DES LAÏQUES DANS LE MONDE NOUVEAU.

I

Les laïques n'ont dans l'Église aucune autorité. L'autorité réside dans le Sacerdoce. Le rôle des laïques est d'écouter la parole de Dieu, émanant de la bouche de ceux qui ont la mission de l'annoncer et de la répandre. Le rôle des laïques est de se conformer, sans arrière-pensée, sans subterfuge ni restriction mentale, à cette Parole, de s'effacer quand elle se fait entendre, de s'incliner avec respect et amour devant les décisions du Sacerdoce. Mais le respect serait encore insuffisant, ils doivent accueillir avec amour, comme émanant de Dieu même, la parole du Prêtre.

Le Prêtre a des grâces d'état, qui doivent inspirer au laïque une grande confiance. Il a le pouvoir de lier et de délier, il est juge, et juge toujours porté à absoudre. Il est chargé à profusion des bienfaits de Dieu.

Au respect, à l'amour, doivent donc venir se joindre la confiance et la reconnaissance. Il porte à Dieu les prières des laïques. Il dispose du Christ, qui va et vient

à sa voix et se donne à tous par ses mains. Il est un porte-Dieu, comme disait le vénérable curé d'Ars.

Il est le Christ du monde, puisque le Christ et lui c'est tout un.

Ces prérogatives plus que royales le mettent donc hors ligne; et elles placent son rôle sur la terre en dehors de toute comparaison avec le rôle des laïques.

Placé entre la terre et le ciel, les mains levées vers Dieu, comme Moïse sur la montagne, son attitude est celle de la Toute-Puissance enchaînée à lui, pour faire descendre Dieu sur les hommes. Et si les laïques veulent marcher à la conquête de la terre promise, à la conquête du Monde Nouveau, c'est sous sa direction souveraine, sur son indication d'En haut.

Le rôle de l'autorité dans l'Église est réservé aux prêtres, le rôle du combat est le rôle de tous.

Mais, chose admirable et qui devrait faire tomber à genoux les incrédules! le rôle de l'initiative, comme celui du combat, est aussi le rôle de tous, le rôle du Laïque comme du Prêtre.

Expliquons-nous.

Rome décide des initiatives, de la valeur et de l'opportunité des initiatives. C'est le rôle de la Majesté de décider des initiatives, et la Majesté est à Rome.

Mais la divine constitution de l'Église est ainsi faite, que chacun est libre de faire pour l'Église, dans l'intérêt de l'Église et sous l'autorité de l'Église, ce qu'il croit pouvoir être utile au développement de la foi, au Triomphe. Le Laïque peut donc agir, combattre et con-

quérir des âmes et des empires à Dieu, en vertu de sa propre initiative, pourvu que, l'autorité de l'Église restant toujours sous-entendue, il lui soit soumis en tout état de cause.

Grâce à ce sous-entendu ou à cette approbation tacite, le Laïque jouit, dans l'Église, au sein de cette divine Mère, d'une liberté illimitée, de la liberté dans l'ordre, de la liberté de Dieu.

Il lui plaît de convertir des âmes, comme saint François-Xavier convertissait des millions de Chinois et d'Indiens? il le peut.

Il lui plaît de prendre la défense de la Religion, de l'Église contre Voltaire et Rousseau, contre MM. Michelet et Renan? il le peut.

Il lui plaît de faire la charité, comme la société de Saint-Vincent de Paul, sur une échelle immense, indéfinie? il le peut. En tous cas ce n'est pas de l'Église que viendront les obstacles.

Il lui plaît de devenir un Saint? il le peut, fût-il une simple bergère comme la Bienheureuse Germaine Cousin de Pibrac, ou un pauvre mendiant comme le Bienheureux Benoît Labre.

Jusqu'ici, les grandes initiatives religieuses ont généralement été prises par les membres de la Hiérarchie sacerdotale. Mais c'est une chose curieuse que, même dans la Hiérarchie sacrée, la plupart des grandes initiatives ont été prises par les plus humbles, par les derniers de la Hiérarchie, souvent par de simples moines: Pierre l'Hermite, saint Benoît, saint Bernard, saint

Antoine de Padoue, saint François d'Assise, saint Dominique, sainte Thérèse, saint Vincent de Paul, le Vénérable de la Salle, et le grand saint Ignace de Loyola, soldat et étudiant quand il conçut le projet de fonder sa compagnie de Jésus.

Saint Paul a eu, comme apôtre, une initiative plus éclatante que saint Pierre, chef des apôtres. Rome a eu ses initiatives brillantes, sous saint Grégoire le Grand, par exemple, mais Rome surtout préside, commande, dirige, modère, plutôt qu'elle ne précipite le mouvement. Rome a souvent ralenti et retenu les grandes initiatives, avant de consacrer et d'accélérer leur triomphe en leur disant : Allez! Saint Ignace a été longtemps contenu et arrêté, il n'en a été que plus préparé et plus fort quand Rome a pu lui dire : Marchez! Alors il s'est répandu en conquérant, des Indes orientales aux Indes occidentales, et l'armée de Jésus a envahi la terre.

II

Les grandes initiatives peuvent donc être prises par de simples religieux et même par de simples laïques. Et de nos jours l'intervention des laïques est même devenue, pour la conservation de la foi en Europe, une question de vie ou de mort.

La société actuelle s'étant de plus en plus sécularisée, la bourgeoisie de plus en plus développée, la démocratie de plus en plus affirmée, les laïques, voués

à la vie de l'intelligence, se sont multipliés dans une proportion énorme.

Le nombre des prêtres, par rapport au nombre des laïques instruits, éclairés, savants, littérateurs, poëtes, artistes, est dans la proportion d'un à cent. Le monde est renversé. La Parole est passée à la multitude.

Un prêtre, l'évêque d'Orléans, perdu à l'Institut dans la foule des immortels, est la figure de ce qui est au dehors.

Il y a, à Paris, un prêtre sur mille laïques d'intelligence et de savoir. Et c'est Paris qui donne le ton au monde !

Comment le Prêtre pourrait-il suffire à la tâche énorme de porter partout la parole, la charité et l'exemple ? Comment surtout pourrait-il porter la charité, la parole et l'exemple dans la profondeur des masses ? Les hommes de savoir ne vont pas plus à ses sermons que les hommes de la multitude. Le Prêtre est étranger aux hommes de savoir et à la multitude, qui ne le connaissent que pour le voir passer dans la rue. Le prêtre pour eux est comme s'il n'était pas ; son rôle est nul dans la société sécularisée de la Révolution, qui a envahi toutes les couches, depuis l'homme du peuple jusqu'au savant de l'Institut. Le Prêtre pèse un atome dans la balance des destinées du monde où nous sommes.

Qui donc ira porter la parole et la charité au fond de ce monde inconnu au prêtre, et où le Prêtre ne peut pénétrer ? Qui pénétrera au fond de la société des temps

nouveaux? Le catholique laïque. Son rôle est de porter la parole, la charité et l'exemple où le Prêtre ne peut les porter. Là est la raison providentielle de la fondation de la société de Saint-Vincent de Paul, et de tant d'autres sociétés émanant d'initiatives laïques.

Là est la raison profonde du rôle attribué par Dieu aux laïques des temps nouveaux, aux quatre animaux de l'Apocalypse, figures du monde des laïques, prosternés aux pieds de Dieu ou de l'Église et venant, à la fin des temps, prendre sur leurs épaules le trône de Dieu et de l'Église sous l'œil des vingt-quatre vieillards, figurant au-dessus d'eux la Hiérarchie sacrée, la Hiérarchie de l'Église de tous les siècles.

Au Bœuf (au peuple, à l'artisan, au prolétaire, à l'agriculteur, à l'industriel, au commerçant, au financier); au Lion (aux armées, aux magistrats, aux corporations, aux parlements, aux chefs d'empire et de république); à l'Animal ayant la forme d'homme (aux nobles, aux riches, aux bourgeois, aux salons, aux classes instruites, aux classes bienfaisantes); à l'Aigle (aux poëtes, aux savants, aux philosophes, aux artistes), — aux laïques en un mot de prendre la chaise du saint Père, la *gestatoria*, sur leurs épaules, de l'ombrager de leurs six ailes, de la protéger de leurs yeux du dehors et du dedans (industrie, science, art, politique, mystique) toujours ouverts sur les ennemis de Dieu et de l'Église, toujours prêts à les foudroyer.

III

Mais au Bœuf, au peuple, au plus généreux, l'initiative ; à lui de donner l'exemple, à lui d'ouvrir les sillons du monde nouveau, à lui de prendre, comme saint Joseph, le charpentier, l'enfant Jésus dans ses bras !

Au peuple, au dernier des enfants du peuple, à la plus humble fille du peuple, l'initiative du Monde Nouveau, puisque les Lions, ou les grands et les rois, et les Aigles, ou les savants, les philosophes et les artistes, ne savent ou ne peuvent la prendre !

Ils sont tous impuissants, nous l'avons prouvé, reste à savoir si l'ignorant, le faible et le délaissé, n'aura pas plus de puissance.

Remarquez ce phénomène touchant de la mystique des temps nouveaux : les Saints des temps nouveaux portent généralement sur leur front une auréole populaire : le curé d'Ars, la Bienheureuse Germaine, le Bienheureux Benoît Labre, et bientôt sans doute le zouave Guérin ; et, si on béatifie la Reine de Naples, on peut dire d'avance qu'on trouvera, même sur ce front royal, le caractère et le rayonnement d'une âme populaire. Il doit en être ainsi, ou la Reine ferait pauvre figure à côté de la Bergère.

C'est dans les classes populaires que notre Sauveur a rencontré le plus de sympathies, quand les pharisiens et les docteurs lui suscitaient toutes sortes d'entraves. Le peuple étant le plus dépouillé est naturellement le

plus rapproché de la Croix. On peut donc lui dire : « Les docteurs et les pharisiens vous scandalisent, leur « religion fausse et efféminée, et leur politique repous- « sante et sans entrailles, excitent votre profond dé- « goût ; eh bien, donnez à ces docteurs et à ces pharisiens « l'exemple d'une conduite et d'une politique foncière- « ment chrétiennes, en menant une vie irréprochable « et en vous organisant chrétiennement en confréries. « Commencez par votre propre réforme, l'accueil sym- « pathique des prêtres et des religieux ne vous fera pas « défaut, et puis, après vous être réformé, offrez vos « familles et vos corporations comme modèles aux po- « litiques, et dites-leur : c'est ainsi qu'on gouverne les « hommes, par la fraternité. Quelle gloire dans cette « leçon ! et quelle plus noble initiative ! »

IV

Les laïques instruits ont aussi à jouer un rôle considérable, au premier feu. On n'enfantera pas le monde de Jésus-Christ, le monde des grands labeurs, sans efforts héroïques. Aide-toi, le ciel t'aidera.

La joie est le prix de la lutte.

Or, on est heureux de constater que de nos jours le feu sacré semble surtout avoir soufflé du côté de ces laïques. Mais nous ne voulons pas approfondir ce mystère, de l'initiative si fortement prononcée, si fortement accentuée, des laïques instruits.

Nous aurions l'air de méconnaître les glorieux labeurs

du Sacerdoce, et ce serait une injustice. Car jamais la chaire n'a retenti de voix plus éloquentes. L'exégèse s'honore en France et en Allemagne des prêtres qui ont trouvé le moyen d'ajouter à son éclat. Les Bénédictins de Solesmes continuent les traditions de leurs pères. La haute mystique n'a pas déchu, et les révélations de la sœur Catherine Emmerich sont destinées peut-être à devenir en ce genre un des monuments du Monde Nouveau. Les sciences ecclésiastiques ont fait de grands progrès, et M. Migne a opéré dans la bibliographie religieuse une véritable révolution.

Mais malheureusement les magnifiques travaux du Prêtre et du Religieux n'ont, en général, qu'une action inappréciable sur ce public bourgeois et prolétaire, qui ne va guère à l'église et ne lit jamais de pareils ouvrages.

Les prêtres et les religieux ont donc l'air, quand ils prennent la plume, de ne travailler que pour eux, malgré les énergiques efforts de quelques-uns, de Mgr de Ségur, par exemple, pour populariser dans les masses une certaine littérature religieuse.

Et que d'autres travaux remarquables émanés du clergé, des professeurs de la Sorbonne et des corporations religieuses, de Mgr Maret, de Mgr Dupanloup, de Mgr Parisis, de M. l'abbé Bouix, de M. l'abbé Gabriel, de M. l'abbé Meignan, de M. l'abbé Glaire, de Mgr Ketteler, de M. de Genoude, de Mgr Wisemann, de M. Newmann, du P. Ramière, du P. Faber, du P. de Boislève, du P. Delaporte, etc., etc.! Nous sommes donc loin

de méconnaître tout ce qui a été entrepris et accompli avec succès dans divers genres !

Nous voulons dire simplement que, toutes proportions gardées, les catholiques laïques, si peu nombreux, ont généralement tenu la tête du mouvement *politique et social*, sinon mystique et théologique, et ont prêté à l'Église un concours décisif. Cela tient à leur position, et, dans un siècle essentiellement politique et philosophique, il n'y a pas à s'étonner de leur initiative politique et philosophique.

Cependant cette initiative des laïques dans l'Église doit donner à réfléchir à NN. SS. les évêques et à Rome. L'initiative des laïques au dix-neuvième siècle est un fait énorme, qui annonce une révolution déjà accomplie dans les esprits ! Les catholiques laïques sont en avant du mouvement catholique, et la preuve c'est qu'on est obligé de les contenir, tant ils frémissent d'impatience, tant ils sentent leurs cœurs brûler d'ardeur. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? ce n'est pas à nous de le décider. Nous nous bornerons à dire que souvent on a été obligé de les contenir. Le feu est donc là tout au moins.

Il est dans le clergé aussi et surtout dans les corporations religieuses. Mais là il se trouve également contenu. Autre mystère que nous ne chercherons pas à approfondir. Nous en connaissons des prêtres, des religieux, et des meilleurs, qui eux aussi rongent le frein sacré, qui se taisent par vertu, quand le feu les dévore et les excite à parler. Martyrs sublimes de l'amour, du

respect et de l'obéissance! Les plus grands de tous les martyrs sans comparaison!

Les plus haut placés se taisent aussi, et parmi eux les évêques les plus aimés des catholiques.

Le pape lui-même ne peut dire ce qu'il tait par sagesse, par prudence et pour la plus grande gloire de Dieu.

Que se passe-t-il donc dans les conseils de Dieu, que tous, grands et petits, laïques, évêques et pape, nous soyons remplis d'un feu que, par je ne sais quelle pression, nous sommes forcés de contenir?

La situation n'est donc pas ce qu'elle devrait être. Nous nous trouvons donc dans les liens que le monde nous a tendus. Nous sommes plus ou moins enlacés dans les liens du vieux monde. Nous sommes enlacés dans un réseau aux mille mailles qui ne laisse à aucun de nous la liberté de ses mouvements.

Mais si nous n'avons pas toute la liberté que nous devrions avoir les uns et les autres, dans l'ordre politique et social, dans l'ordre des reconstitutions et des réorganisations religieuses, il nous reste au moins une liberté, celle que nous avons invoquée au profit des ouvriers des faubourgs, la liberté de donner de grands exemples d'abnégation, de dévouement et de sacrifice. Et sous ce rapport nous n'avons rien à envier à l'antiquité. Ah! si le prêtre pouvait parler!

V

Les catholiques ont dans un rôle immense à jouer à l'avénement du Monde Nouveau. Avec un peu du zèle du Voltairien au dix-huitième siècle, ou du franc-maçon au dix-neuvième, ils peuvent provoquer un mouvement d'où sortirait nécessairement le Triomphe.

Les francs-maçons en ce moment se remuent et se concertent d'un bout de l'Europe à l'autre, ils agitent de grands projets de souscription, de propagande, de fondations de temples partout. Le Père Enfantin vient de trahir le secret des Saint-Simoniens, des juifs de l'époque. Ils apportent leurs millions à l'Encyclopédie du dix-neuvième siècle. La religion de l'industrie doit remplacer la vieille religion. La chair est réhabilitée, il n'y a plus qu'à réhabiliter l'esprit. En trente ans les Saint-Simoniens ont renouvelé la face matérielle de la terre; encore trente ans, et ils auront renouvelé le monde intellectuel, et la religion tombera d'elle-même. Il n'y a qu'à allécher par l'appât de l'or les savants et les écrivains. On leur fait donc un pont d'or avec l'Encyclopédie du dix-neuvième siècle.

Le Père Enfantin nous a révélé ces beaux projets dans un article à l'*Opinion nationale* du mois de mars 1863.

Ainsi l'ennemi entonne déjà ses chants de triomphe, et il ne serait permis aux catholiques que de se poser éternellement en vaincus! Des cris de victoire partent de toutes parts dans le camp ennemi, et, dans le camp

catholique, on serait désavoué et mis au rang des cerveaux creux, des utopistes, pour pousser un seul cri de triomphe! Car tout est dans ce mot : le triomphe! puisqu'on doit repousser, comme étant le produit de rêves insensés, les utopies efféminées des Millénaires, et affirmer l'éternelle lutte, mais la lutte toujours couronnée par le triomphe; suivant cette généreuse parole de M. Chantrel : « Les forces de l'ennemi étaient « dispersées; on les réunit, tant mieux, on pourra « les écraser d'un seul coup. Cette victoire est réservée « à l'Église, et nous voyons avec plaisir les préparatifs « de la bataille. L'encyclopédie du dix-huitième siècle « a préparé, l'encyclopédie du dix-neuvième achèvera « le triomphe (1) ! »

Et, malgré la gravité de la situation, les catholiques resteraient impassibles et désunis, quand les francs-maçons se recrutent, quand les MM. Pereire ouvrent leur caisse à l'ennemi, et que le Père Enfantin songe à faire, des savants et des artistes, les prêtres du monde du lingot d'or, en leur ouvrant sa caisse de *crédit intellectuel!* Quoi! les forces de l'ennemi étaient dispersées, et maintenant on les masse, et, en présence de ces préparatifs de la bataille sur toute la ligne, les catholiques, s'en tenant aux petits moyens, resteraient profondément désunis et divisés!

Cela n'est pas possible. Il y aurait dans cette division, en face d'un ennemi fortement concentré, une sorte d'apostasie et en outre un signe de mort. Tout au moins

(1) *Monde* du 28 mars 1863.

cela prouverait que les catholiques en sont à chercher leur voie. L'union se fera donc, parce qu'elle est nécessaire. Encore une utopie qui se réalisera à coup sûr.

L'union des catholiques laïques sera le signe du Triomphe ou de l'avénement du Monde Nouveau. Elle sera le signal de la mise en marche, ou le commencement du mouvement religieux de la fin du dix-neuvième siècle, contre-partie du mouvement antireligieux de la fin du dernier siècle.

Ce mouvement, devant produire l'union de tous les enfants des hommes, devra être précédé d'un mouvement destiné à produire l'union de tous les catholiques. Un immense recueillement devra précéder l'attaque de l'ennemi. L'armée devra se replier sur elle-même et s'unir avant d'engager la lutte. Il n'y a pas à s'occuper de l'ennemi en ce moment. L'important est de former ses rangs, l'important est de s'unir pour unir, l'important est de s'affirmer soi-même, avant d'affirmer le Monde Nouveau.

Chacun devra chercher son unité, et s'affirmer sur le terrain de la Vérité pure et sans mélange d'ancien Régime et de Révolution. M. Montalembert devra s'affirmer ainsi et proclamer son unité.

M. Veuillot devra s'affirmer ainsi et proclamer son unité.

M. de Montalembert devra convenir qu'il est resté toujours le même, avant 1848, le 20 octobre 1849 (1) et en 1863.

(1) C'est le jour où M. de Montalembert prononça ce discours, où

M. Veuillot devra convenir qu'il est resté toujours le même, avant et après 1848.

Afin que nous, pauvres catholiques qui avons connu l'unité et l'amitié de ces grands esprits, nous puissions affirmer l'unité de M. de Montalembert et de M. Veuillot; l'unité de l'*Univers* d'avant 1848 et l'unité de l'*Univers* d'après 1848. M. de Montalembert d'avant 1848 = M. de Montalembert du 20 octobre 1849 = M. de Montalembert de 1863 = M. Veuillot d'avant 1848 = M. Veuillot d'après 1848.

Sauf quelques dissidences à faire disparaître, chose toujours facile autant que nécessaire en face de l'ennemi, c'est la même formule que Pie IX de 1847 = Pie IX de 1861.

M. de Montalembert n'a pas plus à rougir de son discours du 20 octobre, que M. Veuillot de son libéralisme d'avant 1848. Il y a là une antinomie qui n'est pas insoluble, mais il n'y a pas contradiction essentielle. M. Veuillot et M. de Montalembert n'ont qu'à faire retour sur eux-mêmes, et ils trouveront en eux la solution de leur antinomie. Et cette solution donnera le mot de la solution de l'antinomie du dix-neuvième siècle. Or l'antinomie Veuillot-Montalembert n'est certes pas insoluble.

Qui oserait dire que des dissidences sur la manière d'appliquer les mêmes principes, que des dissidences de conduite ou de tactique, soient des dissidences fon-

il déclara le régime constitutionnel incompatible avec la souveraineté du Saint-Père.

damentales, à tout jamais irréductibles et destinées à empêcher à tout jamais l'union, c'est-à-dire l'unité du monde, c'est-à-dire le Triomphe!

Malheur à ceux qui diraient que Pie IX de 1847 n'égale pas Pie IX de 1861! Malheur à ceux qui refuseraient de s'unir, en face de l'ennemi, la veille du grand combat de Dieu! Ils seraient impitoyablement rejetés, leur rôle serait fini. Le mouvement du Monde Nouveau s'accomplirait sans eux et malgré eux, quand nous avons besoin qu'ils se mettent à notre tête.

Malheur surtout à ceux qui n'apporteraient pas dans leur rôle des pensées pures et des vues désintéressées!

Dieu pourrait faire des exécutions terribles comme avant l'entrée d'Israel dans la Terre promise.

CHAPITRE XXIV

LA PRESSE DU MONDE NOUVEAU.

I

Mais c'est surtout dans la Presse que les catholiques laïques peuvent rendre des services signalés.

La presse est une force énorme, la plus grande de toutes, à une époque de grande publicité où l'opinion régit le monde. Or la presse en ce moment est entre les mains de l'ennemi. Le tirage du *Times* dépasse le tirage des feuilles catholiques du monde entier.

Il en est de même de la librairie. Telle librairie de Paris édite plus de mauvais livres que les libraires catholiques réunis n'en éditent de bons. Et, pour comble d'infortune, la presse et la librairie religieuses, réduites à cet état pitoyable, ne fonctionnent que pour le clergé et quelques milliers de familles laïques clair-semées ! En d'autres termes, la presse religieuse et la librairie religieuse n'existent pas pour la bourgeoisie, pour les classes ouvrières. Et, comme nous sommes en pleine bourgeoisie et en pleine démocratie, on peut dire à la lettre que la presse religieuse et la librairie religieuse n'existent pas du tout.

Elles existeront quand le peuple nous lira, quand la bourgeoisie nous lira, c'est-à-dire quand la société nous lira, car ce qui constitue la société dans nos modernes démocraties, c'est surtout la bourgeoisie et la classe ouvrière.

Enlevons la barrière qui nous sépare du Peuple et de la Bourgeoisie, si nous voulons régner en faisant régner le Christ dans le monde. Comprenons notre siècle puisqu'il faut le combattre. Développons sur une échelle immense la presse catholique laïque, au lieu de déclamer contre la presse, qui répond à nos anathèmes en nous inondant de ses productions. Fondons une librairie catholique, ou, ce qui revient au même, lisons et faisons lire. Encourageons les publications de nos amis au lieu de les laisser dans la misère.

Les catholiques sont aujourd'hui cruellement punis de leur apathie. Ils ont dit : Que signifient ces nouveautés? Que nous importent ces progrès dont le siècle se vante? Que nous font ces idées qui agitent le monde? N'avons-nous pas autre chose à faire que de nous occuper de ces futilités? Elles tomberont d'elles-mêmes. Ne lisez pas ces mauvais livres, fermez la porte à ces journaux incendiaires. Vivez dans l'innocence, ignorez ce qui se dit et se fait dans le monde. Ce qui se dit et se fait dans le monde, est ou dangereux, ou inutile.

On est donc resté dans l'ignorance des fausses doctrines au lieu de les combattre. On s'est tenu hors du

mouvement des esprits et des idées, au lieu de le contenir et de lui faire échec.

On est sorti de la vie publique par mépris, indifférence, haine ou peur. On s'est retiré sous sa tente, comme Achille, avec la Bible, l'Imitation de Jésus-Christ et Bergier, et on a laissé dans l'abandon les vaillants, les malheureux écrivains catholiques, qui, emportés par le feu sacré, venaient tour à tour expirer sur la brèche de la presse et de la librairie religieuses, où personne ne les suivait. « Pourquoi aussi toutes ces nouveautés? avez-vous la prétention de mieux penser, de mieux écrire, de mieux faire que Bossuet? »

Il n'est pas un jeune écrivain laïque d'il y a vingt ans qui n'ait entendu cette parole glaciale, anti-chrétienne, destructive de toute vie, de toute action laïque dans l'Église. Et cette parole atroce, impitoyable, était l'arrêt de mort de ce généreux champion, venant s'offrir en holocauste sur la brèche de la Presse religieuse. « Pourquoi des journaux, pourquoi des livres nouveaux? « N'avons-nous pas la Bible, saint Augustin, Bergier et « le dictionnaire de Feller? »

C'est avec de pareilles paroles que l'*Univers* a mis trente ans à se fonder, que pour se fonder il a englouti ou compromis je ne sais combien de patrimoines de familles honorables, qu'il a végété pendant un quart de siècle, ne pouvant faire vivre ses dignes et laborieux rédacteurs des premiers jours. Ah! ce n'est pas ainsi que nos adversaires traitent leurs écrivains! Aussi, on est au-dessous de la situation qui nous emporte, on est

débordé, vaincu, terrassé sur toute la ligne. Au lieu d'une offensive vigoureuse, qui est notre droit et qui ferait notre force, on en est réduit à une pitoyable défensive. « La religion n'est pas incompatible avec la science, avec la raison, avec le monde moderne, avec la civilisation ! » Vraiment !

Et on ne trouve pas autre chose à dire, c'est bien la peine ! On est si faible, si dérouté ! on plaide les circonstances atténuantes. « La religion n'est pas incompatible avec ceci, cela, un peu d'indulgence pour l'amour de Dieu. » Est-ce d'un chrétien, qu'une pareille attitude ?

Cette pitoyable attitude, qui accuse une déplorable impuissance, a une cause, cette cause nous venons de la dire. On est sorti du monde, on est sorti du siècle pour mieux combattre le monde et le siècle : on s'est enseveli dans l'antiquité, dans les anciens, chose parfaite et adorable, si en s'y ensevelissant on n'avait pas oublié les modernes et surtout les contemporains. Aussi quelle terrible leçon ! Les catholiques ne sont rien, et ils devraient être tout !

II

Mais il faut être juste. Ces observations sévères ne sauraient s'appliquer aux catholiques d'aujourd'hui. Le mal remonte plus haut, il remonte à nos pères. De nos jours il n'est pas un catholique éclairé qui pense autrement que nous. Nous ne sommes ici que l'écho

affaibli de ce qui se dit tout bas, et quelquefois tout haut par les plus intrépides. Et n'était le respect de nos pères, on serait tenté de s'en plaindre pour nous avoir laissé tant à faire.

Honneur donc aux catholiques du milieu du dix-neuvième siècle, leur malheur a produit le réveil. Se sentant mourir, ils ont compris le danger de dormir les yeux fermés sur ce qui se faisait et se tramait dans le monde, par la seule raison que cela se faisait et se tramait contre nous.

Nos pères, les catholiques, n'ont pas cru à la transformation de la société, mais, la transformation une fois opérée, leurs fils ont dû ouvrir les yeux. Il était temps ! Le Monde Nouveau leur en gardera un éternel souvenir.

Voilà le mal que nous pensons de nos amis, les catholiques contemporains. Nous admirons leur tenue superbe et leur zèle intrépide, manifesté par tant et de si belles fondations, tant et de si beaux livres, tant et de si beaux efforts même sur le terrain de la presse, qu'ils s'efforcent à étendre et à développer, pour mettre cette arme redoutable en rapport avec les coups qu'ils méditent de porter. D'autant plus dignes d'éloges qu'ayant été privés d'écoles et d'universités, ils ne sont encore ni assez préparés ni assez libres.

La cause secrète de notre impuissance d'aujourd'hui, c'est donc notre inintelligence d'autrefois. Il faut dire le mot pour que la chose ne puisse se reproduire. La cause secrète de notre impuissance, c'est l'obstination

acharnée de nos pères à fermer les yeux à la lumière du Monde Nouveau. Aussi le Monde Nouveau s'est fait sans eux dans l'ordre politique, social, économique et scientifique. Il n'est donc pas étonnant si ce monde fait pitié! Mais s'il fait pitié, frappons-nous la poitrine, et demandons-en pardon à Dieu, pour nos pères, qui ont laissé faire ce monde sans eux, malgré eux, contre eux, et, chose prodigieuse, à leur insu!

En même temps honorons les catholiques contemporains, et à leur tête Pie IX, d'avoir compris que la société ayant été littéralement retournée, depuis trois quarts de siècle, une tactique et une attitude différentes sont absolument nécessaires.

Ils ont compris qu'avec les idées de nos pères, nous ne pouvions être qu'impuissants, impuissants comme les partis politiques. Et c'est en effet ce qui est arrivé, l'impuissance des catholiques, nos pères, n'a été ni moins éclatante ni moins profonde que celle des partis.

Les catholiques sont devenus quelque chose, aux yeux de leurs contemporains, le jour seulement où ils ont abordé sérieusement l'examen de toutes les questions scientifiques, philosophiques, esthétiques, politiques et sociales, objet des vives et constantes préoccupations de leur époque.

En d'autres termes, les catholiques n'ont commencé à être comptés, que le jour où ils sont résolûment entrés dans l'action, en prenant part à leur manière au mouvement de transformation qui s'opère. Jusque-là

ils ont été impuissants, et s'ils le sont encore, c'est qu'ils portent le poids de l'impopularité de leurspères et d'une montagne de malentendus qui les font passer pour des hommes étroits, sans portée, sans idées politiques et sociales, sans philosophie, sans science, sans littérature, sans art; pour des hommes enfin étrangers à leur siècle, que dis-je, à leur planète, pour de vrais habitants de la lune. Et qu'on ne dise pas que nous exagérons; le peuple et la masse flottante de la bourgeoisie qui fait les majorités dans les démocraties, croient encore tout cela.

Or, une des choses qui ont le plus donné lieu à ce mépris qu'on fait de nous, c'est la vénération exclusive de nos pères pour l'antiquité, c'est leur dédain superbe pour les modernes et surtout pour leurs contemporains; en y comprenant même les malheureux écrivains laïques qui, sortant de ce cercle de mort, ont voulu faire éclater aux yeux des masses la science, la philosophie, l'esthétique, la politique et l'économie sociale catholiques, dans toute leur ampleur.

Vénérer en effet la seule antiquité, traiter avec dédain les modernes et surtout les contemporains, mettre à l'écart toutes les nouveautés littéraires, scientifiques, philosophiques et politiques; la conséquence inévitable de cette conduite imprudente, c'est que pas un journal religieux et pas un livre religieux nouveaux ne peuvent se produire faute de lecteurs.

Alors les éditeurs ferment leur porte aux jeunes écrivains, et les capitalistes leur caisse aux journalistes re-

ligieux, pour l'ouvrir aux écrivains et aux journalistes hostiles (1).

III

Voilà la conséquence, elle est inévitable, et on arrive ainsi à cette plaisante situation que, par haine de la nouveauté, il n'y a que les nouveautés impies qui se produisent; que, par haine des journaux, il n'y a que les journaux révolutionnaires qui puissent s'établir; que, par haine de la science, il n'y a que les matérialistes qui fassent de la science!

Ainsi il n'y a de place au soleil que pour les écrivains irréligieux, de fauteuils aux académies que pour des immortels hostiles, de chaires dans les universités que pour des démolisseurs des Livres Saints (M. Renan), ou des historiens protestants (M. Guizot), ou des philosophes sceptiques (M. Cousin). Tout pour l'ennemi, rien pour les amis, voilà le dernier mot de cette inintelligence des catholiques de l'ancien régime et de leur imprévoyance coupable, résumée dans ce mot profondément cruel dont Dieu leur demandera un compte sévère, et qui a glacé cent fois les débuts du

(1) Au moment où nous écrivions ces lignes, nous ignorions le projet de l'Encyclopédie du dix-neuvième siècle, fondée sous les auspices de MM. Pereire et des juifs de la finance. Ce projet vient confirmer toutes nos appréciations. La carrière est fermée aux écrivains catholiques, et les Saints-Simoniens, avec leurs millions, ouvrent le chemin de la fortune et de la gloire à tous les jeunes talents qui, au lieu de s'étioler dans les bureaux de quelque malheureuse feuille religieuse sans abonnés, voudront consacrer leur plume à la glorification du lingot d'or ou à l'apothéose de l'industrie !

jeune écrivain religieux : « Vous ne ferez pas mieux que Bossuet! » C'était leur dire : Ne comptez pas sur nous, ne comptez pas sur des lecteurs, ne comptez que sur la misère. Voilà tout ce que nous pouvons vous donner, avec l'espoir des palmes éternelles; et encore!

Si, les catholiques du Monde Nouveau feront mieux que Bossuet, que saint Thomas, que saint Augustin! Car ils feront ce que ces grands hommes n'ont pu faire, et ce qu'il est absolument indispensable de faire en ce moment.

Le divin Idéal à poursuivre est placé à une telle hauteur que les plus grands docteurs de l'Église n'en sont que les échelons, en sorte que, sans avoir plus de génie, on peut toujours monter plus haut.

L'Église en outre est un Être vivant qui se développe sans cesse. Figure du monde surnaturel, le monde naturel nous offre, dans le travail de la végétation et de la vie des êtres organiques, la figure de la végétation et de la vie divines de l'Église.

Rien de curieux comme de suivre, avec Catherine Emmerich (1) dans l'ordre mystique, et avec Bossuet dans l'ordre historique, la gestation du Christ au sein des patriarches et du peuple juif pendant les quatre millénaires du monde antique. Or, cette longue gestation, cachée au fond des entrailles du monde antique,

(1) Nous renouvelons ici l'observation, que nous n'attachons aux révélations de cette sainte fille, ni plus ni moins d'importance que les pieux et vénérables Religieux et Évêques dont nous avons invoqué le témoignage dans une note précédente.

n'a été que la préparation à l'avénement du Sauveur.

Mais croyez-vous qu'il ait suffi de la naissance du Verbe incarné pour que l'Église entrât de plein pied dans la gloire? Non. Car, depuis bientôt dix-neuf siècles, le christianisme fait effort pour se produire sous sa forme *catholique* ou *cosmique*, dans l'univers entier, sans jamais avoir pu y réussir.

Le monde moderne n'a donc été jusqu'ici que le monde de la préparation au triomphe ou à la gloire. Aussi Dieu sait ce que les Saints, ce que l'Église ont souffert, durant ces longs siècles de végétation du germe divin qui, ayant levé avec le Christ, a dû grandir et se développer au milieu de la corruption païenne, de la barbarie germaine et de l'impiété moderne en révolte!

Mais nous touchons à l'épanouissement intégral de l'arbre divin. Après le travail de la souffrance et de la mort, les joies du triomphe, ou la résurrection *sur la terre* avant l'ascension *dans le ciel*.

Le Christ étant l'archétype de l'Église et de sa destinée, son humanité, transfigurée et glorifiée durant les quarante jours qui ont suivi sa résurrection et ont précédé son ascension, est la figure, sinon de la transfiguration, du moins de la glorification de l'Église sur la terre, durant les siècles qui suivront son triomphe et sa délivrance et précéderont son ascension dans le ciel. Après la période épique que nous avons encore à traverser viendront les siècles de gloire.

Pie IX a détaché la Croix de la croix, *crux de cruce*, afin qu'elle soit portée en triomphe jusqu'aux extré-

mités du monde. Une fois descendue de croix, la croix sera toujours la croix, mais elle sera surtout un signe d'allégresse, resplendissant de l'éclat de la lumière qui approche, *lumen in cœlo*.

« Nous touchons, dit M. de Maistre, à la plus grande « des époques religieuses (1)... à une révolution mé- « morable dont celle que nous avons vue n'a été que « le terrible et indispensable préliminaire (2)... à une « époque sacrée dans les fastes du genre humain (3)... « à je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous « marchons à grands pas (4).

« *Le plus grand événement du monde est universelle-* « *ment attendu*... Il faut nous tenir prêts pour un *évé-* « *nement immense dans l'ordre divin*, vers lequel nous « marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper « tous les observateurs. Il n'y a plus de religion sur la « terre : le genre humain ne peut demeurer en cet état. « Des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que « *les temps sont arrivés*. Plusieurs théologiens ont « cru que des faits du premier ordre et peu éloi- « gnés, étaient annoncés dans la révélation de saint « Jean.

« Il n'y a peut-être pas un homme véritablement « religieux en Europe qui n'attende dans ce moment « quelque chose d'*extraordinaire*. Or, dites-moi, « croyez-vous que cet accord de tous les hommes

(1) *Du Pape*, disc. prél.
(2) *Ibid.*, liv. IV.
(3) *Ibid.*
(4) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, IIe entretien, t. I.

« puisse être méprisé? N'est-ce rien que ce cri général
« qui annonce de grandes choses?

« Jamais il n'y eut, dans le monde, de grands événe-
« ments qui n'aient été prédits de quelque manière.
« Cette assertion est justifiée par toute l'histoire. Pour-
« quoi voulez-vous qu'il n'en soit pas de même au-
« jourd'hui? L'univers est dans l'attente. Comment
« mépriserions-nous cette grande persuasion?

« Attendez que l'affinité naturelle de la religion et
« de la science les réunisse dans la tête d'un seul
« homme de génie : l'apparition de cet homme ne sau-
« rait être éloignée, et peut-être même existe-t-il déjà.
« Celui-là sera fameux. Alors les opinions, qui nous pa-
« raissent aujourd'hui ou bizarres ou insensées, seront
« des axiomes dont il ne sera pas permis de douter; et
« l'on parlera de notre stupidité actuelle comme nous
« parlons de la superstition du moyen âge. Alors toute
« la science changera de face : *l'Esprit longtemps dé-*
« *trôné et oublié reprendra sa place*. Il sera démontré
« que les traditions antiques sont toutes vraies; que le
« paganisme entier n'est qu'un système de vérités cor-
« rompues et déplacées; qu'il suffit de les nettoyer,
« pour ainsi dire, et de les remettre à leur place pour
« les voir briller de tous leurs rayons. En un mot,
« *toutes les idées changeront;* et, puisque de tous côtés
« une foule d'élus s'écrient de concert : Venez, Sei-
« gneur, venez! pourquoi blâmerions-nous les hommes
« qui s'élancent vers cet avenir majestueux?

« Le nombre *trois* se montre de tous côtés, dans le

« monde physique comme dans le monde moral et dans « les choses divines, etc., etc. (1). »

Encore quelques efforts, et nous touchons au triomphe sur toute la ligne, nous touchons au plus grand déploiement de la puissance et de la splendeur divines, à la plus abondante effusion de l'Esprit-Saint; à l'ère des Saints, non pas les plus grands mais les plus glorieux et les plus sympathiques en général; à l'ère des docteurs, non pas les plus profonds mais les plus savants et les plus éclatants. Nous touchons à l'ère des docteurs qui, planant sur le Cosmos tout entier, illumineront l'art, la science, la philosophie, la politique, de clartés inconnues. Nous touchons à l'ère des Saints qui, réchauffant le peuple du feu de leur enthousiasme, lui apprendront à surmonter la misère à force de travail, de vertu et de charité; à l'ère de saint Vincent de Paul glorifié et non persécuté, à l'ère de ses nobles enfants affranchis et délivrés, « faisant régner la charité en souveraine partout (2). »

Ainsi saint Augustin, saint Thomas et Bossuet n'ont pas tout dit, n'ont pas tout fait. Ils ont laissé quelque chose à dire et à faire à l'Église.

Ont-ils proclamé le dogme de l'immaculée conception? L'Église est donc un être vivant, qui se développe à travers les siècles comme un être vivant, suivant son type immuable éternellement conçu par le Verbe, et

(1) Id., xi[e] entretien. On peut consulter utilement, sur ces questions, l'excellent petit livre de M. Chevé, intitulé *l'Idéal*. Paris, 1862, Sarlit, éditeur, rue Saint-Sulpice, 25.

(2) Saint Jean Chrysostôme, homél. sur la 1[re] aux Cor.

avec la prétention hautement avouée de couvrir le Cosmos de sa végétation luxuriante. Mais, en se développant ainsi *catholiquement*, le divin organisme reste toujours identique à son germe, à l'Évangile.

Or, si l'Évangile a dit implicitement tout ce qui s'est dit et se dira durant les siècles et l'éternité, l'Alpha et l'Oméga, il n'a pas tout dit explicitement, il n'a dit explicitement que ce qu'il fallait dire alors.

Gardons-nous donc, comme les protestants, de nous atrophier, de nous pétrifier dans la lettre qui tue, au lieu de jeter de vigoureuses pousses dans l'esprit qui vivifie, qui dilate sans cesse le cercle de la loi, le cercle de la formule, immuable dans ses éléments constitutifs, mais dont le diamètre peut s'allonger indéfiniment sans rien changer à l'essence du cercle.

Donc le crétinisme est le plus mortel ennemi de l'Église; il est l'étouffoir de toute pensée d'avenir et de tout sentiment généreux; il empêche le Monde Nouveau de se faire chrétiennement, sans pouvoir l'empêcher de se faire révolutionnairement. Nous l'avons prouvé.

CHAPITRE XXV

LES UNIVERSITÉS DU MONDE NOUVEAU

I

Mais il ne suffit pas de fonder une presse et une librairie catholiques, largement encouragées, pouvant, avec leurs vastes ressources, lutter à armes égales avec la presse et la librairie hostiles. Il faut encore s'emparer de la science, de la philosophie, du haut enseignement, en fondant, sous le regard de l'Église, des universités libres, ayant des professeurs laïques et ecclésiastiques, et venant couronner le libre enseignement des colléges.

Ces universités, ayant un but et un caractère laïques, à côté des autres universités et des écoles purement ecclésiastiques, feraient sans doute de la religion et de la théologie, mais, au lieu de faire de la religion pour la religion et de la théologie pour la théologie, elles feraient de la théologie et de la religion pour la philosophie, la science, l'art, le droit civil et international, la politique et l'économie sociale. Elles feraient ainsi entrer les catholiques dans le vif des questions qui agitent le monde, tandis que les anciens procédés semblent n'avoir d'autre objet que de les tenir toujours suspen-

dus dans les régions de la spéculation pure, ou dans les voies de la mystique appliquée à la conduite purement privée de l'individu.

Les catholiques alors rentreraient dans la société, et ils pénétreraient bientôt, avec une supériorité marquée, au cœur même des pensées et des sentiments qui passionnent leurs contemporains. Descendus des régions de la lune, pour vivre de leur existence terrestre, avec les habitudes intellectuelles de leur époque, ils pourraient, d'ici à quelques années, exercer, comme tout le monde, une influence quelconque sur les affaires de leur temps, auxquelles ils ne seraient plus entièrement étrangers.

Il y a souvent des hommes de génie, des savants, prêtres ou laïques, qui, ne sachant pas écrire ou ne pouvant écrire que sur des matières savantes, au-dessus de la portée du vulgaire, trouveraient, dans des universités, ayant ce caractère vraiment pratique, une ample carrière à leur activité.

Le 24 avril 1858, nous soumîmes ces idées au père Lacordaire. Il les accueillit avec l'enthousiasme et la poésie de son âme. Il nous répondit, le 5 mai suivant : « Ce qu'on peut faire de bien dans l'École et par l'École « est incalculable. C'est aujourd'hui le dernier asile « des espérances humaines... La philosophie n'existe « plus nulle part dans l'enseignement et l'éducation. « Le programme du Baccalauréat la tue. Or, c'est un « grand malheur et j'ai le projet de fonder à Sorèze « un cours de haute philosophie... C'est aux écoles

« chrétiennes que revient l'honneur de sauver la phi-
« losophie... C'est au sein des écoles du moyen âge
« qu'ont resplendi la plupart des docteurs qui l'ont
« éclairé. Et encore aujourd'hui, en France, une par-
« tie de nos écrivains les plus célèbres sont venus des
« écoles. »

Il y a six ans, nous avions signalé, dans notre *Philosophe* (1), la fondation d'universités catholiques comme étant, avec la fondation d'une presse et d'une librairie catholiques, le moyen pratique le plus puissant de préparer et de faciliter l'avénement du Monde Nouveau. Depuis, les idées ont marché, et, ce qui alors paraissait utopique à tout le monde, comme bien d'autres utopies déjà réalisées, est en pleine voie de réalisation en Allemagne. Au congrès catholique d'Aix-la-Chapelle on a appelé l'attention de tous les chrétiens sur la nécessité de fonder, avec une presse laïque puissante, des universités savantes où toutes les sciences seraient enseignées. Des souscriptions ont été ouvertes immédiatement, et on a aujourd'hui l'espérance de voir aboutir ce projet.

II

L'objet de ces universités, rappelant celles du moyen âge, où Albert le Grand et saint Thomas enseignaient à trente mille disciples venus de tous les points de l'Europe, serait de former des littérateurs, des

(1) Chapitre XIV.

artistes, des poëtes, des historiens, des publicistes, des orateurs, des philosophes, des savants chargés, de seconde main, de gouverner le monde. Là trouveraient leur tombeau la science fausse, la critique superficielle et envenimée, la philosophie creuse, la politique révolutionnaire. Là, en un mot, tout étant enseigné grandement, s'élaborerait le Monde Nouveau.

Là se ferait la séparation du bon et du mauvais grain, là se purifieraient au creuset du savoir tous les mauvais alliages, là tous les compromis dangereux seraient démasqués, là le fatras scientifique des temps passés serait épuré, émondé, simplifié, unifié à la lumière de la Révélation.

Car l'enseignement devrait y être nouveau; nouveau, non dans l'esprit et les principes toujours les mêmes, mais dans la forme qui devrait tout embrasser et principalement les sciences profanes ramenées toutes à la science de Dieu.

Là on irait droit au but, c'est-à-dire droit à l'Église, droit au Christ, droit à la Trinité, droit aux trois lois cosmiques, où finalement toute science et toute pratique doivent aboutir.

Oui, là, l'Église, le Christ, la Trinité, considérés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec le cosmos, y seraient présentés de haut comme le dernier mot des choses, comme le divin confluent où tout doit aboutir, hommes et choses.

Que de sciences, dans ces trois sciences : la science de Dieu, la science du Christ, la science de l'Église !

Et s'il se trouvait, par hasard, que le monde eût été créé en vue de ces trois choses et à l'image de ces trois choses, et que quelqu'un vînt le prouver, quelle révolution dans la science !

Quelles perspectives nouvelles venant s'offrir à l'esprit humain, dans cette simple proposition : la Trinité, le Christ et l'Église, étudiés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec le Cosmos, c'est-à-dire avec toutes les sciences, constituent le fond de toute connaissance, la science universelle, la divine Synthèse!

Représentez-vous par la pensée toutes les sciences, s'appuyant tout à la fois sur la méthode d'observation, la méthode rationnelle, la méthode traditionnelle, traversant la révélation et aboutissant forcément à la Trinité, au Christ, à l'Église, comme il est inévitable qu'elles y aboutissent, puisque là est le réel aboutissant, le réel confluent de toutes choses !

Représentez-vous ce mouvement ascensionnel de l'esprit humain, je vous en supplie, et ensuite, la Trinité, le Christ et l'Église conquis, représentez-vous l'esprit humain, planant de ces hauteurs sur le Cosmos, et de ce point de vue, en Dieu, faisant de la science comparée : la science de la Trinité, du Christ, de l'Église comparée à tous les ordres d'êtres, à tous les ordres de sciences !

A-t-on considéré la portée incalculable de la science divine et de la science humaine comparée (1) ? Eh !

(1) Voir nos *Essais* et notre *Philosophe devant le Cosmos*, où nous avons donné une esquisse de cette science comparée. Cette science,

bien si on n'en a pas encore calculé la portée, qu'on fonde des universités, et alors on pourra se rendre compte de sa puissance.

Cette science comparée, impossible jusqu'ici, et que saint Thomas pouvait à peine soupçonner, est aujourd'hui possible. Car aujourd'hui nous possédons non-seulement la connaissance variée de notre planète, mais encore celle des globes célestes qui l'écraseraient de leur immensité, si elle n'était l'autel, où la victime divine a voulu s'immoler par humilité, comme pour apprendre à tous les habitants du cosmos, anges et hommes, que la destinée des êtres intelligents est en raison directe de leur humilité.

à cause de ses proportions grandioses, ne pourra être que le produit des siècles. Les Pères l'avaient entrevue avant saint Thomas, dont *la Somme* est l'effort suprême du génie de la science antique. De nos jours, de Maistre l'a clairement annoncée. M. de Lourdoueix, dans son *Introduction à la philosophie du Verbe,* après M. l'abbé Frère, a eu, dans les sublimes régions des idées où il vivait, une claire intuition de la première des lois du Verbe : la loi de la Trinité. Mais il reste à approfondir cette loi, qui nous révèle la partie ontologique du cosmos. Et il reste surtout à la rattacher aux autres deux lois cosmiques : la loi du Christ ou de l'Éthique, et la loi de l'Église, ou la loi politique et sociale, afin d'avoir un tout complet et unitaire, ou la divine Trilogie. Mais c'est au travail des siècles de déduire toutes les conséquences de cette Trilogie, en constituant la *somme* du monde nouveau, ou l'encyclopédie de toutes les sciences, rattachées entre elles et ramenées à l'unité par les trois lois cosmiques, suivant le tableau que nous avons essayé d'en donner aux prolégomènes de nos *Essais,* et au chapitre VII de notre *Philosophe.*

III

1° En résumé, aux catholiques laïques des classes populaires de prendre, s'ils le veulent, l'initiative du Monde Nouveau, en donnant aux autres l'exemple d'une vie irréprochable, et en s'organisant chrétiennement en corporations et confréries! Cette initiative est légitime, le clergé y applaudira des deux mains.

2° Aux catholiques laïques des classes cultivées, de s'unir au clergé pour organiser une presse et une librairie puissantes, et des universités distribuant un enseignement universel sous l'œil, la direction et l'inspiration de l'Église!

3° Aux catholiques laïques éminents de s'unir, avant la bataille, en rectifiant généreusement leur ligne, à la lumière du Monde Nouveau, afin de présenter à l'ennemi une masse solide et compacte!

Autant d'utopies nécessaires dont la réalisation est dans l'ordre, dans les nécessités de la situation et dans les exigences de l'avenir, car c'est en cela surtout que devront consister les préparations à la lutte ou à la période épique qui précédera le triomphe.

CHAPITRE XXVI

LA SCIENCE DU MONDE NOUVEAU.

I

Le Monde Nouveau s'offre à notre pensée comme le résultat d'un mouvement de l'esprit humain ayant un caractère général et universel. Le Monde Nouveau s'étend à tout, il embrasse tout, la science et l'art comme la politique. Ce caractère universel est le signe de la majesté souveraine, et la preuve que la puissance et l'empire seront donnés au monde de Jésus-Christ.

Mais à raison même de ce caractère universel, le triomphe ne saurait s'opérer par fractions. Avant de passer en acte, le Monde Nouveau suppose un mouvement d'ensemble dans les idées. Mais ce mouvement une fois fait, et une fois le Monde Nouveau accompli dans les Idées, son explosion dans les faits ne se fera pas longtemps attendre.

Nous sommes en plein travail de préparation Idéale. Voilà pourquoi, avant que ce travail préalable et d'ensemble soit accompli, toutes les questions restent en suspens, tout le monde étant impuissant à les résoudre, puisque leur solution dépend du triomphe, dans les

idées, des principes qui doivent renouveler la face de la terre. Il faut que l'Esprit descende avant que le renouvellement s'accomplisse : *Emitte spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ.* Toutes les questions de la politique et de la diplomatie se trouvent accrochées en ce moment, le triomphe du christianisme dans les idées aplanira toutes les difficultés, à commencer par les difficultés, en ce moment insolubles, de la question romaine.

Le rôle de la politique et de la diplomatie, en attendant, est de raccommoder les choses au mieux, d'ajourner les solutions, d'étayer le vieil édifice, de rapiécer le vieux vêtement usé qui couvre nos hontes. Pauvre rôle ! qui prouve justement la nécessité d'un renouvellement complet sur toute la ligne, d'un renouvellement d'ensemble.

On ne pourra résoudre aucune question isolément, il faut donc l'ajourner jusqu'au jour solennel des croisades du Monde Nouveau, jusqu'au jour solennel où un nouveau Pierre l'Hermite aura réveillé, dans la conscience humaine, la foi dans l'unité de l'Europe chrétienne, de l'univers chrétien, en inspirant, à cette Europe chrétienne, à cet univers chrétien, un enthousiasme et une volonté capables de faire prévaloir cette unité sur toute la face de la terre.

Jusque-là, c'est à la prière d'opérer dans l'ombre, à la charité d'amasser des trésors de bénédiction. Au moment du triomphe, qui sait ? il suffira peut-être d'une larme tombée de la paupière d'une humble paysanne

pour faire déborder le calice des bénédictions du Seigneur.

Car ce mouvement d'ensemble doit être si universel, que tout doit y coopérer sur la terre et dans les cieux, surtout les labeurs inconnus, les labeurs de la mystique, les gémissements de l'humilité dans l'ombre des vieilles cathédrales et des cloîtres.

Rien ne doit être négligé, tout doit aller à l'unisson. Le mouvement devant embrasser le monde entier, doit être par conséquent le produit de tous les concours, grands et petits, du concours du père Félix et du frère Ignorantin, de la Reine de Naples et de la Bergère de Pibrac couronnées de la même Auréole.

Mouvement et concours tout doit être universel pour être en harmonie avec l'universel Triomphe.

Le savant et l'artiste doivent donc aussi apporter leur pierre à l'édifice. C'est ce qu'il nous reste à démontrer.

Le tableau du Monde Nouveau serait en effet incomplet, si, après avoir exposé le triomphe de la politique et de la diplomatie chrétiennes, sur la politique et la diplomatie du vieux monde, nous n'exposions, avant de finir ce livre, le triomphe de la science et de l'art du Monde Nouveau, sur la science et l'art du monde qui s'en va.

II

La religion précède et couronne la science dans l'ordre du développement de l'esprit humain à travers les âges.

Le monde a commencé par la religion et finira par la religion.

La Religion domine toutes les hautes positions de la science. Sur chaque question de métaphysique, de physique, de morale, elle termine, elle couronne le travail de la raison humaine. Analysez, vous trouvez bientôt une limite à la raison séparée. L'objet de la Critique est de fixer irrévocablement ces limites, et l'objet de la science du cosmos d'aller au delà, sur les ailes de la revélation *positive* (1).

(1) Nous entendons par science du Cosmos, la *somme* de toutes les sciences ramenées à l'unité dans le catholicisme, tout en conservant à chacune sa sphère à part, ses principes, ses procédés et ses limites. Entendu dans ce sens générique, le mot science s'applique aussi bien à la science qui découle de la révélation et des vérités de l'ordre surnaturel, qu'à la science qui découle de la raison et des vérités de l'ordre purement naturel. En d'autres termes, ces deux ordres de vérités ou de réalités existant séparément, il faut bien aussi que deux ordres de sciences leur correspondent, entièrement distinctes comme elles. Mais quoique parfaitement distinctes, on peut et on doit en faire la *somme*, en en faisant ressortir l'unité dans l'unité du plan divin. C'est la tâche que nous avons imposée à notre vie d'écrivain et de serviteur de l'Église, en nous conformant toujours, avec une fidélité scrupuleuse, à la méthode et aux principes généralement suivis à Rome, et dernièrement confirmés et rappelés avec une grande précision, dans le bref apostolique du 11 décembre 1862, contre les ouvrages du docteur Frohschammer, professeur de l'Université de Munich.

Nous disons cela afin d'être bien compris, et de prévenir toute équivoque. Il nous arrive, en effet, souvent de prendre le mot science dans un sens générique, comprenant la religion et la philosophie, mais alors on doit entendre cette expression dans le sens de la *somme* et non de la *confusion*.

De même, quand nous disons des mystères qu'ils sont profondément philosophiques, nous sommes loin de prétendre qu'ils appartiennent à la philosophie proprement dite, qui est du ressort de la raison. Nous voulons dire simplement qu'il y a plus de philosophie,

L'homme a voulu faire deux fois de la science sans religion. Cette tentative insensée a été ou sera le signal de l'écroulement de deux mondes.

L'homme a voulu faire de la science sans religion, à la fin du monde païen, dans les beaux jours de la philosophie grecque et romaine, et le monde païen s'est bientôt écroulé.

L'homme fait la même expérience, depuis Descartes; et c'est la cause de l'écroulement du monde christiano-païen et de l'avénement du monde de Jésus-Christ venant remplir le vide.

La philosophie, qui est la science à sa plus haute puissance, puisqu'elle a la prétention de ramener à elle tous les principes des sciences, la philosophie a subi deux fois les mêmes phases, dans la Grèce antique une première fois, et dans l'Europe moderne une seconde fois. Des philosophies antiques, en y comprenant même

et de véritable philosophie, dans la religion que dans la philosophie purement naturelle; plus de philosophie dans la Révélation que dans la Raison; plus de philosophie dans les lumières répandues surnaturellement par le Verbe, dans l'Évangile et l'Église, que dans les lumières au moyen desquelles *il éclaire* naturellement *tout homme venant en ce monde;* plus de philosophie, en un mot, dans le catéchisme que dans tous les livres des philosophes. Mais tout cela ne signifie pas que la philosophie des mystères soit une philosophie rationnelle, et encore moins que la raison puisse nous donner la clef de ces mystères. Cependant, la raison ou la science proprement dite, nous conduit sur le seuil des mystères sans pouvoir nous y faire pénétrer. Et nous ne voulons pas dire autre chose, quand il nous arrive d'affirmer si souvent que la science humaine aboutit exactement aux mêmes formules que la science divine, ou à la Trinité, au Christ et à l'Église. Cela signifie simplement qu'elle nous conduit à ces mystères, mais sans pouvoir nous y faire pénétrer, ainsi que nous l'avons expliqué dans notre *Philosophe.*

celle de l'Inde, sont sortis le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme, le mysticisme, l'athéisme, etc. Le même phénomène s'est produit dans les temps modernes. Nous assistons depuis deux siècles au défilé des mêmes systèmes, à la danse macabre des philosophes.

Toutes les formes de la raison séparée se trouvent donc épuisées par une double épreuve. A moins de recommencer une troisième fois pour aboutir au même résultat, l'impuissance, il faut reporter ailleurs notre activité, vers cette science comparée si clairement annoncée par de Maistre, dans laquelle, après six mille ans de recherches et de tâtonnements, les affinités de la raison et de la foi nous apparaîtront enfin sous leur forme unitaire et systématique, et avec leur caractère cosmique ou universel.

L'avenir appartient à cette nouvelle scolastique qui mettra à nu le plan divin, considéré dans son ensemble, monde naturel et monde surnaturel. L'ancienne scolastique est venue après la philosophie du monde antique, après Platon et Aristote. La nouvelle scolastique devait venir après la philosophie de l'Europe moderne, après Descartes et Hégel.

Il est dans l'ordre historique que les nations et les grandes périodes de la civilisation commencent par la religion, finissent par la philosophie, renaissent par la religion, et atteignent les hautes cimes de la gloire et de la puissance, une fois fécondées sous le baiser de la philosophie et de la religion.

L'antiquité païenne a commencé et fini de la sorte.

Mais sa religion et sa philosophie étant fausses, leur alliance dans le néoplatonisme n'a fait qu'accélérer leur dissolution et celle de la société qu'elles avaient la prétention de faire revivre. Alors, sur les ruines de l'ancienne religion et de l'ancienne philosophie, s'est élevé le christianisme qui a commencé une ère nouvelle. Supérieur, comme philosophie, à la philosophie antique, le christianisme s'est développé dans la scolastique, s'assimilant Platon avec saint Augustin, et Aristote avec saint Thomas qui a fait la *somme* de son temps.

La philosophie moderne a cru le mouvement scolastique épuisé. Enorgueillie par de brillantes découvertes que saint Thomas n'avait pu même soupçonner, elle a voulu dépasser la *somme*. Elle s'est donc émancipée, et elle a de nouveau parcouru les diverses phases des systèmes antiques, au milieu des profondes ténèbres de la raison séparée. La philosophie moderne s'est engloutie et a engloutie le monde moderne dans son orgueil.

Le moment est venu de sauver la philosophie et le monde, en faisant subir à la philosophie et à la science modernes le même travail d'assimilation et d'épuration, que saint Augustin et saint Thomas ont fait subir à la philosophie de Platon et d'Aristote. Le moment est venu de fonder une nouvelle scolastique, et de jeter les bases d'une œuvre analogue à la *somme* et qui en sera la couronne. Nous voulons parler de l'encyclopédie du Monde Nouveau, projet dont nos ennemis se sont déjà

emparés en parodiant l'idéal encyclopédique que les catholiques, seuls, sont en mesure de réaliser.

La scolastique du Monde Nouveau sera d'autant plus brillante et plus belle qu'elle pourra s'assimiler les trésors de théologie, de science, de philosophie et d'histoire accumulés par dix-neuf siècles de christianisme. Et ainsi se continuera, vers le Christ, cette marche ascendante de l'esprit humain, allant, par retours périodiques et d'action en réaction, comme tout ce qui est faible et misérable, de la religion à la philosophie et de la philosophie à la religion, pour s'arrêter pendant quelque temps dans les baisers de l'union : toujours progressant, sous le regard de Dieu, qui tire, des révoltes périodiques de l'orgueil humain et des révolutions qu'elles entraînent, le moyen de faire avancer la religion et de faire éclater le triomphe final.

Car, comme les destinées de la politique sont liées à celles de la religion et de la philosophie, à cette longue période de troubles qui ont suivi le travail de désagrégation de la Réforme et de la philosophie moderne, devra succéder inévitablement une longue période d'ordre et de développements réguliers, qui seront, comme au moyen âge, le fruit du baiser d'union de la science et de la religion, de la politique et du christianisme, de l'Empire et du Sacerdoce. La religion commence donc les destinées humaines et elle les accomplit. La science humaine, la science séparée, apparaît un instant, entre le commencement et la fin ou au milieu des destinées de l'humanité, mais elle n'a ni l'honneur de présider à

son berceau, ni l'honneur de présider à son épanouissement intégral et à son triomphe. La science séparée prépare les voies, elle démolit, elle fait table rase, et puis elle se dévore elle-même, afin que l'homme, une fois dans le vide, se retourne vers le Seigneur.

La philosophie de nos jours, ayant parcouru toutes ses phases et épuisé tous les systèmes, ne pourrait plus que rouler sur elle-même indéfiniment. Son rôle est fini, comme le rôle de la philosophie antique ; à la religion de reparaître glorieuse sur la scène du monde, à Jésus-Christ de reconstituer, dans l'unité de la religion, les divines harmonies de la science.

L'unité de la science, c'est la religion, ramassant à terre toutes ces pauvres sciences contemporaines qui se traînent, sans Dieu, sans lumière, sans beauté, sans lien entre elles, décousues, à l'état d'enfance encore au maillot, incapables de bégayer même le nom du Seigneur.

A la religion de secouer tout cela, d'élever tout cela, de donner à tout cela la puissance de l'unité ou la majesté souveraine.

III

La société Européenne, au moment où nous écrivons ces lignes, tend visiblement à l'unité sous toutes les formes, unité dans la science, unité dans l'art, unité dans la politique, unité dans les nationalités, unité dans la religion, unité en tout. Cette tendance vers

l'unité doit être pour les catholiques une source d'espérances illimitées, en songeant que le catholicisme, et le catholicisme seul, peut réaliser cette unité. Unité grandiose qui, dépassant de beaucoup le cosmopolitisme, ce *nec plus ultra* des rêves humanitaires, revêtira une forme cosmique ou universelle, puisque même les sciences positives, la géologie, l'astronomie, la physiologie, comme l'ontologie et la psychologie, viendront rendre hommage au Dieu du christianisme, le catholicisme étant le vaste confluent de toutes les sciences et de toutes les belles tendances sans exception.

Le *Monde* a compris cela dans ce beau passage de M. Chantrel, qui résume exactement la pensée de cet ouvrage et celle de nos autres publications scientifiques, philosophiques et politiques :

« Pendant que le savant marche, sans même avoir la « conscience de la grande œuvre à laquelle il coopère, « le plan divin se développe, et le chrétien, instruit par « l'histoire et par la révélation, saisit de siècle en siè- « cle quelques traits de plus de ce magnifique plan, « qui réunit dans une merveilleuse unité l'ordre phy- « sique, l'ordre moral et l'ordre surnaturel. Les pro- « grès des sciences physiques, comme les révolutions « politiques et sociales, doivent aboutir à la glorification « du Christ, roi du monde et *médiateur* universel. « Toutes les sciences viendront un jour rendre hom- « mage à la vérité révélée, comme toutes les nations « reconnaîtront que le Christ est leur véritable roi. La

« science incrédule cherche à renverser les bases de la « révélation, comme la Révolution cherche à former, « contre la seule Unité véritable, une espèce d'unité ou « plutôt de confusion diabolique qui réunirait tous les « hommes sous la verge d'un seul despote, au lieu de « les rassembler sous la houlette d'un seul pasteur. « Mais elles auront beau faire, la science incrédule et la « Révolution travaillent au triomphe de la vérité et de « la vraie Unité ; les découvertes de la première viennent « peu à peu confirmer le dogme catholique, les ruines « accumulées par la seconde préparent la reconstruc- « tion de l'édifice catholique, et font de plus en plus « sentir la nécessité de revenir à l'Église fondée par « Jésus-Christ. Nous n'avons rien à craindre, en défi- « nitive, ni de la science, ni de la Révolution : ce qui « peut nous arriver de pire, c'est d'obtenir plus tôt par « la mort le triomphe individuel promis à chaque chré- « tien fidèle, et de hâter ainsi par le sacrifice l'heure du « triomphe général qui précédera le second avéne- « ment (1). »

Tout tend donc au fusionnement de la pensée humaine dans la pensée divine, et c'est le caractère du Monde Nouveau. Est-ce à dire que l'homme va disparaître parce que, conservant tout son être, toute son individualité, il éprouvera le besoin de s'unir à Dieu d'une manière tout à fait intime?

Est-ce à dire que la science purement humaine, pu-

(1) *Monde* du 7 décembre 1862.

rement rationnelle, va disparaître parce que, sans rien changer à sa méthode sure et solide, elle ira droit à son couronnement, à son auréole, à la science de Dieu, à la science de la révélation ? Non certes. Nous allons le prouver.

CHAPITRE XXVII

L'UNITÉ DE LA SCIENCE ET DE LA RELIGION N'EXCLUT PAS LEUR DISTINCTION FONDAMENTALE.

I

La science, envisagée dans sa généralité, embrasse le domaine entier de la connaissance, même la religion, qui est aussi une science, comme le dit saint Thomas (1), et la science la plus solide et la plus belle. Dans un sens moins étendu ce mot s'applique plus particulièrement à la science purement naturelle ou rationnelle, à la science humaine proprement dite.

La science *divine* n'est pas la négation de la science *humaine*. L'ordre humain et l'ordre divin, l'ordre naturel et l'ordre surnatuel, sont deux ordres à part, parfaitement tranchés. Mais Dieu a révélé à l'homme des lumières supérieures à ses lumières naturelles. Le droit et le devoir du savant et du philosophe, comme de l'artiste et du politique, consistent donc à dépasser l'ordre *humain* en l'affirmant et en le parcourant, à tire-d'aile, pour s'élancer au plus vite dans l'ordre *divin*. Nous devons comme l'aigle, aller de la terre au ciel et

(1) *Somme*, 1re part.

du ciel à la terre, pour planer, reprendre pied et nous reposer tour à tour. Cet essor, de la terre au ciel et du ciel à la terre, de l'ordre humain à l'ordre divin et de l'ordre divin à l'ordre humain, constitue la véritable méthode catholique, qui n'exclut que les méthodes exclusives, ou les philosophies et les sciences *purement humaines*, si elles affichent l'impertinente prétention de se passer de la science divine.

Nos dédains ne s'adressent donc qu'à la science et à la philosophie, comme à l'esthétique et à la politique, *humaines*, *séparées*.

Le regard de l'homme sans la révélation est au regard de l'homme avec la révélation, ce que le regard du grand-duc, oiseau de nuit, est au regard de l'aigle. Le grand-duc a des yeux superbes, à grandes prétentions, plus gros que ceux de l'aigle, mais il ne voit que dans l'ombre ou la nuit; l'aigle a le regard imposant et perçant et il fixe l'astre du jour. On peut être un grand-duc, sans être un aigle. Le grand-duc (le rationaliste) ne voit que dans la nuit, mais il voit autant qu'on puisse voir dans la nuit, mais infiniment moins que l'aigle (le philosophe de la révélation) qui voit dans la lumière. Nous préférons la vue perçante de l'oiseau de la lumière et son élan dans les espaces, au regard de l'oiseau de nuit et à son vol qui rase la terre dans l'ombre. Mais nous affirmons l'un et l'autre.

II

1° Descartes est parti de terre et s'est placé systématiquement dans les ténèbres, comme l'oiseau de nuit. Aussi n'a-t-il pu s'élever et planer.

Ceci est le plus bas degré de l'échelle de la Science.

2° Les catholiques cartésiens, plus avancés et plus éclairés que Descartes, ont fait de la science humaine et de la science divine *séparément*, et ils ont ainsi étranglé l'une et l'autre, en nous donnant la philosophie et la théologie de Bergier comme spécimen. Mais enfin ils ont fait de la science divine, de la petite science divine, après avoir fait de la petite science humaine. C'était un progrès sur Descartes.

C'était le deuxième degré de l'échelle de la Science.

3° Les hommes de la conciliation de la science et de la foi ont fait un pas de plus. Ils ont cherché les points d'attache de la philosophie et de la religion. Ils ont voulu faire marcher de front *les deux sœurs immortelles*. Ils ont partagé en deux leurs hommages. Mais enfin ils ont aspiré à l'union, sinon encore à l'unité. C'était un progrès sur les cartésiens catholiques, mais c'étaient des hommes de transition. Leur désir de concilier l'essor de l'oiseau de nuit avec l'essor de l'aigle appesantissait leurs ailes et les empêchait de planer.

Ceci est le troisième degré de l'échelle de la Science.

4° Il faut les dépasser, il faut être plus avancé qu'éux. Il faut sans doute affirmer hautement la science

humaine et l'ordre naturel auquel elle correspond. Il faut dire que l'ordre naturel et l'ordre surnaturel sont parfaitement distincts. On ne peut nier la philosophie purement rationnelle sans tomber dans la fausse mystique ou le mysticisme, sans ôter à la théologie sa base, sans la priver de ses développements rationnels, sans se mettre en opposition avec les docteurs, les évêques, les papes, les conciles, l'Église. Pour saint Thomas, Albert le Grand et la pléiade de scolastiques du moyen âge, la philosophie humaine avait sa réalité, sa certitude, sa noblesse.

Mais, cela dit et prouvé au plus vite, il faut s'élancer sur les hauteurs, et, de ce point culminant, regarder la science humaine dans les lumières de la révélation. Or, la science divine, à ce point de vue élevé, ne détruit pas la science humaine, elle l'absorbe, elle se l'assimile; et l'assimilation produit plus que la conciliation, elle produit l'unité! L'homme disparaît devant le chrétien, qui ne cesse pas d'être homme pour être plus qu'un homme, pour être un être déifié, transfiguré.

Nous ne nions rien, nous absorbons tout, cartésiens universitaires, cartésiens catholiques, hommes de la conciliation et de transition, et, en les absorbant, nous les dépassons. La science ne saurait rester stationnaire: si la science nous a porté sur les hauteurs divines, tant pis ou tant mieux pour elle, c'est autant de gagné sur l'ennemi. Cette position conquise, il n'est plus permis de reculer. Si la science nous a porté dans les profondeurs de l'Église, du Christ et de la Trinité, tant pis

ou tant mieux pour elle. Tant pis pour la science *humaine :* elle disparaît sans cesser d'exister, comme la lumière de la bougie pâlit et s'efface devant la lumière du soleil, sans perdre sa flamme. Tant mieux pour la grande science, parce que la science humaine ou la bougie, sans cesser d'être, fait place au soleil ou à une science mille fois plus lumineuse, mille fois supérieure. Cette science supérieure ne détruit pas la petite science; elle se l'assimile et la ramène à l'unité suprême, en lui révélant ses propres mystères et en lui apprenant à épeler les mystères divins. Elle la transforme ainsi en sa propre substance.

C'est le quatrième degré de l'échelle de la Science.

5° La théorie des idées, observées dans la lumière de Dieu, nous apprend que le Verbe est l'expression suprême de tous les Idéaux. Or, la philosophie n'est autre chose que la science des Idéaux. L'incarnation du Verbe serait donc l'incarnation de la philosophie.

Le Verbe = la philosophie. L'incarnation du Verbe = l'incarnation de la philosophie.

Mais il est à remarquer qu'indépendamment des autres buts de l'incarnation, le Verbe n'avait pas besoin de s'incarner pour produire la philosophie naturelle. Cette philosophie découle de la lumière naturelle du Verbe qui illumine *toute* intelligence venant en ce monde. Mais cette philosophie ou cette illumination naturelle ne nous a pas révélé tous les Idéaux. Elle ne nous a révélé qu'une faible partie des Idéaux divins. Le Verbe, en s'incarnant, nous a révélé d'autres

Idéaux ; il a donc complété ou du moins considérablement agrandi le domaine de la Philosophie, qui est le Verbe en personne ou le Verbe en hypostase. C'est donc une folie de repousser la révélation du domaine de la philosophie. C'est s'arracher un œil et le meilleur.

Si la philosophie divine ne s'était pas incarnée, la philosophie humaine serait la seule valable, la seule possible. La philosophie divine s'étant incarnée, la philosophie humaine n'a rien de mieux à faire qu'à se mettre à genoux et à lui dire : A vous le sceptre, à moi de m'effacer ! Vous êtes le soleil, je suis la bougie. A ma flamme de se perdre dans la vôtre !

Le dernier terme du progrès humain, c'est la science du Christ, la science de la révélation sur le trône. Qu'elle trône donc cette science, son heure est venue de trôner, et que, devant sa lumière, s'évanouissent tous les avortons de la science. Nous sommes, nous, catholiques du monde de Jésus-Christ, les hommes les plus avancés. Nous avons dépassé, de cent coudées, la philosophie, la science, l'esthétique et la politique mondaines ; à nous la puissance et la gloire !

La Gloire est au faîte.

Or, voici l'échelle qui conduit à la Gloire.

Après la philosophie humaine et la philosophie divine, vient la science de la philosophie humaine et de la philosophie divine comparées, aboutissant à l'unité au sein de Dieu.

C'est la théosophie ou la science de Salomon à laquelle rien n'était étranger, de Dieu à l'hysope qui

croît dans la fente des murailles (Rois, liv. III ch. IV) ; c'est la science de la Sagesse se jouant dans le Cosmos : *Ludens in orbe terrarum.*

Mais ce n'est pas encore le faîte.

Le faîte est dans la mystique.

La mystique est le cinquième degré de l'échelle de la Science.

6° Au-dessus et au delà il y a encore l'extase, ou un certain commencement d'intuition de la lumière incréée et une vague aperception de la Gloire.

L'extase est le sixième degré de l'échelle de la Science.

A ce degré finit la science du monde de Jésus-Christ sur la terre. Le Monde Nouveau ne pourra s'élever plus haut.

7° Le septième et dernier degré de la Science, le couronnement, le *culmen*, c'est la Gloire, c'est la vision intuitive ou la vue du Spectre lumineux, du Spectre divin dans son rayonnement plein, avec ses sept couleurs (les sept degrés de la science) fondues dans le blanc pur, dans la lumière pure, où tout se verra avec une clarté sans mélange. Arrivé là, il faut bien s'arrêter. On est perdu, ou retrouvé en Dieu.

C'est être aussi avancé que possible, un peu plus que Garibaldi et Mazzini, et surtout que MM. Renan et Cousin (lisez Strauss et Hégel). C'est être beaucoup plus avancé que les académies et les universités rationalistes, qui en sont encore à l'échelon du crétinisme scientifique, au plus bas échelon de la science, ou au

septième degré, en retournant l'échelle, puisqu'il y a au-dessus d'eux six degrés supérieurs que les catholiques franchissent, pour aboutir à l'intuition. On est alors au faîte de la connaissance, à ce degré entrevu par saint Paul où la *science* fait place à la *connaissance*, à la vue directe, et où la science, transfigurée en Dieu, se trouve *évacuée :* c'est l'apothéose.

Telle est la marche ascensionnelle de l'âme humaine vers Dieu, Père des lumières : *Deus scientiarum Dominus* (1). C'est la marche ascensionnelle indiquée par saint Bonaventure autant qu'elle pouvait l'être au treizième siècle, ainsi que l'a établi le père Delaporte dans sa savante étude sur l'*Itinerarium* du docteur Séraphique.

L'échelle hiérarchique de la science exprimée par des noms propres nous donne :

Au premier échelon, au plus bas échelon, à l'échelon du crétinisme humain (ce terme n'a rien de méprisant dans notre pensée, il exprime une position), au plus bas échelon, à l'échelon de la science séparée : — Descartes, Hégel, Strauss (Renan, Cousin) ;

Au deuxième échelon, la science de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel affirmés mais séparés : — Bergier, Frayssinous et l'ancienne école cartésienne de l'Église gallicane ;

Au troisième échelon, la science de l'alliance de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel : — l'école de Châteaubriand, l'école catholique libérale ;

(1) I Reg., II, 5.

Au quatrième échelon, la science de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel comparés et ramenés à l'unité au sein de Dieu : — l'école catholique du Monde Nouveau ;

Au cinquième échelon, la science de la mystique ou la science des Saints : — saint Denis l'Aréopagite, saint Anselme, saint Bonaventure ;

Au sixième échelon, la science de l'extase : — sainte Thérèse, saint Jean, l'Aigle de Pathmos, (chose étrange! toujours l'aigle au sommet et le grand-duc au bas. Toujours aussi l'*homme* au bas — Renan — et la *femme* au sommet — sainte Thérèse — les deux extrêmes : l'homme la tête en bas vers la terre dans l'attitude du Mineur, et la Femme la tête en haut dans l'attitude du triomphe, le cœur au sein de la gloire) ;

Au septième échelon, la vision intuitive ou la vue de Dieu et du Cosmos, prise de l'intérieur à l'extérieur, au lieu d'aller de l'extérieur aux surfaces : — les Anges et les Saints dans la gloire, ou le triomphe final, auprès duquel le triomphe annoncé dans ce livre ne sera rien, malgré sa magnificence (1).

(1) Voyez les chap. I et II du *Philosophe*, où nous établissons longuement la distinction du naturel et du surnaturel, de la science et de la foi, de la philosophie et de la religion, et la légitimité et même la nécessité de toutes les méthodes rationnelles sans en exclure aucune.

Nous renvoyons souvent à nos ouvrages. Nos lecteurs voudront bien ne pas le trouver mauvais. Nos doctrines formant un ensemble complet, ces renvois nous dispensent d'entrer dans des développements qui pourraient devenir fatigants.

III

Il résulte de cette échelle divine de la connaissance, de cette ascension de l'âme humaine vers la lumière, qui nous provoque de ses caresses et dont la chaleur nous attire au foyer de l'amour, que le savant catholique peut et doit aspirer à l'unité de la Science.

Or, les catholiques jusqu'ici n'ont pas pris la question de si haut, et c'est la raison de leur impuissance et de leur peu de crédit auprès des savants.

Les catholiques, qui ont écrit sur l'accord de la science et de la foi, n'ont pas été des Savants, mais d'éminents érudits. Ils ont disserté savamment sur les sciences, mais ils ne semblent guère s'être préoccupés de la Science, si même ils l'ont soupçonnée.

Mgr. Wisemann a clairement entrevu la Science, quand il a comparé les sciences à des *sœurs immortelles faisant leur cour à la Religion*.

Au fond, les catholiques n'ont généralement pas dépassé l'*accord* des sciences et de la foi, vue secondaire. Car cette vue n'est pas même la vue de leur *rapport*.

A plus forte raison ils n'ont pas su ramener la Science à l'*unité*, laquelle n'exclut pas la *distinction*. Et ils n'ont pas compris que les réalités du monde naturel sont la figure des réalités du monde surnaturel ou de la *Trinité*, du *Christ* et de l'*Église*, qui constituent les trois lois cosmiques vivantes ou la divine Trilogie, c'est-à-dire la Science dans son essence.

Mais fort heureusement ces idées, qui font depuis vingt ans l'objet de nos travaux, commencent à être aperçues. Pie IX — nous l'avons dit — a béni ces travaux, et déjà cette bénédiction porte ses fruits. Car ces idées, d'ailleurs absolument impersonnelles et aussi anciennes que Dieu, ont reçu, cette année (1863), la consécration de la chaire chrétienne par la bouche éloquente et autorisée du père Félix.

L'éloquent orateur a parfaitement compris que la loi de la Trinité, ou la loi de la Substance, des Lois et des Forces, était la conception fondamentale du métaphysicien (1).

« Cette conception, a-t-il dit, constitue peut-être « le regard le plus vaste que le métaphysicien puisse « jeter sur la Création. »

Le père Félix a raison. Aussi cette conception, plus ou moins clairement aperçue, a-t-elle exercé un attrait irrésistible sur les métaphysiciens de tous les temps, depuis saint Augustin et saint Thomas, jusqu'à M. l'abbé Frère et à M. de Lourdoueix.

(1) Nous renvoyons à nos *Essais* (Paris 1844), et à notre *Philosophe* (Paris, 1858), où nous avons donné la démonstration et l'exposition de cette loi, dans la première partie de ces ouvrages. Les autres parties de ces ouvrages sont consacrées à l'exposition et à la démonstration des deux autres lois universelles : la loi du perfectionnement par l'épreuve, ou la loi du Christ, et la loi de l'association hiérarchique des êtres au sein de Dieu ou de l'Église. Le père Félix a aussi rendu hommage à ces deux dernières lois dans sa VIe conférence. C'est dans sa IVe conférence qu'il a rendu hommage à la loi de la Trinité. La réunion de ces trois lois constitue la divine Tri-logie ou la Science. La beauté et la grandeur de la Science consistent, non à isoler, mais à unir ces trois lois divines. C'est là l'œuvre capitale du Monde Nouveau.

Cette conception fait aussi en ce moment l'objet des hautes spéculations du P. Gratry; et, si elle préoccupe moins M. l'abbé Gabriel, il n'en est pas de même de la loi de la vie par la mort ou du perfectionnement par l'épreuve, que ce métaphysicien a exposée, avec un rare bonheur d'expression, dans la deuxième partie du *Christ et du Monde*.

Ainsi les autorités ne manquent pas à l'appui des trois lois universelles du Cosmos; et si nous voulions compulser ici les témoignages des docteurs, nous prouverions aisément que ces lois constituent le fond même de l'enseignement de l'Église. Mais il reste à les approfondir, et à faire ressortir leur unité, et l'universalité de leur application à tous les êtres de la création.

La grandeur et la majesté de l'œuvre divine résultent en effet du jeu complexe de ces trois lois dans le Cosmos. Elles président à la formation, à l'agencement et au roulement des êtres.

Mais ces lois ne sont fécondes que par leur combinaison. Les isoler c'est les détruire, c'est tout détruire; c'est détruire l'unité et l'ensemble du Cosmos. C'est faire l'œuvre révolutionnaire des Savants de notre époque.

Si on se borne à la première de ces lois, à la loi ternaire ou de la Trinité, on ne possède que la loi constitutive des types, ou le plan suivant lequel Dieu a créé les êtres. Cette loi est, à la vérité, la loi ontologique par excellence, ou la loi pivotale et l'axe autour duquel tout roule et auquel tout doit se rattacher, mais elle ne dit

pas comment s'opère ce roulement des êtres et comment se produit leur divin agencement.

Ce roulement des êtres s'opère sous l'empire de la seconde loi, la loi du perfectionnement par l'épreuve ou de la reproduction par la destruction (1); et leur agencement est le résultat de la troisième loi, la loi de l'association hiérarchique des êtres au sein de Dieu.

La Trinité sert de type ou d'Idéal aux êtres, et c'est autour d'elle qu'ils pivotent. Mais c'est la loi des hiérarchies qui les groupe et les agence suivant leur type; et le Christ est le moyen de cet agencement ou le Médiateur universel.

Ce n'est pas que la Trinité, avec son association de personnes dans l'unité absolue, ne serve de type même à la loi universelle de l'association hiérarchique des êtres au sein de Dieu. La Trinité est la raison profonde de la distinction et de l'unité des choses. Mais on ne comprendrait jamais comment les êtres peuvent être associés à Dieu, si nous ne connaissions la loi des hiérarchies, qui, de degrés en degrés, d'anneaux en anneaux, rattache les êtres à la Trinité par le Christ.

Et nous ne comprendrions rien non plus au roulement de la vie végétale et animale, au mouvement des passions humaines, au drame de la vie et aux révolutions des empires, si, nous en tenant à la loi ontologique de la Trinité et à la loi sociale des hiérarchies,

(1) Nous regrettons de ne pouvoir exposer ici les récentes découvertes de M. Pasteur, qui a donné de cette loi une démonstration *expérimentale*.

nous ne savions que ces deux lois supposent la troisième loi, la loi du médium, ou moyen universel suivant lequel tous les changements se produisent, c'est-à-dire la loi de la reproduction par la destruction, de la vie par la mort, du perfectionnement par l'épreuve, de l'expiation par le sacrifice, la loi du Christ en un mot.

La loi ternaire est surtout une loi ontologique, plus abstraite, plus philosophique que pratique.

La loi du Christ est surtout la loi de l'éthique, la loi pratique, la loi des phénomènes.

La loi de l'association hiérarchique des êtres au sein de Dieu, ou la loi de l'Église, est surtout la loi de l'organisation, la loi sociale, la loi des relations universelles.

La connaissance de ces trois lois peut seule donner l'explication de ces affinités intimes de la science et de la religion soupçonnées par de Maistre. Car ces trois lois dominent tout à la fois et la religion et la science, et donnent, à leurs mystères et à leur constitution, la même forme et la même origine, sans jamais rien confondre.

On plonge, avec ces trois lois, dans la profondeur intime des êtres, et, avec elles, on peut suivre les êtres dans leurs manifestations multiples à l'infini.

Nier une de ces lois, c'est mutiler la science, car c'est mutiler le Cosmos, où tout est fait à l'image de Dieu, du Christ et de l'Église.

La Science, c'est la connaissance simultanée de ces

trois lois. On n'est vraiment savant qu'à la condition de confesser la Tri-logie divine, dans son unité et sa variété, ou sa complexité. La divine Tri-logie est la synthèse du Cosmos. Le travail du Monde Nouveau consistera à suivre la divine Tri-logie dans son application aux divers êtres, ce que Daniel et Isaïe ont exprimé en disant : il arrivera un temps « où la science « sera multipliée (1), » et où « la science du Seigneur, « immense comme la mer, inondera la terre (2). »

Le Monde Nouveau, le monde de Jésus-Christ, va être inondé par la science de Dieu.

Les sciences ramenées à la science de Dieu, du Christ et de l'Église, ou à la divine Tri-logie, c'est la consommation de la connaissance humaine sur la terre ; c'est le Triomphe, c'est la gloire de Dieu manifestée aux hommes des avant-derniers jours. C'est la fin du monde de la Philosophie et de la Révolution, et l'avénement du Monde Nouveau, du monde de la lumière, annoncé clairement par de Maistre.

« Qu'elle soit donc frappée de mort toute science « qui n'a pas Dieu pour objet (Bossuet). »

Ah ! si Dieu était connu, il serait aimé ! Dieu sera connu et vu clairement, quand on voudra : vu clairement, non dans sa *Sub-stance*, c'est le secret du ciel et l'objet de la Vision in-tuitive, mais dans sa *Forme* et sa *Force* ou dans son Verbe et son Esprit, qui nous ont été donnés, et que *la* Science devra manifester, avec un

(1) Daniel, ch. XII, 4.
(2) Isaïe, XI, 9.

éclat et une puissance capables de renverser les montagnes (les orgueilleux, les faux savants).

Ce sera la foudre de la Gloire éclatant au milieu d'un monde, stupéfait à la vue de Dieu, à la vue des profondeurs *invisibles* clairement perçues à l'*extérieur*.

Les catholiques, qui ont écrit sur l'accord de la science et de la foi, doivent donc être dépassés. Les catholiques doivent porter leur ambition à de plus grandes hauteurs, s'ils veulent prendre l'offensive et frapper au cœur le vieux serpent qui, nous ayant trompés par l'appât de la science du bien et du mal, ne peut être vaincu que si nous savons faire servir cette science à la glorification de Dieu, en la rattachant à lui par tous les anneaux, si fortement liés, de la chaîne du Cosmos.

CHAPITRE XXVIII

L'ART DU MONDE NOUVEAU.

I

L'Art c'est Dieu. C'est Dieu manifestant ses types, ses idées, son Verbe, se manifestant par conséquent lui-même. A cette hauteur, l'art et la science se confondent. A cette hauteur, l'art est la science revêtue de splendeur, la science drapée dans la Majesté de sa Gloire. Cette splendeur et cette Majesté souveraines réveillent l'âme engourdie, et excitent en elle des sentiments d'admiration et d'enthousiasme. L'amour des types se produit alors, avec une puissance qui ravit l'âme jusqu'à l'extase, c'est l'union de l'âme à Dieu dans le Saint-Esprit. C'est le Verbe *vu* et le Saint-Esprit *senti*, le Saint-Esprit opérant en nous par l'amour ; le Saint-Esprit nous attachant au Verbe d'où émanent les types, nous faisant aimer le Verbe ou les types ; le Saint-Esprit nous montrant, dans ce mouvement extatique de l'Artiste, le Dieu caché au fond de ces types ou le Père, Principe des types, Père des types. L'Art est donc la manifestation du Père, du Verbe et de l'Esprit.

L'âme possède alors la Trinité au grand complet, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Elle est inondée d'Être, de Lumière et d'Amour, elle est dans le ciel autant qu'on peut être dans le ciel sur la terre.

Elle est à un million de lieues au-dessus de l'âme du Savant et de l'Artiste, qui ne voient dans la Science et dans l'Art que des formes qui passent, de l'Artiste, qui végète et se traîne à la surface de la Terre, tandis que le Grand Artiste, l'Artiste du Monde Nouveau, voit Dieu, voit l'Immuable, non en lui-même, mais dans sa manifestation à travers les types réalisés. Il voit la Gloire non dans son essence, mais la Gloire qui rejaillit de l'œuvre divine, des profondeurs du Verbe : *Invisibilia per visibilia conspiciuntur*.

Ce rejaillissement de la Gloire qui s'échappe des créatures, c'est la Beauté souveraine, c'est Dieu qui éclate au dehors, tout en restant profondément enseveli et caché au fond de l'Être et des êtres.

Il manifeste l'éclat de son Verbe dans les types éternels, et il fait jaillir l'Amour ou l'Esprit de leur Beauté primordiale. Il s'affirme ainsi à la conscience humaine sans se montrer à elle, visible et invisible ; visible dans son Verbe ou dans les types des créatures, invisible dans son être ; mais toujours *senti* dans l'Amour, qui nous ravit à la vue de la Beauté des types, et nous fait *sentir* l'être qui se cache, se voile, et s'efface pour se faire toujours aimer et toujours désirer.

Dieu, c'est la Vierge voilant ses charmes ; toujours Beau parce qu'il est toujours Vierge, amour sans bornes

se donnant sans cesse, Océan de jouissances qui toujours recommencent et jamais ne rassasient.

Au fond, la Science et l'Art se fusionnent en Dieu. Connaître Dieu, serait connaître toutes choses; jouir de la Beauté divine serait jouir de toutes les Beautés.

Dieu est la Vérité souveraine, Dieu est la Beauté souveraine. La Science et l'Art, c'est Dieu.

« La Beauté est la splendeur du Vrai. » Ce mot de Platon nous révèle l'essence de la science et de l'art.

Pourquoi le vrai est-il splendide? Parce que le vrai c'est Dieu.

L'art est le produit de l'activité de Dieu et de l'homme, agissant de concert pour produire ce qui est bien, ce qui est beau, ce qui est convenable, ce qui est dans les bienséances, dans les justes proportions, comme dit saint Augustin, c'est-à-dire ce qui est selon les types, selon le Verbe. L'art c'est le Saint-Esprit, c'est l'amour dans l'enthousiasme, produisant le Verbe au dehors. Le Verbe est la loi ou la règle de l'activité; dirigeant l'activité d'une manière plutôt que d'une autre, il fixe l'attention de l'être actif sur la Beauté des types.

L'art s'étend donc à tout, aux plus petites comme aux plus grandes choses, parce que Dieu est partout dans les grandes comme dans les petites choses, avec sa loi souveraine qui règle l'activité humaine et lui manifeste les types éternels, le type de l'insecte sous l'herbe et le type des globes célestes dont les harmonieux accords étaient saisis par l'oreille *inspirée* de Pythagore.

L'art s'étend à tout. Il est la forme même de la science, ou sa beauté ; il exprime le contour suave, la chaleur, la vie des choses, leur amour, leur esprit qui fait fondre le cœur, qui le rend *liquide* comme devient liquide le cœur des mystiques dans l'oraison.

L'artiste, le vrai artiste, dans l'ordre religieux, c'est l'homme en oraison à la manière de sainte Thérèse, de saint Jean, le voyant de Pathmos, le grand Artiste du Monde Nouveau, dont saint Joseph (le charpentier, l'artisan, le peuple), est la base, le Christ, le grand Monarque, et la Vierge le cœur et le type immaculé. L'art, c'est le monde de la sainte famille, dans sa beauté esthétique universelle, ramenant et rattachant la sainte famille humaine à la sainte famille divine, au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Au fond de l'art il y a la science, la science des types. La science est la substance de l'art.

Pour produire un type, un idéal, il faut le connaître. Si en outre on le *sent*, on est artiste.

Il faut connaître la science culinaire pour être un artiste culinaire, comme il faut connaître la science de l'anatomie du corps humain pour être un artiste en peinture ou en sculpture, un artiste complet : l'artiste du Monde Nouveau, le grand Artiste, l'artiste de la Vierge dans sa grandeur et sa majesté (1).

Le guerrier est un artiste, quand, possédant la

(1) Voir dans la *Revue du Monde catholique* du 10 avril 1863, un article où M. Hello développe cette pensée. Voir aussi les *Études sur l'art*, de M. de Juvigny.

science de la guerre, il sait l'appliquer avec cette ampleur, cette splendeur qui révèlent en lui le sentiment des lois qu'il pratique. Napoléon était un grand artiste en batailles. Ce mot est de M. de Châteaubriand.

L'artiste est celui qui montre Dieu avec amour, avec enthousiasme, avec dévouement, en se sacrifiant lui-même, afin que cette manifestation ne soit pas la manifestation de lui-même, mais la manifestation de Celui qui l'inspire, et se sert de son activité pour se produire.

L'artiste travaille avec Dieu, pour voir Dieu et manifester Dieu avec amour.

Tout homme complet est un artiste. L'art est le couronnement de l'homme, le terme de son activité, son dernier mot sur la terre. Le savant complet, le philosophe complet, le politique complet, le guerrier complet, est un artiste.

On est artiste en batailles, comme on est artiste en cheveux. Une fois arrivé sur les hauteurs de l'art, l'homme éprouve le besoin de monter plus haut, parce qu'il entrevoit encore au delà un abîme sans fond de nouvelles beautés, mais il s'épuiserait à vouloir les atteindre. Et c'est un autre caractère de l'art d'être insaisissable, indéterminé, indéfini : il serait même infini s'il pouvait atteindre l'Infini qui est sa tendance et sa fin. Et c'est une nouvelle preuve de la nature divine de l'art et de son objet qui est la beauté des choses, la beauté infinie de l'Être, insaisissable, parce que l'Être ne se manifeste qu'à l'extérieur ou au dehors. L'art

c'est la vue de Dieu prise du dehors : vue magnifique comme tout ce qui vient de Dieu.

L'art est le terme du progrès humain, le sommet de son ascension. L'art dépasse la science, il est au faîte de la science. Il la fait éclater.

Inséparable de la science, l'art est la science *sentie*, aimée, possédée, et cependant toujours désirée, parce que sa possession n'est jamais intégrale.

L'art est au faîte de la science, il est son auréole.

II

Le grand artiste est ivre de Dieu, est possédé de Dieu. Il reçoit la lumière de Dieu ou de première main. Le faux artiste ne la reçoit que de seconde main. Au lieu de la puiser à sa source, en Dieu, il imite, il copie le Grec ou le Romain, et alors il est un imitateur; ou bien la nature crue, et alors il est un réaliste; mais dans l'un et l'autre cas il est un copiste, sans invention, sans génie. Ou s'il a du génie, il reçoit directement de Satan ces lueurs fausses, ces lueurs blafardes, venues du ciel à travers les noires vapeurs de l'abîme.

Nous comprenons donc les colères de MM. Jean Lander, Georges Seigneur et E. Hello dans la *Revue du monde catholique* contre le faux artiste, contre le faux grand homme.

Le faux artiste, le faux grand homme, est un profanateur, un sacrilége, un singe de Dieu ou du Diable, un Voltaire.

« Être Voltairien ce n'est pas aimer Voltaire, c'est « détester Dieu (1). » Aimer les faux grands hommes, les faux artistes, c'est détester Dieu, c'est aimer ceux qui le profanent, qui profanent l'Art (Dieu), c'est aimer d'horribles Sacriléges.

La manière du faux artiste, dit M. Seigneur, et la manière du grand artiste, « rappellent parfaitement la « manière de Satan et la manière de Dieu (2). »

L'art a une affinité profonde avec les esprits : avec les esprits de lumière, s'il est dans sa voie, et avec les esprits de ténèbres, s'il s'égare.

Il y a de l'ange dans l'art : de l'ange dans la gloire ou de l'ange déchu. L'artiste dépasse la mesure de l'homme.

Voilà pourquoi l'art a été conservé dans le catholicisme, la religion de Dieu, et supprimé dans le calvinisme, la religion de l'homme. L'erreur abhorre ce qui dépasse l'homme. L'Erreur c'est l'homme séparé, l'homme sans art, c'est-à-dire sans religion, sans oraison, sans extase, c'est l'opposé de sainte Thérèse. L'Erreur c'est l'homme atrophié, crétinisé (Hégel, Strauss, Renan, Michelet, Littré, Taine) (3).

(1) M. Hello, *le Style*. 1861, chez V. Palmé, p. 177.

(2) *La question divine*. Paris, Douniol, 1859.

(3) Ceci n'est pas une injure. Nous voulons dire simplement que l'homme séparé de Dieu tombe nécessairement et fatalement dans le crétinisme, eût-il le génie de Descartes. C'est là le faux grand homme dont le Monde Nouveau fera justice : l'homme aux facultés puissantes, qui, en ayant fait l'usage de l'archange déchu, a crétinisé et atrophié la nature humaine, en s'atrophiant et se crétinisant lui-même.

L'art a des lois, de véritables lois, et non des règles de convention. Ses lois sont les lois mêmes du Verbe et non les lois de l'homme, les lois du faux Rhéteur, *les lois de la mécanique* (1).

Puisque l'art est la manifestation éclatante des types, il n'a rien d'arbitraire, les types n'ayant rien d'arbitraire. Il est un acte d'adoration. Le vrai artiste est toujours en présence de Dieu, toujours à genoux devant Dieu. Il le voit, il l'aime, ou il est un monstre, un faux artiste, mais alors il ne le voit pas. Il ne se voit que lui-même ou la Bête, ou la matière brute.

III

Mais où sont les artistes qui ont vu Dieu, qui ont aimé Dieu, ou qui l'ont vu et aimé complétement? Ces artistes où sont-ils?

Où sont les vrais grands artistes, où sont les vrais grands hommes? De faux artistes, de faux grands hommes, il y en a, et beaucoup. Le monde païen, le monde christiano-païen et le monde de la révolution en sont pleins. A peu près à eux seuls ils composent l'histoire. Et quelle histoire! Le plus souvent les mobiles de ces hommes sont des mobiles ignobles : l'orgueil, la domination, la cupidité, la volupté (César, Alexandre, etc.). Toujours de grandes faiblesses servies par de grandes facultés, rarement la résistance aux

(1) P. 8, du *Style*.

passions, caractère de la véritable grandeur (saint Bernard), du véritable héroïsme (saint Louis). L'art est la pureté idéale : où sont les artistes purs, les grands hommes purs, absolument purs? . . . .

Nous ne connaissons guère que des artistes et des grands hommes appartenant au vieil homme, à l'homme déchu, avec ses passions, ses souillures. Aussi que d'idoles à renverser de leur piédestal pour enfanter le monde de l'homme nouveau, de l'homme pur, de l'homme régénéré; le monde du drame vrai, de la passion vraie, de la divine épopée, de Dieu avec nous; le monde immaculé, au moins en théorie, puisque, hélas! la suprême perfection est une utopie en pratique!

Les grands hommes ne sont guère que des types de vertu, mêlés à des types d'orgueil, de vanité, de cruauté, de luxure. . . . . . .

Le démon voulant faire l'apothéose de ces types d'orgueil, de vanité, de cruauté et de luxure, sous la forme des héros de la fable et de l'histoire, s'est servi du génie et des plus hautes facultés des poëtes, des orateurs et des philosophes pour s'exalter lui-même dans l'homme et dans l'humanité, au moyen de ces héros et de leurs poëtes. . . . .

Tout grand homme qui ne sert pas Dieu, mais le Diable, en servant les passions des hommes, a des tares. C'est là un faux grand homme, et il en est de même du poëte qui célèbre les passions du faux grand homme. Portât-il le nom le plus glorieux, il a des tares par cela seul qu'il touche à des souillures, sans les flétrir.

Au Critique du Monde Nouveau, au grand Critique, de démasquer ces tares, de démêler le vrai du faux, l'or du clinquant, le faux éclat du vrai éclat, dans l'archange déchu reparaissant sous le masque du poëte et du héros !

L'art aux proportions vraiment divines, l'art voyant Dieu, l'art en extase, n'est donc pas dans le passé ; il est dans l'avenir, avec son grand style.

Tout dans le Monde Nouveau doit être renouvelé et agrandi, même l'art.

A l'époque solennelle où nous sommes, il faut des grands hommes sachant parler le grand style, « le style « de Christophe Colomb traçant avec la pointe de son « épée le signe de la croix dans le brouillard (1) : » des grands hommes *n'égalant pas les Grecs et les Romains, mais les surpassant* (2) : des grands hommes aussi supérieurs aux grands hommes du monde païen, du monde christiano-païen, et du monde de la Révolution, que le monde chrétien est supérieur à ces mondes de corruption !

De ces hommes il en faut, et ils viendront. Ils sont dans l'ordre des choses, dans les nécessités de la situation, puisque les grands hommes, que nous avons eus et que nous avons en ce moment, n'ont pu sauver les mondes qui s'en sont allés ou qui s'en vont.

(1) M. Hello, *le Style,* p. 54.
(2) M. G. Seigneur, *la Question divine*, p. 24.

CHAPITRE XXIX

L'HISTOIRE DANS LE MONDE NOUVEAU.

I

Comme la politique, la science et l'art, l'histoire est à faire. Les grands historiens comme les grands politiques, les grands savants, les grands artistes, les grands critiques sont dans l'avenir; ils ne sont pas dans le passé, ni même dans le présent, dans le monde transitoire qui passe.

Que serait la gloire de Dieu si le Monde Nouveau, son monde à lui, le monde qui doit faire éclater sa bonté, sa beauté, sa magnificence, n'était que la misérable doublure des mondes du passé, des mondes de corruption, d'impuissance et d'horreur; si ses grands politiques, ses grands savants, ses grands artistes, ses grands historiens étaient aussi petits, que les grands politiques, les grands savants, les grands artistes, les grands historiens du passé, tous impuissants et incapables, malgré leurs hautes facultés et leur génie superbe?

Ce siècle se vante de ses historiens, c'est même là sa Gloire, il le dit. Quelle idée se fait-il donc de la Gloire?

M. Thiers est un grand historien, puissamment doué pour les recherches, la coordination des matériaux, l'intelligence des faits, vus par le petit bout, la finesse des détails, l'art de raconter, d'analyser des dossiers, de dénouer les fils d'une négociation, d'étaler des cartes, et de faire jouer des armées sur ces cartes, comme les petits enfants leurs soldats sur des tables. Sous ces divers rapports M. Thiers est incomparable, et on ne le surpassera pas. Il est l'historien du siècle, sa couronne et sa Gloire. Pauvre couronne et pauvre Gloire!

M. Thiers est la plus haute et la plus brillante personnification de l'homme usé. On ne le surpassera ni en talent, ni en impuissance. Nous pourrions en dire autant de M. Guizot, historien et politique. Le monde usé de la révolution se personnifie dans ces deux hommes, qui en sont la représentation dernière, avec leur impuissance à fonder quelque chose, avec leur incontestable talent.

M. Thiers n'a pas même soupçonné une seule des grandes lois de l'histoire! M. Thiers n'a pas même eu une idée, une seule idée, du rôle de son héros, Napoléon, dans l'histoire, du rôle de ce grand personnage apocalyptique, chargé par le Verbe, le Véritable, de mettre à la raison, *du haut de son cheval blanc*, *avec son sceptre de fer et son épée à deux tranchants*, *rois et tribuns*, *riches et pauvres*, *hommes libres et esclaves* (ancien monde et révolution)!

Les Napoléons sont venus pour mettre le scellé sur l'ancien monde et préparer les voies du Monde Nouveau!

Comment M. Thiers aurait-il pu les comprendre? Il

en est ainsi des autres historiens de ce siècle. Ces historiens, dans leur sphère, font l'office des politiques, des savants, des artistes et des poëtes du passé dans la leur. Les politiques du passé déblayent et préparent le terrain du Monde Nouveau; les savants constituent non *la* science mais *les* sciences, une à une, en détail, à la loupe (les plus puissants télescopes ne sont que des loupes au regard de la grande science); les artistes et les poëtes nous chantent les rapsodies du passé. De même les historiens du passé entassent, sans comprendre les Causes, matériaux sur matériaux, avec une pénétration rare des faits, des détails, afin qu'avec ces provisions accumulées du monde qui s'en va, le Monde Nouveau puisse faire écrire l'histoire par des historiens à sa taille, à la grande époque où les Lapons diront d'Alexandre, de César, d'Homère, de Gœthe, de Humboldt, de M. Thiers: Pauvres grands hommes!

Non que le génie des siècles passés puisse être surpassé, à le considérer dans son essence. L'homme est toujours l'homme. Comme déploiement de facultés, comme mérite, il y a même plus de gloire à creuser un profond sillon, au milieu des pierres, des ronces et des épines, dans un sol sec et aride, que dans une terre grasse, plantureuse et unie.

Aussi Dieu nous garde de déprécier le mérite des hommes du passé, et encore moins celui de M. Thiers que de tout autre.

Mais là n'est pas la lumière et l'amour!

En revanche, il y a là des passions, mais des passions

égoïstes, même dans les immolations des grands hommes, où l'on découvre presque toujours une abominable recherche de l'homme pour l'homme, jamais pour Dieu.

Aussi toutes les passions du passé sont-elles fausses, en dehors des Saints, réduits à fuir ce monde des passions horribles, à s'ensevelir dans d'affreuses solitudes pour échapper aux grands hommes de l'histoire, à leurs exemples, à leurs scandales.

Ceci, est la vérité vraie.

Ceci, ne saurait être le monde voulu de Dieu, le monde de Dieu, le monde des passions vraies, des drames vrais pour la gloire de Dieu, le monde des passions généreuses, se manifestant dans la lumière et l'amour, en vue du bien des hommes et de la glorification de Dieu.

Que le monde de la Lumière et de l'Amour dépense la dixième partie seulement du génie des grands hommes passés des mondes de la haine et des ténèbres, quels grands hommes à côté de quels petits grands hommes! Que serait-ce, si l'homme des temps nouveaux avait, par hasard, non pas seulement le dixième, mais la totalité du génie des grands hommes de la vieille histoire!

Que l'homme des temps nouveaux soit le même homme, l'homme des temps anciens; avec Dieu, il prendra à l'instant les proportions de l'archange.

Et si l'émulation s'en mêle, et si les passions s'enflamment, et l'émulation s'en mêlera et les passions s'enflammeront, dans la direction de la lumière et de l'amour, quels drames émouvants alors, quelle vie, quel mouvement!

Qu'on se passionne pour le peuple, au lieu de l'égorger aux désirs de l'ambitieux et du despote, aux désirs d'un Mahmoud, d'un Timour, d'un Nicolas : qu'on rivalise de zèle, qu'on s'épuise en combinaisons sociales, pour améliorer la condition du peuple, et délivrer les riches et les puissants de la charge redoutable de suffire aux besoins de la multitude sans pouvoir y parvenir : qu'on se mette à la recherche des systèmes d'organisation, pour soulager riches et pauvres, et, si on ne peut détruire totalement la pauvreté, que tout au moins le zèle et la charité s'ingénient à trouver le moyen de rendre la misère impossible ou supportable : que tous s'excitent aux grands labeurs, aux grandes compatissances : que des croisades gigantesques se forment pour délivrer les peuples de l'Orient et de l'Occident des ténèbres de la barbarie et de l'incrédulité : et alors, quels drames émouvants, et par conséquent quelle politique, quel art et quelle histoire ; quels grands politiques, quels grands artistes, quels grands historiens !

Et aussi quels savants, venant nous donner les moyens pratiques d'appliquer la science au soulagement des misères humaines, ou, ce qui revient au même, au développement de la production sous mille formes à peine encore soupçonnées !

Le monde n'est donc pas fini puisque le monde ancien est fini, et qu'il nous est donné de voir, avec une clarté éblouissante et jusque dans son organisation intime, jusque dans sa politique, sa science et son art, la perspective d'un monde possible, que nous avons là, à

nos portes, nous étalant ses merveilles, avec les moyens pratiques de les réaliser. Un monde si peu utopique, que la condition *sine quâ non* de son avénement c'est de mettre hors la loi, hors de concours, le *vieux* monde *moderne* déjà totalement usé, déjà presque un fantôme, déjà une utopie, ayant perdu jusqu'à la possibilité de l'existence pratique.

A la pratique! à la pratique! à la pratique de la religion, tout est dans ce mot, plus d'utopies, plus de songes-creux; et voilà la série des grands hommes, des vrais grands hommes qui commence! Oh! quand le monde sortira-t-il de l'utopie! Quelle horreur de penser que, depuis six mille ans, le monde vit dans une utopie infernale, à la poursuite de chimères qui fuient toujours sans pouvoir être atteintes. Aussi pourquoi l'homme ne va-t-il droit à la pratique, à la réalité, à la seule réalité pratique, à Dieu? L'homme est en état de révolte depuis six mille ans. De là l'épouvantable châtiment qui le poursuit sans cesse. Dieu punit l'homme de le fuir depuis six mille ans!

Faut-il s'étonner des sévérités de l'histoire? Voilà la race humaine à l'état de révolte et à la merci d'une série de drôles, d'impertinents, de vaniteux, d'égoïstes, occupés, sous le nom de grands hommes, à une seule chose, à la conduire hors du Seigneur, dans les chimères des passions, dans l'utopie des réalités qui s'effondrent, parmi les châteaux de cartes de tous les diables de l'enfer, qui se moquent d'elle; et on s'étonne que celui, qui a donné la liberté à la race humaine, l'aban-

donne au fouet de ses grands hommes! Et on s'étonne que ces grands hommes la précipitant d'abîme en abîme, de chimère en chimère, pourvu que d'un abîme à un autre, d'une chimère à une autre, il y ait un espace ou un intervalle suffisant pour y dresser leur tente d'un jour!

Ce livre est donc une protestation jetée aux quatre vents du siècle, contre l'exécrable utopie des siècles de vouloir marcher sans Dieu, sans pratique. Et afin que cette protestation ne puisse être taxée d'utopique, elle proteste ici contre ceux qui, venant dénaturer la pensée de ce livre, y verraient autre chose que la pratique pure et simple de la religion, catholique, apostolique et romaine, romaine surtout.

Cette protestation aussi proteste hautement, énergiquement, contre ceux qui verraient dans ce livre autre chose qu'un acte, l'acte d'un chrétien indigné contre la pusillanimité de ceux de ses frères, qui reculent honteusement ou timidement devant les conséquences des principes qu'ils ont l'honneur de représenter.

Le Monde Nouveau, l'histoire de l'avenir en fera foi, n'est que la conséquence simple, aisée, sortant, sans effort, sans sophistique, de l'enseignement de l'Église, sans rien y changer, sans rien y modifier, sans en retrancher et sans y ajouter un iota. Est-ce clair?

Qu'on soit chrétien, rien que cela, et le Monde Nouveau est fait. Non que les mauvaises passions doivent disparaître, comme par enchantement, mais parce que les bonnes passions, grâce à Dieu et aux sacrements de l'Église, peuvent dans le Monde Nouveau avoir assez

d'empire pour neutraliser, en grande partie, les effets désastreux des passions mauvaises, réduites à se cacher au lieu de s'étaler avec impudence.

Le Monde Nouveau, au fond, c'est le triomphe de l'Église et pas autre chose. Or le Monde Nouveau se fera parce que l'Église doit triompher; c'est l'opinion générale de l'Église, l'opinion de ses enfants les plus pieux. Leur conscience, à toutes les époques, a éprouvé le besoin d'un triomphe éclatant avant la fin des temps. Il ne servirait de rien de le nier, et si on nous accusait de vouloir le Triomphe, nous fermerions la bouche à nos imprudents contradicteurs, en leur opposant notre chef à tous, Pie IX, qui, le 8 décembre 1854, a proclamé son espérance à l'avénement du pasteur universel, en présence des Églises du monde entier, représentées à Rome par leurs évêques.

II

Le triomphe de l'Église est la loi de l'histoire. L'histoire n'a pas d'autre loi que la loi du Triomphe. Toutes les autres lois de l'histoire rentrent dans la loi du Triomphe.

Parmi tous les faits providentiels si nombreux, si éclatants du dix-neuvième siècle, et qui font, du dix-neuvième siècle, le siècle de la providence et le siècle des apprêts d'un âge nouveau, le mouvement historique est un des faits les plus illustres, un de ceux où se manifestent le plus visiblement les préparations de l'Esprit de Dieu.

C'est en vue de ces préparations que les historiens, comme la fourmi, entassent matériaux sur matériaux sans savoir pourquoi, sans en connaître la raison. A nous de comprendre toute la grandeur, et toute la signification divine de ce fait étrange des élaborations de l'histoire.

Sous le nom de *philosophie de l'histoire*, l'esprit humain a soulevé, au dix-neuvième siècle, une question nouvelle : la question de la raison de l'histoire, de son but, de sa loi.

Or, l'homme ne fait rien : Dieu fait tout par l'homme. Dieu conduit tout : et lorsque l'esprit de l'homme soulève une question nouvelle, c'est que Dieu veut faire une nouvelle révélation à l'homme.

« Si donc l'humanité (1) veut connaître aujourd'hui la pensée qui dirige sa course, c'est que Dieu veut donner aujourd'hui cette connaissance à l'humanité.

« Et pourquoi Dieu veut-il donner aujourd'hui cette connaissance à l'humanité? Pourquoi Dieu veut-il révéler aujourd'hui la destinée de l'histoire, le dessein de l'œuvre des siècles?

« Parce que cette révélation donnera à la glorification du christianisme toute sa beauté en donnant à la science du christianisme toute sa grandeur. »

Tous les mouvements de l'humanité travaillent à la gloire du christianisme. Or, le jour est arrivé où cette gloire doit être manifestée.

(1) *De l'Humanité au dix-neuvième siècle*, par M. Viguié, p. 103 et s.

« Le monde moderne a armé contre le christianisme toutes les forces de l'intelligence. Mais la Sagesse glorifie toutes ses merveilles en faisant, par l'erreur, les triomphes de la vérité. Et cette grande guerre, déclarée par le monde moderne à la vérité chrétienne, cet armement de toutes les forces de l'intelligence contre le christianisme, devait, dans les conseils divins, achever les triomphes et la gloire du christianisme. Par cette dispute immense, Dieu voulait faire la science du Christianisme, Dieu voulait faire apparaître l'œuvre chrétienne dans toutes les lumières de la vérité.

« Déjà le travail divin est avancé.

« Le christianisme a été attaqué au nom de la science. Et, à la voix de la science, l'œuvre du Dieu de la création fait lire sur toutes ses faces les enseignements du Dieu du christianisme.

« Le christianisme a été attaqué au nom de l'intelligence et de l'art. Et l'intelligence et l'art font rayonner les dogmes du christianisme de toutes les splendeurs du Vrai et du Beau. »

L'Histoire doit achever la science du christianisme, en révélant le christianisme dans toute sa puissance. Et c'est là ce qui se prépare en ce moment.

Déjà l'histoire, par ses Hurter, ses Mœhler, ses Ranke, fait resplendir au soleil de son grand jour la vie du christianisme et le travail du christianisme sur l'humanité. Et, au soleil de ce grand jour de l'histoire, le christianisme est manifesté comme la lumière, la voie, la vie.

« Mais Dieu veut donner au christianisme, par l'histoire, un triomphe plus magnifique. Dieu veut, par l'histoire, faire voir le christianisme dans toute sa majesté. Et Dieu donnera ce triomphe au christianisme, en répondant à la grande question qu'il a posée aujourd'hui à l'esprit humain sous le nom de *philosophie de l'Histoire;* Dieu donnera ce triomphe au christianisme en révélant le dessein de l'œuvre des siècles, en révélant la destinée de l'histoire.

« Par la connaissance de la destinée de l'histoire, par la connaissance du plan divin, le christianisme apparaîtra dans toute sa grandeur : le christianisme sera vu comme la raison et la loi de toute l'histoire, comme le centre universel attirant à lui toute la vie de l'œuvre divine, comme le commencement, le milieu et la fin de toutes choses. »

L'histoire aussi a été armée par le monde moderne contre le christianisme (Voltaire, Michelet). Mais ici, comme partout, comme toujours, l'erreur travaillait pour le compte de Dieu, et creusait la route pour le génie chrétien. Et maintenant le génie chrétien viendra, la science de l'histoire sera faite, la honte de l'erreur sera manifestée, et le christianisme apparaîtra dans sa Divinité.

« La question historique est la position décisive dans la grande bataille entre le christianisme et l'erreur.

« Pourquoi Dieu veut-il révéler aujourd'hui la destinée de l'histoire, le dessein de l'œuvre des siècles?

« Parce que nous touchons à l'Époque sacrée où

l'œuvre de l'histoire et des siècles recevra son accomplissement, où la glorification du christianisme apparaîtra dans toute sa beauté. Voici venir l'Épiphanie! Voici venir la grande Manifestation ! Nous arrivons au règne de Jésus-Christ, nous arrivons à l'âge chrétien.

« L'âge chrétien, ce sera le christianisme dans la gloire de son triomphe, régnant sur la foi et l'amour de l'humanité, et faisant voir sur la face de la terre une création nouvelle, un monde vivant de l'Esprit de Jésus-Christ.

« Mais ce monde ne donnerait pas au triomphe chrétien toute sa gloire, si l'humanité de ces temps sacrés n'avait pas la conscience et l'intelligence de cette grande époque.

« Or, c'est la connaissance de la destinée de l'histoire, du dessein de l'œuvre des siècles, c'est la connaissance du plan divin qui achèvera la gloire du triomphe du christianisme, en donnant à l'humanité la conscience et l'intelligence du monde de Jésus-Christ, de l'âge chrétien. »

Voici le plan de l'histoire :

L'homme est tombé; l'homme a été relevé par Jésus-Christ. L'histoire et la vie de l'humanité se résument dans ces deux mots.

L'homme tombé arrive à Jésus-Christ, à travers le monde païen, pour se relever, et il traverse le monde christiano-païen, pour aboutir au Monde Nouveau, qui est le couronnement de l'histoire.

Jésus-Christ apparaissant au milieu des temps, donne

donc la raison de l'histoire, puisque l'humanité tombée au plus profond de l'abîme, dans le monde païen, est obligée de revenir à lui, dans le Monde Nouveau, en traversant le monde christiano-païen, qui n'a été que l'acheminement vers le Monde Nouveau, ou la préparation au monde de Jésus-Christ.

Le monde païen, c'est l'homme aux confins des Enfers, en communion avec le Démon. Mais le germe divin est déposé en Judée chez un petit peuple, dont la mission est d'entourer l'Arche, figure de la Vierge où était renfermé le germe divin. Le monde christiano-païen, c'est le germe éclos au milieu de la corruption et de la barbarie générales où l'homme était tombé, c'est le germe divin fait homme, qui lutte contre tous les vents de la terre en révolte, et cherche à se dégager des incantations de l'abîme.

Mais ces deux mondes étant finis et l'humanité ayant vidé, jusqu'à la lie, la coupe de leurs folles illusions, c'est au Germe divin fait homme de faire éclater sa puissance, au moment même où l'humanité ne trouvant plus rien au fond de la coupe est obligée de confesser son impuissance.

Le caractère du Monde Nouveau devra être la puissance et la gloire, afin que le plan divin, ainsi couronné de magnificence; le contraste du monde de corruption et de révolte finissant dans la honte, et du monde de pureté et de sainteté surgissant dans la gloire, fasse éclater la beauté et la grandeur souveraines de l'œuvre de Jésus-Christ à travers les siècles.

Dieu ne devrait pas le triomphe à l'homme qu'il le devrait à Jésus-Christ.

Nous demandons à Dieu ce triomphe, au nom de Jésus-Christ (du Sacré-Cœur), au nom de la Vierge (de l'Immaculée conception), au nom de Joseph (le charpentier, l'artisan, le peuple), au nom des Saints humiliés, persécutés, égorgés par la Bête.

Après cette mise en demeure des Saints, de saint Joseph, de la Vierge et de Jésus-Christ, Dieu ne saurait nous refuser le Triomphe (1).

(1) Nous revenons, et nous reviendrons souvent sur la dévotion au Sacré-Cœur, à l'Immaculée conception, à saint Joseph et aux Saints. Ce n'est pas sans un motif profondément mystérieux que Dieu tenait, comme en réserve, ces quatre dévotions pour l'humanité des avant-derniers temps. D'autres l'ont dit avant nous ; mais personne n'a fait ressortir encore le caractère esthétique, philosophique, politique et social, de ces quatre dévotions qui constituent le fond même de ce livre.

Au point de vue esthétique et philosophique, le concept de l'Immaculée conception devra produire forcément le dégagement de la vérité et de la pureté idéales de tout ce qui est faux et impur, et même de tout ce qui est mêlé de fausseté et d'impureté à un degré quelconque. Au point de vue politique et social, le concept de saint Joseph, comme charpentier, devra mettre l'humanité sur la voie de la solution de la question démocratique et sociale. Et le règne des Saints, glorifiés et en communion intime avec les hommes, devra singulièrement faciliter l'organisation, sur le plan du christianisme, des corporations ou des confréries ouvrières et de toute la société en général. Enfin, Jésus-Christ nous donnant son cœur dans l'Hostie, constituera le moyen pratique ou le médium universel, à l'aide duquel tous les hommes et tous les peuples pourront s'unir.

Le triple caractère du Monde Nouveau sera donc : la fraternité de tous, dans le cœur de Jésus ; l'égalité de tous, dans saint Joseph, le charpentier ; la liberté de tous, dans la vérité pure, dans l'Immaculée conception.

Ce sera donc la Vierge qui nous donnera la liberté, qui nous af-

III

A un autre point de vue, le plan de l'histoire se compose de deux courants en sens contraires : le courant de la Bête, du vieil homme, de la vieille humanité, et le courant de Jésus-Christ, de l'homme nouveau, de la nouvelle humanité. Le courant de la Bête qui, de décadence en décadence, aboutit à la mort éternelle; le courant de Jésus-Christ qui, de progrès en progrès, aboutit à la vie éternelle.

Emportée par son courant vers la mort, la Bête se tourne et se retourne, en tout sens, pour vivre et ne réussit qu'à mourir. Voilà son progrès, voilà le progrès ou la loi de l'histoire de nos *grands* penseurs de la cité de ténèbres, qui croient avoir trouvé la philosophie de l'histoire : Lessing, Condorcet, Herder, Schelling, Hégel, Michelet, etc., etc. Ils seront donc mystifiés, et d'une étrange façon, tous nos *grands* historiens qui ont fait de l'histoire sur *la donnée* de ces *grands* philosophes!

Le progrès de la Bête consiste à s'enfoncer de plus en plus dans la boue, à faire des efforts titaniques pour

franchira!!! Quel amour cette pensée ne devrait-elle pas nous inspirer pour elle!

Saint Joseph nous donnera le sentiment de l'égalité ou le respect du Peuple.

Jésus-Christ et les Saints, régnant au milieu de nous, nous donneront le sentiment de la fraternité, ou l'amour des uns pour les autres; des petits pour les grands, des grands pour les petits; c'est-à-dire l'amour de la Hiérarchie. L'amour du cœur, du Sacré-Cœur, produira ce singulier phénomène de l'amitié qui efface les rangs en les consacrant d'une manière définitive.

dorer cette boue du faux clinquant de la civilisation. Vains efforts, cette civilisation une fois à son apogée, la décadence commence, et la Bête se précipite vers la mort avec une rapidité effrayante. Toujours la catastrophe à côté de l'orgueil du philosophe ! La Bête s'élève haut, mais c'est pour tomber plus bas.

Voulant lui faire épuiser le calice de l'ignominie, l'Orgueil, le grand Serpent, suggère à la Bête, à l'humanité, toutes les formes de la vie. Et la Bête les épuise une à une, pour arriver à la mort.

Dans le monde antique, la Bête a essayé de toutes les formes de gouvernement, de toutes les formes de civilisation. Monarchie et civilisation assyriennes et persanes, théocratie et civilisation égyptiennes, républiques et civilisations grecques et romaines, autant de châteaux de cartes.

La civilisation antique s'écroule au lendemain du siècle de Périclès et du siècle d'Auguste, après avoir donné à la terre : Homère, Platon, Aristote, Alexandre, Virgile, Cicéron et César.

Voilà le courant de la Bête dans le monde païen. Dans le monde christiano-païen, à la dissolution duquel nous venons d'assister, même phénomène sous d'autres formes ; toujours le progrès qui conduit à la mort, à travers les civilisations les plus brillantes et les formes les plus variées de gouvernement : civilisations et républiques de l'Italie du moyen âge et de la renaissance, de Gênes, de Florence et de Venise, avec leur Dante, leur Tasse, leur Machiavel, leur Raphaël, leur Michel-Ange ;

monarchies et civilisations de Rome, de France, d'Autriche, d'Angleterre, avec leurs siècles de Léon X, de Louis XIV, aboutissant, à travers la Révolution, à la civilisation générale, au milieu de laquelle nous sommes, et qui, par ses proportions cosmopolites, nous annonce ou la fin du monde ou le Triomphe.

La fin du monde, si le courant de la Bête ou le Progrès qui conduit à la mort l'emporte; le triomphe, si le courant de Jésus-Christ qui conduit à la Vie parvient à prendre le dessus. Ce dernier courant commence au premier jour du monde sous la forme de la *Promesse,* se continue avec Abraham; sous la forme de l'élection d'un peuple dépositaire de la Promesse. La Promesse prend corps sous la figure de l'arche, et dans le sein des filles de Juda, qui transmettent le germe sacré jusqu'au sein de la Vierge. Le Saint-Esprit féconde le Germe qui prend corps, et se développe jusqu'à nous, pour s'épanouir intégralement dans le monde de gloire et nous ravir au ciel.

Ici, dans ce courant, le progrès est bien réellement la loi de l'histoire à prendre le mouvement dans son ensemble. C'est bien le progrès continu, malgré quelques ellipses (1), tandis que le courant des mondes de

(1) Les mouvements en avant des corps célestes, et généralement les mouvements en avant des autres corps de la nature, se produisent par une évolution de ces corps sur eux-mêmes. Ces corps avancent donc, comme à regret, en tournant sur eux-mêmes, semblant ainsi reculer, quand ils avancent dans une sorte de spirale sans fin. C'est la figure du progrès continu de l'Église, durant les millénaires de l'histoire qui ont leurs jours et leurs nuits, à l'image des six jours de la Création. Mais tout cela sera expliqué dans le chapitre suivant.

corruption, c'est la décadence continue, malgré et à cause même des efforts en avant de la Bête voulant escalader le ciel.

Le progrès de Jésus-Christ est le progrès conduisant à la vie par opposition au progrès de la Bête conduisant à la mort : le vrai progrès, ou le progrès continu, par opposition au progrès de décadence.

Telle est la double loi de l'histoire, qui conduit au triomphe de Jésus-Christ, loi suprême, synthèse des autres lois, sans laquelle il est impossible d'écrire l'histoire.

Aussi les *grands* historiens des mondes de ténèbres ne l'ont pas même soupçonnée. Mais aujourd'hui l'heure a sonné où doit éclater la lumière.

A nous, adorateurs de Jésus-Christ, à faire apparaître, dans la majesté de la gloire, le Dieu que nous aimons ! A nous à demander à l'histoire le mystère de ses destinées, à nous à dire à l'humanité ce que Dieu fait en elle et par elle !

« Nous seuls, avons le droit d'interroger le secret de « la vie, le secret des choses ; et nous seuls pouvons « ouvrir le secret de la vie, le secret des choses : parce « que nous seuls connaissons celui qui est la vie, celui « par qui toutes choses ont été faites, et sans qui rien « n'a été fait de ce qui a été fait. Or, celui que nous « connaissons, celui qui est la vie, et par qui tout a été « fait, veut nous dire aujourd'hui la pensée de la vie, la « pensée de ce qui a été fait (1). »

(1) *L'Humanité au dix-neuvième siècle*, ib.

Mais c'est surtout la Bible et le voyant de Pathmos, le grand historiographe de Dieu, l'historiographe du Monde Nouveau, qui nous diront bientôt, avec une clarté à nous faire tomber à genoux, la pensée de la vie, et ce que Dieu avait caché et ne veut plus cacher : la Révélation de la Révélation, dans l'histoire, tenue pendant près de deux millénaires en réserve pour le millénaire sabbatique des avant-derniers jours.

CHAPITRE XXX

DANGERS POUR LE MONDE NOUVEAU DES VISIONS DES MILLÉNAIRES ET DES ILLUMINÉS.

I

Les causes les plus belles ont leurs amis compromettants. Pendant bientôt dix-neuf siècles, l'Église a eu constamment à se tenir en garde contre ces sortes d'amis, non moins dangereux souvent que ses ennemis déclarés.

Le faux zèle, l'illuminisme, les visions prophétiques, les missions apocalyptiques ont commencé avec l'Église et ne finiront qu'avec elle.

Le ridicule n'a jamais guéri l'imagination humaine de ces travers singuliers, qui touchent de si près aux idées fixes, aux hallucinations, tranchons le mot, à la folie.

Un orgueil secret, se couvrant du spécieux prétexte de la gloire de Dieu, et voulant la manifester d'une manière éclatante, prompte et décisive, est souvent le premier mobile de ce zèle à froid, de cet illuminisme creux, de ces désirs immodérés d'une perfection et d'un bonheur imaginaires. Et de là viennent aussi ces

visions prophétiques et ces missions apocalyptiques, à faire perdre la tête et la réputation à ces malheureuses victimes de ces hallucinations et du Démon.

Car le démon, témoin invisible de ces puériles faiblesses, trouvant la voie ouverte à ses suggestions intimes, ne manque jamais de se mettre de compte à demi dans toutes ces extravagances, et il est même là sur son terrain de prédilection.

Un homme se prête à ses manœuvres, le démon en fait le théâtre de ses manifestations et de ses mystifications. Il échauffe le cerveau de cet homme, il lui ouvre des horizons, à perte de vue, sur le monde invisible, avec des lueurs souvent saisissantes, aussi fugitives que l'étincelle électrique, mais qui, se renouvelant sans cesse, entretiennent le malade dans ses illusions constamment déçues et constamment renaissantes.

Sous l'inspiration de l'Esprit de ténèbres, la pensée la plus simple et la plus vulgaire prend subitement, dans ces cerveaux débiles, des proportions colossales et se revêt d'une forme, dont la nouveauté (l'excentricité) persuade aisément à ces malheureuses victimes de l'orgueil que l'Esprit-Saint inspire leur *Génie* (Satan), car Satan ne manque jamais de leur donner du *Génie*.

II

Ce désordre déplorable des plus nobles facultés de l'âme humaine, est surtout à redouter dans un siècle

où, sous le nom de magnétisme, de somnambulisme et de spiritisme, tous les esprits de ténèbres semblent s'être donné rendez-vous sur la terre, pour séduire les hommes et les pousser à des extravagances.

Le spiritisme fait en ce moment d'effroyables ravages, à Paris, à Lyon, à Bordeaux, dans toutes les grandes villes, et, après s'être étendu du Nord au Midi, il gagne les provinces du Sud-Ouest.

Les maisons de santé se peuplent de spirites. « Le « spiritisme, dit la *Correspondance de Rome*, conduit à « la folie plus encore que la politique, et nous ne « croyons pas qu'à aucune époque les maladies de l'in- « telligence aient été aussi répandues. Les grandes « commotions sociales sont toujours précédées ou ac- « compagnées de ces inventions diaboliques.

« Les anciens ont pratiqué les sciences occultes et « entretenu un commerce sans entraves avec les esprits, « dieux impurs de leur Olympe impur, et, quand l'Em- « pire romain courait à sa perte, César n'avait plus foi « que dans la magie. Une boule d'ivoire était suspendue « au-dessus d'un bassin d'airain dont les bords présen- « taient un alphabet ; l'esprit invisible agitait la boule, « et la boule écrivait les réponses et prédisait l'avenir « en frappant les diverses lettres de l'alphabet.

« Il a été dit que deux augures ne pouvaient se re- « garder sans rire. Les augures, disciples du Prince des « ténèbres, ne riaient pas plus que les médiums de nos « jours. Ils étaient marqués d'un sceau fatal.

« Mesmer, Cagliostro et la légion coupable des ma-

« gnétiseurs peuvent disputer à Voltaire, à Rousseau « et aux écrivains philosophes du dix-huitième siècle, « l'honneur d'avoir préparé les intelligences à toutes « les folies modernes.

« A cette heure, les ravages épouvantables du spiri« tisme nous annoncent les plus grands malheurs. Le « monde est peuplé d'hommes qui acceptent les con« tradictions les plus flagrantes, qui confondent tout « et se livrent tout entiers aux influences du mal.

« On voit ce que le spiritisme a fait du peuple amé« ricain, et quelle est en réalité cette civilisation dont « on a fait naguère des éloges si ridicules.

« Près de cinq millions d'hommes ou femmes en « Europe s'occupent avec une avide curiosité d'expé« riences spirites. La France, l'Allemagne, la Russie « surtout, sont en proie à cette calamité. Tout cela pré« pare une contagion de maladies mentales, et une « affreuse pluie d'âmes dans ce que l'Écriture appelle « les abîmes inférieurs. »

Le désordre qui règne dans l'ordre philosophique, politique et social, règne donc aussi dans la mystique, symptôme avant-coureur d'une transformation nécessaire.

Tout est en mouvement à cette heure, au ciel, sur la terre et dans les enfers. Quelque chose de grand se prépare ou quelque chose de terrible. Cela n'est pas douteux.

Aussi, chacun étant travaillé par ce pressentiment, il est grandement à craindre que les faux mystiques,

cédant à des désirs exaltés et à la secrète ambition de se poser, au premier rang, dans ce travail de palingénésie inévitable, ne se laissent aller aux suggestions des habitants de l'abîme, qui inondent la terre en ce moment solennel de l'histoire.

Chacun voudrait accaparer le mouvement à son profit et le marquer à son effigie, Satan surtout. De là ses efforts extraordinaires et ceux de ses ténébreux acolytes, sur les organisations faibles, délicates et nerveuses.

Hommes du Monde Nouveau, nous devons nous tenir en garde contre ces suggestions, et contre ceux qui ont eu le malheur de se laisser séduire.

Nous devons décliner toute espèce de solidarité avec ces hommes, avec ces illuminés, avec ces apôtres de mauvais aloi, avec ces usurpateurs sacriléges de la divine mission des prophètes, avec ces pépinières de l'Hérésie ou de la Révolte.

Arrière les régénérateurs du monde ! à Dieu seul et à ses ministres de régénérer le monde, en régénérant l'individu par la vertu, seule efficace et légitime, de la Parole et des Sacrements !

Arrière tous ces mystiques dangereux, qui nous auraient bientôt perdus dans l'estime des hommes de bien, dans la considération des hommes de bon sens, dans la confiance des hommes religieux et dans la sympathie des âmes pieuses et saintes !

Malheur irrémédiable !

Car notre force et la condition indispensable du

succès résident justement dans cette estime, cette considération, cette confiance et cette sympathie. Nous ne pouvons rien, en dehors des hommes de bien et de bon sens, en dehors des hommes religieux et des âmes pieuses et saintes.

Et c'est même par ces nobles personnes, et *exclusivement par elles*, que le Monde Nouveau doit se faire, si nous tenons au concours de l'Église, dont nous ne pouvons nous passer, de l'Église qui est la raison, le bon sens, la prudence et la patience des siècles.

Nous avons rompu tout pacte avec l'iniquité. Nous avons attaqué et ruiné dans la conscience de nos lecteurs, autant qu'il a dépendu de nous, les hommes du vieux monde, les hommes de la révolution. Nous attaquons en ce moment, et nous voudrions ruiner aussi les illuminés, les visionnaires, les faux prophètes, les personnages apocalyptiques, pour ne laisser debout que l'Église, au milieu de cette déroute universelle de tous les fous et de tous les suppôts de l'Enfer.

Tous les partis ont leur mauvaise queue. La mauvaise queue du Monde Nouveau, c'est l'illuminisme, c'est l'impatience, c'est l'orgueil des rôles apocalyptiques, c'est le désir immodéré de la gloire de Dieu. Surtout, c'est le zèle outré, qui veut aller plus vite et autrement que l'Église ; qui a d'autres allures et d'autres espérances que l'Église ; qui rêve des nouveautés mystiques condamnées par dix-neuf siècles d'expérience ; qui compte sur un changement de scène subit, ou sur un coup de théâtre, venant modifier, à la vapeur, la face du monde

et les conditions de la destinée humaine et de la destinée chrétienne, telle que cette double destinée se déroule depuis des siècles.

Voilà où est le danger du Monde Nouveau. Signalons l'écueil où viendrait sombrer la plus magnifique des causes, quand il suffit d'un peu de bon sens, de raison, de science et de piété, pour assurer son triomphe, avec le concours de l'Église, qui lui est d'avance acquis, si le mouvement s'appuie exclusivement sur le bon sens, la raison, la science et la piété, sous l'égide et l'inspiration du Pasteur suprême.

Ne compromettons pas la plus sainte des causes, par des extravagances ridicules ; gardons-nous de nous jeter dans des voies inconnues, quand les voies ordinaires doivent forcément conduire au triomphe.

Bornons-nous à exposer simplement les principes du christianisme, et que toute la nouveauté de notre tentative consiste exclusivement à provoquer, au sein des catholiques, un mouvement combiné et d'ensemble, ayant pour unique objet de faire l'application de ces principes à la philosophie, à l'art, à la science, à la politique, à l'économie sociale et à la solution de toutes les questions qui agitent en ce moment l'esprit humain.

III

Le but du Monde Nouveau en effet n'est pas d'innover, mais de faire produire toutes leurs conséquences aux

germes divins, déposés par Jésus-Christ au sein de la société chrétienne. Le but du Monde Nouveau est de se tenir à l'écart de toutes les excentricités.

Rien de dangereux comme les excentricités dans un siècle surexcité.

Dans le mouvement religieux du Monde Nouveau, on doit, comme dans la politique, se tenir à égale distance des hommes religieusement rétrogrades et des hommes religieusement révolutionnaires.

Les extrêmes se touchent : la Réaction provoque la Révolution.

Les utopistes du passé engendrent les utopistes de l'avenir, et sont tout aussi excentriques et non moins dangereux par conséquent. En excitant les passions contraires, ils fomentent l'esprit d'hérésie et fournissent un prétexte et un aliment à la révolte.

Cette loi cosmique de l'action et de la réaction, après trois quarts de siècle de Révolution, hélas! n'est aujourd'hui que trop connue. N'insistons pas.

Les hommes religieusement rétrogrades, par haine du progrès de la cité du monde qui conduit à la décadence, et, méconnaissant la possibilité du progrès indéfini de la cité de Dieu qui conduit, de perfection en perfection, à la vie éternelle, voudraient fixer irrévocablement l'Église dans cet état d'humiliation où elle gémit depuis des siècles.

Nous avons déjà signalé ces hommes. Ce sont eux qui disent : A quoi bon écrire? pourquoi une presse religieuse? Bossuet ne suffit-il pas, ou Bergier et le dic-

tionnaire de Feller? Pense-t-on faire mieux que l'ancien clergé gallican? La destinée de l'Église est d'être toujours défaite, il faut en prendre son parti. Le mieux est de ne rien faire. Méditons les anciens. La Bible, l'*Imitation*, la prière, cela suffit. Dieu aura bien raison de la science et des savants, de la philosophie et des philosophes. Ils s'useront eux-mêmes. Il ni y a qu'à savoir attendre. Le bon ancien régime reviendra, et tout alors sera pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Ce sont les réactionnaires de la religion.

Les illuminés, au contraire, voudraient lancer l'Église dans les aventures, et, sous prétexte que ses ministres sont endormis, ils voudraient suppléer à leur zèle par une impatience inconsidérée.

Ce sont les révolutionnaires de la religion.

IV

Les millénaires en sont les socialistes. Encore un danger à éviter ; et le danger ne vient pas seulement de ces millénaires ridicules, condamnés par l'Église à toutes les époques ; de ces millénaires qui attendent un second avénement de Notre-Seigneur et son règne visible sur la terre, ou bien le règne du Saint-Esprit s'incarnant, à son tour, à l'exemple du Verbe. Ces bizarres folies ne sont guère à redouter ; mais ce qui est à redouter, ce sont ces millénaires plus sages, que l'Église, toujours prudente et réservée, n'a jamais condamnés ; ces millénaires qui attendent, avec une

candeur naïve, je ne sais quel monde de *cocagne* qui rappelle, à s'y méprendre, les cités imaginaires de Platon, de Thomas Morus, de Campanella, et même la république de Salente du bon et pieux Fénelon.

Or, les passions politiques à part, les socialistes rêvent-ils autre chose que ces millénaires déçus et efféminés? Et n'est-ce pas tomber dans les illusions du socialisme, que de prendre à la lettre ces passages des Livres saints, où les prophètes nous feraient de la société du Monde Nouveau un tableau vraiment chimérique, si la plupart de ses traits étaient autre chose que la figure sensible des réalités purement mystiques du monde de Jésus-Christ?

Est-il rien de fade, d'insipide, d'ennuyeux comme la société éclose des rêves dorés des millénaires? Leur terre est devenue tout à coup plantureuse; tout y pousse comme par enchantement, le *lait et le miel y coulent* en abondance. L'homme n'a plus besoin de l'*arroser de ses sueurs*. A la paix universelle, exceptionnellement possible à un moment donné, se joint le désarmement de toutes les passions. L'état de lutte cesse, l'agneau paît à côté du loup dans de gras pâturages. La croix devient presque inutile; le Christ règne sans contradiction d'un pôle à l'autre. Les conditions de la sainteté se trouvent complétement modifiées. Le chemin du ciel est semé de roses; on jouit sans effort, avec profusion et dans une sécurité parfaite, de tous les biens et plaisirs de la terre.

N'est-ce pas ridicule? Et cette singulière manière

d'interpréter les Livres saints, qui imprimerait au Monde Nouveau un caractère méprisable parce qu'il serait fade et faux, ne ressemble-t-elle pas, à s'y tromper, à ces interprétations littérales des Juifs, attendant le Messie sous la forme charnelle d'un triomphateur dominant la terre entière avec empire, et comblant leur race de toutes les satisfactions de l'orgueil et de toutes les jouissances des sens?

Non, non, ce n'est pas sous cette forme mystiquement sensuelle que nous apparaît le Monde de Jésus-Christ, le Monde de la Croix présidant, même durant la période triomphale, à toutes les relations des hommes.

Sans doute le triomphe et la gloire viendront, mais le triomphe et la gloire prenant, par la lutte et la souffrance, les proportions d'une épopée vraiment divine. L'Église de Jésus-Christ sur la terre porte le nom d'Église militante, et elle le portera jusqu'à la fin des temps. Il est de son essence d'être contredite, attaquée, combattue, avant d'arriver à la Gloire.

La grandeur et l'éclat du triomphe ne sauraient consister à supprimer les palmes, mais à les cueillir en grand sur la surface de la planète entière; non à supprimer la Croix partout, mais à la porter partout.

Or, tel est le caractère du triomphe, et d'un triomphe capable assurément de donner une ample satisfaction à l'ambition la plus vaste. Les catholiques sont désormais acculés à une situation telle, que, pour reprendre la direction de l'humanité, comme un instant au moyen âge, ils sont forcés d'entreprendre la conquête

de la terre entière. Or ce but est assez noble et assez grand, et ils auraient mauvaise grâce à lui préférer je ne sais quelle existence placide, sans travaux, sans mérites, et peu digne par conséquent de tenter leur grande âme.

Se proposer la conquête du monde, l'annoncer publiquement et l'entreprendre hardiment avec la certitude du succès: voilà le but, et il est assez éclatant et assez séduisant pour produire sur les hommes une impression capable de les enlever. Au surplus les catholiques auraient beau faire, ils n'ont pas d'autre moyen de ramener les hommes qu'en frappant ce grand coup. La conquête du monde entier, ni plus ni moins, après des travaux vraiment épiques, qui donneront au Monde Nouveau un éclat sans précédent, voilà ce qui reste à faire aux catholiques fortement trempés, désireux de grandes choses, et rêvant, comme nous, un avenir plus imposant que ce que l'histoire des siècles et surtout le présent offrent partout à nos regards.

Mais Dieu nous garde de faire des rêveries des Millénaires l'objet de nos espérances. Nous avons une trop haute opinion de l'intelligence des catholiques, et une trop grande estime de leurs mâles vertus et de leur courage viril, pour leur proposer les oignons de l'Égypte. Nous croyons les honorer mille fois mieux, en leur proposant des palmes à cueillir en abondance, et l'amélioration de la condition des multitudes à poursuivre : c'est-à-dire la croix portée en triomphe, d'un bout du monde à l'autre, dans les bras de la charité.

V

Nous ne méconnaissons pas cependant, même au point de vue du bonheur ou du bien-être matériel, les conséquences incalculables de la conversion des peuples au christianisme. Aussi nous croyons, sans partager les généreuses illusions de saint Jean Chrysostome, que tout n'est pas chimérique dans ce passage éloquent d'une de ses homélies : « Représentons-nous la charité « régnant partout en souveraine, quelle ère de félicité « s'ouvrirait pour le monde! On n'aurait plus besoin « ni de lois, ni de juges, ni de supplices pour maintenir « la société civile parmi les hommes. Si tous aimaient « et étaient aimés, personne ne ferait jamais injure ou « tort aux autres. On ne verrait plus de meurtres, de « guerres, de séditions, de vols, de rapines dans le « monde. Tous les maux disparaîtraient, tous les fléaux « seraient bannis de la terre; on ne connaîtrait pas « même le nom du vice..... Si les hommes s'entr'ai- « maient, ils feraient de la terre un paradis, ils joui- « raient continuellement d'une paix inaltérable; toutes « leurs œuvres seraient autant de couronnes qu'ils se « tresseraient. De tels hommes garderaient leur âme « pure de la haine, de l'envie, de l'orgueil, de la vaine « gloire, des mauvais désirs, de l'amour désordonné et « de tous les autres vices. De tels hommes, remplis de « charité, seraient plus éloignés de faire du mal aux « autres que de s'en faire à eux-mêmes. De tels

« hommes seraient des anges parmi les hommes. Tel « est celui qui a la charité. La charité est plus forte « que les murs les plus solides, plus ferme que le dia- « mant. La richesse et la pauvreté cèdent à sa force; « ou plutôt, si la charité régnait, il n'y aurait ni richesse « ni pauvreté. On posséderait tous les avantages de « l'une et de l'autre, puisque nous aurions à la fois et « cette paisible abondance que l'on trouve dans la ri- « chesse, et cette liberté d'esprit, cette absence d'in- « quiétude dont jouit la pauvreté. Nous ne sentirions ni « les soucis, ni les épines des richesses, ni la crainte, « ni l'appréhension de la pauvreté (1). »

Ceci revient toujours à dire : « Cherchons le royaume « de Dieu, et le reste nous sera donné par surcroît. » Mais comme, sur cette terre, on ne peut arriver au royaume de Dieu que par la croix, la conséquence à tirer de cette promesse du Sauveur, c'est que la réalisation des belles paroles de saint Jean Chrysostome ne pourrait elle-même être obtenue qu'au prix de généreux labeurs. Qu'on fasse produire à la terre au centuple, et qu'on distribue les productions avec plus d'équité et de charité, nous le voulons bien, et c'est là notre ferme espérance; mais il faudra toujours l'arroser de ses sueurs, et il en sera de même des autres conquêtes et de la plus glorieuse de toutes : la conquête de soi-même sur les passions, ou la conquête du royaume de Dieu.

(1) Sur la Ire Ép. aux Cor., ch. XIII.

CHAPITRE XXXI

FOLIE DES VISIONNAIRES A LA RECHERCHE DE LA CLEF DE L'APOCALYPSE.

I

Un autre danger à éviter, c'est la folle manie des mystiques cherchant, dans l'*Apocalypse*, la clef de la destinée.

Une grande initiative, l'initiative d'un mouvement d'ensemble, ayant pour but l'avénement du Monde Nouveau ou du monde de Jésus-Christ, était à prendre, mais cette initiative serait bien vite compromise s'il s'y mêlait de ces visions apocalyptiques nullement justifiées, et dont le moindre inconvénient serait de rendre ridicules ceux qui auraient le malheur de les considérer comme venant de Dieu.

L'initiative à prendre ne saurait réussir qu'en ayant toujours l'Église et le bon sens pour guides, et en s'appuyant sur des considérations scientifiques, historiques, philosophiques, politiques et sociales, autant que sur des considérations religieuses et pratiques. Car c'est surtout aux suffrages des personnes sages, savantes et pieuses que les hommes du Monde Nouveau doivent tenir.

Ils se feraient une étrange idée du monde de Jésus-Christ, s'ils croyaient pouvoir sortir impunément des voies tracées par la sagesse et l'expérience des siècles, pour s'élancer dans le vague, l'extraordinaire et l'inconnu. Le Monde Nouveau n'est que l'application en grand des éternels principes.

La cause du Monde Nouveau est excellente. Elle peut et elle doit triompher par les voies communes. Gardons-nous de compromettre une si belle cause, en y mêlant des excentricités indignes d'elle et de nous.

Le triomphe est facile par les procédés ordinaires, gardons-nous de nous faire moquer de nous en recourant à des procédés bizarres. Nous vivons à une époque positive, où nous ne devons nous permettre d'autres folies que les folies de la croix. Il serait souverainement puéril de mettre les rieurs contre nous, sous le spécieux prétexte qu'il faut faire mépris de l'estime et de la considération des hommes quand il s'agit de Dieu.

Dieu veut triompher de la science par la science, de l'art par l'art, de la politique par la politique ; ne nous rendons pas ridicules en voulant être plus sages que Dieu. L'espèce humaine n'a besoin que d'un peu de bon sens pour redevenir chrétienne, et résoudre ainsi simplement, avec le catéchisme, toutes les questions qui l'agitent vainement depuis six mille ans.

Dans l'intérêt donc de ce mouvement grandiose, — auquel Dieu convie toutes les âmes généreuses et surtout les âmes pieuses, dont les prières pourraient être d'un si puissant secours, — nous devons éviter toute

fâcheuse compromission, et répudier hautement toute solidarité avec les illuminés, les visionnaires, les prophètes, s'attribuant des rôles apocalyptiques, dont le moindre tort serait d'être parfaitement inutiles et nuisibles au triomphe, alors même qu'ils ne seraient pas parfaitement puérils et ridicules.

Nous devons répudier aussi toute espèce de solidarité, même avec les millénaires tolérés, pour nous en tenir à la pratique simple de l'Église et à la croyance du commun des fidèles.

Nous devons, enfin, répudier toute espèce de solidarité avec ceux qui viendraient se mettre à la traverse de ce mouvement, par une intervention intempestive, inconsidérée, excentrique; par un zèle outré; par un désir immodéré de la gloire de Dieu, qu'ils auraient la prétention de procurer autrement que par les moyens lents et difficiles, imposés par Dieu même à notre fragilité, comme étant les plus propres à nous tirer de notre misère.

En un mot, nous pensons que Dieu bénira nos efforts dans la mesure même de notre modestie, et qu'il imprimera au mouvement un caractère d'autant plus grand, que nous aurons recours à des moyens plus simples : la prière, la communion, la charité, le travail et l'étude, en vue de faire de tous les hommes, des Lapons et des Hottentots comme des membres de l'institut, de bons et solides chrétiens, pratiquant leur religion avec la foi du charbonnier, et la simplicité et la candeur de la jeune fille.

La conversion du monde dépend de là, et la solution de toutes les questions scientifiques, esthétiques, politiques, diplomatiques, démocratiques et sociales, n'est pas plus difficile que cela.

II

Nous allons donc, sous le bénéfice de ces observations, entreprendre une interprétation de la Bible et de l'*Apocalypse*, au point de vue des destinées de l'humanité des avant-derniers jours.

Mais, nous avons besoin de dire auparavant, que, si nous ne sommes pas partisan des millénaires, des visionnaires, des illuminés, s'attribuant un rôle ou une mission apocalyptique, nous ne le sommes pas davantage de ces prophètes et de ces prophéties, qui courent les rues, et viennent nous annoncer, comme une grande nouveauté, un mouvement inévitable, dont la nécessité frappe tous les regards un peu clairvoyants et toutes les âmes pieuses et simples, et qui n'a besoin que des lumières toutes nues du bon sens le plus vulgaire pour être clairement aperçu.

Aussi, un autre Moïse viendrait en ce moment, au milieu de nous, que nous lui dirions humblement et en nous inclinant jusqu'à terre, qu'il est le bien-venu, mais que son rôle, au point où en est l'humanité, est absolument inopportun et même superflu, Jésus-Christ et l'Église pouvant, jusqu'à nouvel ordre, nous suffire amplement.

Nous tenons donc à ne donner, à l'interprétation apocalyptique que nous allons entreprendre, aucun de ces caractères prophétiques ou sybillins qui ont, avec raison, jeté tant de discrédit et de ridicule sur ceux qui ont eu la prétention d'avoir trouvé, dans ce livre, le secret de la destinée.

Nous entendons appliquer à la Bible et à l'*Apocalypse* les simples procédés du bon sens et de la Science, tels que nous venons de les expliquer. Nous n'avons pas d'autre prétention.

III

On ne saurait, selon nous, être assez difficile dans cette matière délicate. Aussi, nous trouvons défectueuses la plupart des interprétations apocalyptiques, même des docteurs les plus éminents, parce que ces interprétations nous paraissent forcées, manquer de simplicité, et être souvent plus obscures que le texte, qui, à notre sens, devient parfaitement clair, si on veut un moment réfléchir que l'objet de ce livre étonnant est surtout la Révélation du Monde Nouveau.

Les divers interprètes, auxquels nous faisons allusion, n'avaient pas même le sentiment du Monde Nouveau. Comment donc auraient-ils pu avoir ces lumières simples et vives du monde de Jésus-Christ, qui donnent à ce Livre divin la transparence du cristal, transparence nécessaire aux hommes des avant-derniers jours ?

N'ayant pas ces lumières nécessaires, les interprètes de l'*Apocalypse* se sont souvent écartés de ces procédés sages et réservés dont nous venons de parler. Aussi leurs hypothèses sont parfois hasardées, et si elles servent à nourrir médiocrement la piété, elles ne laissent après elles aucune trace durable de clarté.

Nous avons donc écarté la plupart des interprétations que nous avons eues sous la main, pour nous en tenir à la recherche de la signification mathématique des chiffres et des diverses figures de la Bible et de l'*Apocalypse*, ayant rapport à l'avénement du Monde Nouveau.

Nous sommes parti de cette pensée, tout au moins spécieuse, que très-probablement, dans les Livres saints, Dieu ne s'est pas servi sans intention d'une foule de nombres dépourvus, à première vue, de toute espèce de signification, s'ils n'étaient l'expression figurée des diverses périodes apocalyptiques de la destinée du genre humain.

Nous avons donc recherché les propriétés mathématiques de ces nombres, en leur faisant, tout simplement, l'application des procédés scientifiques en usage dans les écoles.

Nous nous en sommes tenu, en un mot, à la racine et à la propriété de ces nombres singuliers, et nous croyons avoir trouvé, sinon la clef de la Bible et de l'*Apocalypse*, du moins la méthode qui devra conduire à la découverte de cette clef.

Notre procédé est donc un procédé purement savant et en même temps rigoureusement orthodoxe.

Partant de ce principe, parfaitement orthodoxe, que tout, dans la Bible, est figure de tout, ou représentatif de tout, que rien n'y est inutile ou arbitraire, et encore moins les chiffres et les nombres que les autres expressions ou formules des Livres saints ; nous avons appliqué les procédés purement scientifiques à ces chiffres, et nous en avons fait sortir des lumières inattendues. Ces lumières nous ont même parfois épouvanté, en voyant la précision avec laquelle elles nous dévoilaient les destinées de l'humanité des derniers jours.

Mais nous nous sommes rassuré en pensant, que ces périodes, en apparence si précises, de la fin des temps, laissent toujours planer une certaine incertitude, non dans les rapports des périodes entre elles, mais dans leur durée absolue ; la Bible, par exemple, prenant souvent les jours pour des ans, notamment au ch. XIV des *Nombres*.

Nous avons pu ainsi nous convaincre de la vérité si consolante de cette parole de Notre-Seigneur, que personne ne peut savoir, avec certitude, l'époque précise du dernier jour. « *De die illo vel horâ nemo scit,* « *neque angeli in cœlo.....* (1). *Non est vestrûm nosse* « *tempora vel momenta quæ Pater posuit in suâ potes-* « *tate* (2). » Mais ceci n'empêche pas, comme le fait observer la *Civiltà cattolica*, dans un des numéros du commencement de 1863, qu'il « est permis de dire, non « avec certitude, mais simplement avec probabilité et

(1) Saint Marc, XIII, 32.
(2) Act., I. 7.

« vraisemblance, à quelle époque le monde doit finir. » Bellarmin, en effet, après beaucoup de Pères, a cherché à fixer la date de ce grand événement, sans croire manquer de respect à Dieu, qui a voulu l'environner d'une mystérieuse obscurité (1).

IV

Si donc nos supputations apocalyptiques n'ont rien d'arbitraire, elles n'ont pas non plus un de ces caractères prophétiques, que certains interprètes cherchent souvent à imprimer à leurs imprudents commentaires de ce livre extraordinaire. Nos calculs, d'ailleurs très-simples, n'accusent aucun effort à vouloir pénétrer les secrets de Dieu.

Nous trouvons même étranges, les tentatives incroyables faites jusqu'ici, pour chercher à donner un sens précis et définitif aux divers passages de l'Apocalypse, et ridicules, les prétentions de ceux qui s'imaginent avoir trouvé la clef de ce livre mystérieux.

Mais nos idées sur le monde de Jésus-Christ, — simples produits, non d'aucune inspiration singulière, mais de pures observations scientifiques, philosophiques, politiques, historiques et religieuses sur la situation actuelle du genre humain, — nous ont fait apparaître l'Apocalypse sous un jour nouveau. Ces idées nous ont aussi prouvé d'une manière évidente que ce livre, par un effet miséricordieux de la bonté de Dieu, en

(1) *De summo pontifice*, liv. III, ch. III.

faveur de l'humanité des avant-derniers jours, renferme surtout la révélation de ce monde de Jésus-Christ, dont saint Jean est véritablement et à la lettre l'historiographe.

On ne devra donc pas s'étonner, si nous avons aperçu, dans les Livres saints et dans l'Apocalypse, une foule de vérités, qui ont échappé à la plupart des interprètes, faute par eux d'avoir eu une conscience assez nette du caractère historique du Monde Nouveau, et de l'époque probable de son avénement, d'après toutes les supputations résultant de l'étude attentive de la marche des événements et de l'état présent du genre humain.

Les lumières qui nous sont venues de l'Apocalypse, avec un caractère vraiment éblouissant, n'émanent donc pas d'une sorte d'illuminisme, ou d'une inspiration prophétique. Elles n'émanent même pas de considérations mystiques pareilles à celles de la plupart des interprètes de ce Livre merveilleux.

Elles proviennent simplement, nous aimons à le redire, de considérations scientifiques et philosophiques. Nous appliquons à ce livre une loi certaine des mathématiques, tirée de la propriété des nombres en général, et à laquelle les nombres apocalyptiques sont soumis comme tous les autres.

Nous appliquons encore à ce livre une autre loi non moins certaine du cosmos, que tout est représentatif de tout.

Et, à l'aide de ces deux lois, l'une mathématique, l'autre philosophique, nous arrivons, sans effort et avec

une grande simplicité de déduction et d'induction, à des résultats extraordinaires. Mais est-ce notre faute, si Dieu a voulu soumettre ce Livre inspiré à ces deux lois de la science? Et est-ce une raison de rejeter notre interprétation, parce que ces deux lois lui donnent un caractère savant qu'aucune autre interprétation n'a jamais eu jusqu'ici?

Nous ne sommes pas de ceux qui voudraient, dans des vues de curiosité indiscrète, consacrer un mois de travail, et encore moins une partie de leur vie, à pénétrer les secrets de l'Apocalypse. Et nous déclarons ici, que notre interprétation nous a coûté tout au plus quelques jours de réflexion et quelques heures de calcul; sans cela, et si nous n'avions aperçu tout d'abord un résultat pratique dans nos réflexions et nos calculs, nous aurions cru perdre notre temps et notre peine, et offenser même le Seigneur, en cherchant à surprendre ses recrets, sans en avoir reçu la mission.

Il ne faut donc voir, dans notre interprétation, que l'œuvre modeste d'un savant, d'un philosophe, et d'un publiciste, cherchant simplement à savoir, si les Livres saints sont ou non incompatibles avec l'idée profondément scientifique, philosophique et politique du Monde Nouveau, ou si plutôt ils ne rendent pas témoignage de son prochain avénement.

En d'autres termes, le Monde Nouveau, devant fatalement arriver et étant même fait aux trois quarts, comme nous croyons l'avoir prouvé avec évidence, nous nous sommes demandé, si les Livres saints ne rendraient pas

encore ici, comme partout, hommage aux lois cosmiques et universelles qui conduisent le genre humain.

La réponse à cette question a été affirmative, et nous osons dire péremptoire. Nous allons donc la mettre avec confiance sous les yeux de nos lecteurs, en les suppliant d'être pleins d'indulgence si nous nous étions fait illusion sur quelque point essentiel.

Mais cela n'est pas à craindre, notre seul but ayant été, non d'ouvrir le Livre aux sept sceaux, mais de mettre de plus savants et de plus pieux sur la voie, en leur indiquant la méthode à suivre.

Nous croyons que Dieu ne livre jamais tous ses secrets. Il tient à laisser quelque chose à faire au travail des siècles. Et nous nous considérerions comme digne de pitié, si nous pouvions penser avoir fait autre chose qu'un pas de plus, dans la magnifique exploration de l'œuvre divine, dont le caractère est d'être inépuisable et la Beauté de présenter toujours des horizons sans fin.

CHAPITRE XXXII

ÉPOQUE DE L'AVÉNEMENT DU MONDE NOUVEAU D'APRÈS L'ANCIEN TESTAMENT.

I

Tout est la figure de Dieu, Dieu est le prototype de tous les êtres. La démonstration de cette loi fondamentale du Cosmos a fait l'objet de nos *Essais* et de notre *Philosophe*, et nous sommes, après vingt ans de méditations et d'études approfondies, en mesure de la soutenir contre les philosophes et les savants qui viendraient l'attaquer.

Or Dieu, prototype des êtres, s'est constitué en famille et en société, dans le temps et dans l'éternité. Dans l'éternité sa famille est le Père, le Verbe et l'Esprit. Dans le temps sa famille est Joseph, Marie et Jésus-Christ. Sa société céleste, c'est l'Église des Anges et des Saints dans la Gloire, et sa société terrestre, c'est l'Église en marche vers la Gloire.

Ces divers éléments, prototypes du cosmos, sont fortement liés et combinés entre eux.

Le Père est, dans les profondeurs de l'Être divin, ce qu'est Joseph, dans les profondeurs de la famille de

Dieu sur la terre. Le Père est le grand X, le grand inconnu, de la famille divine dans le ciel; Joseph est le grand X, le grand inconnu, de la famille divine sur la terre. Qui pourrait sonder les profondeurs mystiques d'un Époux Vierge, gardien de la plus belle et de la plus pure des Vierges; vivant dans l'intimité de cette créature privilégiée entre toutes les créatures; pénétrant au fond de son être, par une méditation permanente, constamment éclairée des lumières de la grâce; s'associant, sans rien dire, au rôle divin de la Mère de Dieu; souffrant des labeurs de la multitude, la nourrissant du produit de ses sueurs, toujours sans rien dire; ayant toutes les gloires du dévouement et de l'esprit de sacrifice de la multitude, vivant et mourant, comme elle, sous le poids de ses vertus, inconnu à tout autre qu'à Dieu (1)?

Joseph, le charpentier, est donc le prototype du Prolétaire, de l'homme du peuple, mourant, tout aussi inconnu, sur les champs de bataille ou sur son grabat, plein de gloire souvent, mais d'une gloire que tout le monde ignore, excepté Celui qui voit tout, et qui, surtout, ne perd jamais de vue le Pauvre.

Mais, si du côté de la terre, Joseph, le charpentier, est le prototype du peuple, de l'artisan, du prolétaire,

(1) Suivant la bonne Sœur Catherine Emmerich, une des occupations favorites de Joseph, lui-même pauvre et malheureux, consistait à faire des maisons pour les pauvres et les malheureux ! Tout le monde nouveau de la corporation ouvrière, fondée sur la mutualité et la réciprocité des services, est dans cette étonnante révélation. Encore une révélation des avant-derniers jours!!!

il est, du côté du ciel, l'époux de la Mère de Dieu, et le Père adoptif de Celui qui relie toutes les créatures entre elles et à Dieu.

Comme père et chef de la famille divine, Joseph est le chef et le père des hommes, le père et le chef des multitudes.

La Vierge est le prototype de l'autre moitié de l'humanité et se relie à Dieu, comme fille du Père, épouse du Saint-Esprit, Mère du Verbe. Mère du Fils de l'homme, elle est la mère des hommes, fille, épouse, mère de l'homme; fille, épouse, mère de Dieu.

Entre ces deux personnages divins, le Christ nous apparaît, les dépassant de toute la hauteur de sa personne divine, si, comme homme, il leur est soumis. Le Christ, fils de Dieu, Fils de l'homme, ayant le corps et l'âme de l'homme unis à la Personne de Dieu, relie la terre au ciel, la matière à l'esprit, l'homme à la femme, Joseph à Marie. Centre de la famille divine, centre de la famille humaine, trait d'union entre le Père et le Saint-Esprit, entre Joseph et Marie, le Christ est le trait d'union de tous les êtres ou le Médiateur, par le sacrifice, de toutes les unions naturelles et surnaturelles.

Et ces deux familles, — la famille de Dieu dans le Ciel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et la famille de Dieu sur la terre, Joseph, Marie, Jésus, — sont le prototype de l'Église, épouse mystique de Jésus-Christ, prototype elle-même de toutes les autres sociétés.

Ainsi tout, dans la création, se lie et se relie, dans la sainte humanité du Sauveur.

Nous avons donc raison de le dire, tout est la figure de Dieu qui est le prototype de tout. Le Christ lui-même n'est qu'un moyen de tout rattacher à Dieu, de tout attirer à lui, en commençant par son Père adoptif et sa Mère.

La création est la figure de ces trois réalités typiques : la Trinité, Jésus-Christ et l'Église.

La Bible, avec ses miracles, ses rites, ses cérémonies et la vie extraordinaire du peuple de Dieu, n'est que la figure de ces trois archétypes. Tout va là comme vont à l'Océan tous les fleuves.

La Bible, de la première à la dernière page, du premier chapitre de la Genèse, avec sa semaine de la Création, au dernier chapitre de l'Apocalypse, avec sa céleste Jérusalem de la consommation, n'est qu'une vaste figure prophétique des destinées immortelles de l'humanité, au sein de l'Église, de Jésus-Christ et de la Trinité.

L'histoire entière du genre humain, tout ce qui est arrivé et qui arrivera, même au delà des temps, est figuré dans ce Livre divin, avec une clarté, qui nous éblouit, nous confond et souvent nous fait peur.

Voyons donc ce que ce livre nous apprend de l'histoire du genre humain, puisque nous ne pouvons ici, à notre grand regret, faire ressortir les autres figures de ce miroir du Cosmos, de cette plaque photographique des merveilles de la terre et du ciel, des merveilles du monde scientifique et du monde mystique.

II

Le Livre divin, le miroir de l'histoire, s'ouvre aux premiers jours de la création.

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, l'esprit et la matière, les anges et les éléments.

L'œuvre divine dure six jours, au septième jour Dieu se repose. Nous sommes à la première page du grand miroir de l'histoire, et voici déjà une figure apocalyptique qui, rapprochée des prophéties de Daniel et de saint Jean, nous représente le genre humain, travaillant, pendant six mille ans ou six millénaires, au milieu des tribulations, et se reposant au septième ou au millénaire sabbatique, dans la gloire du Triomphe ou dans le Monde Nouveau, après lequel, la semaine apocalyptique se trouvant achevée, l'humanité entrera dans sa phase éternelle.

Au milieu de la semaine, le quatrième jour ou le jeudi, Dieu crée le soleil et la lune, figures de Jésus-Christ et de la Vierge, qui viennent en effet, sur la terre, à la fin du quatrième millénaire ou au commencement du cinquième (1) : le jeudi et le vendredi de la grande semaine apocalyptique. Or, c'est le jeudi de la semaine ordinaire, que Notre-Seigneur institue l'Eucharistie, Soleil du Monde Nouveau.

Le jeudi est encore consacré plus spécialement à

(1) La Vierge est née à la fin du quatrième millénaire et Jésus-Christ au commencement du cinquième. Ils relient ainsi ces deux millénaires ou le monde ancien au monde moderne.

Notre-Seigneur; et le vendredi qui correspond au cinquième millénaire, est le jour de sa passion, qui a eu lieu effectivement au commencement de ce millénaire.

Le samedi, consacré à la Vierge, rappelle le sixième millénaire, ou le sixième jour de la semaine cosmique, à la fin duquel le Monde Nouveau a été inauguré par la Vierge, le 8 décembre 1854, à la veille du septième millénaire où le soleil du monde de Jésus-Christ se lèvera dans sa splendeur.

L'on n'en finirait pas, si on voulait faire ressortir toutes les figures de la Bible. En vérité il y a surabondance de clarté dans ce Livre.

La Bible est un livre extraordinaire, et la preuve qu'il n'a pu être le produit de la faible conception de la raison humaine, c'est que les mêmes passages et les mêmes mots expriment souvent, et toujours avec une égale justesse, une infinité de figures différentes, Dieu ayant trouvé le secret d'exprimer avec les mêmes mots les événements les plus opposés de l'histoire. Nous avons déjà vu une des significations des six jours de la Genèse. Voici une signification non moins frappante.

Les quatre premiers jours de la semaine, lundi, mardi, mercredi, jeudi ou les jours de la Lune, de Mars, de Mercure et de Jupiter, correspondent aux quatre premiers millénaires ou au monde païen. La création du Soleil et de la Lune (Jésus-Christ et la Vierge) ne viennent qu'à la fin de cette période, au quatrième jour, comme pour figurer Jésus-Christ séparant, au milieu des temps, les

ténèbres du paganisme des lumières de l'Évangile. « Dieu « fit deux grands corps lumineux (le Christ et la Vierge), « et il les plaça dans le *ciel* pour luire sur la *terre*, « pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer « la lumière d'avec les ténèbres. »

III

Au chapitre III de la *Genèse*, Dieu annonce l'écrasement de la tête du serpent par la Vierge. Daniel et saint Jean nous diront plus loin la date précise de cet écrasement, qui devra coïncider avec la fin du faux prophète ou la dissolution, aujourd'hui visible, de l'empire de Mahomet.

Au chapitre IV de la *Genèse*, l'humanité égorgeant l'humanité (*homo homini lupus*), est condamnée, sous la figure de ceux *qui égorgeraient Caïn*, à subir sept fois la peine du talion, ou à souffrir pendant *sept* millénaires.

Au chapitre VII de la *Genèse*, Noé prend dans l'Arche sept couples d'animaux purs, représentant les sept millénaires de l'Église, et deux couples d'animaux impurs, représentant les deux Bêtes du chapitre XIII de l'Apocalypse, ou l'humanité corrompue (homme et femme) d'avant et d'après Jésus-Christ.

Nous voyons déjà percer ici la distinction des deux cités, dont l'histoire nous sera racontée séparément dans l'Apocalypse, sur le plan profondément vrai et philosophique de la double loi historique du progrès dans

la décadence pour la cité du monde, et du progrès dans la vie pour la cité de Dieu.

Les *couples* d'animaux purs figurent les millénaires. Nous verrons, en effet, bientôt que chaque millénaire se décompose en deux périodes, exprimant le jour et la nuit, et embrassant chacune cinq ou six siècles de progrès et cinq ou six siècles de temps d'arrêt ou d'obscurité, alternant invariablement dans la vie de l'Église et de l'humanité.

Ce sont les jours et les nuits de la Création, du chapitre premier de la Genèse.

Et s'il n'est pas question ici du huitième millénaire, c'est que ce millénaire est celui de la consommation ou de la fin du monde. Ce millénaire se trouvant incomplet, ne compte nulle part dans le système numéral des Livres Saints, où le nombre huit est aussi rare que le nombre sept est commun.

Au verset 3 du chapitre VII, Noé prend sept couples d'*oiseaux du ciel*, figurant les sept millénaires de l'Église ou des Saints. Au verset 4 Dieu annonce le déluge, figure de la fin du monde. Il annonce aussi quarante jours de pluie, figure des quarante siècles du monde païen, au milieu duquel l'arche d'alliance (Israël) flottera, comme sur une mer houleuse, avant que le soleil reparaisse, image de Jésus-Christ venant éclairer la terre, après quarante siècles, ou les quatre millénaires du monde païen. Jésus-Christ et la Vierge (l'Arche d'Alliance) sont encore figurés par l'arc-en-ciel, au lendemain du déluge ou du monde païen.

Tout est figure dans la Bible, même les réalités positives, comme le déluge, la plus scientifique des réalités.

Au verset 4 il est dit : « Encore *sept* jours et je ferai pleuvoir *quarante jours.* » Le monde ne finira donc pas après le 7e millénaire, puisque la submersion du genre humain, à l'exception de Noé, Sem, Cham et Japhet (Jésus-Christ, Énoch, Élie, Marie), dure *quarante jours.* Daniel et saint Jean, en effet, nous apprendront bientôt que la dissolution du monde, ou l'abomination, la désolation et les effroyables plaies des derniers jours, figurées par *la rupture des sources de l'abîme et des cataractes du ciel*, dureront un *demi*-millénaire. Or justement le verset 24 dit, « que les eaux couvrirent la face de la terre durant 150 jours, » ou un peu moins de la moitié d'un an, figure d'un *demi* millénaire. Nous verrons, en effet, qu'un an représente un millénaire. La Fin arriverait donc vers l'an 7,500 de la création, comme Daniel et saint Jean vont nous le révéler, sous une autre forme (1).

Au chapitre VIII des Nombres, sept lampes sont posées sur le chandelier aux sept branches. Ces sept lampes, dont la flamme figure les sept millénaires de vie de l'humanité, sont tournées du côté du nord, la vie de-

(1) Nous nous servirons, dans nos interprétations, de la chronologie vulgaire, suivie par l'Église avec un profond dessein. Nous n'ignorons pas, que d'autres chronologies donnent au monde une plus grande antiquité. Mais la science viendrait à démontrer cette antiquité, que nos calculs n'en seraient pas ébranlés. Cela prouverait simplement que lesmillénaires cosmiques ne sont pas tous nécessairement de mille ans. Rien ne dit que ces périodes, tirant leur caractère distinctif, moins du temps que de la nature des événe-

vant aller du midi vers le nord, de la Judée vers l'Europe. Ces sept branches ou millénaires se divisent en deux groupes, à droite et à gauche de la tige, figure de la Croix, plantée au milieu du monde et divisant les âges.

Au chapitre 1er de l'Apocalypse, nous retrouverons sept chandeliers (ou sept millénaires), et, au milieu, l'Ancien des jours, sous la figure du Fils de l'homme.

Au chapitre x des Nombres, on croit entendre le son des trompettes de l'Apocalypse.

Au chapitre xii des Nombres, Marie pour avoir murmuré contre Moïse, est à moitié couverte de lèpre et éloignée du camp d'Israël, pendant sept jours, figure des sept millénaires du genre humain, durant lesquels la moitié de l'humanité, ou la cité du monde, sera couverte de lèpre, tandis que l'autre moitié, ou la cité de Dieu, en sera préservée.

Au chapitre xix des Nombres (remarquez ce mot *nombres*), « celui qui aura touché le corps mort d'un « homme (figure de la souillure originelle par le simple « contact de l'enfant avec Adam dans la génération), « sera impur durant *sept* jours; » c'est-à-dire que le péché originel ne finira qu'après le septième millénaire du monde, ou dans le ciel.

ments, ne diffèrent pas entre elles de durée, de même que ces événements diffèrent de nature. Il est même des Pères qui donnent au millénaire sabbatique une durée indéterminée.

Nous raisonnerons cependant, comme si les chiffres, résultant de nos calculs, devaient être pris dans leur sens naturel, mais sans perdre de vue la parole du Maître : *De die illo vel horâ nemo scit, neque angeli in cœlo.* » (Saint Marc, xiii, 32.)

Israël erre, pendant 40 ans, dans le désert, figure des quarante siècles ou des 4 millénaires de l'égarement des peuples avant Jésus-Christ, qui les a fait entrer dans la Terre Promise.

Moïse envoya *douze* hommes des *douze* tribus reconnaître la terre de Chanaan. Le nombre douze, ou la douzaine, dans le système duodécimal, est encore un chiffre final exprimant la totalité, comme le nombre neuf dans le système décimal (1). Les douze Patriarches, les douze Apôtres, représentés dans l'Apocalypse sous la figure des vingt-quatre vieillards assis sur des trônes autour du trône de Dieu, expriment une totalité, la totalité du monde antique ou de l'Église antique, figurée par les douze Patriarches, et la totalité de l'Église moderne, figurée par le collége des Apôtres. Les douze hommes envoyés, à la terre de Chanaan, représentent donc l'humanité tout entière, occupée à l'exploration du Monde Nouveau ou en marche vers le monde de Jésus-Christ. Et la preuve, c'est que les douze envoyés

(1) La somme des chiffres du nombre 12 (1 + 2 = 3) nous donne le nombre 3, qui a la même propriété que le nombre 12. Nous allons, en effet, prouver que, d'après une loi curieuse des mathématiques, la somme des chiffres d'un nombre quelconque possède les mêmes propriétés que ce nombre lui-même. Si cette loi singulière ne recevait pas son application dans une foule de passages de la Bible, nos calculs seraient sans base, mais si nous la voyons s'appliquer aux autres chiffres de la Bible, on devra convenir que nos calculs n'ont rien d'arbitraire.

Le nombre 3, total des chiffres du nombre 12, est aussi la racine carrée de 9, nombre final exprimant la totalité. Le nombre 3 est encore par lui-même un nombre complet, renfermant tous les éléments des nombres : l'unité, la dualité, la trinité, ou la racine de tous les nombres pairs et impairs.

n'eurent terminé leur exploration qu'au bout de quarante jours, figure des quatre millénaires, après lesquels le Christ est venu sur la terre.

La fête des tabernacles, célébrée en plein air dans les campagnes au son de la trompette, sous des tentes de feuillage, est aussi la figure du Monde Nouveau. Il en est de même du sabbat, où les Juifs se promenaient dans les vignes et les champs, en signe de paix et de repos, après les labeurs de la semaine.

La septième année, figure du septième millénaire, était une année sabbatique, où on laissait reposer la terre, dont les fruits appartenaient aux pauvres : image touchante de la charité des avant-derniers jours, ou de la période d'égalité et de fraternité chrétiennes, déjà inaugurée légalement, dans nos diverses constitutions, et à laquelle Jésus-Christ nous convie.

Après sept semaines de sept ans, les Juifs célébraient le grand jubilé, figure du jubilé de l'éternité, après la semaine de sept mille ans passée par l'humanité sur la terre. « Tu compteras aussi sept semaines d'années « ou 7 × 7 qui font 49... et tu sanctifieras la cinquan- « tième année et tu l'appeleras la rémission pour *tous* « les habitants de la terre. Car c'est le jubilé. En cette « année du jubilé *tous* retourneront dans leurs posses- « sions ; » (1) c'est la résurrection où les hommes reprendront possession de leur corps.

Le jubilé, figure de l'entrée de l'humanité dans la

(1) Lévitique, xxv, 8 et suiv.

Gloire, dérive du mot Yöbel, corne de Bélier, trompette, (la trompette apocalyptique). Toutes les dettes étaient remises au jubilé ; chacun rentrait dans son héritage et les esclaves étaient rendus à la liberté, images charmantes de la miséricorde divine au grand jour de l'entrée de la cité de Dieu dans l'éternité.

L'Église a conservé cette consolante image du pardon, en multipliant les jubilés et en prodiguant ses indulgences.

Mais voici quelque chose de prodigieux! Nous venons de voir, dans les premiers chapitres de la Bible, et nous allons voir dans les prophètes, que la dissolution du monde, ou la corruption générale du genre humain, commencera vers la fin du septième millénaire sabbatique, or la fin d'un millénaire, comme la fin d'un jour, correspond à minuit. Eh bien! c'est, à minuit du dimanche au lundi, que se tenait le sabbat diabolique ou le sabbat des sorcières, figure du huitième millénaire ou du millénaire de la dissolution. On est alors au lundi gras, ou au lundi profané dans l'orgie par l'ouvrier aux barrières, après avoir profané par le travail le dimanche : horrible insinuation de Satan ou réminiscence du sabbat des sorcières.

Les sorciers et les sorcières se rendaient à l'assemblée dans un lieu désert, dans une abbaye en ruines, à cheval sur des boucs, des ânes, des manches à balai, des pelles à feu, traversant les airs avec rapidité : figures des abominations et des désolations des der-

niers jours, et de la rapidité de la dissolution du monde au milieu des ruines et des ténèbres.

IV

Le livre des Nombres est un des livres les plus étonnants de la Bible. C'est la marche du Peuple de Dieu (de l'humanité) à travers le désert (le monde ancien et moderne), et s'acheminant vers la Terre Promise (le Monde Nouveau).

Les fatigues, les privations d'Israël; ses haltes, ses murmures, sa résistance à Moïse et à Aaron ; la courte défaillance de ces derniers à un moment décisif, et le châtiment qui les frappe (Aaron meurt sur la montagne de Hor et Moïse sur celle d'Abarim en vue de la Terre Promise) ; la Manne, l'eau du rocher, les cailles, images des biens que Dieu prodigue à l'humanité dans sa marche ; les encouragements qui succèdent aux châtiments inexorables, tout cela rappelle la marche difficile. embarrassée, tantôt enthousiaste, tantôt découragée, de l'humanité à travers les siècles.

Mais voilà que, tout à coup, au moment même d'entrer dans la contrée bénie où *coulent le lait et le miel* en abondance, le peuple se décourage ; Dieu est obligé de le frapper encore.

Le Peuple s'exalte, et il désobéit à Dieu, en attaquant l'ennemi dans un mouvement d'orgueil et d'impatience; il est défait.

Bientôt il est obligé de modifier l'ordre de sa marche. Il a besoin de traverser le pays d'Édom. Il veut

faire, avec le roi d'Édom, des accommodements pour arriver à la Terre Promise (les accommodements des catholiques qui transigent avec le Siècle) : « Laissez-« nous passer... nous vous donnerons ce qui est juste, « il n'y aura aucune difficulté pour le prix (1). »

Vaines supplications, vaines concessions, le roi d'Édom reste inflexible ; le peuple de Dieu ne pourra passer sans combattre. Il hésite, il tourne autour de la Terre Promise (les atermoiements, les hésitations des catholiques en vue du Monde Nouveau). Il essaye d'obtenir le passage sur un autre point, sur le territoire de Séhon, roi des Amorrhéens, sa demande est encore rejetée ; il faut encore combattre. Le temps des tâtonnements est passé, le Monde Nouveau ne peut être conquis qu'à la pointe de l'épée. Mais Dieu alors bénit les armes de son Peuple, et il va toujours être victorieux parce qu'enfin il *a foi en la puissance de Dieu.* Cela seul était nécessaire, non pas la foi en Dieu, chose insuffisante, mais la foi en la *puissance* de Dieu. Quelle leçon aux catholiques de nos jours qui ne croient qu'à la défaite, à l'impuissance de Dieu !

Le peuple de Dieu va donc entrer dans la Terre Promise, il va faire tomber les murailles de Jéricho (le fort armé de la Révolte et de l'Impiété, le monde païen, le monde christiano-païen, le monde de la Révolution). Mais, avant, un fait étrange se passe.

Sur le seuil de la Terre Promise (du Monde Nouveau),

(1) Nombres, ch. xx, 17, 19.

Israël s'arrête, il étend ses pavillons dans la plaine, suivant le plan de campement tracé par la main même de Dieu ; il se groupe par tribus, à l'orient, à l'occident, au septentrion, au midi, autour de l'arche sainte, autour du tabernacle, et alors un phénomène extraordinaire se produit : un faux prophète, Balaam (l'Islamisme, la Révolution, la civilisation hostile) est forcé par Dieu même et malgré les présents, les sollicitations et les caresses du Roi de Moab (l'impiété), de bénir le peuple qu'il devait maudire ! C'est le faux prophète, le Turc, s'inclinant devant la croix, c'est la Révolution préparant les voies au Seigneur.

Or Balaam, le faux prophète, ne bénit pas seulement, il prophétise et il prophétise le Monde Nouveau ! Le faux prophète condamné par Dieu à prophétiser le Monde Nouveau, quel enseignement ! Ne dirait-on pas Voltaire, Rousseau, Condorcet, Saint-Just, Robespierre, Babœuf, Saint-Simon, Fourier, Cabet, Louis Blanc, prophétisant, les uns la révolution, les autres la transformation du genre humain, et tous par conséquent le Monde Nouveau, déjà aux trois quarts accompli, dans l'ordre économique, politique et social, et auquel il ne manque qu'une chose, l'âme de l'Église ?

L'ânesse, la monture du faux Prophète (les simples qui se sont laissé séduire par Mahomet, la Révolution, la Civilisation hostile), obligée elle-même de s'arrêter, tout court, devant l'ange du Seigneur, dans un sentier, entre deux murs, où la Bête, après s'être tournée et retournée en tous sens, pour échapper au regard

fulgurant de l'ange, arrive à un endroit si étroit que, pour éviter la main de Dieu prête à frapper, elle est obligée de s'abattre sous les pieds du faux prophète (l'empire Turc qui s'écroule) : quelles images !

Et alors l'ânesse parle (les hommes ignorants mais bons ouvrant enfin les yeux).

L'ânesse refuse de marcher avec le faux prophète (le peuple déçu se retournant contre ses séducteurs).

Les yeux du faux prophète s'ouvrent (la conversion des peuples). Il voit l'ange à son tour, et il entend sortir de sa bouche ces mystérieuses paroles : « Pourquoi as-« tu frappé ton ânesse *trois* fois (dans le monde païen, « le monde christiano-païen, le monde de la Révolu-« tion) ? Je suis venu pour m'opposer à toi, parce que « la voie dans laquelle tu marches est perverse et « qu'elle m'est contraire (la marche de l'humanité hors « du Seigneur). Va cependant... Mais prends garde de « ne dire que ce que je t'ordonnerai. » (*Nomb.*, XXII.)

Balaam arrive chez le roi de Moab. Il fait dresser par *trois* fois (racine de 9, nombre final, nombre de la consommation, nombre cosmique), *sept* autels (les sept millénaires). Devant ces sept millénaires, il prédit la destinée du peuple juif, béni trois fois (dans Abraham, Moïse, et au septième millénaire). Balaam voit donc le Peuple de Dieu, du haut d'une montagne, réuni tout entier sous ses tentes ; du haut d'une autre montagne, il ne le voit qu'à moitié ; c'est la scission d'Israël ou bien la dispersion.

Balaam annonce ensuite le Christ : « Une étoile sor-« tira de Jacob et un sceptre s'élèvera d'Israël. »

Enfin, il voit un peuple sortir *de la terre italique*. Ce peuple (le peuple romain) vient détruire la nation juive, et il est détruit à son tour.

Du haut d'une *troisième* montagne (le troisième millénaire après Jésus-Christ, ou la troisième phase de la destinée du Peuple juif) Balaam voit Israël sous ses pavillons. C'est le millénaire sabbatique, le septième millénaire du monde, ou la conversion des juifs se rassemblant de toutes les parties de la terre à Jérusalem, et donnant au Monde Nouveau son caractère triomphal. « Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob, que tes tentes « sont belles, ô Israël ! »

Un autre caractère du monde de Jésus-Christ, d'après le livre des Nombres, consistera, non dans la séparation, mais dans la distinction des attributions et l'union d'action de l'Église et de l'État, et dans l'incompétence absolue de l'État en matière religieuse. Josué (le pouvoir temporel), chargé par Dieu d'introduire Israël dans la Terre Promise (le Monde Nouveau), ne pourra plus, comme Moïse, image de Jésus-Christ, consulter le Seigneur dans le tabernacle, mais il devra « consulter le PRÊTRE » et ne rien faire que d'après ses avis (ch. XXVII). C'est la figure du Pasteur universel, devenu le conseiller des rois. Le Monde Nouveau résoudra donc encore la question si agitée des rapports du Sacerdoce et de l'Empire.

V

Daniel voit passer devant lui les temps et les événements. Les derniers cycles de l'histoire surtout lui apparaissent, avec leurs dates. Au chapitre VII, v. 25, Daniel annonce la fin de l'empire Turc « qui parle orgueilleusement contre le Très-Haut, brise ses saints, « (massacre des chrétiens) et veut changer les temps et « les lois » (l'Hégire). Cette fin aura lieu dans un temps, un temps et un demi temps, ou deux millénaires et demi, qui, en prenant pour point de départ le sixième siècle avant Jésus-Christ où le prophète annonçait cette fin, nous conduit vers l'an 1900 après Jésus-Christ, époque sans doute de la dissolution de l'empire Turc, sinon de la disparition totale de l'Islamisme.

Au chapitre XII, v. 7, après avoir entrevu une période « où la science sera multipliée, et où ceux qui sont in- « telligents brilleront comme la splendeur du ciel, » le prophète annonce que cette heureuse période, ou le septième millénaire, c'est-à-dire le Monde Nouveau, dont la chute de l'empire Turc doit signaler l'avénement d'après saint Jean (Ap., ch. XIX et XX), finira dans trois temps et demi, ou trois mille cinq cents ans. Ces trois mille cinq cents ans, en prenant toujours pour point de départ le sixième siècle avant Jésus-Christ date de la prophétie, nous conduisent vers l'an deux mille neuf cent, ou mille ans après la chute de l'islamisme (1).

(1) Il est remarquable que le Monde Nouveau, ou le 7e millé-

Au même chapitre, v. 11, Daniel annonce que la fin du monde aura lieu mille deux cent quatre-vingt-dix jours, après l'abolition du sacrifice perpétuel : « et depuis le « temps que le sacrifice perpétuel aura été aboli, et que « l'abomination sera mise dans la désolation, il y aura « mille deux cent quatre-vingt-dix jours. » Ces mille deux cent quatre-vingt-dix jours, divisés par les trois cent soixante-cinq jours (1) dont se compose l'année, nous donnent aussi trois ans et demi, ou trois mille cinq cents ans, après Jésus-Christ. Au même chapitre, v. 12, le prophète annonce l'entrée des bienheureux dans le ciel quarante-cinq jours après la dissolution. « Bien-« heureux celui qui attend et qui parvient jusqu'à mille « trois cent trente cinq jours. » Ces quarante-cinq jours représentent environ le huitième de trois cent soixante-cinq jours ou d'un an, c'est-à-dire le huitième d'un millénaire ou cent vingt-cinq ans. Le jugement dernier, ou l'ascension des bienheureux dans le ciel, n'aurait donc lieu qu'environ cent vingt-cinq ans après la fin du monde, vers l'an trois mille six cent de Jésus-

naire, commence vers le xx[e] siècle et finisse vers le xxx[e]. Il devrait commencer *après* le xx[e] et finir *après* le xxx[e]. Mais comme le 7[e] jour de la semaine, ou le sabbat, auquel correspond le 7[e] millénaire sabbatique, commençait, chez les Juifs, la veille, au coucher du soleil, et finissait au coucher du soleil du jour du sabbat, il fallait bien que le millénaire sabbatique commençât et finit aussi par anticipation, afin que la figure fût parfaite.

(1) On pourrait diviser par 354 jours, ou l'année lunaire, qui était la manière de compter des Juifs. On aurait alors une différence dans le résultat. Nous ne tenons pas compte, dans nos calculs, des 5 heures 48 minutes 51 secondes et 6 tierces, complémentaires des 365 jours.

Christ, ou vers l'an sept mille six cent du monde.

Le septième millénaire ou le Monde Nouveau, commençant vers l'an mille neuf cent et finissant vers l'an deux mille neuf cent, ou environ six cents ans avant la fin du monde, on doit conclure de là que la grande apostasie, ou le travail de dissolution du monde (le lundi gras), durera six cents ans, et finira vers l'an sept mille cinq cent de la création, date de la fin du monde que nous a précisément donnée le chapitre XII de la Genèse.

Si nous nous reportons au *Lévitique*, chapitre XXV, v. 9, le jour de la réconciliation générale ou le grand jour du jubilé se célébrait le dixième jour du septième mois. « Tu feras sonner la trompette le dixième « jour du septième mois dans *toute* la terre, au jour « de la réconciliation. »

Le septième mois se rapporte ici au septième millénaire de la Création, ou au Monde Nouveau, et le dixième jour ou le tiers du mois, nous donne le tiers de ce millénaire.

La réconciliation des juifs, au dixième jour du septième mois, ou leur retour à l'Église, aura donc lieu vers le tiers du septième millénaire, ou vers l'an deux mille deux cent de Jésus-Christ, puisque ce millénaire commence vers 1900.

VI

Nous venons de lire, dans la Bible et les prophètes, les destinées de l'humanité, écrites avec une clarté saisissante et une précision, *à certains égards*, mathématique.

Que sera-ce, quand l'*Apocalypse*, livre autrement clair que les passages que nous venons de commenter et que nous aurions pu multiplier, viendra nous présenter le tableau circonstancié de l'accomplissement intégral, et jour par jour, de ces figures et de ces prophéties (1)?

Ce livre étonnant, dont la lumière éblouissante fait pâlir les lumières de l'histoire, est en effet un récit historique encore plus qu'une suite imposante de prophéties.

Il est la Révélation de la Révélation, ou la manifestation triomphale du Christ, au septième millénaire du monde.

L'*Apocalypse* recèle une lumière inattendue, venant resplendir, tout à coup, aux yeux de l'univers surpris. C'est l'étincelle électrique venant foudroyer tous les reptiles (Renan, Strauss, Michelet), et faisant éclater leur crétinisme avec pompe.

Mais avant d'aborder ce livre, doublement divin, interrogeons l'Évangile. Nous ne multiplierons pas les citations ni les commentaires, autant que nous le pourrions. Car à quoi bon? La lumière abonde, et il faut laisser quelque chose à faire aux autres commentateurs. Nous nous bornerons donc à l'interprétation de deux passages.

(1) Il ne faut pas perdre de vue notre observation précédente, que Dieu peut raccourcir ou prolonger les périodes sans en intervertir l'ordre et le rang.

CHAPITRE XXXIII

ÉPOQUE DE L'AVÉNEMENT DU MONDE NOUVEAU, D'APRÈS LE NOUVEAU TESTAMENT.

I

Nous avons vu que les six jours de la Création et le septième jour, ou le jour du repos, étaient une figure des six jours cosmiques, ou des six millénaires de l'histoire, suivis du septième millénaire ou du repos sabbatique de l'humanité. Nous avons vu aussi, que les quatre premiers millénaires, correspondant aux quatre premiers jours de la semaine, étaient les millénaires du monde païen, et que le cinquième millénaire, ou le vendredi, correspondait à la passion du Sauveur, qui a inauguré l'ère nouvelle.

Or, c'est encore le vendredi, jour consacré à la passion du Sauveur, et correspondant au cinquième jour, ou au cinquième millénaire de la semaine apocalyptique, que les martyrs ont été égorgés sur une échelle immense dans tout l'empire Romain.

C'est encore vers la seconde moitié et vers le dernier tiers de ce cinquième millénaire, qui correspond à l'heure où Jésus-Christ agonisait, que la chrétienté, en-

vahie par les hérésies et les barbares, est descendue si bas, si bas, qu'épouvantée à cette vue, elle a cru un moment à la dissolution du monde.

C'était la nuit du cinquième millénaire. Car les jours cosmiques ont, comme ceux de la création, leur nuit et leur jour.

Le jour du cinquième millénaire cosmique, commencé avec Jésus-Christ et les apôtres, avait brillé, dans tout l'éclat de son midi, sous les Pères et Constantin (troisième siècle), et avait décliné ensuite, avec les hérésies et l'envahissement des barbares.

La nuit de l'Église avait alors commencé, au milieu du désordre des mœurs. Et c'est, vers la fin de cette nuit (neuvième siècle), que Charlemagne avait jeté les fondements de la chrétienté du moyen âge.

C'est, en effet, dans la nuit et vers son déclin, que se font souvent les préparations aux grandes transformations de l'histoire, comme c'est, dans la nuit où nous sommes et vers son déclin, que se fait la préparation du Monde Nouveau.

Le sixième jour, ou le sixième millénaire cosmique, s'est donc levé, après Charlemagne, et a brillé, dans tout son éclat, vers le treizième siècle (saint Thomas, saint Grégoire VII), pour décliner ensuite et aboutir aux hérésies de Wiclef et de Jean Huss, de Luther et de Calvin, qui ont fait la profonde nuit, au milieu de laquelle l'Église est encore plongée, mais qui touche à sa fin, puisque nous sommes au crépuscule du Monde Nouveau.

Jésus-Christ a donc manifesté deux fois sa puissance

depuis sa mort. Il a manifesté la première fois sa puissance, au jour du cinquième millénaire, où la religion triomphant, avec les Apôtres et les Pères, est montée sur le trône avec Constantin (les premiers siècles de l'Église), la nuit étant ensuite venue, pendant les derniers siècles du premier millénaire de Jésus-Christ.

Jésus-Christ a manifesté une seconde fois sa puissance, au jour du sixième millénaire du monde, ou au jour du deuxième millénaire de notre ère. Il a manifesté alors sa puissance, avec les grands papes et les grands docteurs du moyen âge (saint Grégoire VII, saint Bernard, saint Thomas), pendant les cinq cents premières années ou pendant le jour de ce millénaire, la nuit étant ensuite venue, pendant les quatre ou cinq cents dernières années de ce millénaire.

Nous touchons donc, en ce moment, à la troisième manifestation, où Jésus-Christ fera éclater sa puissance. Nous touchons au grand jour du septième millénaire, ou au millénaire sabbatique, qui dissipera les ténèbres de la nuit, au milieu de laquelle l'Église, toujours pure et lumineuse, est plongée depuis le seizième siècle.

Et, comme c'est avant le lever du jour, ou en plein chaos, que se font les préparations, nous sommes autorisé à dire que l'humanité est en pleine préparation du Monde Nouveau.

II

Les caractères de cette préparation sont clairement indiqués, dans le chapitre XXI de l'Évangile de saint Jean.

L'historien sacré raconte, dans ce chapitre, la pêche miraculeuse qui a eu lieu lors de la *troisième* manifestation de Notre-Seigneur, après sa résurrection. Évidemment, cette troisième manifestation correspond à la manifestation de Jésus-Christ dans le Monde Nouveau, ou au millénaire sabbatique, puisque nous avons déjà eu deux manifestations, la première au jour du cinquième millénaire (les Pères et Constantin), et la seconde au jour du sixième millénaire (saint Grégoire VII et saint Thomas, comme nous venons de le dire).

Notre-Seigneur apparut donc, pour la *troisième* fois, à ses disciples sur les bords de la mer de Tibériade. Les disciples étaient au nombre de sept. Le chiffre sept, qui se reproduit dans une infinité de passages des Livres saints et exprime ordinairement les sept millénaires, donne à l'apparition un caractère cosmique. Pierre (l'Église), Thomas (qui représente le caractère éminemment positif de notre siècle), Jean (l'amour ou l'apôtre du Monde Nouveau), étaient au nombre des sept.

Ils avaient pêché toute la nuit (la nuit du seizième au vingtième siècle). Ils n'avaient rien pris ! Depuis le seizième siècle, vainement les catholiques déploient leur activité pour la conversion des peuples, les peuples restent sourds à leur voix ; les hérétiques et les schismatiques ferment leur cœur à la lumière.

Jésus apparaît donc à ces disciples vers le matin. *Les disciples ne le reconnurent point*. C'est l'histoire des chrétiens, au milieu desquels le Seigneur se tient en permanence, sans qu'ils s'en aperçoivent. Pierre lui-même

(la papauté) ne le reconnaît pas d'abord. Pierre était nu, les ténèbres régnaient encore, figure de l'état de nudité et de ténèbres que la Papauté traverse en ce moment. Mais Jean (l'Amour, l'apôtre du Monde Nouveau) reconnaît le Sauveur. C'est toujours l'Amour (le Saint) qui reconnaît le Seigneur, qui prend toutes les grandes initiatives. Jean s'adressant donc à Pierre (à la papauté) s'écrie : Voilà le Seigneur ! Alors Pierre ouvre les yeux, il se couvre d'une tunique, *parce qu'il était nu*, et il se jette à la mer. C'est bien le zèle de Pierre.

Les apôtres n'avaient rien pris pendant toute la nuit. Jésus-Christ leur dit : « Vous n'avez donc rien à manger ? — Hélas ! non. — Jetez votre filet à droite. » Et le filet se trouva plein de 153 gros poissons.

Ainsi, il n'y avait qu'à jeter le filet *à droite* pour faire bonne pêche ! Quelle leçon pour les catholiques ! Il y a donc une manière de jeter le filet ? Catherine Emmerich et les mystiques font ressortir la signification mystérieuse de ce mot, *à droite*. Selon nous, il signifie que le meilleur moyen de convertir les hommes, c'est d'aller droit au but, c'est de ne faire avec le siècle aucun accommodement ; c'est de se tourner uniquement vers Jésus-Christ, qui est assis *à la droite* de Dieu ; c'est d'affirmer le Monde Nouveau, le Monde de Jésus-Christ, ou l'avénement prochain du Pasteur universel (le Pape) régnant, avec sa houlette, *d'une mer à l'autre* (1).

Car, c'est en pêchant de cette manière, en jetant son

(1) Paroles de Pie IX, dans la bulle de l'Immaculée Conception.

filet à droite, que l'on prendra, non pas un poisson, mais tous les poissons, et les *gros* poissons. Ce que les apôtres retirèrent de la mer, en effet, ce furent 153 *gros* poissons. Or, sait-on la signification de ce nombre 153? Ce nombre signifie une pêche complète, ou la conversion de tous les peuples de la terre, de tous les *gros* poissons; car encore ici nous retrouvons cette loi mathématique singulière, dont nous avons promis de donner l'explication : la loi en vertu de laquelle la somme des chiffres d'un nombre quelconque possède les mêmes propriétés numériques que ce nombre lui-même.

Si donc on fait la somme des trois chiffres de 153, on a $1 + 5 + 3 = 9$. Or, 9, avons-nous dit, est le chiffre final, le chiffre au delà duquel la série des 9 premiers nombres recommence à l'infini : le nombre neuf renferme les neuf premiers nombres; le nombre dix, c'est le nombre neuf plus un, c'est-à-dire une nouvelle série des neuf premiers nombres qui recommence, 10, 11, 12, 13, 14, etc., ou une suite de séries éternelles, figures de l'éternité.

III

Mais, pourquoi le nombre 153 exprime-t-il le chiffre 9? Ou, en d'autres termes, pourquoi la somme des chiffres d'un nombre quelconque offre-t-elle les mêmes propriétés que le nombre lui-même? Parce que, si l'on compare cette somme à la somme des chiffres d'un autre nombre quelconque, leurs rapports restent tou-

jours les mêmes, que la comparaison s'établisse entre ces deux nombres, ou entre les sommes de leurs chiffres. Ainsi :

$$439 = 4 + 3 + 9 = 16 = 1 + 6 = 7.$$
$$345 = 3 + 4 + 5 = 12 = 1 + 2 = 3.$$

Si maintenant on compare d'un côté 439 à 345, et d'un autre côté 7 à 3, chiffres qui expriment la réduction des nombres 439 et 345, on arrive au même chiffre comme résultat; ce qui prouve l'égalité des rapports. Ainsi :

$$439 + 345 = 784 = 7 + 8 + 4 = 19 = 1 + 9 = 10 = 1 + 0 = 1.$$

De même, la somme des chiffres de 439 et 345 ou $7 + 3 = 10 = 1 + 0 = 1$.

Les propriétés ou rapports numériques des nombres $439 + 345$ sont donc les mêmes que les propriétés et les rapports numériques des nombres $7 + 3$, puisque la somme des chiffres de ces deux couples de nombres aboutit à un, c'est-à-dire au même chiffre, au même résultat. Ceci revient à cette parole du 34ᵉ verset du chapitre XIV des Nombres : que, pour Dieu, 40 jours, ou 40 ans, ou 4 millénaires ($4 + 0 = 4$), c'est la même chose.

Au lieu de soumettre ces nombres à des additions, nous aurions pu les soumettre à des soustractions, à des multiplications ou à des divisions, et nous aurions retrouvé les mêmes rapports entre les nombres et leurs réductions par l'addition (1).

(1) Nous renvoyons à *l'Absolu dans un principe*, et à *l'Algèbre* du

Donc, nous avons mathématiquement raison de dire que 153 = 9. Donc la pêche miraculeuse des 153 *gros* poissons de la troisième manifestation du Sauveur, au troisième millénaire après la résurrection, ou au millénaire sabbatique, sera une pêche complète, qui mettra tous les *gros* poissons ou tous les peuples de la terre dans les filets de l'Église. Cela n'est pas douteux !!!

Mais nous verrons bien d'autres applications de cette étrange loi mathématique, qui va, avec une autre loi dont nous allons bientôt parler, nous mettre non-seulement sur la trace de la clef de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais aussi sur celle de l'Apocalypse. Mais ne nous pressons pas.

IV

Les disciples prirent donc, dans leur filet, 153 *gros* poissons; mais, chose non moins étonnante, ils trouvèrent sur le rivage un feu allumé, avec des poissons et du pain, figure de la multiplication des *grains* de blé (1), dans la période d'abondance du Monde Nouveau.

Mais pourquoi ce feu allumé, ces poissons préparés et ce repas servi, en dehors et à l'insu de Pierre (la pa-

savant mathématicien M. Dessoye (Paris, 1862 et 1863), ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas bien saisi notre démonstration.

(1) Aujourd'hui, en Angleterre, en Belgique et dans quelques contrées de la France, les agronomes habiles font produire au grain de blé 15 à 16, au lieu de 5 ou 6 qu'il produisait autrefois, et qu'il produit encore dans les contrées moins au courant des procédés de la bonne culture.

pauté)? Dieu voudrait-il faire éclater le Monde Nouveau par des moyens où il apparaîtrait visiblement que lui *seul* est en scène? Voudrait-il se servir des hérétiques, des philosophes, des révolutionnaires et même des impies, pour préparer les voies à sa Providence? Voudrait-il aussi se servir de Satan *pour précipiter et enchaîner Satan dans l'abîme* (Apoc., ch. xx), et faire sortir sa gloire et le salut des hommes de cette solennelle mystification, rendue encore plus sensible par les efforts désespérés que fait le vieux Serpent (Strauss, Feuerbach, Michelet, Renan) pour pervertir l'humanité en ce moment? En d'autres termes, le moment serait-il venu où Dieu, voulant *faire régner Jésus-Christ sur ses ennemis, en ferait les escabeaux de ses pieds* (1)?

Ou bien, Dieu voudrait-il se servir d'instruments indignes, de simples laïques, pleins d'imperfections, de laïques convertis, de révolutionnaires convertis, d'impies convertis, qui sait, de Proudhon converti, pour travailler à ce triomphe des Saints, à ce triomphe de la Vierge ou de la Pureté sans tache, à ce triomphe de Joseph, le charpentier (le Peuple)? Dieu voudrait-il ainsi donner une nouvelle démonstration, aussi originale qu'inattendue, de la vérité du catholicisme et de la divinité de la Papauté, sauvée des eaux du Nil par ses propres ennemis devenus ses amis, et prenant eux-mêmes, dans un mouvement sublime d'inspiration divine (Balaam, le faux prophète, et son ânesse), l'initiative du

(1) Psaume cix.

salut de l'Église ou du salut du Monde, car c'est la même chose? Enfin, Dieu, dépassant le miracle de l'établissement du christianisme et de la conversion du Monde païen, à la simple voix de pêcheurs, d'ouvriers, de publicains, voudrait-il se dépasser lui-même, en convertissant le monde moderne de la Révolte, par un miracle encore plus éclatant, et qui serait le chef-d'œuvre de la Bonté et de la Miséricorde?

Questions profondes, et sur lesquelles il convient de laisser planer un voile discret!

Avant d'en finir de cette pêche miraculeuse, nous ferons observer que l'Église, où tout a une signification, la plupart du temps prophétique, a fait, de cette pêche étonnante, l'Évangile du mercredi d'après Pâques. Or, le mercredi, ou le troisième jour de la semaine, après la résurrection, correspond exactement au troisième millénaire après Jésus-Christ, ou au Monde Nouveau.

Si donc encore l'humanité est dans le tombeau du samedi (1), ou dans la nuit du sixième millénaire, comme Jésus-Christ le samedi après sa mort, elle est aussi, comme le Sauveur, à la veille de sa résurrection, ou sur le seuil du Monde Nouveau, où l'humanité se reposera ou plutôt travaillera dans la gloire.

(1) Par rapport à la création du premier homme, l'humanité est à la fin du sixième millénaire du monde, ou au samedi de la semaine cosmique, dans la nuit qui précède le sabbat cosmique. Mais, par rapport à l'ère chrétienne, le mercredi, ou le 3e jour de la semaine, correspond au troisième millénaire après Jésus-Christ, ou au septième millénaire du monde, c'est-à-dire, au Monde Nouveau.

IV

L'état glorieux de la vie du Sauveur, durant les quarante jours qu'il a passés sur la terre, après sa résurrection, mais avant son ascension ou son entrée dans la Gloire, nous a toujours semblé présenter certaines analogies avec l'état glorifié de l'humanité, durant le millénaire sabbatique qui précédera également son entrée dans la Gloire. Tout ayant un caractère typique dans la vie de Notre-Seigneur, il fallait bien que cette phase particulière de son existence eût sa représentation, dans une phase analogue de la vie de l'humanité. Or aucune phase de la vie de l'humanité ne pouvait mieux correspondre à la quarantaine mystérieusement triomphale du Sauveur ressuscité, que le millénaire sabbatique ou la phase triomphale de l'Église dans le Monde Nouveau.

Ces deux périodes représentent en effet, pour Jésus-Christ et l'Église, le terme de leur mission et de leur pèlerinage sur la terre, ou le moment solennel de leur prochaine ascension dans la Gloire. Jésus-Christ, pendant la sainte quarantaine, est encore au milieu des hommes, mais les hommes ne le voient pas ; or c'est aussi une image du Règne invisible du Sauveur, pendant le millénaire du chapitre xx de l'Apocalypse, où tout sera le produit de son inspiration, où tout prendra la forme du Christ, sans que le Christ apparaisse.

Jésus-Christ va donc monter au ciel, mais avant il laisse entrevoir, à mots couverts, à ses disciples deux

magnifiques perspectives, se rapportant l'une et l'autre à l'avénement du Monde Nouveau : la perspective du rétablissement du Royaume d'Israël, à une époque qu'il ne veut pas leur dévoiler, et la perspective de la prédication de l'Évangile à tous les peuples de l'univers.

Les Apôtres lui ayant donc demandé l'époque du rétablissement du Royaume d'Israël, il leur répondit : « Ce « n'est pas *à vous* de connaître les temps ou les mo- « ments que le Père a disposés dans sa puissance, (d'au- « tres pourront donc les connaître ?) (1) mais vous re- « cevrez la vertu du Saint-Esprit venant sur vous, et « vous serez mes témoins *à Jérusalem*, dans toute la Ju- « dée et la Samarie et jusqu'aux *extrémités de la terre*. « Et, quand il eut dit ces paroles, ils le virent s'élever ;

(1) Il nous a toujours semblé que l'objet de la *Révélation* de saint Jean, dans l'Apocalypse, est surtout de nous faire entrevoir les différentes phases du dénouement de la grande épopée humaine, avec une clarté suffisante à notre édification. « C'est ainsi, dit M. Ru- « pert, dans le *Monde* du 17 mai 1863, que se développe, avec la « succession des temps, le sens des livres les plus mystérieux. Les « événements, conduits par la main divine, viennent tour à tour « briser les sceaux qui nous empêchaient de lire les pages prophé- « tiques. Beaucoup restent encore scellées, il est vrai, mais notre « époque semble, plus qu'aucune autre, destinée à nous donner l'in- « terprétation de bien des choses auparavant inexpliquées. Un grand « jour se répand, et bien des obscurités ont déjà disparu, et ce qui « reste inexpliqué doit, selon toute apparence, recevoir une inter- « prétation réservée sans doute à d'autres temps, car « *tout livre « divinement révélé a son utilité pour instruire, reprendre, consoler et « diriger*. » (II Tim., III, 16.)

On sortirait cependant, selon nous, de l'esprit de l'Église, si on avait la présomption de donner, sous la forme d'une certitude absolue, une date précise aux événements apocalyptiques de la fin des temps. On peut faire des calculs et des supputations, mais on ne doit jamais les donner comme le dernier mot de Dieu. L'humilité commande cette sage et prudente réserve.

« une nuée le reçut et le déroba à leurs yeux » (1).

Ainsi le retour d'Israël à l'unité et la conversion des peuples, semblent être les signes qui précéderont ou suivront l'avénement du Monde Nouveau, qui nous est annoncé par le Sauveur dans ses dernières paroles comme le testament de son amour. « Allez dans *tout* « l'univers, prêchez l'Évangile *à toute créature...* »

Le but proposé par le Seigneur à l'activité des Apôtres (l'Église), c'est donc la conversion du genre humain ou le Triomphe, c'est-à-dire le Monde Nouveau : « que votre « règne arrive, que votre volonté soit faite sur la *terre* « comme au ciel. » Il y a d'autres brebis, « il faut que « je les amène, et elles entendront ma voix, et il y aura « *un seul berger et un seul troupeau* » (2).

Et, afin que cette sublime promesse puisse recevoir son accomplissement, Jésus-Christ donne aux disciples les moyens : « Or voici les miracles que feront ceux « qui croiront : ils chasseront les démons en mon « nom (les démons des somnambules, des tables tour- « nantes, des spirites) ; ils parleront de nouvelles lan- « gues (les langues de la science, de l'art, de la politi- « que) ; ils toucheront les vipères (Voltaire, Renan, « Michelet), et elles ne leur feront aucun mal, et, s'ils « boivent du poison (les doctrines malsaines du siècle), « il ne leur nuira pas ; ils imposeront les mains sur les « malades, et les malades seront guéris (les âmes infec- « tées de la contagion des mauvaises doctrines). Et, après

(1) Actes des Apôtres, I, 7, 8, 9.
(2) V. saint Jean, X, 16.

« ces paroles, le Seigneur s'éleva dans le ciel, où il est « assis à la *droite* de Dieu » (1).

Tout est figuratif, dans cet Évangile, et en même temps tout est réel. Il dépend des Saints de faire, positivement et réellement, tous les miracles consignés dans ces solennelles paroles de Jésus-Christ montant au ciel, et déléguant sa puissance thaumaturgique, non pas seulement aux disciples (aux prêtres, aux évêques), mais à *tous ceux qui croiront*. Il dépend, en d'autres termes, des catholiques de faire le Monde Nouveau, fallût-il transposer des montagnes, puisqu'il suffit d'un peu de foi pour opérer ces prodiges.

Mais il ne faudrait pas perdre de vue qu'on ne fait rien de grand sans une forte passion. Si les ennemis de l'Église sont tout-puissants, c'est qu'ils ont de fortes passions, aussi ils font des prodiges! Si on aimait Dieu comme ils savent s'aimer et aimer le monde, on ferait des prodiges autrement grands que leurs prodiges, et on renouvellerait, à la lettre, les miracles du Sauveur. Les catholiques peuvent donc faire le Monde Nouveau, s'ils le veulent fortement.

L'Amour donne la vie à tout ce qu'il entreprend. L'Amour donne à la parole le feu et la flamme qui embrasent les multitudes. Le jour où quelques hommes aimeront assez Jésus-Christ, pour vouloir faire la société à son image, le Monde Nouveau sera fait ce jour-là, car alors ces hommes parleront la langue du Saint-Esprit,

(1) Saint Marc, ch. XVI, 15 à 19.

auront le style du Saint-Esprit, c'est-à-dire la parole des apôtres le jour de la pentecôte : « Vous recevrez la « vertu du Saint-Esprit. » Et alors, comme les apôtres, « ils *partiront* et prêcheront partout, et le *Seigneur agira* « *avec eux*, et confirmera leur parole par des *mi-* « *racles* (1) ».

Nous venons de voir Notre-Seigneur, dans les Évangiles, soulever lui-même un coin du voile qui couvre les destinées finales du genre humain.

Le voyant de Pathmos va nous dire la même chose sous une forme différente, et nous allons avec lui retrouver les mêmes périodes et les mêmes dates correspondant aux mêmes événements. L'histoire de l'avenir n'a donc plus de secrets pour le catholique, s'il considère les cycles de la destinée d'une manière large et d'une vue d'ensemble, avec un grand esprit de foi.

Cette vue de l'avenir était nécessaire. Comment le Monde Nouveau aurait-il pu se faire, si Dieu, en le marquant en traits de flamme dans le livre divin, ne l'avait manifesté aux hommes des avant-derniers jours, pour exciter leur zèle et réveiller leur foi ?

Le Monde Nouveau étant nécessaire, Dieu a voulu nous donner des signes de son avénement. Et cette révélation, si empreinte de bonté et de miséricorde, est elle-même un signe, et un signe rassurant, que les moyens de réaliser ce monde de bénédiction ne nous manqueront pas, si nous savons nous en montrer dignes.

(1) Saint Marc, XVI, 20.

CHAPITRE XXXIV

ÉPOQUE DE L'AVÉNEMENT DU MONDE NOUVEAU D'APRÈS L'APOCALYPSE.

I

Voici le grand historien, l'apôtre des derniers jours, qui a vu le commencement et la fin, l'Alpha et l'Oméga, la génération éternelle du Verbe, et la génération éternelle de la Gloire, ou le Triomphe du Triomphe, l'apôtre saint Jean, le voyant de Pathmos, l'homme de la vision, le grand Chancelier, l'introducteur du Monde Nouveau, le quatrième membre de la sainte famille de Dieu sur la terre : « Mère, voici votre fils, fils, voilà votre mère. »

Jean est, *selon la chair*, le fils adoptif de Joseph et de Marie, et le frère adoptif du Verbe (1), grâce à cette adop-

(1) La personne de Jésus-Christ étant la personne même du Verbe, une personne humaine ne pouvant coexister avec une personne divine dans le même être, Jean, frère de Jésus, de la personne de Jésus, se trouve être réellement le frère du Verbe. Voilà pourquoi il a été choisi pour célébrer la génération éternelle de son divin Frère, *in principio erat Verbum,* et pour nous transmettre sa dernière Révélation : « La Révélation de *Jésus-Christ,* donnée par Dieu à Jésus-Christ « *pour découvrir* à ses serviteurs *ce qui doit arriver* bientôt. Et il l'a « manifestée, en envoyant son ange à Jean son serviteur, qui a rendu « témoignage à la parole de Dieu et à tout ce qu'il a vu de Jésus-« Christ. Heureux celui qui lit et écoute la parole de cette prophétie, « et qui garde tout ce qui s'y trouve écrit. » (Apoc. I, 2, 3.)

tion de Jésus sur la croix, au moment le plus solennel de la terre et des cieux, du temps et de l'éternité. Mais, *selon l'esprit* et dans l'ordre mystique, surtout dans le Monde Nouveau, Jean est le vrai fils de Joseph et de Marie et le vrai frère du Verbe. L'adoption est une fiction, et, dans la mystique, les fictions disparaissent. Tout y est vrai et substantiel. Aussi Jésus n'a pas dit : Mère, voilà votre fils adoptif. Il a dit simplement : Mère, voilà votre fils. A ce mot les cieux et les vertus des cieux ont tressailli, et ils ont reconnu, dans Jean, le frère par l'Amour de Celui qui est leur Maître, et le fils de celle qui est leur Reine.

Mais Jean n'est que notre frère aîné, puisque, par une grâce inouïe de la bonté, nous pouvons aussi devenir à notre tour les frères de Jésus et les fils de sa mère. Dans Jean cependant il y a quelque chose de plus. Il fait partie de la sainte famille, et, dans l'ordre apocalyptique, il a un rôle spécial par rapport aux créations et aux régénérations des mondes, de même que Jean-Baptiste a un rôle spécial par rapport aux préparations : Jean-Baptiste, le plus grand des Saints, pour avoir annoncé et préparé, avec toutes les qualités requises, chose qui suppose une sainteté extraordinaire, l'avénement de Celui qui crée les mondes et les régénère. Qui sait si Jean-Baptiste, l'âme des préparations, n'est pas l'Ange du premier verset du chapitre premier de l'Apocalypse, envoyé à Jean *pour découvrir à son serviteur ce qui doit arriver*, la grande Révélation de Jésus-Christ ?

Jean-Baptiste est encore une de ces grandeurs ca-

chées, une grandeur à la saint Joseph, parce que les plus grandes choses de ces Saints prodigieux, parmi leurs grandes choses, se passent dans l'âme, théâtre de l'Amour, foyer ardent des désirs et des aspirations qui font monter ou descendre Dieu à leur gré. Madeleine est aussi une de ces grandeurs cachées, et c'est encore une Sainte ayant rôle dans le Monde Nouveau : Madeleine, l'amie du Seigneur, comme Jean, et que Dieu semble avoir ajournée, pour les avant-derniers jours, en la tenant à distance après sa résurrection, par ce mot glacial en apparence et qu'elle comprend en ce moment : « Marie, ne me touchez pas, *je ne suis pas encore monté* « *vers mon Père*. »

Or, c'est justement saint Jean, l'évangéliste de la Révélation, qui nous révèle ce mot (1), incompréhensible jusqu'ici et dont la clef nous est aujourd'hui donnée par le Monde Nouveau, où la Madeleine (l'humanité perdue mais retrouvée), pourra enfin se jeter aux pieds du Sauveur, les baiser avec amour et les arroser des larmes du repentir et de la reconnaissance.

Saint Jean est donc bien l'apôtre de la Révélation. Il est, de ce côté de la Croix, ce que Jean-Baptiste est au delà. L'un est le précurseur et l'autre le révélateur de la Croix. Ils représentent, le premier, l'austérité des vieux mondes, le second l'amour du Monde Nouveau. Tous deux purs et vierges. Mais Madeleine, la courtisane, est tout aussi pure, Dieu ayant recouvert les taches

(1) Év. de saint Jean, ch. xx, v. 17.

de sa robe blanche des plus riches pierres précieuses, comme pour faire, de cette femme de flamme, la figure de l'humanité passionnée et souillée, mais purifiée et repentante, ou la figure de la femme du monde, en général, retrouvant, dans l'amour divin du Monde Nouveau, le remède et une magnifique compensation aux amours criminels des mondes profanes.

La terre est la figure du ciel, le ciel est le prototype de la terre. Il fallait donc que le Monde Nouveau eût ses représentations, dans les sphères célestes, afin qu'il y eût communication et pénétration possibles entre la terre et le ciel. Les saints personnages dont nous venons de donner les noms, représentent donc, dans le ciel, le Monde Nouveau, et nous verrons, dans le dernier chapitre, qu'ils le marqueront ici-bas du superbe caractère de leurs types divers.

II

Mais revenons à Jean.

Au chapitre 1er de l'Apocalypse, l'ancien des jours nous apparaît sous les traits du Fils de l'homme, avec la tête et les cheveux, éclatants de blancheur, comme la laine et la neige. C'est bien là le Dieu du temps et de l'éternité, le Dieu des Millénaires du Cosmos. Il nous apparaît, en effet, au milieu de sept chandeliers, représentant l'Église des sept millénaires, de la création à la fin du monde, et, en même temps, les sept périodes que l'Église postérieure à Jésus-Christ

aura à traverser avant sa glorification dans le Ciel.

Tout étant figure de tout dans les Saintes Écritures, où l'ensemble est le type du détail et le détail la figure de l'ensemble, ne soyons pas étonnés, si tout se trouve mêlé et confondu en apparence dans les Prophéties. Ainsi, par exemple, les désolations de la fin du monde se trouvent mêlées et confondues en apparence avec les désolations de la ruine de Jérusalem, dans les Évangélistes, ou de la ruine de Rome (Babylone, la grande prostituée), dans l'Apocalypse. Ces grandes ruines partielles, étant la figure de la ruine générale, se confondent avec elle, tout en laissant apparaître les différences.

Eh bien! nous allons retrouver la même confusion apparente, dans saint Jean, mêlant tout à la fois les traits qui conviennent à l'Église des sept millénaires cosmiques, avec ceux qui conviennent à l'Église postérieure à Jésus-Christ, et divisée par périodes ou groupes de cinq siècles ou moitiés de millénaires.

Ainsi, à l'Église du premier millénaire (le millénaire de la création, le millénaire de l'arbre de la science du bien et du mal), le Fils de l'homme promet de faire manger des *fruits de l'arbre de vie*, si l'Église fait pénitence. Or, évidemment, ces paroles de saint Jean s'appliquent également à l'Église des cinq premiers siècles après Jésus-Christ, ou au premier couple du premier millénaire de notre ère.

A l'Église du second millénaire (le millénaire du Déluge), Dieu met en prison *quelques-uns*, et les fait souf-

frir pendant dix jours. Or 10 égale 1, en ne tenant pas compte du zéro (1). C'est donc un an qu'a duré l'emprisonnement dans l'Arche de Noé et des siens (*de quelques-uns*). Et c'est en effet ce que dit le chapitre VII, verset 6 de la Genèse, et le chapitre VIII, verset 13 (2).

Les paroles, adressées à l'Église du second millénaire après la création, s'appliquent aussi à l'Église de la deuxième période de 500 ans du premier millénaire, après Jésus-Christ, ou à la nuit de ce millénaire.

Au troisième millénaire, *l'Église habite où est le trône de Satan,* en Égypte : « Je donnerai au vainqueur la

(1) Cela résulte de la loi mathématique que la somme des chiffres d'un nombre a la même propriété que ce nombre lui-même.

Un jour est quelquefois compté pour un an dans le langage biblique. Voy. le chap. XIV, v. 34 des Nombres.

(2) Veut-on une nouvelle preuve de cette singulière propriété des nombres et des rigoureux rapports des chiffres de la Bible avec les événements? Nous trouvons cette preuve, dans ce même chap. VIII de la Genèse, v. 14. Noë sort de l'arche le 27e jour du *second* mois, ou à la fin du deuxième millénaire après Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'entrée du Monde Nouveau, après le déluge d'iniquités du monde païen et du monde christiano-païen. En outre, le nombre 27 égale $2 + 7 = 9$. Or, le nombre 9 étant le terme final, après lequel il n'y a plus que la série indéfinie des nombres se renouvelant sans cesse, ou la série des nombres éternels, le nombre 27 exprimerait donc ici, soit la fin de l'ère chistiano-païenne, soit la fin du monde: La sortie de l'arche (pour entrer dans la gloire du Monde Nouveau ou dans la gloire des cieux) peut en effet signifier ces deux choses à la fois, en vertu de cette étonnante propriété que le livre des Saintes Écritures, seul, possède, de faire exprimer, avec une égale justesse, à toutes ses paroles et à tous ses nombres, une infinité de choses à la fois.

On n'en finirait pas si l'on voulait faire ressortir la signification rigoureusement mathématique de tous les chiffres de la Bible. Oh! quand ce Livre sera un peu compris, comme les impies tomberont à genoux, et comme les *savantes* critiques de M. Renan (Strauss) leur paraîtront saugrenues!



« *manne* cachée et une pierre blanche et un nom nou- « veau » (les tables de la Loi, le nom de Dieu au Sinaï).

Au quatrième millénaire, le millénaire de l'approche de l'avénement de Jésus-Christ, Dieu annonce sa prochaine arrivée et le don de l'*Étoile du matin* (la Vierge). Ce millénaire correspond au deuxième couple du deuxième millénaire, ou à la deuxième période de 500 ans, formant la nuit du deuxième millénaire de notre ère. Nous voulons parler de la Réforme et de la Révolution, où Dieu « gouvernera les nations avec un sceptre « de fer et les brisera comme un vase d'argile. »

Au premier couple du troisième millénaire après Notre-Seigneur, qui est l'époque dans laquelle nous allons entrer ou le Monde Nouveau, Dieu ne trouve pas d'abord l'Église suffisamment vivante. Il lui ordonne donc d'être vigilante, de confirmer *ceux qui étaient prêts de mourir*. C'est le début du Monde Nouveau, du monde des croisades contre l'Impie et l'Infidèle. Dieu signale, dans cette période, la victoire de l'Église, *qui sera revêtue de Blanc,* la sainteté étant le caractère du Monde Nouveau.

Le deuxième couple du troisième millénaire ou la seconde moitié du Monde Nouveau (vers 2400) c'est l'église de Philadelphie, ou l'*Amour des frères*, le règne de la fraternité, c'est-à-dire le triomphe complet. Dieu célèbre le retour des Juifs *prosternés aux pieds de l'Église*. Le Saint, le Véritable, annonce qu'il viendra bientôt. En attendant, il fait des vainqueurs autant de colonnes de la *nouvelle* Jérusalem et il écrit son *nouveau*

nom (le Monde *Nouveau*, le monde de Jésus-Christ).

Au quatrième millénaire, après Jésus-Christ, Dieu trouve l'Église ni froide ni chaude, *il va la vomir de sa bouche*. Il la menace des derniers châtiments avec des paroles d'ironie qui font frémir : « Tu dis : Je suis riche...
« tu es malheureuse, misérable, pauvre, aveugle, nue.
« Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au
« feu... des habits blancs pour te vêtir, de peur que la
« honte de ta nudité ne paraisse... applique sur tes
« yeux un remède qui te fasse voir... rallume donc ton
« zèle... je châtie ceux que j'aime... je suis à la porte...
« je frappe. Si quelqu'un entend ma voix, j'entre et je
« soupe avec lui... et je le fais asseoir sur mon trône. »
(Apoc. III, 17 et suiv.) On se dirait sur le seuil de l'Éternité, et déjà on croit entendre la voix de Dieu derrière les portes éternelles qui vont s'ouvrir.

La voilà au grand complet, la prophétie des Églises, de la cité de Dieu, car, sous ce terme générique d'Églises, l'Apôtre fait évidemment allusion à tous les chrétiens, à l'exclusion de ceux qui sont en dehors de l'Église, à l'exclusion de la cité du monde, dont le Prophète va bientôt nous entretenir.

Oui, elle est complète cette prophétie de la cité de Dieu, de la cité mystique, elle nous fait assister à la destinée de l'Église depuis le commencement du monde jusqu'à la fin.

Maintenant le Prophète va nous faire assister à la destinée de la cité du monde, à la destinée de la Bête, afin que la double loi de l'histoire des deux cités, soumises à

la loi unique et souveraine du Fils de l'homme, du Fidèle, du Véritable, du Patient (remarquez ce mot), se vérifie, dans l'ordre des prophéties apocalyptiques, comme nous l'avons vue se vérifier, dans l'ordre des autres prophéties bibliques.

III

Au chapitre VI, l'Agneau ouvre les *sept* sceaux; c'est l'histoire de l'humanité pendant les *sept* millénaires.

Les trois grandes monarchies païennes, avec leurs rois montés sur des chevaux blancs, roux, pâles, et la monarchie juive avec ses rois montés sur un cheval noir (1), nous apparaissent, à la voix de tonnerre des quatre animaux: Ces *quatre* monarchies de l'antiquité et ces *quatre* animaux représentent ici les *quatre* millénaires du monde avant Jésus-Christ.

Au milieu de ces rois, à l'ouverture du *troisième* sceau ou à la fin du *trosième* millénaire de la création, mille ans avant Jésus-Christ, nous apparaît Salomon sur son cheval noir, *ayant à la main une balance* représentant la justice de ses jugements.

(1) Nous renouvelons ici l'observation que les paroles de la Bible signifient une infinité de choses à la fois. Il ne faut donc pas s'étonner, si nous saisissons ici des rapports que d'autres commentateurs n'ont pas saisi, et si nous faisons entrer la monarchie juive dans les quatre monarchies désignées dans ce chapitre de l'Apocalypse. Les autres trois monarchies seraient: la monarchie assyrienne, subjuguée par les Perses; la monarchie grecque des successeurs d'Alexandre, et la monarchie des empereurs romains. Mais cette interprétation n'exclut aucune des autres interprétations et figures que ce même passage de l'Apocalypse peut renfermer.

A l'ouverture du *quatrième* sceau ou au *quatrième* millénaire, nous voyons l'Empire romain, sous les traits d'un Roi monté sur un cheval pâle et s'appelant la mort.

« L'enfer le suit, et la puissance lui est donnée sur « les quatre parties de la terre pour faire mourir les « hommes. »

A l'ouverture du *cinquième* sceau ou au *cinquième* millénaire (la première moitié du premier millénaire après Jésus-Christ, ou la grande période des martyrs sous les empereurs romains), nous voyons apparaître, *sous l'autel*, les âmes des martyrs, à qui le chapitre xx de l'Apocalypse fait jouer un si grand rôle dans le Monde Nouveau; ces âmes poussent des cris de délivrance. Elles demandent le Triomphe à grands cris, mais on leur donne une robe blanche, et on leur dit d'*attendre*, *jusqu'à ce que le nombre des martyrs soit complété* pour l'expiation; afin que le Triomphe puisse alors se produire (1).

(1) Chose étrange, en lisant le numéro du *Monde* du 22 février 1863, nous avons trouvé, à notre grande surprise, le nombre des derniers martyrs de la Cochinchine, écrit en caractères italiques, nous donner le nombre *neuf*, ou le nombre final, exprimant la totalité ou la consommation d'une chose, suivant sa signification tout à la fois mystique et mathématique! Il s'agissait, en effet, de 16,000 martyrs égorgés et de 20,000 emprisonnés; ou, en additionnant les chiffres de ces deux nombres, $1 + 6 + 2 = 9$.

Cela signifie, non qu'il n'y aura plus de martyrs; hélas! il y en aura et beaucoup jusqu'à la fin du monde, et même dans le Monde Nouveau; mais cela signifie que la coupe d'expiation est suffisamment pleine du sang des martyrs, pour que la miséricorde puisse déborder. Cela signifie, en d'autres termes, que le temps est venu où les Chrétiens devront avoir leur tour et commander au monde. Cela veut dire, enfin, que le moment est venu où les martyrs qui *sont sous l'autel* et qui attendent le Triomphe avec une sorte d'impatience, seront enfin glorifiés: « A l'ouverture du *cinquième* sceau (le *cin-*

A l'ouverture du *sixième* sceau ou au *sixième* millénaire du monde, — qui est notre millénaire, le millénaire de la Réforme et de la Révolution, le millénaire des Révoltés, ou la nuit de la seconde moitié du deuxième millénaire après Jésus-Christ, nuit fatale et sombre, signalée par de grandes guerres religieuses et révolutionnaires et des égorgements sur une échelle immense, — nous voyons *les étoiles* (les grands et les rois), *tomber du ciel comme lorsque le figuier*, *agité par un grand vent*, *laisse tomber ses figues vertes*. Remarquez ce mot *vertes*, c'est la chute des grands et des rois, avant l'heure, avant la vieillesse, au plus beau de leur vie (Charles Ier, Marie-Antoinette, Louis XVI).

« Toutes les *montagnes* (les puissances) sont ébranlées « de leur place. *Le ciel* (la noblesse, les puissants, les ri-

« *quième* millénaire du monde, ou le millénaire des grandes persé-
« cutions dans l'empire romain), je vis, sous l'autel, les âmes de ceux
« qui ont donné leur vie pour la parole de Dieu et pour lui rendre
« témoignage. Et tous jetaient un grand cri, disant : Seigneur, qui
« êtes saint et véritable, jusqu'à quand différerez-vous de juger et
« de venger notre sang sur ceux qui habitent la terre ? Et on leur
« donna à chacun une robe *blanche* (la couleur des Saints). Il leur
« fut dit qu'ils se reposassent encore un peu de temps, *jusqu'à ce*
« *que le nombre de ceux* qui servaient Dieu, comme eux, *fût accompli*
« ainsi que *le nombre* de leurs frères qui *devaient souffrir la mort*
« *aussi bien qu'eux !* » (Apoc., ch. VI.)

Eh bien, ce nombre est au grand complet, les 36,000 martyrs de la Cochinchine, dont le relevé a été fait d'une manière inusitée et avec une certaine solennité par le *Journal de Rome* du commencement de 1863, ont apporté à la divine coupe d'expiation la dernière goutte de sang, qui doit la faire déborder et mettre Dieu en demeure de remplir sa promesse : « Attendez encore un peu jusqu'au moment où le « nombre de vos frères soit au complet. » Ce moment est arrivé. 36,000 martyrs en une fois (en *neuf* mois, d'après le *Journal de Rome*, encore le nombre 9 !) ; c'est assez ! ! !

« ches) disparaît comme un livre roulé. Les *rois* de la « terre, les *princes* et les *tribuns*, et les *riches* et les *puis-* « *sants*, et tous les hommes *libres* et *esclaves*, se cachent « dans les cavernes et les rochers des montagnes. » (Louis XVI forcé de se réfugier, dans une tribune, au sein de la Montagne, le 10 août.)

Mais nous voici au septième millénaire, au millénaire du Monde Nouveau. Le prophète s'arrête, et le chap. VI de l'Apocalypse finit avant l'ouverture du septième sceau, et le VIIe chapitre commence par ces mots : « Après cela (c'est-à-dire après le sixième millénaire et « à l'entrée du Monde Nouveau), je vis quatre anges, « debout aux quatre coins de la terre, *retenant les quatre* « *vents*, pour les empêcher de souffler sur la terre et sur « la mer et sur aucun arbre; » et un autre ange, portant le signe du Dieu vivant, crie aux quatre anges : « Ne « nuisez point à la terre, jusqu'à ce que nous ayons « marqué au front les serviteurs de notre Dieu, » et le nombre marqué fut de 144,000 ou $1 + 4 + 4 = 9$, nombre final. Cela signifie : Ne nuisez pas à la terre que le nombre des élus ne soit au grand complet, au total, au nombre 9.

Le *septième* sceau (le *septième* millénaire, le Monde Nouveau, le Monde des Saints) une fois ouvert, on voit un ange s'arrêter et offrir à Dieu les prières des Saints sur un autel d'or, devant le trône de Dieu, avec un encensoir d'or. La fin va arriver, sept anges avec *sept* trompettes vont répandre tous les maux sur la terre.

Mais, au chapitre XI, avant que le septième ange ne

fasse entendre la trompette de la fin des temps, il se produit un autre moment d'arrêt.

On remarque toujours un moment d'arrêt, aux divers endroits de l'Apocalypse où le prophète va parler de la fin des temps. Ce temps d'arrêt précède invariablement cette fin, et fixe par conséquent, à ce moment, la période du Monde Nouveau.

Avant donc que le septième ange fasse entendre la trompette de la fin, le Prophète est invité à mesurer le Temple de Dieu. Mais on lui dit de laisser le parvis qui est hors du Temple et figure les gentils « qui fouleront « aux pieds la Cité sainte pendant *quarante-deux* mois, » ou *trois ans et demi*. Ces trois ans et demi équivalent aux trois temps et demi de Daniel, ou à 3,500 ans après Jésus-Christ, date de la fin du monde, d'après ce prophète, d'après la Genèse et d'après plusieurs autres passages de saint Jean.

Dieu donne son Esprit à ses deux témoins. « Ce sont « deux chandeliers, deux oliviers » c'est-à-dire la Synagogue et l'Église. Ils prophétiseront pendant 1260 jours, c'est-à-dire, en divisant par 365, nombre de jours dans une année, trois ans et demi, toujours *trois ans et demi*, ou 3500 ans environ, époque qui est précisement celle que nous venons de trouver pour la fin du monde (1). Les Juifs, au milieu des nations, sont en

(1) Daniel fixe la fin du monde à 1290 jours, au lieu des 1260 jours de l'Apocalypse. Ces 30 jours de différence, ou un mois, représentent le douzième d'une année ou d'un millénaire, c'est-à-dire environ 80 ans. Il y aurait donc entre la prophétie de Daniel et celle de saint Jean, une différence de 80 ans. Mais saint Jean ajoute : « Quand

effet, avec l'Église, une prophétie vivante qui durera jusqu'à la consommation des siècles. Alors les deux prophètes seront vaincus par la Bête, aux jours de la grande apostasie. Ensuite ils ressuciteront et monteront au ciel.

Le nombre 1260 (ou 1 + 2 + 6 = 9) exprime aussi le nombre final ou de la consommation, c'est-à-dire la fin du monde.

IV

Au chapitre XII, nous trouvons la vision de la Vierge : « Un grand signe parut dans le ciel : une femme revêtue « du Soleil, ayant la lune sous ses pieds et une cou- « ronne de douze étoiles sur sa tête. » Elle s'enfuit dans le désert pendant 1260 jours ou, toujours pendant 3 ans 1/2 environ ou 3500 ans, époque de la fin du monde (1). La somme des chiffres de ce nombre 1260 exprime aussi, comme nous venons de le dire, le nombre final ou de la consommation, le nombre 9. Pense-t-on que toutes ces étranges coïncidences de chiffres, aboutissant toutes au même résultat, soient purement fortuites? Cela n'est pas possible.

Au chapitre XIII, nous voyons l'humanité déchue et criminelle, figurée par deux bêtes, dont une, la grande

« les deux prophètes auront achevé leur témoignage, la Bête qui « s'élève de l'abîme leur fera la guerre, etc. » Il s'écoule donc un certain temps entre leur témoignage, qui doit durer 1260 jours, et la fin du monde. Les deux prophéties sont donc parfaitement d'accord.

(1) 1260 jours ne donnent que 3,450 ans, mais il faut ajouter à ce nombre l'âge de la Vierge à sa mort, ce qui donne environ 3,500, chiffre qui se rapporte à celui de Daniel et de la Genèse.

Bête, a sept têtes (les sept millénaires) et dix cornes (les dix siècles de chaque millénaire). Elle reçoit une blessure mortelle, par le péché originel, mais cette blessure est guérie par Jésus-Christ. Cette grande Bête se décompose en deux, la Bête du monde païen, « qui se « fait adorer par toute la terre... elle fait la guerre aux « Saints. » La seconde Bête vient ensuite, la Bête du monde christiano-païen « avec deux cornes semblables « à celles de l'Agneau, et elle parle comme le dragon. »

Ces deux cornes sont la figure des deux millénaires de la durée du monde christiano-païen. Ces deux cornes, semblables à celles de l'agneau, figurent la corruption d'un monde qui, tout en se disant chrétien, se conduit comme le Dragon.

Cette Bête fait tomber le feu du ciel sur la terre (découverte de l'électricité et de ses extraordinaires applications). Elle corrompt tout le monde, petits et grands, riches et pauvres, hommes libres et esclaves.

Le nombre de la Bête est de 666 ou $6 + 6 + 6 = 18 = 1 + 8 = 9$, nombre final. Cela prouve que la Bête, qui dure jusqu'à la consommation figurée par le nombre 9, est bien l'humanité, aussi Jean appelle-t-il ce nombre, *le nombre d'un homme*. L'homme passe neuf mois dans le sein de sa mère, figure de la gestation de l'humanité sur la terre avant sa naissance dans le ciel. Rien de clair comme l'Apocalypse (1) !

(1) L'inépuisable fécondité d'interprétation des saintes Écritures apparaît encore dans ce chapitre. Ainsi, des commentateurs voient dans la première Bête et dans ses dix cornes une image de l'empire

Au chapitre XIV, le Prophète raconte la vision de l'Agneau dans le ciel, avec ses 144,000 Vierges ($1 + 4 + 4 = 9$), ou la totalité de son céleste cortége « chantant un cantique *Nouveau* devant le trône, » le cantique du Monde *Nouveau*, pendant qu'un Ange porte l'Évangile éternel *à toutes les nations*, *à toutes les tribus*, *à toutes les langues et à tous les peuples* !!! C'est bien là le Monde Nouveau, le monde de Jésus-Christ, l'*unus pastor* et l'*unum ovile* du chapitre X de l'Évangile de saint Jean.

Le Prophète annonce ensuite la fin des temps sous la figure de la chute de la grande Babylone « qui a fait « boire à toutes les nations le vin de la colère de sa « prostitution. » A ce tableau émouvant et terrible de la ruine de Rome, se mêle le tableau de la ruine du monde à la fin des temps. Rome est assise sur *sept* collines, image de la Bête ou de l'humanité assise sur ses *sept* millénaires. La Bête est aussi comptée comme étant la *huitième* pour figurer le *huitième* millénaire ou le lundi gras de *Gog et Magog qui donneront le signal de la Fin* (chap XX).

romain qui, après sa dissolution, se divise en diverses monarchies. D'autres voient dans la seconde Bête, avec ses deux cornes, une image de l'empire romain, qui se divise en empire d'Orient et en empire d'Occident. D'autres interprètes, enfin, et quelquefois les mêmes interprètes, trouvent, dans la seconde Bête, une image de l'Antechrist, dont le *nombre est celui d'un homme*. Or, comme ce nombre est de 666, ou de $6 + 6 + 6 = 18 = 1 + 8 = 9$, nombre final, cela signifierait que l'Antechrist viendra tout à fait à la fin.

V

Mais, avant cette ruine, le Prophète, au chapitre XIX (au dix-neuvième siècle), revient au Monde Nouveau, au monde *du souper des noces de l'Agneau*. Il ne peut se séparer de ce monde bien-aimé. C'est évidemment son monde à lui. Il en signale clairement les préparations avec une pompe inusitée. Jusqu'ici ce sont des Anges qui ont sonné de la Trompette, ou des rois qui sont montés sur des chevaux Blancs, roux, noirs, pâles, pour figurer les diverses révolutions apocalyptiques, cette fois c'est le Verbe de Dieu lui-même qui apparaît, *monté sur un cheval BLANC, vêtu d'une robe teinte de sang, suivi par les armées du ciel montées sur des chevaux BLANCS, et vêtues d'un lin BLANC* (1) *et pur*. Ce sont les Saints, car c'est le monde des Saints, le monde du triomphe des Saints qui se prépare.

Le Fidèle et le Véritable, *qui juge et combat avec justice*, porte son *sceptre de fer*, et il est armé de *son glaive à deux tranchants. Il porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : le Roi des Rois et le Seigneur des Seigneurs.* C'est bien le Grand Monarque.

Un ange debout, dans le Soleil, convoque tous les oiseaux du ciel, au grand souper de Dieu, pour manger la chair *des rois et des tribuns, des riches et des pauvres,*

(1) Toujours le *blanc*, ou la couleur des Saints et de la Vierge immaculée. C'est une nouvelle preuve que le Monde Nouveau doit être le monde des Saints et de la Vierge sans tache.

des hommes libres et des esclaves. (Les guerres de la Révolution, de l'Empire, de l'Amérique, etc., etc.)

La Bête est prise, le faux prophète aussi, et ils sont *plongés l'un et l'autre dans l'étang de feu.*

Si on se souvient que le faux prophète, au rapport de Daniel, sera anéanti vers l'an 1900, on reconnaîtra que nous touchons à l'accomplissement de la prophétie, où l'ange Michel, *descendant du Ciel avec la clef de l'abîme et une grande chaîne en sa main, prendra le dragon, l'ancien Serpent, et le précipitera dans l'abîme pour mille ans*, c'est-à-dire jusqu'en 2900 environ.

VI

Nous voilà au chap. xx (au vingtième siècle), en plein Monde Nouveau, au septième millénaire, où les saints seront glorifiés dans le ciel et où l'Église sur la terre *se réjouira, sera dans la joie, rendra gloire, parce que le moment des noces de l'Agneau est venu.*

Alors une voix sort du Trône : « Louez notre Dieu, « vous tous ses serviteurs... vous tous qui êtes dans l'é- « lévation et dans l'obscurité... » ; et on entend « comme « la voix d'une grande multitude, comme la voix des « grandes eaux, et comme la voix des tonnerres disant : « Alleluia, parce que le Seigneur, le Tout-Puissant « *règne.* »

Hélas ! mille ans passent ; *Satan est délié*, il séduit, aux quatre coins du monde, les nations Gog et Magog (les démagogues) et c'est bientôt la fin. La dissolution,

au rapport de Daniel, dure environ un demi-millénaire jusque vers l'an 3,500 après Jésus-Christ.

VII

Au chapitre XXI nous sommes au ciel où nous retrouvons le nombre final, le nombre 9 ou sa racine carrée 3 sous une foule de formes différentes : la nouvelle Jérusalem a douze portes, douze anges aux portes et les douze tribus des enfants d'Israël, $12 = 1 + 2 = 3$, trois fois le nombre trois donnent le nombre 9, ou la totalité. La muraille a douze fondements, encore le nombre 3, racine carrée de 9. Elle a les douze noms des Apôtres de l'Agneau, encore le nombre 3 (1). La muraille est de 144 coudées de mesure d'homme ou de $1 + 4 + 4 = 9$, nombre exprimant la totalité, 9 est encore ici le *nombre de l'homme* ou de la vie totale de l'Humanité.

Les douze portes, les douze fondements sont encore des nombres Cosmiques, représentant les douze mois de la Révolution de la terre autour du soleil, ou une évolution complète, pour exprimer que tout est parfait

(1) Le nombre 3 exprime aussi, comme racine carrée de 9, la base, le fondement, le point de départ d'une série de l'ordre mystique. Les 12 patriarches, par exemple, ou $1 + 2 = 3$, sont la racine carrée ou la figure de la totalité du peuple juif. Les 12 Apôtres par la même raison sont la racine carrée ou la figure de la totalité de l'Église. Le nombre 3 est donc le nombre par excellence, il est le nombre de la Trinité, racine carrée de tout. Aussi, généralement, le nombre 3 exprime le commencement, et le nombre 9 la fin d'une série mystique. Le nombre 7 exprime ordinairement la durée du cosmos, la semaine étant le type biblique de la durée du cosmos. La clef des nombres sacrés est dans ces quelque mots.

dans le ciel, et que l'évolution de l'humanité se trouve terminée, au moment ou l'Éternité commence.

Tout est donc pesé, compté et mesuré, avec les mêmes poids, les mêmes nombres et les mêmes mesures, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Et c'est, dans ces poids, ces nombres et ces mesures, que la toute-puissance de Dieu ramène sans cesse la liberté de l'homme et sa propre liberté, ce qu'un grand métaphysicien, M. Grandet, appelle la *constante arbitraire des mondes.*

L'âme de l'homme doit avoir un rapport avec son corps, et son corps un rapport avec le milieu où il vit, et avec la marche des mondes de notre système planétaire; or ce milieu et cette marche sont mathématiquement réglés. Il ne faut donc pas s'étonner du rapport des révolutions apocalyptiques avec les révolutions dont notre globe est le théâtre.

Voici donc, aux clartés de la Bible et de l'Apocalypse, la clef de la science et de l'histoire, et la loi de leur unité ou de l'unité de toutes les connaissances, au sein de Dieu, Prototype des sciences, parce qu'il est le prototype des Êtres.

CHAPITRE XXXV

NÉCESSITÉ DU MONDE NOUVEAU, MOYENS DE LE RÉALISER.

I

Le Monde Nouveau est nécessaire.

L'ambition de l'Homme est insatiable, et ses moyens de la satisfaire ne le sont pas. L'homme est donc fatalement impuissant. Mais il l'est bien plus au siècle où nous sommes.

La Révolution et les guerres qui l'ont suivie ont placé l'humanité dans une situation impossible. La Révolution a exalté les désirs de l'homme; les découvertes de la science et les autres prodiges de la civilisation moderne ont donné à son orgueil des proportions à lui faire tourner la tête.

La rapidité des voies de locomotion et la facilité extrême avec laquelle la pensée peut se communiquer d'un bout de la terre à l'autre, ont fait concevoir à l'homme la possibilité de faire du globe entier le théâtre et le champ d'exploration de la civilisation des peuples plus avancés.

Ce regard cosmique et universel a contribué à agrandir les pensées de l'homme dans les diverses sphères

de son activité. Il rêve un art, une science, une philosophie, une politique, une science sociale et même une religion d'un caractère cosmopolite.

L'Homme est vivement préoccupé de l'idée de l'agrandissement en tout genre. Homère, Virgile, Raphaël, Racine ne lui suffisent plus, il est déjà fatigué d'Hégel, de Gœthe, de Victor Hugo, et il le sera bientôt de ses savants, de Cuvier, d'Humboldt, d'Arago, qui, la tête pleine de sciences, n'ont pas même eu l'Idée de *la* Science.

Politiquement, l'homme aspire à la solution de toutes les questions, et il ne peut en résoudre aucune.

Au point de vue social, il en est de même. Au point de vue diplomatique, toutes les chancelleries sont en travail pour... enfanter une souris. Il n'est pas une question en Europe susceptible de solution, dans la situation où nous sommes.

Tous les traités ont été déchirés. Ils avaient été si mal conçus qu'ils plaçaient les peuples dans la nécessité de les violer ou de périr. L'Europe, depuis 1815, est en travail de défaire ce que la diplomatie a fait, et ce qu'elle cherche vainement à faire tenir encore, transitoirement, pendant quelques années, jusqu'à la prochaine guerre générale.

Si c'etait ici le lieu, il nous serait aisé de prouver, que les diplomates de 1815 ont engagé les peuples dans une situation inextricable et une voie sans issue, et que la Révolution, en voulant placer, entre les mains de l'homme séparé de Dieu, les destinées des nations, a

bien réellement passé la corde au cou de l'humanité.

Voyez la Pologne, voyez l'Italie, quel cahos! Or ce cahos n'est pas près de finir. Il est dans la logique inexorable de la Révolution que ce cahos se perpétue et dure indéfiniment. Comment en effet sortir de ce cahos?

II

Le gouvernement des nations appartient visiblement à une classe d'hommes foncièrement hostile au catholicisme, or le caractère de cette hostilité consiste surtout à éliminer l'intervention de Dieu ou du Prêtre dans la conduite des affaires humaines.

L'homme se pose donc, seul, en face de toutes les difficultés, et il prend l'engagement de répondre, seul, à toutes les questions qui réclament une solution impérieuse; or quelle solution pourrait-il leur donner? Aucune évidemment, puisque toutes les questions, aujourd'hui posées à l'esprit humain, ont justement ce caractère cosmique et universel qui exige impérieusement l'intervention de Dieu et de l'Église, comme condition *sine quâ non* de leur solution. Toutes les forces naturelles et surnaturelles combinées, mises par Dieu à la disposition de l'humanité, ne sont pas de trop, en effet, si elle veut atteindre ce monde grandiose qu'elle poursuit, en ce moment, de ses rêves, des bords de la Vistule au détroit de Messine.

Jusqu'à la Révolution, les questions, que le Sphinx de la destinée posait à l'homme, n'avaient pas ce caractère

absolu, qui distingue les questions soumises en ce moment aux conseils des souverains, comme à la pensée des artistes, des savants et des hommes religieux. Or rien de plus difficile que de résoudre des questions ainsi posées.

S'agit-il de l'Italie, par exemple? On trouve l'ancien régime de ce pays défectueux, mais le nouveau est encore plus déplorable. Qui donc pourra résoudre les problèmes redoutables qui travaillent ce malheureux pays, qui, après avoir subjugué et asservi le monde pendant une douzaine de siècles, subit la peine du talion depuis un même nombre d'années? Seront-ce les catholiques? Là, comme partout ailleurs, ils sont en minorité dans les classes bourgeoises, qui, aujourd'hui, gouvernent le monde. Seront-ce les classes bourgeoises? Elles se sont mises à l'œuvre, animées d'un esprit détestable; aussi Dieu, pour les punir, fait éclater leur impuissance en ce moment. En Belgique, par exemple, les classes bourgeoises sont maintenant occupées à se river des chaînes, et elles travaillent à l'établissement du despotisme, avec l'ardeur jadis employée par elles à l'établissement de la liberté.

En France on sait où nous ont réduits nos dix ou douze révolutions.

En Pologne, la nation est catholique, mais elle gémit et s'agite sanglante sous l'oppression d'une nation schismatique plus puissante, et les peuples de l'Europe, qui lui sont sympathiques ne peuvent ou ne veulent venir à son secours, liés qu'ils sont par les traités, qui ne les gêneraient guère, si une intervention armée ne devait

faire crouler l'édifice européen, si péniblement et si maladroitement élevé par les diplomates de 1815.

La situation n'est donc pas tenable. Avec cela, l'homme a des vues et des désirs superbes! Il rêve une sorte de confédération des peuples de l'Europe, avec l'ambitieuse pensée de la faire servir à civiliser le monde entier. En réalité l'Europe a essayé d'un congrès dans lequel elle a fait entrer la Turquie! Mais la question d'Orient, au lieu d'être simplifiée par cette singulière accession, en est sortie plus compliquée.

Des alliances se font, avec la pensée infiniment honorable de porter la civilisation en Chine, en Cochinchine, au Mexique. Mais ces alliances avortent, et, là où elles n'avortent pas, la France, supportant presqu'à elle seule tout le poids des expéditions, s'épuise en hommes et en argent pour obtenir des résultats, sans doute glorieux, mais hors de toute proportion avec les aspirations magnifiques de l'Humanité du dix-neuvième siècle.

III

L'homme veut donc immensément, de nos jours, et il ne peut que médiocrement. Comment en serait-il autrement? L'homme, séparé de Dieu, ne peut se régir lui-même, comment pourrait-il régir la planète entière avec ses habitants de toute race? Où est cet esprit d'unité, cet esprit de sacrifice et de dévouement, qui lui seraient absolument nécessaires, pour accomplir les

grandes choses qu'il a conçues? Où est surtout ce souffle, qui transporte les multitudes, ce feu sacré qui les enflamme et les rend capables de dépasser, dans un moment d'enthousiasme, les limites naturelles du pouvoir humain?

Il faudrait l'esprit des Croisades pour réaliser vos gigantesques projets, et même seulement une partie de vos projets. Où est cet esprit des Croisades?

Vous voulez soumettre le monde? A qui et à quoi? à vous? Mais qui êtes-vous, que voulez-vous, que pensez-vous, quelles sont vos idées? Vous êtes-vous, au moins, mis d'accord sur quelque chose; sur les principes, par exemple, qui doivent présider au gouvernement des peuples dont vous avez la prétention de diriger les destinées? Avez-vous un art, une science, une méthode de conduite, une religion, une vue quelconque, parfaitement arrêtée, sur les questions qui agitent le monde? Non. Mais alors vous êtes impuissants! J'ajoute, vous êtes dangereux.

Car, faute d'idées vraies et saines, vous êtes réduits à régner par la force brutale, dans l'impossibilité où vous êtes de régner par la force morale. Il n'y a pas de milieu : on ne règne sur les hommes que par l'Idée ou la Force. Il faut se faire respecter, honorer, aimer ou se faire craindre.

Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir conduire les hommes, si vous ne savez et ne pouvez vous conduire vous-mêmes.

L'impuissance humaine est donc au bout de toutes

les questions posées aux peuples, par le Sphinx moderne de la Révolution.

Rien de triste comme d'entendre les politiques, les hommes d'État, les diplomates, raisonner sur les questions qui agitent le monde. A les entendre, on croirait vraiment qu'ils prennent au sérieux leurs solutions, et qu'ils sont, avec leurs expédients et leurs palliatifs, en mesure de reconstituer solidement le monde !

C'est même un des signes du temps, et un des symptômes de la Dissolution, de voir des hommes, comme MM. Thiers, Guizot, etc., etc., prendre au sérieux leur politique et leurs idées, et s'imaginer qu'après l'affreuse expérimentation qu'ils en ont faite, ils trouveront, en la renouvelant, une issue, même momentanée, aux embarras de la situation ! Quelle naïveté pour des hommes d'ailleurs si distingués! Cela fait de la peine et prouve que ces hommes n'ont pas la plus légère idée de la situation où nous sommes. Aussi l'on est épouvanté en pensant que, s'ils revenaient au Pouvoir, ils recommenceraient leur affreuse expérience ! Si ces hommes éminents avaient la plus légère idée de la situation, ne verraient-ils pas, à première vue, que leurs solutions sont ridicules; rien n'étant ridicule comme de chercher une issue à une situation sans issue.

Ne dirait-on pas des enfants occupés à résoudre, avec effort, des problèmes impossibles à résoudre ?

Dieu ne saurait avoir fait cette situation à l'homme. Il y a là du sarcasme, et quelque chose qui ressemble aux ricanements de l'Abîme.

L'humanité est acculée. Il faut qu'elle périsse ou qu'elle se retourne vers Dieu. Il n'y a pas de milieu.

IV

Or, ce retour vers Dieu ne saurait s'opérer à demi. L'humanité est trop compromise pour essayer de nouveaux compromis. Le retour doit être franc, net, vigoureux, hardi, sans respect humain; et l'homme, pour prix de ce retour, doit demander à Dieu l'accomplissement de ses vastes aspirations.

L'homme a affranchi les multitudes, et, en leur donnant le suffrage universel, il a mis les classes aisées et instruites à la merci des masses. Ces classes sont donc placées dans l'impérieuse obligation de rendre ces masses religieuses, en leur donnant l'exemple, si elles ne veulent être, un jour ou l'autre, englouties, par elles et avec elles, dans le gouffre sans fond de la Révolution.

La Société ne pourrait échapper aux abîmes qu'en se jetant et en jetant le Peuple entre les bras de Dieu, non pas à demi, comme dans le passé, mais tout à fait.

Or, il en est ainsi des autres questions politiques et sociales; toutes appellent Dieu sans exception.

L'Église a donc beau jeu. Mais que les catholiques y prennent garde: Dieu demande d'eux des vues à la hauteur de la grandeur des périls et du but sublime à atteindre!

Les petits moyens sont usés, et tout aussi impuissants que les moyens essayés par nos ennemis. Il faut recou-

rir aux grands moyens. Il faut produire un mouvement analogue à celui des Croisades, avec le feu sacré qui embrasait nos pères, et le souffle puissant qui les transportait et leur faisait opérer des prodiges.

Ceux qui dirigent l'humanité, dans un esprit hostile à l'Église, ont, avec de petits moyens, des projets grandioses. Il faut épouser ces projets et de plus grands, et proportionner les moyens à la grandeur du but à atteindre.

Avec des projets titaniques et des aspirations d'archanges, ces hommes n'ont aucune idée, ou n'ont qu'une idée fausse de l'art, de la science, de la philosophie, de la politique, de l'économie sociale, du droit public et international. Il faut leur donner ces idées et de plus grandes, en leur proposant un Idéal de beaucoup supérieur même à l'Idéal poursuivi par les grands hommes de l'histoire : l'Idéal du Monde Nouveau, ou la supériorité, en tout, et dans des proportions vraiment divines, sur les grands hommes de l'histoire.

Vous avez de l'ambition? on l'assouvira. Vous rêvez la perfection? on vous en donnera et au delà de vos prétentions les plus hautes. Vous voulez l'affranchissement de la Pologne et la constitution de l'Italie? on vous donnera l'affranchissement de la terre entière.

Car une chose, et une seule chose, pourra nous rendre maîtres de la Révolution, c'est de la dominer, en proposant aux hommes un but infiniment plus noble et plus grand, que le but proposé par la Révolution aux

multitudes, subjuguées par la grandeur et l'éclat de ses promesses.

Les révolutionnaires veulent *améliorer* la condition de la nature humaine ! Pauvres rétrogrades ! nous voulons la *régénérer*, ou la transformer, du tout au tout, pour la reconstituer sur un type divin.

Les révolutionnaires ont déclaré la guerre à la vieille société ! Pauvres rétrogrades ! Nous voulons détruire le vieil homme, et afin que rien n'échappe à notre réforme radicale et universelle, nous remontons au premier homme, pour mieux détruire le péché, en coupant le mal à la racine.

Et, au moyen de cette réforme, la plus radicale et la plus universelle des réformes, sans contredit, nous venons annoncer, hardiment et sans craindre de nous tromper, un art, une philosophie, une science, une politique, une économie sociale, infiniment plus dignes de votre admiration, que tout ce que vous avez pu ou pourriez concevoir de grand, de haut, de noble et de profond.

V

Ainsi, ou la conversion du monde, ou la fin du monde. Si les catholiques se proposent autre chose que la conversion du monde à entreprendre immédiatement, résolûment, avec la pensée et la certitude du triomphe, loin d'être à la hauteur de leur rôle, ils ne comprennent rien à la gravité de la situation, à la gravité de la situation du Père commun des fidèles, qu'on ne pourra arra-

cher à ses ennemis qu'en détournant le coup qui le menace, par un de ces grands coups, capables de remuer le monde et de soulever les multitudes.

Si les catholiques se proposent autre chose que le Monde Nouveau, ils ne sont ni plus ni moins intelligents que les politiques et les hommes d'État, qui nous ont conduits aux abîmes, où nous allons nous perdre corps et biens.

Si les catholiques, égarés à la poursuite d'un Passé chimérique, rêvent autre chose que le Monde Nouveau, ils sont infailliblement condamnés à périr avec le vieux monde.

Tout est impossible excepté le Monde Nouveau. Que le vent du Monde Nouveau se lève, et alors, à ce souffle, tout rentre dans l'ordre, parce que tout rentre dans l'unité ! Un seul Esprit anime la terre, au lieu de ces mille Esprits qui en font une tour de Babel.

Que le vent du Monde Nouveau souffle, et alors l'humanité, conquise au Seigneur, échappe aux dangers d'une civilisation trompeuse, et voit s'ouvrir devant elle une ère indéfinie de bonheur !

La civilisation, en dehors de Dieu, est toujours dangereuse, et toujours à court par quelque côté. Incapable de prendre une forme cosmique ou universelle, son caractère est de se déplacer sans cesse et de n'éclairer, à la fois, qu'un coin de la Planète.

La civilisation, séparée de Dieu, est une cause inévitable de décadence, ou le signe prochain de la décomposition des nations arrivées à l'apogée de leur puissance.

La Grèce et Rome, en pleine civilisation au milieu de la barbarie générale, et mourant bientôt des excès même de leur civilisation, fournissent à notre double thèse une éclatante démonstration.

La civilisation est donc le premier coup de cloche de la mort, puisque les peuples, arrivés au sommet de la civilisation, déclinent moralement, à partir de ce moment, et descendent plus ou moins lentement vers la tombe.

Donc ce n'est pas à la civilisation séparée de Dieu à faire la conquête du monde, car si le monde entier, chose impossible, était assez malheureux pour devenir la proie de cette civilisation menteuse, ce n'est certes pas la vie, mais la mort, et la mort éternelle, avec toutes ses horreurs, qui aurait été introduite dans son sein.

Et, cependant, la conquête du monde, par une certaine civilisation, est le but suprême proposé par Dieu à l'humanité du dix-neuvième siècle.

Si donc la civilisation, séparée de Dieu, est incapable de faire la conquête du monde, c'est à la civilisation chrétienne, à l'entreprendre, en proposant, pour but, à l'activité humaine, la conversion des peuples ou le triomphe de l'Église.

Se proposer un but plus étroit, c'est se condamner à une éternelle impuissance, c'est faire preuve de moins d'intelligence et d'ambition que nos adversaires, qui aspirent ouvertement à la conquête et à l'empire du monde. C'est avouer au peuple qu'on est, ou moins puissant ou moins entreprenant ; c'est s'aliéner l'esprit

et le cœur des multitudes, qui se donnent toujours à ceux qui, ayant les idées plus hautes, leur inspirent plus de confiance.

Les révolutionnaires et les modérés donnent aux multitudes l'assurance qu'avec de la hardiesse ou de la patience, l'homme civilisé finira par devenir le maître de la planète, et que les destinées du peuple en seront notablement améliorées, grâce aux ressources attachées à une pareille conquête, et aux nombreuses réformes entreprises dans l'intérêt des masses.

Les catholiques, pour être tout à fait impopulaires et devenir tout à fait impuissants, n'ont qu'à mettre, en regard de ces magnifiques promesses, déjà en partie réalisées, l'aveu de leur incapacité, de leur peu de foi, de leur peu de confiance en eux-mêmes ; et alors c'en est fait de la Papauté et de la Religion en Europe.

Nos ennemis se proposent la conquête du monde. Il faut se proposer la conquête du monde, ni plus ni moins, et prouver qu'on leurre le peuple de promesses que nous sommes seuls en mesure de réaliser, avec les moyens surnaturels mis par Dieu à notre disposition.

Ainsi le Monde Nouveau est nécessaire. Seul, il est digne de servir d'objectif aux justes aspirations des peuples des avant-derniers jours. Seul, il répond à toutes les espérances, satisfait à toutes les impatiences, met fin à toutes les impuissances.

Qu'on se représente en effet l'humanité, l'Europe, ou seulement une partie de l'Europe, la France, par exemple, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, le cœur

et l'âme de Jésus-Christ, et qu'on nous dise s'il ne sortirait pas, de ce concert des intelligences et des volontés, parti d'un foyer aussi ardent, quelque chose d'infiniment plus grand et de plus éclatant que tout ce que le genre humain a produit jusqu'à ce jour en tout genre !

Il n'y a donc qu'une réponse à faire à toutes les questions. Elles sont insolubles, tant que Dieu n'aura pas soufflé sur elles l'esprit du Monde Nouveau.

La conversion des peuples, rien de plus, rien de moins. Les peuples, se soulevant à la voix du Christ, comme au moyen âge, et organisant les croisades du Monde Nouveau, feront tomber tous les obstacles, et le monde sera sauvé par le seul effet de ce mouvement sublime, sans qu'il soit peut-être nécessaire de recourir à un grand déploiement de force.

Les Croisades du moyen âge n'étaient que la figure des Croisades du Monde Nouveau. Les premières ont abouti à la défaite parce que l'heure du Monde Nouveau n'avait pas sonné, les nouvelles aboutiront au triomphe parce que l'heure du Monde Nouveau a sonné à l'horloge apocalyptique des destinées du genre humain.

CHAPITRE XXXVI

DE LA FIN DU MONDE.

I

La *Civiltà cattolica*, du commencement de 1863, a publié, sur la dernière époque du monde, un article où elle s'attache à faire ressortir les symptômes avant-coureurs de cette crise redoutable. Nous ne trouvons, à l'énumération de ces symptômes, qu'un défaut; elle nous semble incomplète. Il y a, dans la physionomie lamentable de la société du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, vendue corps et âme à l'Impiété et à la Révolution, des indices de la dissolution finale plus profonds peut-être et, à coup sûr, plus frappants que les indices signalés par la *Civiltà*.

Le monde a touché et touche encore à la dissolution, ou plutôt il est en pleine dissolution. Si l'apparition de l'Antechrist est un indice de la fin des temps, il semble que le monde a déjà eu des antechrists ou des précurseurs de l'Antechrist du plus sinistre caractère (Voltaire donnant pour mot d'ordre à ses adeptes : écrasons l'Infâme)! Nous avons vu la terre

adorer la Bête, *et fecitterram adorare bestiam* (1) (l'Humanité ou la Raison humaine, sous les traits d'une prostituée, adorée à Notre-Dame de Paris, en 1793). En 1848, aux effroyables journées de juin, la société toute entière a été sur le point de tomber entre les mains de *Gog* et de *Magog* (les démagogues), qui, à la fin du monde, *s'assembleront pour le combat, environneront le camp des Saints et assiégeront la ville bien-aimée* (2).

Mais nous avons été témoins alors d'un événement encore plus effrayant, comme symptôme : Pie IX, à la merci de la Révolution, obligé de se sauver de ses États. Or, d'après l'apôtre saint Jean, un des signes de la Fin sera la mise à mort du chef de l'Église, chargé de rendre témoignage jusqu'au moment de l'ascension de l'Église dans la gloire (3).

Nous pourrions ajouter, à ces signes significatifs, l'indice non moins significatif de l'envahissement général d'une démocratie du plus mauvais aloi, qui, maîtresse des élections, a placé la société, sous la dépendance d'une masse de prolétaires dépourvus de tout frein religieux, et l'a mise ainsi dans l'impossibilité de vivre sans être tous les jours exposée à mourir.

Nous ne sommes donc pas étonné de voir les éminents rédacteurs de la *Civiltà cattolica*, venir confirmer ces tristes appréhensions, avec toute l'autorité de leur

(1) Apoc., ch. XII.
(2) Apoc., ch. XX.
(3) Apoc., ch. XI.

talent et de leur position : « Que l'on jette maintenant les yeux sur l'état actuel de la société, on sera forcé de reconnaître que l'apostasie se développe et s'étend aujourd'hui avec une extension qu'elle n'a jamais eue. Sans parler de la grande hérésie du protestantisme, qui a attaqué en bloc tous les dogmes chrétiens en attaquant l'autorité de l'Église, le traité de Westphalie (ajoutons le traité de Paris, introduisant les enfants de Mahomet dans le concert de l'Europe, qui cesse ainsi d'être chrétienne pour devenir humanitaire!) a écarté l'idée religieuse des relations internationales, et plus tard le naturalisme politique a exigé que la religion fût séparée de l'État et de toutes les parties de l'organisation publique.

« Ce même naturalisme a également séparé la famille de la religion par le mariage civil ; il en a fait autant de l'éducation, au moyen des universités constituées en dehors du christianisme et de l'opinion publique, qu'il a dirigée par la liberté de la presse.

« La société désormais séparée du Christ a renié l'Incarnation du Verbe, en ôtant tout caractère sacré à chacun des actes de la vie civile, pour le ramener à l'état de pure nature.

« Restent les individus ; mais, vivant dans une atmosphère sociale où ils respirent un air infecté de l'esprit de négation, et au milieu du rationalisme qui s'est infusé dans toutes les relations et les conditions de l'existence humaine, ils en viennent peu à peu, non-seulement à se refroidir dans la charité, mais à s'affaiblir dans la foi.

« Ainsi le mystère d'iniquité, qui s'ourdissait dès les temps apostoliques, est, sinon accompli, du moins porté à un tel degré d'accomplissement, qu'il reste peu à faire pour qu'il soit entièrement consommé.

« L'esprit de révolution prend une extension effrayante, faisant surgir des despotes contempteurs de toute loi divine et humaine, et acclamés cependant par les peuples, qui en sont tout à la fois les instruments et les victimes.

« Le nom de Messie est profané par des langues sacriléges et attribué à tous les prétendus sauveurs politiques. Dernièrement M. Petrucelli donnait ainsi, du haut de la tribune, la raison des ovations enthousiastes que reçoit Garibaldi, de la part de peuples même étrangers et éloignés.

« En outre, la facilité des communications par les bateaux à vapeur, les chemins de fer et les télégraphes électriques; la centralisation administrative et gouvernementale, avec sa bureaucratie formée à une discipline presque militaire ; l'organisation des sociétés secrètes, reliées entre elles par la communauté d'intérêts et de direction, et enveloppant dans un réseau tous les peuples de la terre : tous ces moyens ne semblent-ils pas préparer le despotisme d'un seul homme (l'Antechrist), en mesure, avec l'appui de ses nombreux partisans, de faire exécuter ses volontés tyranniques par toute la terre?

« Les honneurs divins mêmes auxquels prétendra l'Antechrist, n'ont rien d'invraisemblable, à considérer

les doctrines panthéistes, en vogue en ce moment, et qui font l'apothéose de l'humanité, et surtout ce stupide entraînement des masses égarées et déjà prêtes à se porter aux plus sacriléges excès du fanatisme. N'a-t-on pas entendu dernièrement, dans quelques contrées de l'Italie, des cris blasphématoires proclamant Garibaldi *homme-dieu?* Quelle distance y a-t-il, entre ces cris et les hommages d'adoration, prodigués à quelque malheureux plus grand que celui-ci et mieux en mesure de fasciner les peuples, par des œuvres éclatantes et de faux prodiges? »

Nous sommes de l'avis de la *Civiltà;* la situation ne saurait être plus grave.

« Le monde, en avançant vers son terme, se partage d'une manière chaque jour plus tranchée en deux grandes catégories : celle des amis et des disciples du Christ et celle de ses ennemis. La première a pour chef visible le Vicaire de Jésus-Christ, l'autre l'Homme de mal qui ne doit pas tarder à se montrer; et, en attendant, elle combat sous la direction des précurseurs et des faux prophètes qui le précèdent. Ces faux prophètes portent sur leur front les signes de l'Agneau, mais leur langage est celui du Dragon. Ils ont à leur service des phrases et de grands mots (*os loquentium ingentia*), avec lesquels ils séduisent les multitudes. »

II

La *Civiltà* a raison; nous touchons à la fin du monde, puisque l'influence des catholiques touche

presque partout à sa fin. Obligés de s'effacer constamment, devant des hommes qui ne les valent pas, les catholiques laïques sont exclus des conseils de la plupart des gouvernements, et si, dans la vie privée, ils jouissent encore d'une certaine considération; dans la vie publique, leur rôle est généralement insignifiant, et ils ne comptent pas en politique (élections de 1863!!!).

Le Prêtre ne compte pas davantage, car, s'il est encore toléré... *dans la sacristie;* en dehors de la sacristie, les Francs-Maçons, qui dominent partout, lui disputent même le Cimetière!

La religion est bannie de toutes les institutions. La séparation de l'Église et de l'État, de la politique et de la religion, du citoyen et du chrétien, a définitivement prévalu (1). Le principe de la sécularisation a été appliqué à tout, et l'ordre purement naturel, à l'exclusion du surnaturel, régit désormais la société, autrefois réglée et constituée sous l'influence du catholicisme. C'est une sorte de défection générale qui a même gagné plus d'un catholique, et qui rappelle la défection dont parle saint Paul : *nisi venerit discessio primùm* (II. Thess., II, 3).

Les progrès matériels de la science et de la civilisation sont incontestables, mais ils coïncident avec la déca-

(1) Autant la distinction du spirituel et du temporel est une bonne chose, autant la séparation absolue de l'Église et de l'État est une mauvaise chose. Les attributions du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel doivent être séparées, mais l'accord doit régner entre les deux puissances, agissant, à leur rang hiérarchique, sous l'inspiration de Jésus-Christ ou du Monarque universel, non pour contraindre mais pour diriger et protéger. Telles seront du moins les relations des deux puissances dans le Monde Nouveau.

dence morale, intellectuelle et physique de l'homme, nouveau symptôme de la Dissolution ! On ne saurait nier l'affaiblissement des caractères et la progression effrayante des crimes contre les mœurs.

« On parle beaucoup de la liberté, il est vrai ; mais, « où est cette noble et calme indépendance qui est le « produit des vertus fortes et modestes ? La multiplicité « toujours progressive des cas de folie atteste un affai- « blissement continu et général de la raison. La taille « même de l'homme a diminué, et le nombre de ceux « qui peuvent suivre la rude carrière des armes et sup- « porter les fatigues de la guerre s'est restreint graduel- « lement depuis soixante ans. Ce sont là des faits telle- « ment constatés, que la science en a cherché bien des « fois l'explication (1). » La dépopulation augmente ; le règne végétal et le règne animal eux-mêmes sont, depuis près de vingt ans, frappés de maladies jusqu'ici inconnues.

Nous avons dit un mot du culte abominable et sacrilége de l'Humanité ou de la Bête adorée à Notre-Dame de Paris, sous les traits d'une fille de théâtre. Mais nous voyons se produire aujourd'hui une foule de faits, qui nous laissent entrevoir quelque chose de plus abominable et de plus sacrilége encore. Nous voulons parler du culte adressé au démon lui-même. Or, le spiritisme aboutit à cette infamie.

« Le commerce avec les esprits amène naturellement « le culte des esprits. Quand on les invoque on les croit,

(1) M. Rupert, *Monde* des 13, 17 et 20 mai 1863.

« et, quand on croit en eux, on leur obéit. On redoute « leur puissance trop évidemment constatée; on a pour « eux cette crainte qui est un caractère du culte et qui « n'est due qu'à Dieu. Ce que l'on adorera, dans les « derniers temps, ce ne sera plus seulement la chair « déifiée, comme à la fin du siècle dernier; ce sera, « selon toute apparence, Satan lui-même, opérant des « prodiges en faveur de l'Antechrist, parlant par sa « bouche, lui prêtant son concours et toute sa puis- « sance : *Cujus est adventus, secundum operationem Sa- « tanæ, in omni virtute, et signis, et prodigiis mendacibus, « et in omni seductione iniquitatis* (1). Tout ce que l'en- « seignement de l'Église appelle ennemis de l'homme, « les démons, le monde et la chair, réuniront leurs « efforts et leurs moyens de séduction, pour rendre la « défection et l'idolâtrie universelles, s'il était possible. « Et la triple concupiscence de la chair, des yeux et de « l'orgueil satanique, entourée des hommages des hom- « mes, prendra ainsi, dans le lieu saint, la place de la « divinité. Ce sera l'abomination de la désolation, et, à « cette vue, il ne restera aux fidèles qu'à fuir et à cher- « cher, dans les lieux les plus inaccessibles, un refuge « contre la rigueur des supplices et les dangers de la « séduction (2) ! »

Un autre signe de la dissolution finale, d'après saint Paul, c'est le *mystère d'iniquité*, se tramant dans l'ombre des siècles, et se manifestant, tout à coup, au grand jour,

(1) II Thess., II, 9.
(2) M. Rupert, *Monde, ibid.*

par l'apparition de l'Antechrist, comme le mystère de sainteté, caché aux générations anciennes, s'est manifesté soudainement, avec éclat, par l'incarnation de Jésus-Christ. *Mysterium quod absconditum fuit a sæculis et generationibus, nunc autem manifestum est sanctis ejus* (1).

« Ce mot de *mystère* ne désigne-t-il pas une trame « secrète remontant aux premiers temps du christia- « nisme ; et ne peut-on penser que du jour où il vit son « empire détruit et l'homme racheté par la mort du « Christ, le Démon, ce grand contrefacteur des œuvres « divines, conçut quelque dessein ou plan mystérieux « dont l'accomplissement se préparerait, d'une manière « cachée, à travers les temps, jusqu'au jour où il pour- « rait être révélé à tous les yeux? »

Tel serait sans doute le travail des sociétés secrètes.

Les sociétés secrètes ne sont pas un fait isolé et récent. Ainsi, la Maçonnerie, qui en est la plus large expression, se rattache, avec des sympathies et une communauté de langage frappantes, à l'institution des Templiers, qui apparaît vers le milieu de l'ère chrétienne, ou dès le commencement du deuxième millénaire.

« On a déjà fait ressortir bien des points de confra- « ternité ou plutôt de filiation entre le Temple et la Ma- « çonnerie. Or le Temple était le dépositaire secret de « doctrines qui, se rattachant aux premiers âges du

(1) Colos., I, 26.

« christianisme, avaient traversé les siècles et se trou-
« vent aujourd'hui relier la Maçonnerie au manichéisme
« par une parfaite conformité d'idées; car, quelle diffé-
« rence y a-t-il, entre la doctrine des deux principes
« émise autrefois, et le principe actuel d'égalité de droits
« entre l'erreur et la vérité, entre le bien et le mal :
« système que la Maçonnerie s'attache à faire prévaloir
« dans tous les pays du monde, comme le moyen le plus
« sûr d'y implanter la Révolution ? »

Or, la lutte, entre la personnification du Bien (Jésus-Christ) et la personnification du mal (l'Antechrist), éclatera, sans doute, sous l'influence de la Révolution, représentée par les sociétés secrètes, déjà disséminées sur tous les points du globe.

« Mal comprimée, mollement combattue, la puis-
« sance de la Révolution ira grandissant, jusqu'au jour
« où, les défections et les trahisons étant suffisamment
« préparées, elle sera en mesure de livrer à son chef le
« souverain pouvoir sur tous les empires, sur toutes les
« nations de la terre. Mais comment existe la Révolu-
« tion, comment agit-elle, avec cet ensemble qui lui
« donne une puissance déjà redoutable pour la plupart
« des gouvernements et des monarques, si ce n'est par
« les sociétés secrètes, qui en sont l'âme, qui l'organi-
« sent, la dirigent, lui intiment le mot d'ordre et lui
« donnent l'impulsion ? N'est-ce pas là le *mystère d'ini-*
« *quité*, dont l'action a commencé dès les premiers jours
« de l'ère chrétienne, et dont on ne craindra plus de nous
« révéler le secret, quand on pourra faire peser sur

« nous toutes les conséquences de son entier accom-
« plissement (1) ? »

Mais le signe de la dissolution finale le plus frappant, le plus sinistre, sans contredit, c'est le peu de foi de beaucoup de chrétiens *en la puissance de Dieu*, et leur découragement désespérant à la vue de l'envahissement général de l'iniquité : *et quoniam abundavit iniquitas refrigescet caritas multorum* (2).

« On n'ose plus proclamer les droits de la Vérité et la « nécessité de la faire régner sur le monde, parce que « l'on désespère de la voir jamais acceptée par tant de « gens qui paraissent à peine la connaître, s'ils ne la « haïssent pas ; et l'on désespère ainsi parce que l'on n'a « pas accepté soi-même le don de la foi, dans cette me- « sure qui fait que l'on aime et que l'on comprend la « Vérité ; *on n'en soupçonne pas dès lors la merveilleuse « puissance*. On ne sait pas encore ce que la Foi a de vie « secrète dans le cœur et dans l'esprit des populations « qui chaque jour voient ses œuvres, mais que tout en- « traîne hors de ses voies. Et, quand nous disons, d'après « des symptômes non équivoques, qu'elle n'est pas en- « core éteinte et que le pouvoir retrouverait en elle une « admirable force, en la prenant pour règle de ses actes, « en se montrant prêt à la faire respecter sans prétendre

(1) M. Rupert, *ibid.* Les souverains Pontifes ont eu le sentiment profond du rôle souverainement dangereux et dissolvant des sociétés secrètes. Clément XII, Benoît XIV, Pie VII, Léon XII et Pie IX ont condamné la franc-maçonnerie et les autres sociétés secrètes de même nature, et toute participation, aide ou encouragement à leurs réunions.

(2) S. Matth., XXIV, 12.

« du reste l'imposer à personne, on nous dit que *le mal* « *est trop grand* aujourd'hui (*quoniam abundavit iniqui-* « *tas*), pour que les sociétés *puissent être gouvernées chré-* « *tiennement*. Et, nous ne pouvons le nier, il y en a un « bon nombre qui nous tiennent ce langage : *refrigescet* « *caritas multorum* (1). »

Un des signes de la fin des temps, enfin, c'est l'incroyable apathie avec laquelle les catholiques, témoins de ces symptômes effrayants, acceptent l'idée de la catastrophe finale, et en prennent même leur parti, sans chercher à réagir, pour la conjurer, avec l'énergie virile qui devrait animer et enflammer toute âme vraiment chrétienne.

A considérer cette attitude déplorable, on reporte naturellement sa pensée sur ces chrétiens pusillanimes du neuvième ou du dixième siècle, qui, attendant aussi la fin du monde, vendaient leurs biens et en consacraient le produit à de pieuses fondations, quand, hélas ! ils ne se livraient pas à toutes sortes de déréglements pour jouir de leurs derniers restes.

III

Nous acceptons, on le voit, tous les motifs de crainte développés dans la *Civiltà cattolica*, et reproduits par M. Rupert dans le *Monde*, et nous avons même essayé de les compléter en y ajoutant d'autres considérations,

(1) M. Rupert, *ibid.*

qui, pour appartenir à la politique, n'en ont pas moins de gravité.

Et, cependant, notre conclusion ne saurait être celle de ces écrivains. Et, d'abord, nous trouvons qu'il ne suffit pas, comme le fait la *Civiltà*, d'exposer les motifs de crainte. Il faut, si l'on veut être complet, ajouter les motifs d'espérance, de manière à embrasser la vérité sous toutes ses faces, et à présenter le pour et le contre de cette grave question, afin de pouvoir tirer de cette exposition d'ensemble des conclusions pratiques, conformes à la Vérité et aux desseins de Dieu sur l'humanité coupable des derniers jours.

Le signe, le seul signe décisif de la dissolution finale, consistera, principalement, en ce que tout sera sombre, dans le tableau que les écrivains de cette époque néfaste auront, alors, à tracer de la société, au sein de laquelle ils auront eu le malheur de naître, et où la pensée de pouvoir en sortir au plus tôt sera leur unique bonheur.

Mais est-ce bien le cas de la société où nous vivons? Et le tableau de ses hontes est-il tellement chargé de couleurs sombres, que des éclaircies ne laissent encore passer çà et là quelques rayons du ciel?

La foi des catholiques laïques est tiède et endormie et leur charité s'est considérablement refroidie, mais en est-il ainsi de tous, et n'y en a-t-il pas au contraire, et beaucoup, d'une piété ardente et d'un dévouement exemplaire pour les malheureux? L'Église fut-elle jamais plus vivante, et le clergé a-t-il jamais été plus fécond en actes de vertu et d'héroïsme? Or, un des signes de la fin du

monde consistera justement dans le relâchement de la piété et l'affaiblissement de la foi, non-seulement parmi les catholiques, mais encore parmi les enfants du sanctuaire.

Les catholiques sont découragés, à commencer par les écrivains de la *Civiltà*, qui, en cela, sont à leur insu un des plus tristes symptômes de la dissolution. Mais en est-il ainsi de tous les catholiques ? N'y en a-t-il pas au contraire un grand nombre, et des plus intelligents, qui nourrissent une indomptable espérance dans le triomphe de l'Église? A-t-on oublié les paroles de notre chef bien-aimé et de notre guide à tous, de Pie IX, qui ne laisse passer aucune occasion sans faire paraître, même au milieu de ses plus cruelles angoisses, son invincible confiance aux destinées cosmiques de la Papauté des avant-derniers jours ?

N'est-il pas même nécessaire que l'Antechrist, despote momentané de la planète entière, suivant la *Civiltà*, soit précédé de l'avénement du Pasteur universel ? Le règne de l'Antechrist sera un règne éphémère, sans doute, mais il sera universel. Or, comment un empire universel, que les grands conquérants des temps anciens et modernes, Alexandre, César, Attila, Gengis-khan, Timour, Charlemagne, Napoléon, ont vainement cherché à établir, pourrait-il devenir possible, si le *Pastorat* universel, sur les ruines duquel il cherchera à s'établir, ne lui avait auparavant frayé les voies?

Évidemment Dieu ne voudra pas se montrer inférieur au démon. Il est donc raisonnable de penser que

l'Antechrist ne sera pas plus puissant que le Christ. Si donc l'Antechrist peut établir sur les corps et les âmes un empire universel, malgré la configuration du sol, les déserts et les mers, malgré les diversités de races et les séditions inévitables de peuples corrompus ; il est permis de croire que le Christ pourra encore plus aisément établir sur les âmes, avec le concours des gouvernements et l'esprit d'unité du catholicisme, son règne universel de douceur et de mansuétude que le moyen âge a été sur le point de réaliser.

CHAPITRE XXXVII

LE MONDE NOUVEAU ET LA TRADITION.

I

Il est un sentiment presque universel, dans la société des fidèles, et principalement en faveur parmi les personnes d'une grande piété, c'est qu'avant la fin du monde un éclatant triomphe sera ménagé par la Providence à l'Église. Ce sentiment mérite assurément qu'on en tienne compte.

« Nous avons parlé, dit M. Rupert, des opinions ré-
« pandues sur la fin du monde, mais il faut tenir compte
« aussi de l'opinion des Pères et des Docteurs, que la
« prédication de l'Évangile, par toute la terre, annoncée
« comme devant avoir lieu avant la fin des temps, ne
« doit pas s'entendre d'une prédication passagère, sans
« effets sensibles et permanents, mais d'une prédication
« efficace et durable, qui constitue partout des églises et
« ouvre l'entrée du ciel à des milliers de chrétiens, élus
« parmi toutes les tribus, les langues et les nations.
« Nous ne pouvons davantage mépriser l'interprétation
« traditionnelle donnée, en Italie, aux paroles de

« Notre-Seigneur (1), et d'après laquelle tous les peuples « seraient un jour réunis dans la profession d'une même « foi sous la conduite d'un même Pasteur. Quel large « champ cette interprétation n'ouvrirait-elle pas aux « espérances! Mais, si trop de symptômes différents frap- « pent nos regards au point de dominer notre pensée, « croyons, avant tout, que la révélation du mal et des « causes qui peuvent le produire ou l'empirer est un « avertissement donné à la société; puis, faisons en « sorte, par notre foi et par notre action, que cet aver- « tissement porte ses fruits, et des fruits non passagers, « mais durables. Car *tout est possible à notre foi*, et « Dieu, qui a fait les nations guérissables, peut, quand « il lui plaît, non-seulement les retirer des ombres spi- « rituelles de la mort, mais encore *les ramener des « portes du tombeau*, où elles doivent définitivement « s'ensevelir. »

Et M. Rupert avoue, que l'opinion générale des chrétiens, en ce moment, semble vouloir faire coïncider cette sorte de résurrection avec la dévotion à la Vierge Immaculée, venant prendre, d'une manière toute spéciale, le monde des avant-derniers jours sous son puissant patronage. Grâce à la Vierge Marie, la Religion devrait refleurir bientôt et jouir d'une paix inconnue en ses beaux jours. « Est-ce que chaque jour, depuis plus de dix ans, les « paroles des vicaires de Jésus-Christ et de la plupart « des Pontifes n'expriment pas les mêmes espérances?

(1) *Fiet unum ovile et unus pastor.* Joan., x, 16.

« L'attente de l'intervention toute-puissante de la « mère de Dieu est devenue générale, comme celle du « Messie au moment de la venue du Sauveur. *Elle a pé-* « *nétré chez toutes les nations*, et des bouches étrangères « au langage de la foi s'en font les interprètes : » un illustre écrivain protestant, d'Allemagne, le docteur Léo, par exemple, annonçant, à la suite de nos révolutions actuelles, une grande paix célébrée dans tous les temples, « où les candélabres qui éclaireront la céré- « monie d'actions de grâces seront faits du Bronze des « canons qui auront servi à la victoire. »

II

Nous avons cité, au chapitre III de cet Ouvrage, les Pères, les Docteurs, et les Saints, qui, de siècle en siècle, nous ont transmis, en la partageant, la croyance des chrétiens des temps primitifs au triomphe général de l'Église, venant après les phases douloureuses de sa vie laborieuse, faire éclater aux yeux de ses ennemis stupéfaits, la Gloire de Dieu et la majesté souveraine du Christ régnant avec les Saints d'une mer à l'autre. Cette sorte de résurrection, après une longue passion, leur a paru ressortir en traits lumineux d'une foule de passages des Livres Saints et surtout des Prophètes que nous avons également cités.

Nous nous bornerons donc à ajouter ici le texte de quelques-uns des Pères, des Docteurs et des Saints, dont nous avions seulement indiqué les écrits.

Mais avant il convient de laisser parler les Livres Saints :

1° La Genèse : « J'établirai des inimitiés entre toi et « la Femme, dit le Seigneur au serpent, entre ta race « et sa race. Elle brisera ta tête (1). »

Dieu ne se borne pas à promettre le Sauveur au monde, « il promet en même temps que de ce germe « béni les grâces célestes se répandront *sur toutes les* « *nations de la terre* (2). »

2° Les Psaumes : « Les rois de la terre se sont ligués contre le Seigneur, contre son Christ. Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui, demande-moi (le Monde Nouveau), et je te donnerai *les nations pour héritage et la terre pour Empire*. Tu briseras tes ennemis avec un sceptre de fer, tu les réduiras en poussière comme un vase d'argile (3). »

« Tous les rois de la terre l'adoreront et les *nations* lui seront assujetties parce qu'il arrachera le pauvre des mains du puissant, *le pauvre qui n'avait point de secours. Il sera bon au pauvre et à l'indigent*. La justice se lèvera en ces jours, et l'abondance et la paix. Il dominera d'une mer à l'autre (4). »

« Toutes les nations que vous avez créées viendront.

(1) Gen., III, 15.

(2) Voy. *les Espérances de l'Église*, par le R. P. Ramière, p. 539. Paris, Ruffet, 1862. Voy. aussi la Genèse, XVIII, 17, 18; XXII, 18; X; XVI, 4.

(3) Ps. II, 2, 7, 8, 9.

(4) Ps. LXXI, 7, 8, 12.

Elles fléchiront le genou en votre présence, elles rendront gloire à votre nom (1). »

« Armez-vous de votre glaive, ô le plus puissant des rois ! Revêtez-vous de votre éclat et de votre gloire, et, dans votre majesté, marchez à la victoire... vos flèches sont brûlantes, les *peuples* tomberont à vos pieds... pour vous, ô épouse (l'Église), il vous est né des enfants *à la place de vos pères,* vous les établirez *princes* sur *toute* la terre (2). »

« Partout il a fait cesser la guerre ; il a brisé les arcs, il a rompu les lances et jeté aux flammes les chariots. Cessez vos combats et reconnaissez, que je suis le Seigneur, je serai glorifié au milieu des nations et exalté sur la terre (3). »

3° Isaïe : « Alors les hommes changeront leurs glaives en socs de charrue, et de leurs lances meurtrières ils feront des faucilles pour moissonner ; on ne verra plus les nations lever le glaive l'une contre l'autre et faire des combats leur exercice journalier (4). »

« Alors le désert se dépouillera de sa tristesse, la solitude tressaillira et fleurira comme un jardin qu'embaume le parfum des lis. Les terres les plus stériles germeront et se couronneront d'une fécondité pareille à celle du Liban. Là où régnait naguère la sécheresse, des sources d'eau vive jailliront, et les creux de rocher,

(1) Ps. LXXXV, 8.
(2) Ps. XLIV.
(3) Ps. XLV, 9, 10, 11.
(4) Isaïe, II, 2, 3, 4.

qui servaient de demeure aux serpents, se couvriront de verdure. On n'aura plus à craindre les attaques du lion et des bêtes féroces (1). Car le lion, devenu aussi doux que la brebis, paîtra à côté d'elle dans les mêmes pâturages. On verra le loup habiter avec l'agneau, le chevreau se coucher tranquille à côté du léopard, et un petit enfant les gouvernera avec sa houlette. Il n'y aura plus de monstres, plus d'alarmes sur toute la montagne sainte, car alors la terre sera inondée par la science du Seigneur, comme une immense mer qui couvrirait la terre (2).

« C'est alors que les habitants de l'Occident craindront le nom du Seigneur, et que les habitants des contrées où le soleil se lève s'uniront à eux pour le glorifier, lorsque, semblable à un fleuve violent poussé par le divin Esprit, du sein de Sion se sera levé Celui qui doit la délivrer et ramener de leur iniquité les restes de Jacob (3)... Alors Israël sera sauvé pour ne plus se perdre; il ne sera plus confondu et il n'aura plus à rougir durant les siècles des siècles. Je l'ai juré par moi-même; la parole de justice est sortie de ma bouche, et elle ne reviendra pas vide de son effet; j'ai juré que tout genou se courberait devant moi et que toute langue invoquerait mon nom (4).

« Alors le repos et la sécurité seront le fruit de la

(1) Is., xxxv, 1, 2, 7, 9.
(2) Is., xi, 6, 9.
(3) Is., lix, 19.
(4) Is., xlv, 17 et suiv.

justice, mon peuple trouvera, dans les douceurs de la paix, la joie et un repos opulent (1). »

4° Ézéchiel : « Je prendrai les enfants d'Israël au milieu des nations;... je les rassemblerai de toutes parts ; je les ramènerai dans leur terre;... ils ne seront plus divisés en deux peuples et en deux royaumes;... un seul pasteur les conduira;... je ferai avec eux une alliance de paix (2). »

5° Saint Paul : « Une partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement, jusqu'à ce que la plénitude des nations entre dans l'Église;... les dons et la vocation de Dieu ne sont pas suivis de repentir... Les Juifs sont-ils tombés pour ne plus se relever? Non, sans doute; mais leur chute est devenue le salut des Gentils, afin qu'ils soient excités par l'émulation... Mais si leur réprobation est devenue la réconciliation du monde, que sera leur retour, sinon une résurrection à la vie (3) ? »

6° Saint Jean : « Et je vis un ange descendant du ciel, ayant les clefs de l'abîme et une grande chaîne en sa main. Et il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan, et il le lia pour mille ans ; et il le précipita dans l'abîme et l'y enferma, et il mit le sceau sur lui afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis, après lesquels il faut qu'il soit délié pour un peu de temps.

« Et je vis aussi des trônes et ceux qui s'assirent

(1) Is., XXXII, 17 et suiv. Nous donnons ces citations d'Isaïe d'après le P. Ramière. *Ibid.*

(2) Ch. XXXVII.

(3) Rom., ch. XI.

dessus ; et la puissance de juger leur fut donnée ; et les âmes de ceux qui ont eu la tête coupée pour avoir rendu témoignage à Jésus et pour la parole de Dieu, et qui n'ont point adoré la bête ni son image, ni reçu son caractère sur leur front ou dans leurs mains ; et ils ont vécu et régné mille ans avec Jésus-Christ (1). »

Nous aurions pu multiplier les textes ; mais, après les nombreuses citations répandues dans notre ouvrage, nous nous bornerons à ajouter que les Prophètes sont unanimes pour représenter l'Église sous une forme triomphale, après l'avoir représentée sous une forme persécutée et humiliée.

III

Voyons maintenant le sens généralement attaché, par les Pères, les Docteurs et les Saints, à ces passages des Livres Saints que nous venons de citer.

Nous avons déjà parlé, au chapitre III, de plusieurs Pères des temps primitifs qui attendaient, après six mille ans de la durée du monde, le grand sabbat, ou un règne de mille ans du Messie sur la terre. Papias, disciple de saint Jean, avons-nous dit, avait surtout accrédité cette opinion, que saint Irénée avait soigneusement recueillie, et transmise à ses disciples, et que saint Justin l'Apologiste déclare, dans ses dialogues, être celle *de tous les orthodoxes* de son temps. Saint Jérôme lui-même, qui inclinait vers une opinion op-

(1) Apoc., ch. XX.

posée, avoue que la doctrine des millénaires était suivie *par une très-grande multitude de chrétiens*.

Après les Docteurs des temps primitifs, les Ordres religieux ont conservé fidèlement cette tradition, et le P. Lambert, notamment, a publié à l'appui un ouvrage remarquable, où il a exposé et développé les *prédictions et les promesses faites à l'Église des avant-derniers temps*.

Enfin, de nos jours et récemment, le R. P. Ramière et M. l'abbé Gabriel, après de Maistre, sont venus apporter à cette tradition imposante, l'autorité de leur nom et de leur position.

IV

Mais, en dehors des interprètes des Livres Saints, il est des autorités qui, sans avoir le caractère naturellement attaché au titre et à la science des Docteurs, n'en sont pas moins dignes d'attention, sous d'autres rapports, et comme indice de l'esprit général qui règne parmi les âmes pieuses. Nous voulons parler des révélations de quelques Saints, que nous allons reproduire, sans y attacher d'autre importance que celle qu'y attachent généralement les évêques et les personnes sages.

« Parmi toutes ces âmes privilégiées, dit le P. Ramière, qui ont mérité d'être les organes de l'Esprit de prophétie, sainte Hildegarde est celle peut-être dont la mission a reçu la sanction la plus éclatante. Écoutons

les Bollandistes énumérant les imposantes autorités qui, après un mûr examen de sa personne et de ses écrits, ont déclaré que ses révélations avaient Dieu pour auteur : c'est d'abord saint Bernard, lui-même thaumaturge et prophète; c'est Eugène IV, assisté du concile de Trèves ; c'est Anastase IV et Adrien IV, souverains pontifes ; c'est une multitude innombrable d'évêques, de docteurs, de princes, de personnes de tout rang qui visitèrent et examinèrent la sainte, pendant les trente années qui s'écoulèrent encore jusqu'à sa mort ; ce sont ceux qui l'avaient connue depuis son enfance et qui l'avaient approchée de plus près. Tels sont les juges qui ont prononcé sur la vérité des révélations de sainte Hildegarde. Il semble difficile d'imaginer un tribunal plus compétent et mieux informé, et nous pouvons bien dire, avec les Bollandistes, que celui qui oserait préférer son jugement à la sentence d'un pareil tribunal, loin d'infirmer cette sentence, ne ferait que se convaincre lui-même d'arrogance et d'orgueil.

« Les prophéties de sainte Hildegarde sont trop étendues pour que nous puissions reproduire, dans leur intégrité, les passages qui se rapportent à notre sujet. Nous devons donc nous contenter de citer les endroits les plus saillants. Quelque incomplètes que soient ces citations, elles suffiront pour mettre dans tout son jour le point que nous tenons surtout à démontrer, à savoir, que le triomphe promis à Jésus-Christ, dans toute la terre, ne doit pas être seulement successif, mais encore

simultané; et qu'il arrivera par conséquent un moment où le genre humain tout entier sera soumis à l'empire du divin Sauveur et à l'autorité de son Église. C'est ce que sainte Hildegarde nous annonce avec la plus grande clarté, et elle nous indique en même temps les signes précurseurs de ce grand événement (1).

« A mesure, dit-elle, que la crainte de Dieu perdra de « son empire, les guerres deviendront plus fréquentes « et plus cruelles; une multitude d'hommes périra par « le glaive et un grand nombre de cités seront dé- « truites. Mais quand enfin les hommes auront été pa- « cifiés par ces tribulations, ils reviendront à la pra- « tique des lois de l'Église. Alors on verra la justice « et la paix établies par de si sages décrets que les « peuples, ravis d'admiration, confesseront que rien de « semblable ne s'était vu jusque-là. Cette paix, dont « le monde jouira avant le second avénement du Fils « de Dieu, figurée par celle qui précéda son premier « avénement, sera beaucoup plus complète que celle- « ci. Il est vrai que l'approche du dernier jour empê- « chera les hommes de se livrer pleinement à la joie ; « mais elle les poussera à puiser dans la foi catholique « les grâces dont cette foi est la source. Les Juifs alors « se joindront aux chrétiens et confesseront avec joie « la venue du Messie qu'ils ne connaissent pas encore. « Alors s'élèveront des hommes puissants, de grands « prophètes; alors fleurira parmi les enfants des

(1) Patrologie de Migne, tome XCVII, p. 1019 — 1038.

« hommes le germe de la justice, ainsi qu'il a été « prédit par Isaïe : *En ce jour, le germe du Seigneur « s'épanouira dans toute sa magnificence et sa gloire, le « fruit de la terre sera exalté, et les enfants d'Israël « sauvés se livreront à l'allégresse* (1) !

..... « Les princes rivaliseront de zèle avec les peu- « ples pour tout régler d'après la loi divine. On in- « terdira l'usage des armes destinées à hâter la mort « des hommes, et le fer ne sera plus employé à d'au- « tres usages qu'à la culture de la terre et à l'avantage « de la société. Les nuées féconderont la terre par leur « douce rosée, et, de son côté, l'Esprit-Saint répandra « dans les cœurs avec abondance les dons de sa grâce, « la sainteté et la sagesse. Toutes choses seront réta- « blies dans la vérité; tous les ordres de la société ren- « treront dans la droite voie, et les anges du ciel, que « l'infection de nos péchés force maintenant à se tenir « éloignés des hommes, attirés par la sainteté de leur « nouvelle vie, auront avec eux un commerce familier. « Les hérétiques partageront cette joie. Alors aussi un « très-grand nombre de païens, frappés par la gloire « et les richesses des peuples chrétiens, recevront le « baptême et prêcheront hautement Jésus-Christ, « comme au temps des Apôtres. »

On lit, dans la Vie de sainte Gertrude, que le Disciple bien-aimé apparut à la Sainte, penché, comme à la dernière cène, sur la poitrine du Sauveur, et il fut

(1) Is., IV, 2.

donné à la Sainte de goûter quelque chose des délices du Disciple bien-aimé. Enivrée de ces ineffables douceurs, elle demanda au Saint pourquoi il n'avait rien dit, dans son Évangile, de ce qui lui avait été alors découvert des richesses du Cœur de Jésus. « C'est, lui « répondit saint Jean, qu'il importait avant tout d'in-« struire l'Église naissante touchant la personne du « Verbe incarné, pour qu'elle transmît ces enseigne-« ments aux siècles qui devaient suivre. Il est réservé « aux derniers temps de recevoir la communication des « ineffables délices dont je me sentis rempli, lorsque « je reposai sur le sein de Jésus-Christ, afin que « par ce moyen la société, vieillissante et engourdie « par l'indifférence, recouvre la chaleur du divin « amour. »

Écoutons enfin la Vénérable Marguerite-Marie Alacoque :

« Notre-Seigneur me fit connaître que son grand désir « d'être aimé parfaitement des hommes, lui avait fait « prendre le dessein de leur manifester son Cœur, et « de leur donner, dans ces derniers temps, ce dernier « effort de son amour, en leur proposant un objet et « un moyen si propre pour les engager à l'aimer et « à l'aimer solidement. En cela, il leur ouvrait tous « les trésors d'amour, de grâces, de miséricorde, de « sanctification et de salut que son Cœur contient ; « afin que tous ceux qui voudraient lui rendre et lui « procurer tout l'amour et l'honneur qui leur serait « possible, fussent enrichis avec profusion des trésors

« dont ce Cœur divin est la source féconde et inépui-
« sable (1). »

Le vénérable Grignon de Montfort, ajoute le R. P. Ramière, va nous mettre sur la voie d'un nouvel ordre de considérations, qui nous fera pénétrer encore plus avant dans les motifs de cette connexité, que les pressentiments de l'Église établissent entre le triomphe de Marie et son propre triomphe.

« Marie, dit-il, a produit avec le Saint-Esprit la plus « grande chose qui ait été et sera jamais, un Dieu-« Homme, et elle produira conséquemment les plus « grandes choses qui seront dans les derniers temps. « La formation et l'éducation des grands Saints, qui « viendront vers la fin du monde, lui est réservée, car il « n'y a que cette Vierge singulière et miraculeuse, qui « pût produire, en union du Saint-Esprit, ces choses « singulières et extraordinaires.

« Jésus est partout et toujours le fruit et le fils de « Marie, et Marie est partout et toujours l'arbre véri-« table qui porte le fruit de la vie, et la vraie mère qui « le produit de siècle en siècle, et particulièrement à la « fin du monde. Les plus grands Saints, les âmes les « plus riches, en grâces et en vertus, seront les plus « assidus à prier la très-sainte Vierge, et à l'avoir « toujours présente comme leur parfait modèle, pour « l'imiter, et leur aide puissante, pour les secourir.

« J'ai dit que cela arriverait particulièrement à la

(1) *Vie de la vénérable Marguerite-Marie Alacoque.* Lyon, 1842, p. 282.

« fin du monde et bientôt, parce que le Très-Haut avec « sa sainte Mère doivent se former de grands Saints, « qui surpasseront autant en sainteté la plupart des « autres Saints, que les cèdres du Liban surpassent « les petits arbrisseaux, comme il a été révélé à une « sainte âme dont la vie a été écrite par un grand serviteur de Dieu.

« Ces grandes âmes, pleines de grâce et de zèle, se« ront choisies pour s'opposer aux ennemis de Dieu « qui frémiront de tous côtés ; elles seront singulière« ment dévotes à la sainte Vierge et gardées sous sa « protection. D'une main elles écraseront les héréti« ques, les schismatiques, les idolâtres et les pécheurs « avec leurs impiétés, et de l'autre main elles édifie« ront le vrai temple de Salomon et la cité mystique « de Dieu, c'est-à-dire la très-sainte Vierge.

« Mais quand et comment cela sera-t-il ? Dieu seul « le sait ; à nous de nous taire, de prier, de soupirer et « d'attendre (1). »

V

Mais voici une autorité, d'autant plus respectable qu'elle offre le double caractère de l'interprétation et de la révélation, émanant d'un vénérable serviteur de Dieu, réunissant à la science du docteur la vie d'un Saint. Barthélemi Holzhauser, restaurateur de la discipline ecclésiastique en Allemagne, après les premiers

(1) *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge*, p. 26 et suiv.

désastres causés à l'Église par l'hérésie de Luther, entreprit l'interprétation de l'Apocalypse, à la lumière des communications célestes qu'il avait reçues de Dieu.

Le commentateur inspiré, après avoir successivement parcouru les divers âges du monde et de l'Église, qu'il divise en périodes, ayant des caractères historiques parfaitement tranchés et qui se sont littéralement vérifiés pour les âges postérieurs à ses prédictions et à sa mort (1), arrive à la grande période sabbatique. Mais, dès le dix-septième siècle, il annonce les calamités que nous avons traversées depuis ou que nous avons encore à traverser, avant l'avénement de cette grande période :

« Nous ne voyons partout que calamités déplora-
« bles : tout est dévasté par la guerre (les guerres de
« l'Empire) ; les catholiques sont opprimés par les
« *hérétiques* (les protestants) *et les mauvais chrétiens*
« (les philosophes et les révolutionnaires). L'Église et
« ses ministres sont rendus tributaires (la vente des
« biens du clergé et le salariat des cultes) ; les princi-
« pautés sont bouleversées (le partage de la Pologne,
« le soulèvement des nationalités) ; les monarques sont

(1) Il naquit à Longnau, près d'Augsbourg, en 1613, et il mourut à Bingen sur le Rhin, le 20 mai 1658. Consulté par Charles, roi d'Angleterre, alors exilé, il prédit que les Anglais, de nouveau convertis à la foi catholique, feraient plus pour l'Église qu'après leur première conversion. Dès 1635, il avait annoncé « que le sacrifice éternel serait supprimé en Angleterre pendant cent vingt ans, » ce qui nous reporte à 1778, où fut rapporté le bill de 1658, qui punissait de la peine de mort l'exercice du culte catholique en ce pays.

« tués (Charles Ier, Louis XVI); les hommes *conspirent* « à ériger des républiques (les conspirateurs, les so- « ciétés secrètes, 1793, 1848); mais alors il se fait un « changement étonnant, *par la main de Dieu tout-puis-* « *sant, tel que personne ne peut se l'imaginer!* Car le « monarque puissant, qui viendra comme envoyé de « Dieu, détruira les républiques de fond en comble; il « soumettra tout à son pouvoir (*sibi subjugavit omnia*), « et il emploiera son zèle pour la vraie Église du Christ. « Toutes les hérésies seront reléguées en enfer. L'Em- « pire des Turcs sera brisé et le Grand Monarque rè- « gnera en Orient et en Occident. »

Selon nous, le Grand Monarque doit être pris au figuré, et signifie simplement l'accord de l'Église et de l'État, sous l'inspiration suprême de Jésus-Christ, monarque universel, dirigeant, tout à la fois, d'une manière invisible, le Sacerdoce et l'Empire, les chefs des peuples et le Pasteur suprême.

« Alors toutes les nations viendront et adoreront le « Seigneur, leur Dieu, dans la *vraie* foi catholique et « *romaine*. Beaucoup de Saints et de docteurs fleuriront « sur la terre. Des hommes aimeront le jugement et la « justice. La paix règnera dans tout l'univers, parce que « la puissance divine liera Satan pour plusieurs années « (les mille ans de l'Apocalypse), jusqu'à ce que vienne « le fils de perdition qui le déliera de nouveau (1)? ».

(1) *Interprétation de l'Apocalypse ou histoire des sept âges de l'Église.* L. Vivès. Paris, 1857, p. 184, t. I. Holzhauser écrivit son interprétation dans le Tyrol, au milieu de cruelles épreuves, passant des jour-

Peut-on rien concevoir de plus clair et de plus frappant que cette prophétie, annonçant, avec une précision étrange et plusieurs centaines d'années à l'avance, des événements accomplis depuis ou qui sont à la veille de s'accomplir?

VI

Nous venons de mettre en présence et au grand complet les diverses opinions, qui remuent les consciences catholiques, en ce moment, et les ont invariablement remuées, à toutes les époques des grandes perturbations sociales. Mais nous n'hésitons pas à dire que l'époque actuelle est, sans comparaison, la plus solennelle de l'histoire, depuis Jésus-Christ, et celle qui mérite de fixer le plus particulièrement l'attention et les méditations des personnes sages et sensées.

Jamais les signes de la dissolution finale du genre humain, ne se sont montrés en plus grand nombre, et, on peut le dire, d'une manière plus palpable et sous une forme plus complète.

Un point brillant seul se montre à l'horizon : le zèle ardent et passionné de quelques catholiques, vivement contenus et excités tout à la fois par l'attitude indomptable et visiblement inspirée de Pie IX, le pape *de la foi en la Toute-Puissance*, le pape qui ne désespère jamais même quand tout le monde désespère autour de lui, phénomène étrange et vraiment divin!

nées entières dans le jeûne et la prière, séparé de tout commerce avec les hommes.

le pape qui dit : Je rentrerai, quand on le chasse; qui annonce le Monde Nouveau, le monde de la Vierge, le monde du pasteur universel, quand on lui arrache même les agneaux de son patrimoine! N'est-ce pas singulièrement significatif?

Eh bien, ces symptômes sinistres, que l'arc-en-ciel de Pie IX, seul, tempère, nous semblent être comme la signification officielle d'un arrêt de mort prononcé par Dieu contre l'humanité coupable. Mais cet arrêt, fort heureusement, ne sera pas suivi d'exécution.

Dieu a voulu nous faire toucher aux portes du tombeau, afin de réveiller les âmes engourdies. L'ennemi est partout et occupe déjà tous les postes. Le vieux monde a été brisé; le monde de la Révolution fait un violent effort pour se mettre partout à sa place, et partout il a réussi à nous supplanter. Où est la nation où les catholiques triomphent, et où seulement ils soient en majorité d'une manière incontestable et incontestée?

Cette situation n'est pas tolérable : ou les catholiques reprendront le dessus, ou ils seront eux-mêmes engloutis dans la ruine universelle, conséquence inévitable du triomphe de la Révolution sur toute la ligne.

Les élections de 1863, où les catholiques, presque partout défaits, ont essuyé l'insigne affront de voir leurs députés remplacés par un nombre équivalent de démocrates avancés, les avertissent encore que, se trouvant maintenant expulsés de la scène politique, en France, en attendant que la Révolution les en expulse, à Rome, leur rôle est désormais fini, s'ils n'avisent.

Qu'ils avisent donc, le moment est venu. Nous leur avons indiqué les moyens. S'ils ne veulent rester dans les décombres du Passé, il faut qu'au lieu d'avoir les yeux tournés en arrière, ils regardent en avant et en haut, vers l'Étoile du matin, l'étoile du Monde Nouveau (la Vierge).

L'heure où nous sommes (la fin de la nuit du sixième millénaire), est l'heure de l'Étoile du matin (le matin du millénaire Sabbatique).

Malheur aux catholiques s'ils détournent leurs yeux de l'Étoile du matin pour regarder en arrière, vers le vieux monde, l'ancien régime, le monde de l'histoire *ancienne*, ou vers l'étoile de la veille!

S'ils détournent leurs yeux de l'Étoile du *matin*, du Monde Nouveau qui se lève, ils sont perdus, la Révolution va les engloutir. Tous les signes sont là, tous les signes de leur ensevelissement dans la honte de la plus étrange défaite.

Mais, s'ils tournent leurs regards, non vers les mondes écroulés ou qui s'écroulent, mais vers le monde de toute lumière et de toute vérité qui se lève, ils sont sauvés.

Ils voient s'en aller le vieux monde, et ils s'imaginent que tout s'en va, parce que le vieux monde s'en va! Malheureux! ils auraient donc laissé leur cœur dans ce monde maudit, puisqu'ils croient tout perdu, en le voyant s'écrouler sans avoir la puissance de le faire revivre, et avec l'horrible perspective que la Révolution ne saurait en mettre un autre à sa place!

Mais il n'y aurait donc d'autre perspective pour nous

que la mort! Cela est consolant et bien propre à fortifier la cause de notre saint-père le Pape!

Il n'y aurait donc de possible que le vieux monde, un pur néant, ou le monde de la Révolution, une pure impossibilité? Et Jésus-Christ, *le tout-puissant*, serait incapable de faire sortir du milieu de ces ruines du vieux monde, et de cette Babel du monde de la Révolution, le monde d'unité, de jeunesse et de vie, son monde à lui?

Vous adorez le passé, les idoles du passé, les grands hommes du passé, vous n'avez donc pas le moindre pressentiment d'un monde meilleur, plus parfait, en tout genre, du monde pressenti par les Saints et annoncé par tous les Prophètes sans exception? Vous regrettez donc les oignons de l'Égypte? Alors vous êtes des malheureux, puisque, ayant en face de vous la terre promise, *où couleront en abondance et le lait et le miel*, vous repoussez Dieu qui vous tend les bras!

Grâce au secours de Dieu et aux conquêtes de la Science, vous pouvez dépasser les anciens en tout, nous l'avons prouvé; donc il vous reste encore quelque chose à faire, donc votre veine n'est pas épuisée et votre rôle n'est pas fini. La fin du monde n'arrivera que lorsque tous, sans exception, nous aurons conscience qu'il ne reste plus rien à faire, plus rien à développer, ici-bas, des principes inépuisables de l'Évangile.

Or il y a en face de nous, dans l'avenir, et non derrière nous, dans le passé, toute une série inexplorée de perspectives resplendissantes de lumière et de vie.

Allons là, sous la conduite lumineuse de la Vierge, de l'Étoile du matin, qui nous ouvrira les portes du Monde Nouveau, car déjà voilà le crépuscule.

Évidemment, si on ne va vers le Monde Nouveau, il faudra bien forcément rester dans le monde où nous sommes, ou revenir aux vieux mondes.

Or, le monde où nous sommes, c'est le monde de la dissolution, de la fin. La *Civiltà* et le *Monde* l'ont prouvé, clairement prouvé, et nous aussi. Si donc nous restons dans le monde où nous sommes, nous sommes perdus, perdus sans ressource, et réduits tout au plus à transiger avec celui-ci, avec celui-là, pour jouir de quelques jours de grâce ou de répit, et prolonger notre misérable existence, par tolérance, pendant quelques années encore. Cela est évident. Transigeons avec M. Thiers, avec la Révolution modérée, avec le parti libéral, avec..... Eh bien, oui, par mode d'accommodement, on consentira à nous laisser vivre et à vivre encore avec nous, de compagnie, de concert, *par tolérance*, autant que pourra durer cet humiliant protectorat!

Mais, s'il est impossible de vivre dans le monde où nous sommes, il faudra donc revenir vers le passé, vers le vieux monde, vers l'ancien régime et le reconstituer? Hélas! cela est impraticable! Lisez toutes les circulaires, tous les discours des candidats catholiques à la députation de 1863. Toutes ces circulaires, tous ces discours, même ceux de M. Keller, rendent hommage *à la liberté*, rendent hommage à un régime qui n'est pas l'an-

cien régime, que tout le monde s'accorde à répudier, même M. Keller (1), sans parler des élections de Paris !!!

Donc l'ancien régime (le monde des revenants, le monde d'outre-tombe), est une utopie, une vraie chimère, et, comme le monde actuel, le monde de la Révolution, le monde prétendu *pratique*, c'est la fin du monde, suivant la *Civiltà*, il faut bien en conclure que nous sommes à la fin du monde, ou tout au moins au commencement de la fin, au commencement de la dissolution.

Ainsi, nous sommes à la fin du monde, ou au matin du Monde Nouveau.

Nous sommes au matin du Monde Nouveau. Que l'Étoile du matin soit donc notre guide, et le guide des Mages (des rois) du Monde Nouveau, du monde de Jésus-Christ !

(1) Voir, p. 24, un extrait de son discours du 11 février 1863.
C'est une chose singulièrement significative que tous les candidats aux élections de 1863 se soient accordés à répudier l'ancien régime et à rendre hommage à la liberté. Mais en est-il beaucoup qui aient compris la signification de cet étrange concert? La liberté de la révolution, c'est le despotisme ; la liberté de Jésus-Christ, c'est la liberté illimitée. La liberté est en raison directe de l'empire du christianisme sur les âmes. Illimitée là où le christianisme régnerait dans tous les cœurs, elle est forcément plus ou moins limitée là où le christianisme est plus ou moins délaissé. Le Christ est la liberté illimitée ; l'antechrist la liberté ramenée à zéro ou le despotisme absolu. Il n'y a que les hommes du Monde Nouveau qui soient de vrais libéraux, les autres ne sont que de faux libéraux (MM. Thiers, E. de Girardin, etc.).

CHAPITRE XXXVIII

OU LE MONDE NOUVEAU OU LA FIN DU MONDE.

I

Les signes du temps sont donc aussi mauvais que possible. Mais la question n'est pas là. La question est de savoir, si, le monde étant menacé de la dissolution, il n'y aurait pas moyen de la conjurer, en secouant les catholiques de leur torpeur, et en provoquant, avec leur concours, une réaction capable de faire vivre encore le monde.

La question, en d'autres termes, est de savoir, si, l'humanité séparée de Dieu ayant complétement épuisé sa veine, le christianisme a aussi épuisé la sienne, et si les catholiques sont aussi incapables que les autres de conjurer les graves périls de la situation.

Voilà la question nettement posée. Nous la soumettons humblement et avec confiance aux méditations des savants rédacteurs de la *Civiltà*.

S'il est vrai que le christianisme ait produit toutes ses conséquences, sur cette terre, et que sa veine soit absolument épuisée comme celle de l'humanité séparée, s'il est vrai que ses disciples aient dit le dernier mot de l'art chrétien, de la philosophie chrétienne, de

la science chrétienne, de la politique chrétienne, de la science sociale chrétienne, alors, nous l'avouons sans hésiter, le monde est au bout de sa carrière, car d'où pourrait lui revenir la vie?

Mais, s'il est vrai, comme nous croyons l'avoir démontré, dans ce livre et dans nos précédentes publications, que, sans dépasser les imposants génies et encore moins les grands saints de l'antiquité, on puisse néanmoins faire infiniment mieux qu'eux, en tirant des profondeurs inépuisables du christianisme les conséquences magnifiques qu'il recèle et qui, par un effet de la bonté divine, sont restées voilées jusqu'ici; oh! alors nous nous prenons à espérer, et à espérer une ère infiniment plus éclatante et plus heureuse que toutes celles qui nous ont précédés.

Or, n'est-il pas évident, par exemple, que si on ne peut dépasser Raphaël, comme peintre, on peut au moins l'égaler sous ce rapport, et avoir de l'Art un sentiment plus religieux, plus mystique et plus élevé que ce grand homme?

N'est-il pas évident que, si on ne peut dépasser saint Thomas, comme théologien et comme philosophe, on peut, tout au moins, compléter sa Somme, en y ajoutant une masse énorme de vérités scientifiques découvertes dans ces derniers siècles?

N'est-il pas évident que l'on peut donner à la philosophie et même à la théologie, une forme plus systématique, plus symétrique et plus attrayante, en rattachant toutes les parties de ces maîtresses sciences à un

seul et même principe, au moyen d'une méthode plus simple et plus compréhensive, qui, sans les confondre, en ferait ressortir la majestueuse unité ?

N'est-il pas évident que les lois, qui rattachent tous les êtres entre eux et à Dieu, commençant à être aussi connues qu'elles étaient naguère ignorées, il devient alors possible de donner à la science ce caractère d'unité qui lui fait défaut, et qui, plaçant les catholiques infiniment au-dessus de leurs adversaires, leur rendrait toute leur ancienne popularité, en faisant éclater la supériorité de leur savoir?

Oui, oui, il est possible de donner à la Science de Dieu, de l'homme et de la société, une forme plus grande, plus générale, plus éclatante et, en un sens, plus catholique, sans rien changer à ses lois essentielles et à ses principes fondamentaux.

En d'autres termes, il est possible et même facile d'imprimer, à l'art et à la Science catholiques, une splendeur et une supériorité à faire tomber à genoux même leurs adversaires les plus endurcis.

Et on peut en dire de même de la politique.

Donc le catholicisme n'est pas épuisé ; donc il n'a pas dit son dernier mot. S'il l'avait dit et s'il était épuisé, oui, il faudrait alors s'attendre aux plus formidables catastrophes.

Car, la *Civiltà* l'avoue implicitement, et avec elle tous ceux qui partagent son découragement, les moyens ordinaires, d'ailleurs complétement usés, sont absolument impuissants à conjurer les périls de la si-

tuation, puisqu'on trouve cette situation désespérée.

Donc, il faut recourir à des moyens plus puissants et plus énergiques. Donc, il faut faire produire au catholicisme les conséquences que ses principes immuables n'ont pas encore produites dans toute leur plénitude. Donc, il faut se poser en face de nos adversaires en sauveurs de la société, qu'ils ont perdue, et en régénérateurs du monde, qu'ils ont corrompu. Et, dans ce but, il faut affirmer hautement et résolûment que nous sommes porteurs d'un art, d'une science, d'une philosophie, d'une politique, d'une science sociale, d'une grandeur et d'une puissance infiniment supérieures à tout ce que l'on a vu jusqu'ici.

II

Mais, si l'on ne veut pas recourir à ces moyens extraordinaires et relever contre l'ennemi la gageure, par un déploiement de zèle et d'ardeur, énergiquement soutenu par la prière, la charité, la propagande, la publicité, avec le dessein fortement conçu de prendre en main la direction si gravement compromise de l'humanité; oui, oui, on a raison, le monde est fini. Et l'indice le plus certain de sa dissolution prochaine, c'est que, les ennemis de Dieu l'ayant placé dans une situation impossible et ne pouvant l'en tirer, les catholiques en prennent bravement leur parti et avouent à leur tour leur radicale insuffisance.

Ah! que tel ne soit pas le cri qui s'exhale de nos

poitrines! Ah! puissions-nous mourir plutôt que d'avouer notre impuissance, devant ces hommes sans valeur qui, en ce moment, dirigent l'opinion et qui, se moquant de Dieu et de nous, osent se poser en triomphateurs invincibles!

Non, cela n'est pas possible. Il n'est pas possible que le monde, ainsi étranglé par une douzaine de drôles, journalistes, romanciers ou affiliés de sociétés secrètes, finisse aussi misérablement, et que les catholiques se laissent aussi étrangler, au moment où de nouveaux et magnifiques horizons s'ouvrent devant eux, grâce à l'inépuisable fécondité de leurs principes et à la possibilité de les appliquer à la Société des temps nouveaux, sur une échelle à ravir les multitudes d'admiration, d'enthousiasme et d'amour!

III

Or la chose est possible, et elle est même facile.

Le christianisme est loin d'avoir produit toutes ses conséquences. Il est infini, il peut donc se développer indéfiniment, sans rien changer à ses principes et sans rien perdre de sa nature intime.

Il ne faut même pas s'étonner, si Dieu n'a pas permis que la Religion reçût, immédiatement et dès le premier jour de son établissement, toutes les applications dont elle est susceptible. Elle a été, immédiatement et dès le premier jour, appliquée à la régénération et à la sanctification de l'individu. Aussi on ne dépassera ja-

mais les Saints des siècles primitifs, et il en est même qu'on ne pourra jamais égaler, saint Jean-Baptiste, par exemple, le plus grand des Saints.

Qu'on ne se méprenne donc pas sur notre pensée.

L'humanité du Monde Nouveau n'aura pas non plus, nous l'avons déjà dit, des artistes, des savants, des philosophes et des politiques, doués de plus hautes facultés, d'un plus grand génie et d'un plus beau caractère, mais elle aura très-certainement une Esthétique, une Science et une Politique infiniment supérieures.

Nous concevons même la possibilité de donner à l'Éthique et à la Mystique, sans faire subir à leur substance la moindre altération, une forme singulièrement sympathique et pleine même de charme, à mesure qu'on pénétrera plus avant dans les lois et les procédés de Dieu, dans les lois et les mystères de la nature et de la grâce. Tous les progrès se tiennent, non pour l'homme séparé dont la civilisation, arrivée à son apogée, a justement pour effet de donner le signal de la décadence, mais pour le chrétien qui, aimant Dieu, se met en communication de plus en plus intime avec lui, et en communion de plus en plus familière avec les Saints.

Pour le chrétien, tous les progrès se tiennent comme par la main. La Science, l'Art, la Philosophie agrandies ne lui sont pas un piége et une cause de dissolution et de mort, mais une source de perfectionnements même dans l'ordre mystique et théologique.

Dieu ne saurait avoir réservé, sans de puissants motifs, la possibilité de ce merveilleux développement

d'ensemble de l'esthétique, de la science et de l'activité chrétiennes, pour l'humanité des avant-derniers jours.

Un dessein de bonté extraordinaire doit être caché là-dessous.

Dieu a voulu donner à l'humanité une dernière marque de son amour. Il a tenu en réserve, pour le moment décisif où elle allait périr, la possibilité d'un épanouissement inouï des principes immuables du christianisme, afin que les moyens de salut ou de sauvetage fussent en rapport avec la grandeur du danger.

Nous pourrions donner mille preuves positives, matérielles et palpables de cette possibilité d'une expansion, sous une forme cosmique et universelle, de l'esthétique, de la science, de la politique et de l'activité chrétiennes. Mais nous nous en tiendrons à une seule preuve, tirée de la possibilité de donner à l'art une forme infiniment plus profonde, plus relevée et plus parfaite.

IV

On ne dépassera pas les peintres du siècle de Léon X ; soit. Mais les procédés matériels de la peinture ont acquis une véritable perfection, et, s'il venait un Artiste, et il en viendra dans le Monde Nouveau, il aura sur-le-champ, sous la main et sans effort, des moyens pratiques d'imprimer à son génie un grand éclat. Or les peintres de la renaissance et surtout ceux qui les ont précédés n'ont pu atteindre cet éclat, même avec des peines inouïes, qui, tout en ajoutant à leur gloire, ne

pouvaient suppléer aux conditions matérielles de l'Art qui dut considérablement souffrir de leur impuissance relative.

Et, nous ne voulons pas parler seulement ici des procédés techniques, relatifs à la préparation et au choix des toiles et des couleurs, ni de la connaissance aujourd'hui plus complète des mœurs locales, des costumes historiques, des lois de la perspective et de l'anatomie; mais de ces découvertes plus récentes relatives au jeu de la physionomie, et à la pantomime du corps humain, sous l'action devenue visible des diverses passions de l'âme.

Grâce à l'observation de la nature et à des expériences électro-physiologiques d'une grande finesse, on est parvenu, à déterminer en vertu de quels mouvements se produisent les lignes expressives de la face; à les représenter par la photographie; à en déduire les lois qui régissent la physionomie. En d'autres termes, on a formulé l'*orthographe* et la *grammaire* de la physionomie humaine, et on en a démontré l'utilité, au point de vue de la psychique et de l'esthétique, dans la pratique des arts plastiques.

On a, par conséquent, fourni à l'artiste le moyen d'exprimer, à coup sûr, les sentiments, les affections, les passions et jusqu'aux nuances des divers états de l'âme, et on a ainsi donné une nouvelle preuve expérimentale de la grande loi : que tout est fait à l'image de tout, que le physique est la figure du moral et fonctionne pour le moral.

Grâce à cette loi cosmique, on a reconnu qu'aux divers états de l'âme, correspondait le jeu infiniment mobile et impressionnable de divers muscles, destinés à exprimer ces divers états au dehors : muscles de l'attention, de la réflexion, de l'agression, de la douleur, de la joie, de la bienveillance, de la lascivité, de la tristesse, des pleurs, du repos, de la prière, de l'extase (sainte Thérèse), de la douleur profonde (*Mater dolorosa*), de l'amour humain, de l'amour divin, du dédain, de la joie maternelle, de la dureté, de la cruauté (Lady Macbeth), du rire faux, du rictus et du ricanement satanique (Voltaire), etc., etc.

Or cette connaissance singulière donnera le moyen raisonné de faire la Critique infaillible même des artistes les plus admirés de l'antiquité, et de mettre à nu leurs fautes, leurs contre-sens, leurs *Solécismes*, leurs *Barbarismes* plastiques, que les artistes du Monde Nouveau pourront éviter sans se donner beaucoup de mal.

Mais ce qui fera surtout éclater la supériorité de l'Artiste du Monde Nouveau, ce ne seront pas seulement ces procédés techniques, qui, après tout, ne sauraient donner du génie et encore moins de l'inspiration, véritable source de l'Art, mais ce sera l'enthousiasme de l'Artiste à la vue de Dieu (le Beau, l'Art), se manifestant universellement dans le Cosmos, au milieu des nobles passions (la divine épopée), et des transports d'amour des multitudes affranchies et reconnaissantes.

Mais l'Art ne sera pas seulement élevé en gloire, avec

le Grand Artiste, l'artiste du Monde Nouveau, il sera en outre popularisé sur une vaste échelle, et, au lieu de quelques amateurs clair-semés dans les villes, les mansardes et jusqu'aux chaumières seront peuplées d'hommes de goût, grâce à la photographie et à ses merveilleuses reproductions.

La photographie, en effet, mettra pour des prix absolument insignifiants, les chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire, les chefs-d'œuvre de Giotto, de fra Angelico, d'Owerbeck, d'Ary Scheffer, à la portée de la petite chambre de l'ouvrière et de la demeure rustique du paysan, au lieu de ces ignobles magots qui pervertissent le goût de la multitude. Mais si l'Art ne devient pas chrétien, c'est-à-dire, si le Monde Nouveau n'apporte pas encore ici sa solution, ce progrès extraordinaire ne sera qu'une nouvelle cause de décadence, en mettant aussi, à la portée du peuple, tout l'olympe de nudités de Watteau, de Boucher, de David, et, chose plus horrible encore, les tableaux vivants, qui n'osent se produire aux étalages des photographes.

On doit comprendre maintenant la justesse de l'observation si souvent reproduite dans notre livre : Que les grands hommes du Passé, sans rien perdre de leur mérite, seront singulièrement distancés dans le Monde Nouveau, Dieu préparant, en ce moment, tout un ensemble de moyens et de matériaux capables d'élever le génie humain à des hauteurs inconnues. Et, si la démonstration ne devait nous entraîner trop loin, nous prouverions ici que, ce que nous disons de l'art, est tout

aussi vrai des autres branches de l'activité humaine ; un mouvement divin ne pouvant se produire dans une direction, sans se produire en même temps dans toutes les autres.

V

Ainsi, tout prend un caractère cosmique ou universel, et, pendant que ce grandiose déploiement de l'activité et du génie de l'homme s'opère sur une échelle à ravir les multitudes, le christianisme seul resterait sans puissance, et aboutirait à un affreux avortement, au moment justement où il est devenu nécessaire, sous peine de mort, que son bouton éclate afin que, sa fleur s'épanouissant dans toute sa beauté et sa magnificence au soleil universel du Monde Nouveau, les multitudes charmées se laissent encore une fois entraîner à sa suite !

Non, cela n'est pas possible. Et ils seraient des blasphémateurs ceux qui, venant contredire les conclusions pratiques de tous les faits exposés dans ce livre, refuseraient à Dieu, la puissance de donner, pour le salut du genre humain, au christianisme des avant-derniers jours ce caractère de grandeur et de majesté. Caractère que l'art, la science et la politique séparés poursuivent avec un si grand succès, sous certains rapports, et avec des conséquences si déplorables sous certains autres, faute d'un déploiement équivalent d'activité de la part des catholiques.

Satan a porté à Dieu un défi. Les catholiques seraient des misérables s'ils ne relevaient fièrement ce défi, et s'ils ne prenaient à tâche, avec l'aide de Dieu, de précipiter dans l'Abîme celui qui séduit ainsi l'humanité, avec une impudence et une audace à donner le frisson.

VI

Les catholiques, Dieu merci, ont encore assez de ressort pour réagir contre la dissolution qui nous envahit de tous côtés.

On a vu dans l'antiquité des situations, à quelques égards, semblables à celle où nous sommes.

On a vu l'humanité, du cinquième au dixième siècle ou dans la nuit du premier millénaire après Jésus-Christ, réduite à désespérer d'elle-même; et, cependant, les chrétiens l'ont sauvée d'une ruine, en apparence inévitable, en réagissant vivement contre les éléments de dissolution de la barbarie germaine et de la corruption païenne, et en produisant, sous l'énergique impulsion de la papauté, l'éclatante période catholique du moyen âge, ou le jour du deuxième millénaire.

Nous sommes à la fin de la nuit de ce millénaire, ne pourrons-nous, à notre tour, réagir contre la corruption générale, et produire le grand jour du Monde Nouveau, le jour du millénaire sabbatique?

Poser la question, c'est la résoudre. Ou bien il faut confesser l'impuissance de l'Église, quand elle est encore si pleine de vie, de zèle et de sainteté.

Non, ce n'est pas là cette église de la dissolution qui ne sera ni chaude, ni froide, et que Dieu vomira de sa bouche. (*Apoc.*, chap. III.)

Les catholiques doivent donc se rassurer. Ce sont leurs ennemis et non pas eux qui sont en pleine dissolution.

Cette pensée devrait leur donner une confiance à renverser les montagnes (leurs ennemis).

Mais s'ils désespèrent, tout est perdu, non-seulement le siége temporel de la Papauté, mais le siége même de l'homme sur la terre.

Tout triomphe partiel est aujourd'hui impossible. Il est même absurde et ridicule d'espérer ce triomphe. Un triomphe d'ensemble complet, radical, qui, déplaçant les influences, fera passer les majorités ou l'opinion publique des Francs-Maçons aux catholiques, peut seul sauver la Papauté entourée en ce moment d'ennemis.

Au Monde Nouveau de sauver l'humanité, en sauvant la papauté des mains de ses ennemis conjurés pour sa ruine.

Il n'y a pas à se faire illusion. La papauté temporelle et spirituelle serait ensevelie sous les décombres de la cité du monde, si le monde venait à périr. Se livrer au découragement, au moment où, la lutte s'engageant sur toute la ligue, il y va du salut de la papauté, serait donc compromettre l'existence de la papauté avec sa propre existence.

Or, cette conduite insensée serait, non-seulement contraire à la vérité de la situation, mais encore pro-

fondément maladroite et souverainement dangereuse. Ce serait s'avouer vaincus avant le combat, et incapables de tenir tête à l'ennemi, même avec le secours de Dieu et des moyens surnaturels qu'il a mis à notre disposition.

Tenons-nous donc, droits et fermes, dans les limites sévères de la sagesse et du bon sens. Car si nous devons nous tenir éloignés de ces catholiques efféminés, qui voient tout couleur de roses et se font les plus réjouissantes illusions, nous devons nous tenir non moins éloignés de ces catholiques sombres et désolés, qui, beaucoup moins pénétrés que nous peut-être de la gravité de la situation, ne voient cependant à cette situation d'autre issue que la dissolution finale, avec son cortége d'horreurs, et se déclarent impuissants à la conjurer.

VII

Il faut conclure de ceci que, si nous sommes en pleine dissolution, nous avons cependant des moyens de nous en tirer en réalisant le Monde Nouveau au plus vite.

Mais le Monde Nouveau ne se fera pas tout seul, c'est donc aux catholiques à le faire ; et cela leur sera facile puisque, fort heureusement, ce qui est en dissolution ce n'est pas la cité de Dieu, mais la cité du monde. Nouveau motif d'espérance !

Ainsi voilà la situation : la cité du monde qui craque de toutes parts, qui touche à la décomposition, avec tous les caractères de la fin des temps ; et la cité de Dieu

pleine de vie et d'activité, ayant un chef populaire à sa tête, un chef courageux, inébranlable et plein d'espérance, même au milieu du découragement général, et digne, par cette foi de Pierre, de mériter aux catholiques le triomphe, s'ils le demandent à Dieu avec de grands cris, et s'ils mettent la main à l'œuvre immédiatement et *sans regarder en arrière*.

Sans regarder en arrière ! Cela veut dire, qu'après les bouleversements et les renouvellements étranges opérés depuis 1789 et s'opérant encore, ils doivent considérer le Passé et même le Présent, comme de l'histoire ancienne, *pour faire la société à leur image et ne penser qu'à eux*, dans l'intérêt des autres.

Tout est compromission dans le Passé (l'ancien régime), tout est compromission dans le Présent (la Révolution), excepté l'Église, qui a traversé l'ancien régime et la Révolution, sans contracter aucune souillure à leur contact (1).

Tout doit être renouvelé, tout, absolument tout, EXCEPTÉ L'ÉGLISE. Rien du Passé, rien du Présent ne doit entrer dans la terre promise (le Monde Nouveau), excepté Caleb et Josué (les hommes de foi et de désir), les seuls des douze explorateurs, envoyés par Moïse à la reconnaissance de la terre promise, qui ne doutèrent pas de la terre promise (du Monde Nouveau) : « La « terre que nous avons visitée est excellente. Si le

(1) Avons-nous besoin de renouveler ici la déclaration que nous n'excluons rien de ce qui est juste et vrai dans le passé? Nous sommes les ennemis de toute exagération, et notre manière de parler ici n'a rien d'absolu.

« Seigneur nous est propice, il nous y introduira et « nous donnera cette terre, où coulent le lait et le miel, « (la douceur particulièrement nourrissante de la piété « du Monde Nouveau). Ne soyez pas rebelles contre le « Seigneur, et ne craignez pas le peuple de cette terre « (l'impie, le révolté de la cité du monde), car nous « pouvons *le dévorer comme on dévore du pain.* Tout « secours lui est ôté : le Seigneur est avec vous, ne crai- « gnez pas (1). »

Ceci revient à dire : Ceux qui ont foi *en la puissance de Dieu* entreront dans le Monde Nouveau, les autres resteront au Désert, dans le grand cimetière des vieux mondes (l'Ancien Régime et la Révolution).

Les catholiques sont là, hésitants, à demi tournés vers le passé ou le présent, recherchant les moyens de faire revivre le passé ou de s'accommoder au présent ! Voilà où est le mal, le grand mal !

Qu'ils ne songent qu'à eux en regardant l'avenir et rien que l'avenir ! Voilà où est le remède : regarder l'avenir !

Oui, qu'ils regardent l'avenir et rien que l'avenir, et ils ne verront debout, en face d'eux, que le catholicisme ou l'Église, puisque la fin du monde est arrivée, la *Civiltà* l'a prouvé....., pour la cité du monde.

Que les catholiques regardent l'avenir et rien que l'avenir, avec la résolution bien arrêtée de le faire à leur image et à leur ressemblance, et rien qu'à leur

(1) Nombres, XIV, 7, 8, 9.

image et à leur ressemblance, *ad imaginem et similitudinem nostram*, au lieu de le faire à l'image des vieux mondes, à l'image du Passé ou du Présent, misérables objets de leurs préoccupations, et la Papauté est sauvée, et, avec elle, le genre humain tout entier!

Le Monde Nouveau est donc *nécessaire*, et nous avons la consolation de penser qu'il est *facile* à réaliser, puisqu'avec les moyens, nous avons des instruments excellents et parfaitement appropriés au but à atteindre.

CHAPITRE XXXIX

CARACTÈRE ET VUE D'ENSEMBLE DU MONDE NOUVEAU.

I

Tous les courants de la politique, de la science, de l'esthétique, de l'histoire, nous conduisent donc au Monde Nouveau.

Les mathématiques elles-mêmes lui rendent hommage, en nous donnant l'explication des chiffres mystérieux de la Bible et de l'Apocalypse. Et la mystique nous a donné le signal de son avénement, en inspirant à Pie IX la bienheureuse pensée de proclamer le dogme de l'immaculée Conception et de canoniser les saints du Japon, prélude du règne de *mille ans de ceux qui sont morts pour avoir rendu témoignage à Jésus* (1).

1° La glorification de la Vierge et des Saints, sous le règne de Jésus-Christ, le Grand Monarque ou l'inspirateur suprême du Pasteur universel et des chefs de gouvernement, sera donc le caractère fondamental du Monde Nouveau.

(1) Apoc., xx, 4.

2° Une paix profonde et féconde sera un autre caractère de ce monde béni, où les Peuples « changeront leurs épées en socs de charrue, etc. » (1).

3° La délivrance des opprimés (les Polonais, les chrétiens d'Orient, etc,) et le soulagement des malheureux les corporations, les œuvres de bienfaisance), seront un autre caraçtère du monde du Sauveur, où « ceux « qui ont faim n'éprouveront plus de faim et où Dieu « prendra pitié des opprimés (2) ».

4° Un autre caractère du millénaire sabbatique consistera dans les bienveillantes relations d'égalité et de fraternité, qui s'établiront, dans toutes les hiérarchies politiques, sociales et religieuses, entre les supérieurs et les inférieurs, et entre les diverses classes de citoyens, prolétaires, bourgeois, nobles et paysans. Ce sera le temps, où « les lions (les rois) deviendront doux comme « les brebis et iront aux mêmes pâturages que le bœuf « (le peuple) ; où le loup (le maître, le noble) habitera « avec l'agneau (l'esclave et le serf) » (3).

5° Un développement extraordinaire des connaissances humaines dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel, sera encore un des caractères de ce monde de bénédiction, où « l'instruction (dans l'ordre naturel) « sera multipliée (4), et où la science du Seigneur (dans « l'ordre surnaturel) inondera la terre, comme une im-

(1) Is., II, 4.
(2) *Ib.*, XLIX, 8 et suiv.
(3) *Ib.*, XI, 6 et suiv.
(4) Daniel, XII, 4.

mense mer (1). » Ce sera par conséquent l'ère des grands savants et des grands docteurs.

6° Un autre caractère du Monde Nouveau consistera dans un grand développement de la richesse publique et privée, et surtout de la richesse agricole. La terre produira seize pour un, comme cela a déjà lieu dans quelques contrées de l'Europe : « La terre sera chargée de moissons et les arbres couverts de fruits (2). »

7° Enfin, la conversion des Juifs sera un autre caractère du monde de Jésus-Christ. Ce peuple, toujours charnel, voyant s'accomplir les diverses promesses, constituant les *six* caractères du Monde Nouveau dont nous venons de parler et qui sont déjà en pleine voie de réalisation, viendra apporter, à son tour, à ce monde d'universelle réparation, son *septième* et dernier caractère, ou le caractère sabbatique, le caractère glorieux et triomphal du grand jour du Seigneur (Israël retrouvé).

L'œuvre de Dieu sur la terre se trouvant alors achevée, on verra resplendir en elle tous les signes de la plénitude et de la grandeur, et la race humaine, comblée, sera obligée de confesser la divinité de Celui qui la comble, et d'avouer que, si elle n'a pas été heureuse plus tôt, c'est bien sa faute, puisqu'il aurait dépendu d'elle de faire, depuis six mille ans, son profit de cette parole profonde du Seigneur dans le *Lévitique* : « Gardez « mes commandements, révérez *mes sabbats* et mon

(1) Is., XI, 9.
(2) Lévit., XXVI.

« sanctuaire, et vous mangerez votre pain *à sa-*
« *tiété* (1). »

A la vue de ces merveilles, les Juifs ouvriront donc les yeux et s'écrieront : « C'est lui ! c'est le Messie, « c'est bien là le Grand Monarque que nous attendons « depuis Abraham. Il en a tous les caractères, même « ceux que nous n'étions pas en droit d'espérer : la « gloire, l'éclat, la puissance, l'abondance, l'empire ! »

Et alors, inondés des lumières des prophéties, leur conversion, si souvent annoncée par les Livres Saints, et qui sera l'accomplissement de la plus frappante des prophéties, inondera à son tour le monde de lumières.

Il y aura action et réaction : L'accomplissement des prophéties convertira les Juifs, et la conversion des Juifs, mettant le dernier sceau à l'accomplissement des prophéties, convertira les peuples encore hésitants et confirmera la foi des peuples convertis.

II

Cependant, il ne faudrait pas toujours prendre à la lettre le langage souvent figuré des prophètes. On voit par les prophéties, relatives à l'avénement du Sauveur et déjà réalisées, combien elles s'éloignent de la signification littérale et toute charnelle ou matérielle que les Juifs leur donnaient. Les prophéties ont une signification infiniment plus profonde et plus haute que toutes les interprétations faites avant l'événement. Les

(1) Lévit., xxv, 2 et suiv.

interprétations si étroites et si profondément égoïstes des Juifs le prouvent surabondamment. Car, à ne considérer que le côté le moins important des promesses, le côté purement matériel, les Juifs étaient loin de s'attendre aux merveilles déjà réalisées de l'industrie moderne. Et on aurait bien surpris leurs scribes et leurs docteurs, si pleins de leur petite science, si on leur avait dit que la science serait un jour *multipliée*, au point de mettre toutes les forces de la nature et même celles du tonnerre entre nos mains, et particulièrement entre les mains des hommes de leur race (les Rothschild, les Pereire). Ces doctes et graves personnages, qui étaient les sages de leur temps, attendaient, tout au plus, des moissons et des vendanges plus abondantes, et ils auraient fait crucifier, très-probablement, le *séducteur* et le *séditieux* assez audacieux pour leur dire qu'ils ne comprenaient rien aux prophètes, et qu'il arriverait réellement un jour *où la face de la terre serait renouvelée*, et où l'on pourrait s'entretenir, sans changer de place, d'une extrémité du globe à l'autre.

Le Monde Nouveau est donc plein de souriantes perspectives, et, cependant, on s'exposerait aux plus cruelles mystifications si on croyait, avec certains illuminés, que le monde va être retourné et ses lois renversées. Daniel menace du plus terrible châtiment le faux prophète, justement pour *avoir voulu changer les lois* (1). Le Monde Nouveau ne changera aucune loi,

(1) Dan., VII, 25.

mais au contraire il s'appliquera à les découvrir, avec une scrupuleuse exactitude, afin que l'homme, y mettant du sien le moins possible, Dieu seul se trouve en jeu dans les applications, en grand, que l'homme fera des lois divines une fois découvertes.

Ce que nous venons de dire de l'ordre matériel est également vrai de l'ordre moral, où toutes les lois de l'éthique devront continuer à recevoir leur application jusqu'à la fin des temps. Le Monde Nouveau aura beau, en effet, ouvrir à l'homme une ère de félicité indéfinie, en le faisant marcher dans une voie plus correcte et plus droite, la Loi du perfectionnement par l'épreuve n'en continuera pas moins à recevoir son application universelle à tous les ordres d'existences et de relations, en vertu de cette parole d'Isaïe : « Je vous ai purifiés,.. « je vous ai épurés au feu de l'adversité » (1).

Cette purification, cette épuration, est une des nécessités de notre nature déchue, et une condition préalable de la formation du nouvel homme (du Monde Nouveau) en nous. Nous ne saurions être, en effet, dans le Monde Nouveau d'une meilleure condition que le Christ et les Saints, ces grands et illustres tributaires de la douleur et des larmes.

Il suffit de lire attentivement le livre de la *Révélation*, l'Apocalypse, et, dans les nombreux passages où saint Jean fait allusion au Monde Nouveau, on retrouve partout, même dans l'histoire des sept églises, la preuve

(1) Is., XLVIII, 10.

que l'humanité ne sera alors affranchie ni du péché, ni par conséquent des suites du péché.

Le chapitre xx semblerait seul devoir faire exception à la règle. Saint Jean parle, dans ce chapitre, du règne des Saints, *qui n'ont point adoré la Bête ni son image*. Mais évidemment ce règne ne doit s'entendre que de la Communion des Saints. Cette communion, pouvant créer des rapports plus directs et plus intimes entre les Saints du ciel et ceux de la terre, fera réellement, mais d'une manière invisible, participer les Saints du Ciel au gouvernement de la terre, dont Jésus-Christ sera le chef également invisible, mais tout aussi réel.

Personnifié dans le Pasteur universel ou le Pape, et chef des Hiérarchies célestes, Jésus-Christ, dans le Monde Nouveau, sera donc le Grand Monarque (1), qui opérera en sa personne l'unité du gouvernement des Saints du Ciel et des Saints de la terre.

Les Saints du Ciel étant affranchis de tout mal, le texte sacré du chapitre xx leur sera applicable, mais les autres continueront à subir les maux inséparables

(1) Il sera aussi le Grand Monarque dans l'ordre politique, car il sera l'Inspirateur des peuples et de leurs chefs ou représentants. Et c'est même cette universalité de l'empire du Christ, sur tous les êtres de la création, qui donnera au Monde Nouveau son caractère le plus éclatant. Grâce à une abondante effusion du Saint-Esprit, le Christ régnera ainsi sur les hommes par l'inspiration, dont l'Église sera toujours le canal, mais qui se communiquera aux peuples et à leurs représentants d'une manière plus intime. Cette Inspiration sera même si intime, qu'elle fera comme *sentir* la présence de Jésus-Christ, du Grand Monarque, et rendra comme palpables les effets de son empire universel sur les âmes.

de la condition humaine, tout en participant d'une manière ineffable aux jouissances du triomphe de leurs frères dans le ciel.

III

Un état du genre humain d'où le drame de l'histoire serait complétement banni, nous paraît utopique et nullement désirable. La physionomie du Monde Nouveau n'aura pas le caractère sanguinaire du Monde Passé, mais, indépendamment des croisades de la civilisation, qui pourront encore exiger une grande effusion de sang, il y aurait exceptionnellement d'autres guerres que nous ne verrions pas là un démenti aux prophètes.

La mort ne saurait effrayer le chrétien. Dans le Monde Nouveau, comme dans l'ancien monde, les Saints verront venir la mort avec des sentiments qui leur en feront comprendre la signification mystique et les suaves consolations. Ils l'accepteront comme le chef-d'œuvre de la bonté et de la miséricorde divines, comme le dépouillement de l'enveloppe matérielle qui leur voile les rayons de la Gloire. Ils entreverront la Gloire à travers l'enveloppe de leur corps, et ils soupireront après le moment d'en être délivrés.

La mort, pour le chrétien, n'est donc qu'une phase de la vie, et la plus heureuse.

Aussi, la guerre ne saurait lui faire peur. Le chrétien des temps nouveaux sera brave, comme ces Polonais, se confessant, prenant un scapulaire, et se mettant en marche, non avec l'espoir de vivre mais avec

celui de mourir. Les guerres du Monde Nouveau auront ce caractère noble, généreux et dévoué.

Les égorgements du passé font horreur. Le motif en était souvent infâme. Dans le Monde Nouveau on ira se faire égorger avec joie, et les victimes, comme le zouave Guérin, seront des Saints. Les guerres de l'avenir seront des guerres populaires, de vraies croisades, ou les prototypes des croisades moins heureuses du passé ; et les guerriers, tous volontaires, iront à la mort en chantant l'hymne de saint Ambroise : *Te Deum laudamus !*

Le même déploiement de virile énergie accompagnera l'affranchissement du prolétaire. Cet affranchissement résultera, non de la révolte du prolétaire, mais du labeur opiniâtre auquel il se livrera pour se suffire à lui-même ; labeur plein de consolations et de charmes, parce qu'il sera accompli, par devoir, et avec la conscience de la présence intime, à l'atelier, des Anges et des Saints qui sont dans le ciel.

Source inépuisable de poésie pour le prolétaire, le Monde Nouveau sera donc le monde de saint Joseph, le monde du charpentier. Mais saint Joseph fera passer dans l'âme du prolétaire les joies intimes dont l'Amour l'a inondé, ici-bas, et qui, au ciel, le ravit.

Le Monde Nouveau sera en effet un monde d'amour ; voilà pourquoi, au dire des Saints, le Sacré Cœur y jouera un grand rôle. Dieu nous donnera son cœur, il fera pour nous ce qu'il a fait pour Jean et pour Madeleine. Il aimera et il se laissera aimer de la manière

dont il a aimé et dont il s'est laissé aimer par ces deux amis de cœur. Jean et la sainte Vierge, dans ce monde d'amour, représenteront l'Église, la cité de Dieu, dans sa pureté virginale, toujours sans tache; et Madeleine y représentera la pauvre humanité, souillée, mais repentante et pardonnée. Jésus-Christ, le Grand Monarque, le Dieu de la sainte famille, y représentera tout à la fois les grands et les petits, les rois et les peuples.

Le Monde Nouveau sera donc modelé sur le type de la Sainte Famille et des amis de la Sainte Famille, puisque riches et pauvres, âmes pures et âmes repentantes, y auront leur représentation.

Le travail et la douleur, dans le monde de Jésus-Christ, continueront à être la condition du perfectionnement, mais l'amour rendra tout léger, et sera l'essence de ce Monde, puisque tout y sera constitué sur le type de la Sainte Famille : Joseph, Marie, Jésus, et sur le type de l'ami de cœur, saint Jean, et de l'amie de cœur, la Madeleine.

Tous les amours fidèles, d'époux, de père, de mère, d'ami, d'amie, seront donc réunis et concentrés dans le Monde Nouveau, qui sera le monde des cœurs, le monde de la famille, une véritable famille de frères, laborieux, ardents à produire, à enfanter des merveilles, même dans l'ordre de la matière; braves, courageux, virils, fermes contre l'iniquité et l'oppression des peuples et des rois, mais toujours aimants.

Grâce à ces mâles vertus, le peuple, à force de labeurs, pourra, dans le Monde Nouveau, se mettre à l'abri

de la misère, mais cependant il restera assez de malheureux, pour que les riches trouvent toujours l'occasion d'exercer leur charité, avec la consolante certitude de pouvoir suffire, dans une mesure raisonnable, à toutes les misères. Et ce labeur de la charité sera le labeur des oisifs, le labeur des sociétés de Saint-Vincent de Paul du Monde Nouveau.

VI

Mais si le travail, l'industrie, le commerce (saint Joseph); mais si les souffrances (le Christ) sont les signes distinctifs du Monde Nouveau, la science et l'art (saint Jean, l'aigle de Pathmos), qui en sont d'autres signes, y auront un caractère particulier et même extraordinaire (1).

La Science, dans le Monde Nouveau, sera élevée à la hauteur de l'Art, et l'Art à la hauteur de l'extase, bien au delà et au-dessus de l'enthousiasme.

A cette hauteur, l'homme ne verra pas la gloire de Dieu, dans son essence, mais il la *sentira*, et comme elle lui apparaîtra, dans les manifestations de son Verbe, il en éprouvera une sorte de rejaillissement. L'homme *sentira* la présence de Dieu ; il se *sentira* aux portes du ciel, n'ayant entre lui et Dieu qu'une toile d'araignée pour toute barrière. Il sera donc ravi et transporté. Or

(1) Les Prophètes et les Saints s'accordent à annoncer les grandes lumières et les grands docteurs du Monde Nouveau, où *apparaîtront des hommes puissants, de grands prophètes* (Voy. Sainte Hildegarde, déjà citée, patrologie de Migne, t. XCVII).

ce ravissement et ce transport, c'est toujours de l'amour (Jean, la Madeleine). Ainsi tout, dans ce monde d'amour, si généralement pressenti, depuis un siècle, surtout par la classe ouvrière (1), se traduira en amour : Le travail, la souffrance, la science, l'art, la politique elle-même, que dis-je, la diplomatie!!! on ne peut rien dire de plus fort. La diplomatie aboutissant à l'amour des peuples, à l'amour de Dieu, c'est-à-dire, à l'amour de la justice, et à l'amour des opprimés !!! Une fois cela dit, on n'a plus rien à ajouter.

L'essence du Monde Nouveau c'est donc l'Amour, ou le Père et le Verbe nous donnant leur Esprit. Cela doit être : l'Esprit est la tendance dernière de Dieu et des créatures ; une fois arrivé à l'Esprit, à l'Amour, Dieu se trouve infiniment épuisé, c'est-à-dire infiniment fécondé. Une fois arrivé à l'Amour, l'homme ne peut rien trouver au delà. Comment aller plus loin que l'Amour? Aimer c'est tout dire. Une fois qu'on a dit : je t'aime, le cœur se fond, l'âme se trouble, on ne sait plus qu'ajouter, on est fini. Et l'âme, qui entend ce mot, comprend que tout est fini et qu'elle n'a plus qu'à se donner, pour faire à ce mot une réponse digne de son objet.

Le christianisme, comme toutes les autres tendances,

(1) « Nous pouvons maintenant, — disait un ouvrier, dans un ban-« quet offert aux ouvriers de Paris par les ouvriers anglais, à la der-« nière exposition de Londres, — espérer un monde animé d'un « nouvel esprit, un monde dont le mobile sera ces trois mots, ma-« nifestations d'un seul et même principe : Justice, solidarité, « amour. »

ne peut donc finir que par l'amour et dans l'amour, c'est-à-dire par l'union de la famille humaine avec la famille divine.

Or, l'Amour enfantera des merveilles, des merveilles infiniment supérieures à toutes les merveilles de la Science, car, en donnant à la Science les ardeurs de la charité, les ailes de la charité, il produira l'Art, et l'Art deviendra ainsi la forme même de la Science.

On cultivera la Science et l'Art, non par curiosité ni par une vaine satisfaction de l'amour-propre ou par goût personnel, mais pour faire du bien à ses frères et glorifier Dieu. Il en sera de même de la politique, de la diplomatie et de la guerre. Tout ira à Dieu par l'Amour.

Et l'Amour donnera, à toutes ces formes de l'activité humaine, une beauté saisissante.

Ce sera le Beau en tout ou le triomphe de l'art par l'Amour.

La religion éclatera en chants, en poésie. La vraie poésie, le vrai chant, la vraie musique enchanteront les multitudes. Enfin, enfin ! l'humanité aura des poésies épiques dignes d'elle et de Dieu !!! Au contact intime des êtres invisibles devenus *sensibles*, à l'union intime de Dieu, vivement *senti*, la pratique de la religion aura tous les charmes de l'amour suave et embrasé du *Cantique des Cantiques*. Et ce livre mystérieux ne sera plus un mystère pour l'âme, qui *sentira* réalisés en elle tous les mystiques ravissements de la Sulamite. La vie ne sera que l'épithalame du *Cantique des Cantiques*, ou le souper des noces de l'Agneau avec l'humanité.

Ce monde aimant, mais viril, fortement trempé à toutes les épreuves de la destinée, sera infiniment plus beau et plus attachant, que toutes les froides rêveries des millénaires et des illuminés. Car il sera profondément passionné ou dramatique, semé de contradictions et d'obstacles, qu'il faudra vaincre et surmonter à force de dévouement et d'amour.

Le caractère de ce monde étant une plus grande somme de travail, de souffrances, de dévouement, d'activité, il en résultera une société incomparablement supérieure aux sociétés antiques. Ce sera une vraie ruche sociale d'où les oisifs seront bannis, s'ils ne consacrent leurs loisirs à faire le bien des multitudes. Beaucoup se révolteront contre ces exigences de la vertu, mais le grand nombre étouffera leurs résistances.

V

Cette activité universelle de l'humanité n'a rien d'utopique. Déjà elle s'impose avec empire aux petits et aux grands. La Révolution économique, opérée dans ce siècle, a fait, du travail des petits et de la charité des grands, une condition de leur coexistence sur la même planète.

Toutes les classes ont donc *intérêt* à travailler et à se soutenir. C'est une question de vie ou de mort pour elles. Or, le travail est l'accomplissement de la première loi de Dieu à l'homme (Gen., III), et l'obligation de se soutenir réciproquement est la loi de l'amour du pro-

chain qui se confond avec l'amour de Dieu. Toute la substance de la Religion est dans ces deux lois. Et, comme la Bête et le Dragon ont eu l'insigne habileté de placer l'humanité dans cette alternative, de périr ou de pratiquer la loi du travail et de l'amour, l'intérêt impérieux de l'homme vient se joindre aux autres motifs qui nous font espérer la conversion du genre humain.

L'intérêt des hommes nous répond donc de leur conversion. Et si, à ces motifs puissants, on joint les lumières extraordinaires, accumulées par l'Apologétique en ce moment, nul doute que, grâce à ce rayonnement inusité de nouvelles clartés et à un vigoureux déploiement de labeur et d'amour, commandé aux hommes par la gravité de leur situation, l'humanité ne puisse, sans outre-passer les forces débiles de la nature déchue, accomplir des choses infiniment plus grandes et plus merveilleuses que les grandes et merveilleuses choses accomplies dans les siècles passés.

Et nous n'avons pas voulu dire autre chose, toutes les fois que nous avons cru devoir exalter le Monde Nouveau et ses grands hommes.

Car notre pensée n'a pas été de déprécier l'espèce humaine. Le Passé a ses grandeurs incomparables, et toujours on nous verra à genoux devant ses Saints. Mais les résultats du passé feront un jour pitié, comparés à ce qu'ils ont coûté de génie et de gloire, comparés surtout aux résultats du Monde Nouveau, infiniment

supérieurs à ceux du monde ancien, quoique obtenus souvent avec moins de génie et de gloire.

Attendre des résultats grandioses d'une situation qui impose la Religion aux petits et aux grands comme une nécessité sociale, et la pratique de la Religion comme le meilleur de tous les calculs, ce n'est certes pas poursuivre une utopie. Mais l'utopie consisterait à vouloir que la Religion, imposée à l'homme sous peine de mort, ne produisît pas, une fois qu'elle sera généralement pratiquée, les conséquences contenues dans les promesses divines, en termes qui, cette fois, bravent les interprétations des docteurs les plus pessimistes : « Si « vous voulez m'écouter, vous serez rassasiés des biens « de la terre (1). » Est-ce assez clair? Nous pourrions citer mille autres textes non moins explicites. Mais à quoi bon? Il est si facile de prouver que la pratique de la Religion est, au point de vue économique, le meilleur de tous les calculs!

Les conséquences de la pratique de la Religion peuvent être incalculables, cette pratique n'eût-elle d'autre effet que d'attirer parmi nous, dans une véritable intimité, les anges, les saints, Dieu. Ce commerce inouï de la terre et du ciel, ce concours vraiment divin, sans avoir rien de nouveau en soi, et sans rien changer aux anciennes conditions des relations de Dieu avec les hommes, peut, en développant dans des proportions inusitées notre liberté et notre activité dans le bien.

(1) Is., I, 16, 20.

enfanter des prodiges dont il nous est absolument impossible de calculer la portée.

Mais le plus sage est de se taire. Disons cependant que, si on doit renfermer ses espérances dans une prudente réserve, de peur de tomber dans l'illusion, ce serait faire injure à la Bonté et à la Toute-Puissance de Dieu de vouloir mettre des limites à ses desseins miséricordieux sur l'humanité des avant-derniers jours, quelles que soient d'ailleurs la faiblesse de la nature de l'homme déchu et les dures épreuves de sa destinée.

« Il faut prendre sans doute l'homme avec la nature « humaine, nous écrit un de nos amis, l'homme dans « son état d'épreuve. Mais après cela il faut partir du « principe que l'esprit chrétien doit faire de l'homme « ainsi donné tout ce qu'il peut en faire. Or, quelqu'un « peut-il se vanter d'avoir mesuré la puissance de « Dieu de manière à pouvoir lui dire : Vous pouvez, « avec l'homme, arriver jusque-là, mais pas au-delà ?

« Le monde païen a fait voir jusqu'où la *nature hu-* « *maine* peut *descendre dans le mal*. Le monde chré- « tien fera voir jusqu'où la *nature humaine* peut *mon-* « *ter dans le bien*. Le monde païen, monde de Satan, « a été digne de Satan ; le monde chrétien, monde de « Jésus-Christ, ne devra pas être indigne de Jésus- « Christ. Or, Jésus-Christ est plus puissant pour le « bien que Satan n'est puissant pour le mal ; car Jésus- « Christ est le *Dieu* du bien, et Satan n'est que l'*ange* « du mal. Ne mettons pas de bornes à notre espérance.

« Devant la perspective du monde chrétien, disons à « notre espérance :

« Quantum potes tantum aude,
« Quia major omni laude,
« Nec laudare sufficis. »

VI

Il est donc vrai, nous voici sur le seuil du monde de Jésus-Christ ! L'humanité, après six millénaires de souffrances, va entrer dans le septième millénaire, dans le dimanche de mille ans du repos du Seigneur !

Alleluia ! alleluia !

Malgré la fumée de l'Abîme, qui obscurcit encore les cieux, notre regard, fixé sur l'Étoile lumineuse du matin, semble déjà entrevoir ce monde béni, et notre âme ravie tressaille à la vue de ses divines harmonies.

La planète sillonnée en tout sens par des voies ferrées et des navires à vapeur a vu s'évanouir les distances. La civilisation de l'Europe a pénétré au cœur de l'Afrique et de l'Asie ; l'Occident a visité l'Orient, et l'Orient l'Occident.

L'astronomie a porté ses investigations jusqu'au sein des étoiles, et la philosophie s'est élevée à la connaissance du cosmos, envisagé dans sa généralité.

Tout a été exploré, dans le ciel et sur la terre. Dieu est apparu aux hommes, partout, avec un éclat inusité.

A ce spectacle, un cri d'admiration s'est échappé de

la poitrine des hommes. Le cœur s'est dilaté avec l'intelligence. L'admiration a enfanté des prodiges d'amour. Dieu s'est abaissé vers les hommes, les hommes se sont épris pour Dieu d'un noble et saint enthousiasme.

L'histoire du monde, vue aux clartés de l'Apocalypse, a pris le caractère d'un poëme plus qu'épique. La divine épopée est apparue au poëte du Monde Nouveau. L'inspiration s'est emparée de son âme, et une Esthétique nouvelle a fait entendre à la terre des accents inconnus. Dieu est chanté, d'un pôle à l'autre, par la voix des multitudes, imposante *comme la voix des grandes eaux* (1).

La Mystique a vu ses horizons agrandis. Inondée des torrents de lumière, émanés de la science, de la philosophie et de l'esthétique du Cosmos, elle a donné à la piété la forme de l'enthousiasme ; et la piété, provoquée et exaltée par tant de merveilles, s'est élancée vers le Seigneur avec l'élan irrésistible de l'extase. Un rejaillissement de la gloire divine est venu illuminer la terre.

Le Christ s'est donné à l'homme d'une manière plus intime encore, s'il est possible. L'Hostie, soleil du monde moral rayonnant de lumière et de chaleur, est venue presque transparente aux nouvelles clartés de la Mystique. Et le Saint-Esprit répandant ses grâces avec plus d'abondance, une légion de Saints, en communication avec Dieu, s'est formée, remplissant la terre de pro-

(1) Apoc., I, 15.

diges encore plus extraordinaires que ceux du Sauveur (saint Jean, ch. XIV, 12).

L'ennui quitte la terre au récit de ces prodiges. Les cœurs fondent d'amour, le goût des choses divines devient une passion populaire. Le peuple, aux pieds des Saints, écoute le récit des célestes visions dans le recueillement de l'extase, apprenant, à leur exemple, le chemin de la sainteté, qui, toujours épineux, exalte son émulation.

Il savoure à longs traits les suaves jouissances de l'amour divin.

Il s'éprend d'un culte généreux pour la vie chaste et pure. Plusieurs se vouent au célibat dans les corps de métiers, pour venir au secours des familles de leurs frères, moins avancés dans les voies de la perfection.

Les biens de la terre, que Dieu prodigue avec abondance à l'humanité sanctifiée et régénérée, suffisent amplement à tous les besoins.

Les peines de la vie, les maladies et la mort, acceptées avec résignation et reconnaissance, deviennent des sources intarissables de mérites.

Les méchants *sont enchaînés* en attendant qu'ils *soient précipités, comme le Dragon, dans l'abîme* (1). Leur action ne s'exerce plus avec empire. Réduits à se cacher et à se taire, leurs attaques impuissantes ne servent qu'au perfectionnement de leurs frères.

Les instruments d'oppression tombent des mains des despotes.

(1) Apoc., xx, 1.

Le faux prophète est précipité, avec le dragon, dans l'étang de feu (1). Le Christ règne où régnait le Coran. L'Islam replie ses tentes devant les pavillons de Jacob.

La Pologne est affranchie, l'Angleterre se convertit, et les armées combinées de l'Europe, revenue à l'unité, et ses navires, et ses marchands ouvrent aux missionnaires le plateau central de l'Asie et les profondeurs de l'Afrique.

L'Évangile est annoncé à tous les peuples, et le pasteur universel prend possession de la planète entière.

Tout alors prend un caractère cosmique : esthétique, science, philosophie, politique, mystique. Le cœur et l'esprit humain se dilatent dans des proportions insolites.

Poëtes, savants, philosophes, politiques, mystiques des temps anciens et modernes sont dépassés.

L'humanité plus rapprochée de la Gloire en subit les clartés et les flammes. Elle s'exalte aux portes de la Gloire; elle provoque le Christ, elle l'appelle dans son sein, avec des transports d'allégresse et des désirs impatients que rien ne peut contenir; elle brûle de le posséder, et Jésus-Christ, s'inclinant vers la terre, se montre à elle presque à découvert, tant il rend sa présence sensible.

Le sceptre des rois, comme le sceptre du pasteur universel, redevient une houlette, et l'univers s'étonne des questions qui l'ont agité, passionné, et pour la solution

(1) Apoc., XIX et XX

desquelles il a versé des fleuves de sang et de larmes.

. . . .

Mais le mal reprend le dessus; l'abomination et la désolation pénètrent dans le Lieu Saint. La grande Apostasie éclate. Nous voilà au huitième millénaire, au lundi gras, au lundi de ceux qui profanent le Saint Jour du Seigneur par le travail et se reposent le lundi dans la débauche. Nous voilà au sabbat de Satan, au sabbat de minuit après le sabbat du Seigneur, ou au sabbat des Sorcières.

La foudre éclate d'un pôle à l'autre (1), et la terre et le ciel s'enfuient devant le Juge Universel assis sur son grand trône blanc, au pied duquel se tiennent debout les morts grands et petits (2) !

(1) Des Savants, se fondant sur des observations récentes fort curieuses, attribuent les aurores boréales à l'électricité qui se dégage du pôle négatif et du pôle positif de la terre. Ces effets électriques se propagent à d'énormes distances dans la direction de l'équateur. Qui pourrait dire que la terre ne sera pas un jour foudroyée instantanément, au moment du grand éclat de la colère de Dieu, par la rencontre, à l'équateur, des électricités des deux pôles, venant se combiner tout à coup avec une effroyable explosion, bien propre à purifier la surface entière du globe? Cette hypothèse en vaut une autre. En tout cas, les moyens ne manqueront pas à Dieu quand viendra le moment d'éclater.

(2) Apoc., xx.

FIN.

ERRATUM :

A la page 446, 2e alinéa, rétablissez ainsi la phrase : L'ambition de l'homme est sans bornes et ses moyens de la satisfaire ne le sont pas.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Corbeil. — Typographie et stéréotypie de Crété.




YC 08197
474423
H A31
P73
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Digitized by Google

